

---

## LA SECONDE

# BATAILLE DE LA MARNE

DANS L'ATTENTE

**A**u lendemain de la troisième offensive exécutée par les Allemands en ce printemps de 1918, une tâche importante nous était imposée. Il s'agissait d'abord, à la lumière des enseignements tirés d'un passé récent, de consolider et d'assurer la situation présente, comme aussi de préparer les opérations futures des armées alliées.

Le premier point à réaliser était de préparer l'intervention rapide des réserves françaises en zone britannique et celle des réserves britanniques en zone française. Cette étude avait été déjà faite séparément et pour un certain nombre de divisions par le maréchal Haig et par le général Pétain. Il importait maintenant de la reprendre en commun et de l'envisager pour la totalité des réserves alliées. De là ma lettre du 13 juin aux deux commandants en chef. Dès le 20, le travail fut terminé.

Il fallait également renforcer la défense de chacun des fronts britannique et français. En ce qui concernait le front anglais, indépendamment de l'occupation à l'avance des deuxième positions, il était proposé d'utiliser, dans ce but, les divisions américaines ainsi que certaines divisions britanniques.

On remettait à la disposition du maréchal Haig son 22<sup>e</sup> corps en l'autorisant à le remonter tout entier jusqu'à la Somme et en prescrivant au général Pétain d'assurer, au sud de la rivière, avec des forces françaises, la gauche de l'armée Debeney.

On invitait le général Pétain à organiser au plus tôt le grou-

pement en corps d'armée des divisions françaises désignées pour intervenir en zone britannique, en premier lieu de celles qui se trouvaient déjà réunies à proximité de cette zone.

Enfin il était demandé au grand quartier général français de renforcer le détachement d'armée du Nord de deux régiments d'artillerie lourde, d'un régiment de 75 porté et d'un groupe de mortiers de 280.

Cette dernière demande provoqua une protestation de la part du grand quartier général qui, le 17 juin, m'écrivait, qu'en égard au nombre de batteries dont disposait le général de Mitry, « le renforcement en artillerie du détachement d'armée du Nord ne s'imposait pas et qu'au surplus ce renforcement serait dangereux, parce qu'il entraînerait non seulement des retraits sur le front de bataille au sud de la Somme, mais encore l'engagement des dernières réserves mobiles... » Le général en chef ne se bornait pas, du reste, à ce refus; il ajoutait :

«... 1<sup>o</sup> Les armées françaises ont été engagées dans chacune des quatre batailles livrées par l'ennemi depuis le 21 mars dernier; elles ont supporté tout le poids de deux de ces batailles; elles comptent donc, sur les fronts de bataille, un grand nombre de divisions très fatiguées ou usées, dont la relève s'imposera à bref délai. C'est là un *état de fait*, qui aura nécessairement de longues répercussions sur l'emploi de nos réserves.

2<sup>o</sup> Les armées britanniques ont eu déjà deux mois de répit pour se refaire et amalgamer leurs renforts; elles tiennent leur front de cent cinquante kilomètres avec une densité d'infanterie et d'artillerie qu'il ne m'a jamais été possible de réaliser dans celles de mes armées qui ont été engagées; elles sont donc en situation de se suffire à elles-mêmes et de donner aux armées françaises le temps de se refaire à leur tour pour résister à un nouveau choc en direction de Paris, qui ne peut manquer de se produire. Or les moyens des armées françaises sont à l'heure actuelle à peine suffisants pour assurer les relèves indispensables : on ne saurait donc présentement diminuer ces moyens au bénéfice du front britannique sans engager gravement l'avenir. »

Et il concluait en me rendant compte qu'étant donné la gravité de la question, il adressait une copie de sa lettre au président du Conseil, ministre de la Guerre.

Dix jours après, le maréchal Haig, le commandant en chef



français faisait donc appel à son tour à son gouvernement.

Le gouvernement français heureusement comprit que sa tâche deviendrait rapidement impossible si les décisions importantes que je prenais dans l'intérêt général étaient mises en discussion chaque fois qu'elles lésaient les intérêts particuliers. Résolu à faire tout ce qui dépendait de lui pour éviter de nouvelles difficultés, il décida que la clause de l'accord de Beauvais conférant aux commandants en chef le droit d'appel à leur gouvernement ne serait plus valable pour le commandant en chef des armées françaises.

Néanmoins, il était indispensable de réagir contre un état d'esprit qui tendait à établir des comparaisons entre les efforts réciproques fournis par les armées alliées et qui, tout en s'expliquant du côté français, notamment par la tension nerveuse des dures semaines de la dernière bataille, n'en était pas moins fâcheux.

Dans ce but, on procédait à quelque remaniement dans le personnel, et, — l'attaque allemande ne se produisant pas, — on entreprenait un regroupement des forces alliées, en vue de replacer celles-ci dans leurs zones d'action normales. C'est ainsi que je proposais au maréchal Haig de faire relever par des unités britanniques les troupes du détachement d'armée du Nord qui seraient rendues au général Pétain, et de restituer en échange au grand quartier général anglais le 9<sup>e</sup> corps et les quatre divisions anglaises employées sur le front français. Le maréchal accepta sans difficultés le principe de l'opération ; il fallut seulement lui en faire presser la réalisation, de manière que celle-ci fût terminée dans les premiers jours de juillet.

\* \* \*

En même temps étaient abordées certaines questions relatives à la défense du front français, car le même état d'esprit y avait régné dans les prévisions d'une bataille défensive.

Alors que, dans une instruction envoyée le 23 juin par le grand quartier général français au commandant du groupe d'armées de l'Est, on envisageait, entre autres hypothèses, « le repli partiel ou total » des forces de ce groupe d'armées en cas d'offensive ennemie sur son front ou dans une région voisine, je rappelais, en insistant formellement, qu'en toutes éventualités « l'occupation des parties de notre ligne non attaquées

devait être indiscutablement maintenue par nos troupes ».

Et comme la soudure entre l'armée française et l'armée britannique était un point toujours de grande importance, je demandais au grand quartier général français de faire établir par le général Debeney une ligne fortifiée en avant du plateau de Cachy, englobant le village de Cachy et se raccordant aux organisations établies par les Anglais au sud-ouest de Villers-Bretonneux.

En conséquence de ces remaniements, le grand quartier général français me faisait savoir que, vers le 10 juillet, il aurait ses réserves constituées en deux masses principales :

1<sup>o</sup> Au nord de l'Oise (région de Beauvais) : dix divisions d'infanterie et un corps de cavalerie.

2<sup>o</sup> Entre l'Oise et la Marne, onze divisions d'infanterie.

Il aurait en outre :

Au sud de la Marne, dix divisions d'infanterie et un corps de cavalerie (1).

Entre Reims et l'Argonne, trois divisions d'infanterie.

Entre l'Argonne et la Meuse, deux divisions d'infanterie.

\* \* \*

Dans ces conditions, on pouvait compter que, avant le 15 juillet, la réorganisation, le regroupement et la mise en garde des armées alliées seraient entièrement terminés.

Quelle était la conduite à tenir, si l'ennemi les attaquait vers cette date ? C'est ce que j'exposais dans la directive générale n<sup>o</sup> 4 du 1<sup>er</sup> juillet.

Que les Allemands se portassent sur Abbeville, dont ils n'étaient plus qu'à soixante kilomètres, ou sur Paris, dont une distance égale les séparait, ils obtiendraient, dans l'un et l'autre cas, des résultats d'importance considérable pour l'issue de la guerre et qu'ils ne pouvaient retrouver sur aucune autre direction. Leur avance dans ces deux directions devait donc être arrêtée à tout prix et au plus tôt. Or, pour agir contre Paris et Abbeville, ils étaient obligés de partir du front Château-Thierry-Lens. C'était par suite en face de ce front et sur toute la profondeur possible, que les armées alliées devaient prendre leurs dispositions les plus fortes pour réaliser une défense pied à pied : *organisations défensives* solides, répétées, bien

(1) Voyez, page 726, la carte dessinée d'après les documents du commandant Gral.

nouées par des bretelles ; *positions* de batteries fortement établies, tirs soigneusement réglés ; *instructions* nettes et précises données aux troupes chargées de tenir les positions ou de contre-attaquer.

Ces dispositions étant réalisées, il importait que le *commandement* agit, le moment venu, avec énergie, en pleine initiative, conduisant la bataille sur le terrain même.

Les *réserves alliées* enfin devaient être articulées et organisées de manière à se porter facilement là où leur intervention serait nécessaire : les réserves françaises s'engageant au profit de l'armée britannique, si celle-ci était fortement attaquée, et de même, les réserves anglaises au profit des armées françaises, si l'ennemi concentrait ses masses dans la direction de Paris.

#### LA CONFÉRENCE DE BOMBON

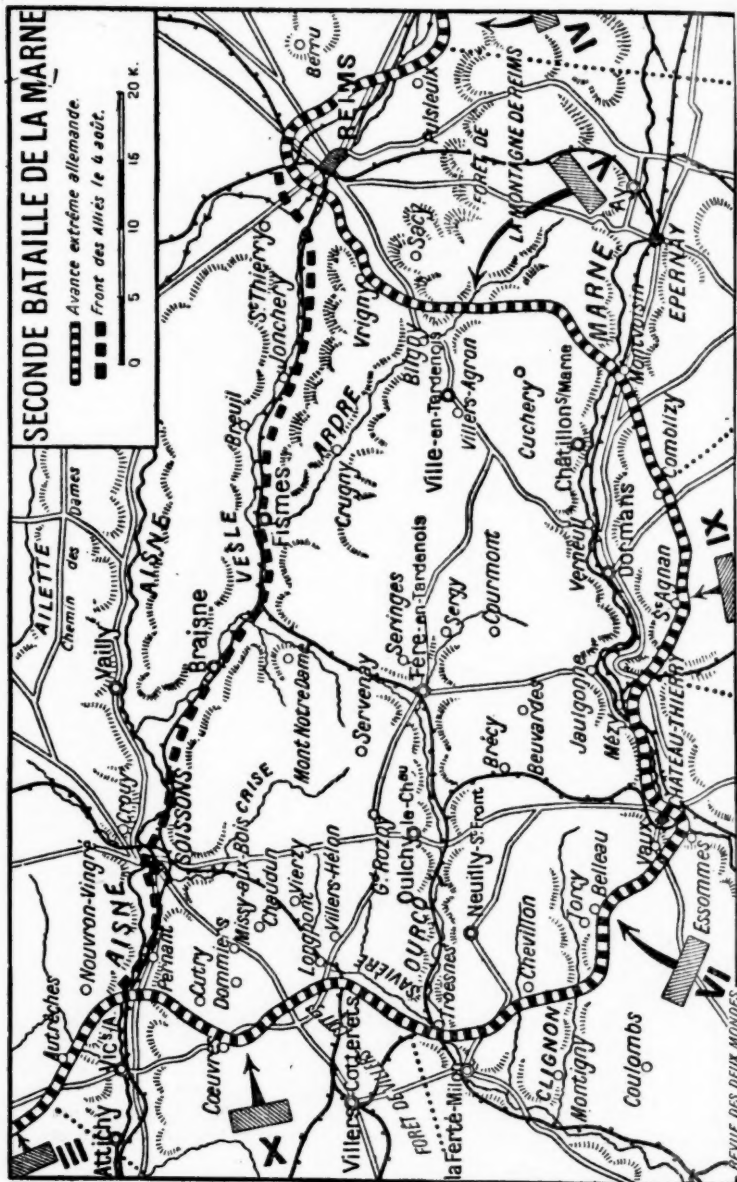
Parallèlement à la mise en garde des armées alliées visant en particulier la défense éloignée de Paris, on avait organisé, en toutes éventualités, *la défense rapprochée de la capitale*. Le général Guillaumat, rappelé d'Orient, fut spécialement chargé de cette dernière mission.

Le 15 juin, au cours d'une conférence réunie au grand quartier général des armées alliées, à Bombon, sous la présidence de M. Clemenceau (1), les attributions de chacune des autorités militaires intéressées à la question furent définies et délimitées.

Le principe ayant été tout d'abord posé que la défense de Paris était assurée par les armées qui avaient reçu du général Foch la mission de défendre pied à pied le territoire et la capitale avec la dernière énergie, il fut décidé que, si l'avance ennemie sur Paris venait à atteindre la ligne générale Meaux-Creil-vallée du Thérain, le gouverneur militaire, commandant les armées de Paris, prendrait, sous les ordres du général en chef français, le commandement des armées défendant les vallées de l'Oise et de la Marne, ainsi que la région comprise entre ces vallées.

(1) Y assistaient : MM. Paul Doumer, vice-président du Comité de défense de Paris ; René Renoult, président de la Commission de l'armée à la Chambre des députés ; les généraux Foch, Pétain, Guillaumat, Roques, Herr, Mordacq et Weygand.

## SECONDE BATAILLE DE LA MARNE



En attendant, il préparerait la défense rapprochée de la capitale sur toute l'étendue du camp retranché, depuis les Andelys jusqu'à Nogent-sur-Seine, par la construction et l'armement des lignes de défense, l'établissement des plans de défense et la préparation de l'entrée en ligne des troupes de défense, tant au point de vue de leur action que de leurs communications.

Pour lui donner toutes facilités dans l'accomplissement de sa mission, il fut en outre décidé que Paris serait placé dans la zone des armées et que, par une liaison établie et entretenue avec le grand quartier général français, le général Guillaumat se tiendrait soigneusement au courant de la situation des armées françaises.

#### PRÉPARATIFS ALLIÉS POUR LA CONTRE-OFFENSIVE

Par l'ensemble de ces mesures, qui embrassaient à la fois la zone de l'avant et celle de l'arrière, on entendait répondre du côté des Alliés aux nouvelles offensives de l'ennemi et se préparer à la grande bataille défensive qu'ils s'attendaient à livrer.

Mais, tout en arrêtant, en ce qui me concernait, les mesures propres à faire de cette bataille un échec pour l'ennemi, je ne perdais pas de vue la tâche offensive que les armées alliées avaient le devoir de préparer dès à présent, et d'entreprendre, dès que cela serait possible, puisque seule l'offensive leur permettrait de terminer victorieusement la guerre.

Nous avons vu que deux terrains d'action avaient été primitivement choisis dans ce but ; les travaux préparatoires nécessaires y étaient poursuivis par les armées intéressées, l'armée anglaise dans la région de la Lys, l'armée française entre l'Oise et la Somme.

L'avance profonde qui venait d'amener les Allemands de l'Aisne jusqu'à la Marne de Château-Thierry, ouvrait maintenant de nouvelles perspectives et un champ nouveau à l'activité des Alliés.

Il était facile de constater, en effet, que dans « la poche » profonde, mais relativement étroite, où l'ennemi était engagé de ce côté, il n'avait, pour ravitailler convenablement ses troupes, que des voies ferrées passant *toutes* par Soissons.

Le jour où nous tiendrions sous notre canon ce nœud vital

de communications, « toute l'offensive allemande poussée vers Château-Thierry serait anémiée ».

Dans la situation actuelle de notre front de combat, seuls les canons à longue portée étaient en mesure de tirer sur Soissons. Or, s'ils pouvaient gêner les ravitaillements de l'adversaire, ils ne pouvaient prétendre les interdire complètement. L'interdiction totale ne pouvait être espérée que de l'artillerie lourde mobile et de l'artillerie de campagne, seules capables d'assurer et de maintenir des résultats permanents. Il fallait donc mettre ces artilleries à portée d'interdiction efficace.

J'étais ainsi conduit à demander au général Pétain, le 14 juin, de « monter une action offensive, ayant pour but de nous rendre maîtres des plateaux dominant Soissons à l'ouest, en vue d'interdire définitivement à l'ennemi ce point d'une importance considérable pour lui ».

Conformément à une instruction antérieure en date du 7 juin, la 5<sup>e</sup> armée avait préparé une attaque contre le flanc est de « la poche de Château-Thierry », dont l'attaque allemande sur Compiègne avait réduit la portée. L'ennemi ayant été arrêté sur le Matz, elle ne présentait plus un intérêt immédiat; elle pouvait par conséquent être réduite ou différée. C'est pourquoi, précisant à nouveau ma pensée, je demandais au général Pétain de porter tous ses efforts sur la préparation d'attaque de la 10<sup>e</sup> armée, en confiant à celle-ci la mission de reconquérir le plateau de Dommiers jusqu'au ravin de Missy-aux-Bois. Cette opération devait être exécutée le plus tôt possible, de manière à la faire bénéficier d'une moindre organisation de l'adversaire.

Le général Pétain donna aussitôt les ordres nécessaires et fixa à la 10<sup>e</sup> armée comme front minimum à atteindre « la ligne jalonnée par Pernant, Missy-aux-Bois, Longpont ».

Quelques jours après, le 20 juin, le général Mangin, commandant cette armée, avait établi un plan d'opérations que le général en chef français approuvait dans son ensemble.

\* \* \*

Ainsi, à la fin de juin, les armées alliées avaient à leur disposition trois terrains d'offensive en voie de préparation dans des régions très différentes : la Lys, la Somme, la Marne. C'était à cette dernière, comme nous venons de le voir, que nous avions l'intention d'appliquer le premier effort, dès que

ce serait possible. Mais cela n'empêchait pas de prévoir et d'envisager une reprise plus généralisée de l'offensive, et il fallait que le commandement comme les troupes ne fût pas pris au dépourvu quand l'heure en sonnerait.

Le moment et la forme à donner à notre offensive étaient à prendre avec une certaine délicatesse. Il ne fallait pas perdre de vue que les armées alliées se trouvaient, depuis le 21 mars, sous le coup d'efforts allemands d'une violence et d'une puissance formidables, couronnés tout d'abord d'indiscutables succès, et qui n'avaient été arrêtés qu'au prix des sacrifices les plus sérieux. Il en était résulté chez elles des pertes très grandes et une impression marquée de la force militaire ennemie.

Pour remonter ce courant, nos premières initiatives devaient être marquées par le succès, et, si elles étaient arrêtées dans leur développement, au moins ne fallait-il pas qu'elles nous laissassent dans une situation périlleuse.

C'est d'ailleurs dans cet ordre d'idées que l'attaque projetée contre la ligne de Soissons à Château-Thierry allait toujours avoir son flanc gauche couvert par l'Aisne; par suite, si elle se voyait arrêtée en cours d'exécution, son avance ne constituerait pas une « poche » à flancs dangereux.

Enfin, bien que ne voulant attaquer au début que sur un seul point, nos entreprises successives devaient être montées en une série telle que chacune d'elles profitât sans aucun retard de l'ascendant moral conquis par la précédente et du désarroi apporté dans les dispositions de l'ennemi. La direction distincte de chacune d'elles devait également être fixée de façon à aboutir finalement à une même résultante commune qui augmenterait notablement les effets de toutes nos entreprises.

En tout cas, après trois ans de guerre de tranchées, il fallait également songer à remettre en vigueur, dans nos armées, la notion de force qui réside dans le mouvement, comme sa pratique et l'aptitude physique qu'il réclame, et à le faire savoir en un langage qui pût être entendu des armées engagées depuis le commencement de la guerre et de celles qui débutaient dans la lutte.

Aussi, dès le 27 juin, le général Pétain était invité à formuler, dans une directive très générale à l'usage de toutes les armées alliées, les grands principes qui devaient présider à l'organisation et à la conduite d'une action offensive; en outre,



à assurer par des périodes d'entraînement dans les camps la mise au point des grandes unités françaises et américaines destinées à l'offensive. Enfin on lui indiquait que la bataille offensive pourrait à de certains moments être menée par une masse de forces alliées, françaises, américaines et britanniques, dont la préparation devait être terminée « dans deux mois au plus tard », et pour laquelle on pouvait tabler sur un minimum de douze divisions américaines et d'une dizaine de divisions françaises, auxquelles s'ajouteraient sept ou huit divisions britanniques, soit au total une trentaine de divisions.

Dans ces prévisions, on comptait donc, pour une large part, sur la coopération américaine.

Celle-ci en effet, bien qu'elle ne fût encore qu'à ses débuts, commençait à peser dans la balance, et la confiance que, dès l'origine, les Alliés avaient placée dans son avenir, trouvait chaque jour des raisons nouvelles de s'affirmer. Encore fallait-il que le commandement allié, qui avait à utiliser sur le champ de bataille cette coopération, orientât sans cesse, d'après ses prévisions et ses projets, ceux qui étaient chargés de la lui préparer. Il n'y manquait point.

#### PRÉPARATIFS D'ATTAQUE ALLEMANDE ET DE CONTRE-OFFENSIVE ALLIÉE

Au début de juillet, le commandement allié, grâce à l'activité des organes d'investigation et à d'heureux coups de main exécutés en différents points du front, possédait des indications touchant les intentions de l'ennemi.

Une nouvelle offensive allemande s'étendant sur les cent vingt kilomètres qui séparent Château-Thierry de l'Argonne était en préparation. Elle comportait le franchissement de la Marne dans la région de Dormans et devait être exécutée dans la première quinzaine de juillet.

Une autre offensive ennemie était également en préparation entre Arras et Ypres. Elle devait comporter des forces importantes.

L'organisation simultanée de ces deux actions séparées par une grande distance et qui devaient marcher, l'une (celle de Champagne) vers le sud, l'autre (celle d'Artois-Flandre) vers l'ouest, divergentes par conséquent, nous paraissait difficile à comprendre et à justifier. En tout cas, l'état des disponibilités



allemandes semblait interdire pour le moment qu'elles pussent être exécutées en même temps. Il nous restait par suite à pressentir et à déterminer celle qui aurait la priorité, et, en toute éventualité, à ne pas perdre de vue la seconde, afin d'être en état d'y répondre, si cela devenait nécessaire.

Avec le temps, certains indices permettaient de conclure que ce serait celle de Champagne; là, en effet, l'ennemi poursuivait activement ses préparatifs, et même, dans sa hâte, il en arrivait à négliger les précautions de nature à les dissimuler. Les Alliés ainsi éclairés prenaient leurs dispositions et arrêtaient leur ligne de conduite.

Après avoir le 3 juillet appelé l'attention du général Pétain sur la nécessité dans la défensive de fixer la mission de chacun par des ordres précis et contrôlés, j'invitais, dès le 5 juillet, le commandant en chef des armées françaises à renforcer résolument, en aviation, en artillerie de campagne et en divisions d'infanterie, le front menacé.

Le 11, je lui écrivais encore : « L'extension des préparatifs d'attaque (ennemie) en Champagne a pour conséquence d'éloigner la probabilité d'une attaque allemande au nord de la Somme, ou de diminuer l'importance vraisemblable de cette attaque. Dans ces conditions, il y a lieu, semble-t-il, de prendre des mesures pour pouvoir réunir rapidement, en arrière de notre front de Champagne, les réserves suffisantes pour arrêter à bref délai une offensive ennemie puissante... » ; et je lui demandais de prélever, à cet effet, quelques divisions parmi celles qui se trouvaient alors réunies à la gauche française en vue d'une intervention éventuelle en zone britannique.

En même temps, on avisait le maréchal Haig de ce prélèvement et on lui demandait de porter au sud de la Somme deux divisions de sa réserve générale, de manière à assurer en tout état de cause la jonction des armées britanniques et françaises. On l'invitait d'autre part à prévoir le cas où, la bataille attendue épuisant toutes les réserves françaises, il deviendrait nécessaire de faire appel à des renforts anglais pour y suppléer.

Enfin on lui signalait l'intérêt que pourrait présenter une attaque anglaise sur le front Festubert-Robecq, si l'offensive ennemie contre l'armée française prenait une extension capable d'absorber la majeure partie des réserves allemandes.

Dès le lendemain, 13 juillet, je faisais du reste appel aux réserves britanniques en demandant au maréchal Haig d'envoyer immédiatement vers le front français quatre de ses divisions, et de préparer le transport de quatre autres divisions en cas de besoin, en raison du développement que semblait devoir prendre la bataille imminente en Champagne.

En vue de cette bataille, nous prenions chaque jour des dispositions défensives de nature à arrêter l'ennemi, en même temps que de fortes mesures destinées à préparer la contre-offensive envisagée au sud-ouest de Soissons. Elle devait avoir de plus en plus d'ampleur et constituer dans le Tardenois une forte riposte à l'attaque de Champagne.

Les circonstances en effet semblaient favorables au succès de cette entreprise. Entre la Marne et l'Aisne, elle frappait dès aujourd'hui dans le flanc de l'ennemi, et ce flanc allait s'allonger et s'affaiblir le jour où l'adversaire, attaquant de Château-Thierry à l'Argonne, engagerait la masse de ses forces vers la Marne, dans la direction du sud.

Pour mener à bonne fin ce double jeu, toutes les disponibilités françaises avaient à être concentrées entre l'Oise et l'Argonne. Recomplétées, refaites, elles allaient constituer, avec un certain nombre de divisions américaines et britanniques, une masse imposante de trente-huit divisions d'infanterie et six divisions de cavalerie, permettant de satisfaire à la fois aux exigences de notre front défensif de Champagne et de nos opérations offensives du Soissonnais.

Ces réserves, du reste, ne feraient qu'augmenter dans un avenir rapproché, car l'armée américaine, déjà forte de vingt-sept divisions en France, voyait sans cesse s'accroître ses effectifs.

Du côté allemand, au contraire, la direction suprême témoignait de la difficulté où elle se trouvait d'entretenir ses unités, et il était évident que la supériorité numérique passerait sous peu du côté des Alliés.

Dès lors, on pouvait, à partir du milieu de juillet, voir le moment où les forces adverses allaient se faire sensiblement équilibre. Le moment était venu de prendre l'offensive, si l'ennemi n'attaquait pas et, s'il attaquait, de joindre à notre parade une riposte sévère.

Pour donner à cette riposte encore plus de valeur, je pres-

crivais le 9 juillet au général Pétain de conjuguer avec l'offensive de la 10<sup>e</sup> armée une autre action offensive, qui serait exécutée simultanément entre la Marne et Reims, sur le flanc est de la « poche », par la 5<sup>e</sup> armée française commandée par le général Berthelot.

Enfin, le 13 juillet, je résumais ces intentions dans une lettre au commandant en chef français, qui déterminait la répartition à faire de nos forces pour la bataille en préparation.

La première opération, l'arrêt de l'ennemi, exigeait un apport de forces qui était en grande partie réalisé, mais qu'il était encore possible d'augmenter. Quant à la seconde, la contre-attaque, qui devait constituer, « en dehors de ses avantages propres, un moyen défensif d'une efficacité supérieure », il convenait de lui consacrer sans retard, tant qu'il serait possible, toutes les forces nécessaires.

Dans l'après-midi du 14 juillet, je me rendais encore à Provins et il était décidé d'une façon ferme que cette contre-offensive française serait déclenchée comme riposte à l'attaque allemande en Champagne, qui s'annonçait comme très prochaine.

La préparation de cette contre-attaque, étudiée depuis quelques semaines, exigeait une durée de quatre jours, notamment pour la réunion et la mise en place des renforts à faire arriver des différentes parties du front, et, pendant cette période de temps, ces troupes pouvaient faire défaut sur les secteurs d'où elles provenaient, s'ils étaient attaqués. C'était donc quatre jours de risque, et peut-être de crise, à courir avant de pouvoir entreprendre une action utile.

Malgré cela, et pour hâter la marche des événements, nous avions prescrit de commencer cette préparation dès le 14 juillet, et comme à cette date l'attaque allemande de Champagne paraissait de plus en plus proche, dans une entrevue à Provins avec le général Pétain, nous arrêtons que la contre-attaque, activement poussée et entièrement terminée le 18, serait déclenchée comme riposte à l'offensive ennemie, quand elle aurait lieu.

Tandis que se poursuivaient nos préparatifs, s'était produite, dans une réunion du Conseil suprême tenue à Versailles le 4 juillet, une de ces manifestations de l'inquiétude que les militaires investis de pouvoirs étendus inspirent à certains hommes politiques. Ce jour-là, au moment où la séance de

l'après-midi se terminait tard, M. Lloyd George déposait et faisait insérer au procès-verbal de la séance une résolution rédigée en anglais, que M. Clemenceau, président du Conseil, déclarait accepter au nom du gouvernement français. Aux termes de cette résolution, le Comité de Versailles rentrait en scène, et les représentants militaires qui le constituaient reprenaient le droit de contrôle, sinon d'initiative, sur les plans d'action des armées alliées, ce qui enlevait au commandant de ces armées toute indépendance dans l'établissement des plans et toute liberté dans leur exécution.

Dès que ce document put être traduit et que j'eus connaissance du texte, dont la gravité semblait avoir échappé aux membres du Conseil, j'allais à Paris trouver M. Clemenceau et lui dire que je ne pouvais l'accepter, ni continuer à commander les armées alliées, s'il était maintenu dans sa forme du moment. Nous repartions ensemble pour Versailles trouver M. Lloyd George, qui s'appêtait à dîner avec les représentants des Dominions. Malgré le trouble apporté dans la réunion, une discussion s'engageait aussitôt avec le premier ministre britannique. Une nouvelle rédaction était établie, d'après laquelle je gardais toute latitude pour l'établissement des plans d'opérations, n'en devant compte qu'aux chefs des gouvernements, tandis que les représentants militaires étaient tenus de s'entendre au préalable avec moi sur les propositions qu'ils auraient à présenter pour la conduite de la guerre.

#### L'ATTAQUE ALLEMANDE EN CHAMPAGNE

Pendant ce temps, les préparatifs de l'ennemi s'étaient poursuivis et fortement avancés. Le 14 juillet, à 20 heures, un coup de main exécuté au 4<sup>e</sup> corps français ramenait vingt-sept prisonniers. Interrogés sur-le-champ, ils révélaient que l'attaque allemande attendue par les Alliés serait lancée dans la nuit même du 14 au 15 et que la préparation d'artillerie en commencerait à minuit dix.

Avant que celle-ci fût entamée, nos tirs de contre-préparation et de contre-batterie étaient lancés sur tout le front du groupe d'armées du centre. L'ennemi était devancé dans l'ouverture du feu, et surpris par le nombre de nos batteries, dont la plupart se dévoilaient pour la première fois.

Il n'en mettait pas moins son programme à exécution. A l'heure dite, son artillerie entra en action, et, entre 4 h. 15 et 5 h. 30, sur le front de quatre-ving-dix kilomètres de Château-Thierry à Massiges, le saillant de Reims étant excepté, l'infanterie allemande s'élançait à l'assaut. A l'est de Reims, grâce aux mesures judicieusement prises par le général Gouraud, elle subissait un échec complet. Avant d'avoir pu aborder la position de résistance, sur laquelle était établi solidement le gros de la 4<sup>e</sup> armée française, les colonnes ennemies étaient dissociées par le feu précis et dense de nos batteries, comme aussi par le tir des mitrailleuses réparties sur la ligne des avant-postes. Vainement le commandement allemand essayait-il à plusieurs reprises, pendant la journée, de reprendre d'assaut cette position de résistance; il ne réussit pas à l'entamer sur un seul point.

A l'ouest de Reims, la journée ne nous était pas aussi favorable. Devant la 5<sup>e</sup> armée, l'ennemi faisait des progrès assez rapides entre la Marne et l'Ardre en direction générale d'Épernay, et rejetait le centre de cette armée (3<sup>e</sup> corps français et 2<sup>e</sup> corps italien) sur sa deuxième position. En même temps, il franchissait la Marne de part et d'autre de Dormans, repoussait les avant-postes établis au sud de la rivière, et établissait une tête de pont sur la ligne générale Mareuil-le-Port-Comblizy-Saint-Agnan-Fossoy, que tenaient la gauche de la 5<sup>e</sup> armée française et la droite de la 6<sup>e</sup>.

Pour faire face à cette poussée adverse, les réserves d'armée et presque la totalité des divisions en réserve générale étaient engagées dans la journée du 15. Le soir, le général Pétain n'avait plus qu'une division d'infanterie et une division de cavalerie en arrière de la 4<sup>e</sup> armée, et une division en arrière de la 5<sup>e</sup>.

Ainsi, l'offensive allemande, franchement arrêtée sur le front de notre 4<sup>e</sup> armée, avait obtenu d'incontestables succès devant notre 5<sup>e</sup> armée et à la jonction de celle-ci avec notre 6<sup>e</sup>. Là elle avait abouti à rompre notre front et même à franchir la Marne à Dormans. De cet avantage partiel allait-elle pouvoir faire sortir une avance assez marquée et assez prompte pour troubler nos installations voisines et nous interdire la réalisation de notre programme; allait-elle nous détourner de notre contre-offensive dont la préparation demandait encore deux

jours ? Telle était la question qui pouvait se poser au cours de la journée du 13. Toutefois, l'indécision cessait, si l'on comparait la faiblesse des résultats obtenus par l'ennemi à la grandeur de son effort et à la puissance qu'avait déchainée son initiative, si l'on considérait au total l'étendue de son échec.

Il avait échoué sur plus de quarante kilomètres de front en Champagne. Il avait franchi la Marne sur près de vingt kilomètres à Dormans. Les deux terrains étaient séparés sur un espace d'une trentaine de kilomètres, par le puissant môle de la ville et de la montagne de Reims, qui restait entre nos mains. Dès lors il était hors d'état, dans les quarante-huit heures encore nécessaires à l'achèvement de la préparation de notre contre-offensive, d'élargir et d'agrandir ses avantages de la Marne au point d'en faire sortir la décision de la bataille engagée par lui, tandis que, ce délai passé, nous pouvions l'attaquer de l'Aisne à la Marne, sur un front de quarante kilomètres, avec des moyens puissants, de flanc, dans une direction et sur un terrain nouveaux, en surprise et en forces, au total dans des conditions de nature non seulement à neutraliser ses avantages, mais même à les rendre désastreux. Nous n'avions pour cela qu'à maintenir implacablement l'ordre d'idées et le programme d'exécution suivant lesquels se préparait notre reprise de l'initiative et de l'offensive entre l'Aisne et la Marne. Sans perdre de vue les entreprises de l'ennemi, et tout en parant au plus tôt aux dangers qui pouvaient être immédiats, il fallait maintenir et au besoin accentuer cette ligne de conduite.

C'est à quoi je consacrai ma journée du 13.

Tout en partageant cette confiance, le commandant en chef des armées françaises, plus directement en contact avec les événements du champ de bataille, était préoccupé en particulier de l'avance allemande au sud de la Marne et en direction d'Épernay. Pour y faire face, il avait envisagé de prélever des troupes sur celles qui devaient exécuter la contre-attaque et d'en faire suspendre les préparatifs.

Faisant route vers Mouchy-le-Châtel, où je devais rencontrer le maréchal Haig, j'eus l'occasion de m'arrêter à Noailles, quartier général du général Fayolle, et d'y être instruit de ces dispositions. J'adressai aussitôt au grand quartier général un message qui opéra le redressement nécessaire. La préparation

de la contre-attaque put se poursuivre sans qu'aucun retard y eût été apporté.

Mais, tenant compte des légitimes préoccupations du commandement français, je demandai au maréchal Haig de faire suivre sans interruption les deux divisions anglaises, qui, conformément à ma lettre du 13, porteraient à quatre les unités anglaises du front français. Malgré ses craintes de voir se produire dans les Flandres une offensive secondaire analogue à celle de Champagne, et un effort principal sur la partie du front comprise entre Château-Thierry et Lens, il accédait à ma manière de voir, et deux nouvelles divisions anglaises, les 13<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup>, étaient dirigées vers le front français.

Dans ces conditions, les deux divisions britanniques déjà en route et constituant le 22<sup>e</sup> corps britannique étaient mises à la disposition du général Pétain pour renforcer le front du groupe d'armées du centre momentanément sur la défensive, tandis que celles dont le transport commençait, allaient débarquer dans la région de l'Oise pour y rester à ma disposition et s'employer ensuite, soit offensivement en renforcement de notre 10<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> armée, soit défensivement au profit de la 3<sup>e</sup> armée.

C'est ainsi qu'il fut pourvu aux besoins immédiats de la défense, tout en maintenant la préparation de notre contre-offensive et en renforçant ses moyens.

La journée du 16 se passait sans incidents nouveaux. L'attaque allemande, frappée d'insuccès la veille, ne parvenait pas à obtenir de meilleurs résultats. Elle dégénérait sur le front de Champagne en actions locales, décousues, impuissantes.

Au sud de la Marne, l'ennemi tentait vainement d'élargir sa tête de pont; il se heurtait non seulement à une défensive opiniâtre, mais encore à des contre-attaques énergiques de la part de la 6<sup>e</sup> armée française, qui l'arrêtait partout et même lui reprenait certains points d'appui. Si l'on ajoute que « notre artillerie et notre aviation, bombardant sans trêve les passages sur la Marne, rendaient difficile l'arrivée de ses renforts, de ses munitions et de ses vivres », on voit combien était précaire son établissement dans le fond de la « poche » de Château-Thierry.

Les seuls progrès qu'il put enregistrer dans la journée du 16 furent accomplis au sud-ouest de Reims, entre Vesle et Marne, en particulier le long de cette rivière, mais ils étaient



si localisés qu'ils ne pouvaient influencer la situation d'ensemble et si coûteux qu'ils ne pouvaient être renouvelés sans préjudice.

Après deux jours d'efforts infructueux pour améliorer les avantages déjà périlleux qu'elle avait obtenus sur la Marne, que pouvait faire la direction suprême allemande si ce n'est hésiter ? Quel devait être l'état moral de son armée entraînée et arrêtée dans le *Friedensturm*, le choc d'où sortirait la paix ? Il n'en sortait pour elle, en réalité, que la déception et l'amertume, prodromes de la défaite.

Le 17 juillet, l'armée allemande était bien réduite à l'impuissance. Le 18, les canons alliés allaient à leur tour faire entendre leur tonnerre, au moment et sur le terrain qui leur avaient été fixés.

#### LA CONTRE-OFFENSIVE ALLIÉE DU 18 JUILLET

Comme on l'a vu précédemment, l'attention avait été appelée dès le mois de juin sur l'importance du nœud de chemin de fer de Soissons, qui était absolument indispensable à l'ennemi pour ravitailler convenablement ses troupes engouffrées dans la poche profonde, mais relativement étroite, de Château-Thierry. L'élaboration d'une offensive contre ce point de Soissons, peu éloigné de nous, avait été entreprise d'après mes notes des 14 et 15 juin, et le général Mangin en avait établi le plan dès le 20 juin. Depuis cette époque, nous avions entrevu des résultats beaucoup plus considérables qu'une simple perturbation des communications, à faire sortir de cette attaque dirigée d'ouest en est, à la condition qu'elle fût étendue dans sa base de départ et renforcée dans les moyens mis à sa disposition.

C'est ainsi que le général Mangin avait progressivement étendu le front de son projet aux vingt-quatre kilomètres qui séparaient ses positions de l'Aisne et celles de l'Oureq, où il se liait à la gauche de notre 6<sup>e</sup> armée ; et qu'il voyait successivement accroître ses forces, au point qu'il aura pour débiter 18 divisions (dont les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions américaines formant le 3<sup>e</sup> corps américain), 3 divisions de cavalerie, 240 batteries de 75, 231 batteries d'artillerie lourde, 41 escadrilles, 375 chars d'assaut.



De son côté, le général Degoutte, commandant la 6<sup>e</sup> armée, avait fait connaître qu'il pourrait agir dans le même sens, prolonger à droite la 10<sup>e</sup> armée et étendre au delà de l'Ourcq l'attaque envisagée. Il avait établi un projet « de reprise de l'offensive » de la 6<sup>e</sup> armée, en prolongeant sur le front Ourcq-Clignon l'action entreprise à sa gauche par la 10<sup>e</sup>. Le moment venu, on mettrait à sa disposition un régiment de chars et une ou deux divisions d'infanterie. Avec ce supplément de forces, portant à huit divisions ses troupes d'attaque, il étendrait de vingt-six kilomètres le front offensif.

Nous avions également prévu, dès le 9 juillet, une action concomitante de la 3<sup>e</sup> armée, exécutée entre la Marne et Reims en direction de l'ouest. Mais depuis cette date, la situation de cette armée s'était profondément modifiée, son intervention ne pouvait être que secondaire.

Entre temps, les 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées avaient, par des actions exécutées successivement, amélioré leur base de départ. C'est ainsi qu'à l'ouest de Soissons, la 10<sup>e</sup> armée s'était établie sur le plateau de Cutry-Dommiers, que, plus au sud, elle avait enlevé les villages de Longpont et de Corcy en bordure de la forêt de Villers-Cotterets, et qu'elle avait établi ses avant-postes à l'est du ruisseau de Savières. La 6<sup>e</sup> armée, de son côté, avait reconquis, à l'ouest de Château-Thierry, des positions importantes, telles que le village de Vaux, le bois des Roches et le bois Belleau, où la 2<sup>e</sup> division américaine s'était brillamment comportée. Ces opérations de détail, préparées avec le plus grand soin, ne nous avaient coûté que des pertes relativement minimes en comparaison des résultats moraux et tactiques qu'elles avaient procurés. Elles avaient montré en tout cas, dans cette région, une diminution certaine du degré de résistance de l'adversaire, ainsi que l'indiquait le nombre élevé des prisonniers capturés.

Pour parer à la crise d'effectifs qu'il subissait, le haut commandement avait sans doute fait de ses divisions deux catégories, celles simplement chargées de tenir le terrain face à l'ouest, et celles chargées de le conquérir face au sud. Leur valeur apparaissait bien inégale.

Tel était l'ordre d'idées envisagé, comme aussi la nature de nos préparatifs, lorsque l'attaque allemande était venue faire sentir le poids de sa puissance, bientôt amortie il est vrai.

Malgré cette attaque, et en dépit de certaines inquiétudes, nous avions maintenu et poussé la poursuite pleine de promesses des préparatifs des 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées entre la Marne et l'Aisne, tandis que nous consolidions, par des moyens de fortune, notre situation momentanément affaiblie au sud de la Marne et devant notre 5<sup>e</sup> armée.

Le 18, au point du jour, les 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées passaient à l'offensive. A 4 h. 35, sur le front compris entre la vallée de la Marne et le plateau de Nouvron, l'artillerie très renforcée des deux armées entraînait soudainement en action, tandis que l'infanterie, sortant de ses tranchées, sans autre préparation, se portait en avant, précédée par ses chars de combat et survolée par une aviation nombreuse.

Au nord de l'Ourcq, la 10<sup>e</sup> armée pénétrait largement dans la position de résistance de l'ennemi; vers dix heures, elle était maîtresse de Chaudun, Vierzy, Villers-Hélon. Au sud, la 6<sup>e</sup> armée, après s'être emparée de la ligne des avant-postes allemands, avait, conformément à son programme, effectué une préparation d'artillerie d'une heure et demie sur la position de résistance adverse. Elle avait ensuite repris son mouvement en avant avec succès, et, vers midi, elle tenait cette position de Marisy-Saint-Mard à Torcy.

Devant la tournure favorable des attaques, j'envoyais le jour même une directive particulière au général Pétain, lui disant :

« 1<sup>o</sup> La région au nord de la Marne de Château-Thierry se montre la plus favorable à une offensive féconde.

« Par suite, il y a lieu d'y renforcer d'abord l'action entreprise aujourd'hui par nos 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> armées, et de préparer ensuite le développement vers le nord de cette action.

« 2<sup>o</sup> Dans ce double but, il est nécessaire d'y concentrer sans retard toutes les unités fraîches qui sont disponibles au sud de la ligne Château-Thierry-Reims-Massiges, appelée à devenir, sans doute, notre champ démonstratif.

« 3<sup>o</sup> Les unités à prévoir sont, entre autres :

« 22<sup>e</sup> corps britannique, qui irait rejoindre les 15<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> divisions britanniques ;

« 42<sup>e</sup> division américaine ;

« unités françaises ou américaines venant de l'est.

« 4<sup>o</sup> Cette nouvelle répartition des forces ne doit en rien

restreindre l'activité offensive demandée aux 9<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> armées. C'est par la réorganisation des forces engagées, et non par l'introduction de nouvelles forces, qu'elle sera entretenue. »

En même temps, j'avisais le maréchal Haig « qu'afin d'être en mesure d'exploiter les résultats déjà obtenus », les 15<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> divisions anglaises étaient portées dans la région de Villers-Cotterets, où, tout en restant en réserve, elles pourraient préparer leur intervention dans la bataille.

Les résultats obtenus le 18 juillet étaient en effet importants. Outre le gain de terrain qui, en fin de journée, amenait leurs avant-gardes jusqu'à la ligne générale Pernant-Neuilly-Saint-Front-Torcy, les 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> armées pouvaient enregistrer la capture de 10000 prisonniers et de plusieurs centaines de canons. L'adversaire surpris n'avait opposé dans l'ensemble qu'une résistance médiocre. L'usage des voies ferrées de Soissons lui était dès à présent interdit.

Le 19, notre avance se poursuivait sur tout le front sans trop de difficultés, tandis que notre aviation de bombardement prenait à partie les passages de la Marne et les rassemblements ennemis signalés à Oulchy-le-Château et Fère-en-Tardenois. Ces rassemblements semblaient montrer que la direction suprême allait défendre la vallée de l'Oureq, par où une avance alliée compromettrait gravement et la possession des plateaux de Soissons et celle de la tête de pont au sud de la Marne.

On pouvait donc prévoir qu'une grosse bataille allait s'engager dans le Tardenois. Aussi, après avoir vu le général Pétain dans la matinée du 19, je lui adressais l'instruction suivante :

« La bataille engagée doit viser la destruction des forces ennemies au sud de l'Aisne et de la Vesle.

« Elle sera conduite avec la plus grande activité et la dernière énergie, sans perte de temps, pour exploiter la surprise réalisée.

« Elle sera poursuivie par :

« La 10<sup>e</sup> armée, se couvrant de l'Aisne et ultérieurement de la Vesle, visant la conquête des plateaux au nord de Fère-en-Tardenois, sa droite à Fère-en-Tardenois ;

« La 6<sup>e</sup> armée, appuyant la marche de la 10<sup>e</sup> et portant sa gauche à Fère-en-Tardenois ;

« Les 9<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées, reprenant au plus tôt une offensive vigoureuse ;

« La 9<sup>e</sup> armée, pour refouler l'ennemi au nord de la Marne;  
« La 5<sup>e</sup>, pour reconquérir d'abord le front Châtillon, Bligny  
et ultérieurement la route Ville-en-Tardenois, Verneuil. »

En fait, dès le 20 juillet, la résistance ennemie s'affirmait. Ce jour-là, la 10<sup>e</sup> armée restait clouée sur les plateaux à l'ouest et au sud-ouest de Soissons. Sa droite seule gagnait du terrain vers Oulchy-le-Château. La 6<sup>e</sup> armée rencontrait également de grosses difficultés entre l'Ourcq et la Marne et ne réalisait que des progrès insignifiants; tandis que la 5<sup>e</sup> armée, passant à son tour à l'offensive, enregistrait, avec l'appui de deux divisions britanniques, quelques avances entre Marvaux et Belval.

La direction ennemie, surprise tout d'abord, n'avait pu manquer de saisir l'importance des coups qui lui avaient été portés par nos 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées les 18 et 19 juillet, comme aussi les dangers qui résultaient pour ses troupes avancées à la Marne et au delà de la Marne, de nos progrès le long de l'Aisne et le long de l'Ourcq vers Fère-en-Tardenois. C'étaient ses communications fortement menacées et sur le point d'être compromises, pour les troupes et pour les approvisionnements réunis à la Marne en raison de l'attaque du 15. Il lui fallait les replier au plus tôt, et, pour cela, arrêter à tout prix ou au moins ralentir, sans compter les sacrifices à faire sur ses deux flancs, les attaques de nos 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées venant de l'ouest et celles de la 5<sup>e</sup> venant de l'est. Elle pouvait à ces conditions effectuer, les 19 et 20 juillet, le repli des troupes et du matériel qui se trouvaient au sud de la Marne et opérer, dans les journées suivantes, l'évacuation vers la ligne de l'Ourcq des approvisionnements de toute sorte accumulés dans la région boisée au nord de la rivière.

Dès lors l'intérêt de notre manœuvre remontait vers le nord de cette ligne, et, dès le 21 juillet, je donnais au général Pétain des instructions en conséquence :

« Pour faire produire à la bataille en cours tous les résultats dont elle est susceptible, il est nécessaire de pousser au plus haut point l'action de la 10<sup>e</sup> armée sur les plateaux nord de Fère-en-Tardenois; dans ce but, d'y affecter toutes les ressources disponibles, sans parler de l'appui constant que devra lui donner la gauche de la 6<sup>e</sup> armée et de l'offensive à maintenir sur les fronts des 9<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées... »

Le surlendemain, 23 juillet, j'insistais de nouveau :

« Il importe de reprendre vigoureusement et sans tarder la maîtrise des opérations pour tirer de la bataille en cours tous les résultats qu'elle peut encore produire... »

« Tous les moyens disponibles doivent être affectés à la 10<sup>e</sup> armée... Il faudra que cette armée les concentre sur une partie de son front, pour exécuter une attaque puissante dans une direction particulièrement intéressante, la région de Fère-en-Tardenois.

« Appuyée à droite par la 6<sup>e</sup> armée, concentrant à son aile gauche toutes ses disponibilités, cette attaque pourra avoir pour résultat d'obliger l'ennemi à évacuer dans des conditions difficiles toute la région au sud de Fère-en-Tardenois.

« Par suite de l'affectation à la 10<sup>e</sup> armée de tous les moyens disponibles, la 5<sup>e</sup> armée ne disposera que de moyens restreints. Il y a donc lieu, pour la 5<sup>e</sup> armée, d'exécuter des opérations successives, en concentrant les moyens au profit de chacune d'elles et en déterminant les ordres de succession, de telle sorte que chacune place la suivante dans des conditions favorables. C'est ainsi qu'une progression sur les hauteurs au nord de l'Ardre facilitera une attaque ultérieure au sud de la rivière, et que celle-ci obligera à son tour l'ennemi à évacuer la région au nord de la Marne... »

Entre temps d'ailleurs, tout en renforçant et en conduisant ainsi la bataille en cours, je ne pouvais négliger la possibilité d'une riposte allemande sur un autre terrain. La direction suprême des Empires centraux, pour échapper à l'étreinte dont elle était menacée, pouvait être tentée d'employer ses réserves dans une diversion au nord de l'Oise ou contre le front anglais. Pour être en état d'y faire face, je demandais au général Pétain de regrouper, en arrière de la gauche française, les divisions fatiguées retirées de la bataille, et je rendais au maréchal Haig l'entière disposition des deux divisions britanniques, que, le 12 juillet, je lui avais fait porter au sud de la Somme.

Cependant les 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> armées, ayant concentré de part et d'autre de l'Ourcq la majeure partie de leurs moyens d'action, les lançaient à l'attaque, le 25 juillet, en direction d'Oulchy-le-Château. Dans un brillant assaut, Oulchy-la-Ville, Oulchy-le-Château étaient enlevés, et nos troupes prenaient pied sur les pentes occidentales de la butte Chalmont qui domine la vallée de l'Ourcq, important succès qui enlevait à l'ennemi

l'espoir et la possibilité de se rétablir sur la ligne de l'Oureq.

Dès le lendemain les Allemands opéraient leur retraite vers les hauteurs au nord de cette rivière, à une allure si rapide qu'en plusieurs points nos avant-gardes ne purent garder le contact.

Le soir du 29, les 10<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées françaises étaient arrêtées devant ces hauteurs, sur la ligne générale Grand-Rozoy-Fère-en-Tardenois-Cierges-Ville-en-Tardenois-Vrigny. L'ennemi y faisait tête. Les 30 et 31 juillet, nos efforts pour le déloger restaient infructueux. Les villages de Seringes, Sergy, Villers-Agron, âprement disputés, repassaient plusieurs fois de main en main. La bataille, de nouveau, en était à un point mort.

Mais la lutte se poursuivant en vertu de mes directives du 27 juillet et des instructions du général Pétain du 29 juillet, la 10<sup>e</sup> armée se portait à l'attaque le 1<sup>er</sup> août, à 4 h. 45. Les 25<sup>e</sup>, 44<sup>e</sup>, 68<sup>e</sup> divisions françaises et la 34<sup>e</sup> division anglaise, appuyées par des unités de chars, s'élançaient à l'assaut des hauteurs de Grand-Rozoy. Malgré une âpre résistance de l'ennemi, elles enlevaient de haute lutte la position allemande entre l'Orme du Grand-Rozoy, le signal de Servenay et le village de Cramaille, et elles s'y maintenaient en dépit de nombreuses et puissantes contre-attaques. Cette action décisive contraignait les Allemands à un nouveau repli.

Le 2 août, au point du jour, les 10<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées trouvaient le vide devant elles et, le soir, elles atteignaient sans coup férir les plateaux au delà de la Vesle. Soissons était réoccupé.

Le 3, la progression continuait. Nos troupes, venant border la rive gauche de la Vesle, reprenaient contact avec l'ennemi et poussaient même sur certains points quelques éléments au nord de la rivière.

#### L'ARRÊT ORDONNÉ A LA VESLE

Néanmoins, arrivés sur la ligne de la Vesle, nous y trouvions, le 4, les Allemands solidement installés. Ils paraissaient décidés à la défendre. Pour les en déloger, il eût été nécessaire de monter une nouvelle action avec de puissants moyens, sans qu'on pût en attendre de longtemps des résultats décisifs, tan-

dis que nous préparions dès ce moment une autre bataille susceptible de conséquences graves, celle de Picardie et du Santerre. Nos disponibilités ne nous permettaient pas de mener à la fois cette bataille et une attaque contre la Vesle. Aussi était-il prescrit aux groupes d'armées de réserve et du centre « de s'établir sur les positions au sud de la Vesle, tout en continuant à donner à l'ennemi l'impression que la préparation d'une attaque de vive force se poursuit... »

Ainsi se terminait, après trois semaines de lutte, la deuxième bataille de la Marne, commencée infructueusement par les Allemands le 15 juillet, retournée et poursuivie avec succès par les Alliés depuis le 18. Un concours heureux de circonstances y avait amené des divisions américaines, britanniques, italiennes et françaises. Elle se soldait pour celles-ci par des bénéfices importants : 30 000 prisonniers, plus de 600 canons, de 200 minenwerfer, de 3 000 mitrailleuses capturés ; le front raccourci de quarante-cinq kilomètres, la voie ferrée Paris-Châlons rétablie, la menace contre Paris supprimée.

Mais surtout le moral de l'armée allemande était atteint, celui des Alliés grandi. Après quatre mois de défensive imposée par la supériorité adverse, une contre-offensive victorieuse avait remis entre nos mains l'initiative des opérations et la conduite des événements de cette longue et grande guerre.

Il importait au plus haut point de conserver la maîtrise dans la conduite de la guerre, en en développant et précipitant les phases et les efforts dans une série d'actions ordonnées, mettant en jeu tous les moyens des Alliés, aussi rapidement que possible, pour interdire le rétablissement à l'adversaire, jusqu'à sa ruine définitive.

MARÉCHAL FOCH.

---

# MAGNIFICAT

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### CEUX DE PENMUR

**I**L soufflait un si rude vent d'hiver, que Jean-Guillaume Maguern, qui portait encore le chapeau breton, fut obligé d'assujettir son feutre à larges bords, que la bourrasque menaçait d'emporter. Il lâcha la corde, à laquelle était attachée une jeune taure qu'il venait d'acheter ; il posa sur la calotte de feutre noir ses deux mains, et l'enfonça jusqu'à ce que le front tout entier fût caché et serré par l'étoffe.

— A présent, grommela-t-il, si le vent veut mon chapeau, il faudra qu'il enlève ma tête avec !

Puis, se détournant et regardant la génisse qui s'était mise à paître une herbe courte, sur le terrain en pente, il dit :

— T'en as assez, ma pauvre, et moi aussi ! Mange un morceau ! La demoiselle du Grand Néant ne dira rien : c'est du bon monde.

Et il monta jusqu'à l'endroit où la lande commençait, autour d'une maison neuve, toute en granit, posée au sommet d'un mamelon, sans avenue, sans potager, sans même, le long des murs, la trace d'une plate-bande ou d'une corbeille autrefois bêchée. Elle dominait de haut le voisinage, dans sa couronne de lande, qui ne s'ouvrait que d'un côté, là justement où paissait la génisse, pâture qui descendait jusqu'à un chemin étroit et lointain. Après le cercle de lande commençait



la terre labourée. Et ce lieu s'appelait le Grand Néant, ou mieux le Grand Néan, mot breton qui signifie large horizon, et c'était le nom également de la ferme cachée plus bas, dans les arbres. Aux temps anciens, et même il y a une trentaine d'années, toute la colline et combien de campagne au delà, ignorante de la charrue, était sauvage entièrement, livrée aux ajoncs, aux bruyères, aux genêts, et à quelques fougères, qui tâchaient de trouver du jour entre leurs bouquets.

Vaste pays, en effet ! L'homme avait devant lui, du côté du sud qu'il regardait, parce que c'était celui de sa maison, une terre mouvementée et presque indéfinie, pour ceux-là du moins qui n'auraient pas su que le soleil, très bas et près de disparaître, éclairait encore, étale et clapotante, la mer qu'on ne voyait pas. C'étaient de lourds mamelons cultivés, entre lesquels des lignes d'ombre accentuée annonçaient qu'il y avait des creux profonds et tournants, des chemins pour des rivières vives et sans nom, des abris aussi pour les arbres que les tempêtes d'hiver et d'automne empêchaient de pousser sur les hauteurs, chacun selon son espèce et sa beauté. Cependant des touffes de pins, une ligne de ces arbres, ou bien un tronc isolé, pointaient çà et là sur quelqu'un des sommets et tendaient au ciel leurs bras combattants. Ni le suroît, ni le noroît, ni le vent d'est ne les faisait plier. Une branche cassait, le reste demeurait droit. Le fermier les connaissait tous, et il connaissait les fermes sur qui tournait leur ombre. Il comptait et nommait les maisons de son voisinage, les toits d'ardoise ou de chaume « égaillés » dans la houle des grands espaces : le Grand Néant, qui abritait la belle tribu des Le Pallec ; Kerantar, où vivaient les Pocreau ; Kerlan peuplé par les Robert ; Trébon qui était de Savary ; Hinzal, posé, comme Bréotty, sur les falaises de l'étang de Penmur, et d'où la paille, dans les jours de battage, s'envolait en flocons perdus : embruns des aires marinières.

Tout cela commençait à reposer, ce soir, dans le vent habituel et non point dommageable. Une ou deux fumées se couchaient sur les guérets, et on les pouvait suivre, grises sur la terre noire. Il n'y avait qu'un bruit, un seul : il venait du nord, et c'était le roulement des trains passant vers Questembert, qui emportaient des munitions, des vivres, des hommes. La guerre continuait ; elle durait depuis dix-sept

mois déjà. Jean-Guillaume Maguern, au-dessus des champs et des maisons, aperçut alors les hauts rayons d'un phare fauchant le ciel. L'heure était venue, où s'allumait, bien loin, bien loin, le grand phare de Goulphar, qui est de Belle-Ile. La nuit commençait.

L'homme reprit la corde liée aux cornes de la taure, et descendit le long de la pâture. Un peu de temps, il suivit un chemin rural, puis, par une piste en plein champ, levant les barrières pour que la bête pût passer, et les refermant, il gagna le haut plateau rocheux qui borde et contient les eaux de deux ruisseaux descendus de Questembert, formant un lac très découpé, entre des falaises à pic, et qui se nomme Penmur, c'est-à-dire, la tête de la mer. Une lande rase occupait le plateau avant la ferme; tout au bout, elle commençait de descendre vers les eaux invisibles; un bouquet de buissons, battus du vent, se levait là; un chemin tournait, puis s'ouvrait sur la cour de la ferme. Celle-ci était à gauche, longue et vieille, inclinée vers l'étang, toute sombre à cette heure tardive, sauf une fenêtre, dans la partie haute de la ferme, et d'où sortait la lueur d'une lampe. Jean-Guillaume raccourcit la corde au bout de laquelle était la génisse, et tint celle-ci tout près de la corne, pour l'empêcher de tomber sur le sol couvert de pierraille et de fumier où elle butait et glissait. Aux deux tiers du bâtiment, il poussa d'un coup de poing le vantail d'une porte. L'odeur des bêtes, leur mugissement bref de réveil ou d'inquiétude enveloppèrent le maître qui entra. Lui, à tâtons, sachant la place vide, à la suite des bœufs et des vaches laitières, il guida la bête nouvellement achetée vers le bout de l'étable, l'attira jusqu'au bois d'une auge surmontée d'un râtelier, la lia par le cou et sortit.

Dès que le bruit de ses sabots, frappant le seuil de la salle éclairée, eut averti la famille du retour de Jean-Guillaume Maguern, tous les enfants se levèrent, et des voix de plusieurs âges dirent :

— Bonsoir, le père !

— Bonsoir à tous ! La nuit est noire. La taure était lasse. J'ai cru que nous n'arriverions pas !

Les enfants occupaient leurs places habituelles, d'un côté d'une table au-dessus de laquelle était pendue une lampe à pétrole, en cuivre, coiffée d'un abat-jour. Sous cette lumière

rapprochée, les faces rondes et jeunes luisaient, pommes dorées, pommes rosées. On attendait le souper, que les femmes préparaient. Les femmes étaient debout. Elles s'étaient arrêtées un moment, lorsque le père était entré ; mais depuis qu'il s'était assis, pesamment, au haut bout de la table et près de son fils Gildas, par qui commençait la ligne décroissante des enfants présents à la ferme, elles s'étaient remises à travailler : la mère, penchée au-dessus du feu, forte matrone, encore active, qui tenait la poêle de la main droite, et, de la gauche, du bout d'une fourchette, soulevait les œufs battus, toujours au danger de « prendre à la poêle » ; Denise, la femme de l'aîné des Maguern, Pol, qui se battait autour de Verdun, seconde autorité dans la ferme, de corps épanoui, elle aussi, mais toute triste, et qui allait remplir de cidre les bouteilles dans le cellier voisin, et les apportait et les posait sur la table ; Anna enfin, qui n'était point de la maison, fille d'un frère aîné, et domestique chez Jean-Guillaume.

Celle-ci mettait une assiette, une cuiller, une fourchette devant chacun des convives attablés, et tous lui disaient, des lèvres ou des yeux, un mot d'amitié : « Bonsoir Anna ! — Anna, que je te voie rire ? — J'ai faim, tu sais, et toi Anna ? — Va chauffer tes mains à la cheminée, Anna, elles sont froides comme l'assiette ! » Ainsi parlaient les petits. Mais le second des fils de Jean-Guillaume Maguern, celui qui se tenait assis à la droite du père, et le premier sur le long côté de la table, au lieu de plaisanter, puis de penser aussitôt à autre chose, comme les petits, regarda, un peu plus longtemps qu'eux, la jeune fille qui lui tendait l'assiette, la cuiller, la fourchette, et elle vit bien qu'il l'aimait mieux et autrement que les autres.

Elle ne répondit d'aucune manière voulue à son regard. Mais, malgré elle, et comme elle se détournait pour aller prendre de nouvelles assiettes dans le vaisselier, il parut sur son visage un contentement d'être née, et d'avoir près d'elle une si grande amitié. Pas un moment, elle ne s'arrêta de servir. Elle était plus âgée que Gildas Maguern, mais seulement un peu, et ce n'est point un dommage en ces premiers temps de la vie et pour se faire aimer.

Parmi ces habitants de la maison de Penmur, tous en pleine santé sauf le dernier, un petit chétif, Alexis, et tous de sang breton ancien, non mélangé, revigorant comme la lande,

elle était l'un des exemplaires les plus purs de la race. Suivez-la qui vient, qui va, qui garde un songe intérieur sous les paupières à demi baissées, comme une fille en prière sans fin : elle a un long visage et un long cou de fille noble, d'un seul ton sans éclat, moins rose que doré ; elle n'a qu'une lueur de sourcils, à peine marquée, mais l'inflexion de l'arcade est d'une extrême douceur ; elle a beaucoup de son âme dans son air maternel et très vite attendri ; mais si un ordre, un mot, un geste de ceux qu'elle sert l'éveille de sa calme songerie, si elle ouvre grands ses yeux qui sont lumière et jeunesse, si elle parle, on devine ce qui la rend précieuse à tous : une volonté prompte, un esprit juste et commandé. Fille de l'oubli de soi. Le père lui dit : « Apportez la soupe, Anna », et elle l'apporte. Le solide Ange Maguern lui dit : « Elle n'est pas salée à mon goût, la soupe », et elle va chercher le sel, qui est dans une tasse à café. Le chétif Alexis, à qui on ne donnerait pas plus de sept ans, lui dit : « Anna, trois cuillerées pour moi ? » et elle est contente de verser trois larges cuillerées à « son » enfant. Car cette famille paysanne a pris la coutume des villes, depuis longtemps déjà : les hommes ne mangent plus à même la soupière, et la part de chacun, c'est Anna qui la distribue. Quant à elle, à Denise, à la mère elle-même, elles mangeront comme elles pourront, debout ou assises sur un des coffres, au pied des lits-clos, et c'est un reste de l'ancienne mode, chez les Maguern.

Pendant dix grandes minutes, personne n'essaya de causer, dans la salle. La faim commandait. On entendait, mêlés au martèlement des cuillers et au bruit des lampées, le souffle du vent sous la porte et l'aboi du chien Rabigo, qui courait toute la nuit après les lapins ou les martres et, parfois, descendait jusqu'au bord de l'étang de Penmur, pour y poursuivre on ne sait quoi.

Les trois femmes, occupées au service de la famille, étaient habillées à peu près de même, de robes noires, usagées, et bordées d'un galon. Elles n'avaient point de coiffes. Leurs cheveux, formant bandeaux sur les tempes, étaient tressés en arrière, et les tresses, assemblées et roulées, étaient enveloppées d'une résille et tombaient sur la nuque. Mais, le dimanche, on pouvait reconnaître, à distance, qu'elles appartenaient à deux régions différentes de la Bretagne. Les deux femmes les

plus âgées, la mère et la femme du fils aîné, portaient les jours de fête la coiffe du pays d'Auray, toit de mousseline à deux pentes dont l'arête est au milieu de la tête. Anna Maguern, la servante, était coiffée d'une tout autre sorte : à une demi-main du front, un bourrelet brun, recouvert de filet brodé, faisait comme un diadème, et quelques plis de mousseline enveloppaient le reste de la chevelure qu'elle avait blonde et abondante.

Quand Jean-Guillaume Maguern eut mangé sa part d'omelette, et bien des bouchées d'une salade de laitue, que venait d'assaisonner sa belle-fille, il se redressa, et dit à Gildas, son voisin de droite :

— Qu'as-tu fait, après le labour, quand je t'ai eu quitté pour aller chercher la taure ?

— Ce que vous m'aviez commandé, père : j'ai conduit la jument chez le maréchal ferrant de Muzillac.

— A cheval ?

— A cheval. Elle trotte bien, la Roussette. Le vent lui soufflait si fort dans les naseaux, qu'elle en éternuait.

Les petits se mirent à rire.

— Ne riez pas ! dit le chef. Vous ne pouvez pas, à votre âge, penser tout le temps à la guerre, comme nous faisons, nous autres. Elle ne nous quitte pas l'esprit. Je ne peux plus entendre rire. Dis, Gildas, tu n'as rien appris, à la ville ?

Le jeune homme, d'un geste lent et précautionneux, pliant son bras droit, fouilla dans la poche de sa veste.

— Tu souffres encore de ton bras, je vois ?

— Un peu ; ça passera : j'ai tiré des deux mains sur le bridon, au retour ; j'ai fait un temps de galop sur la route de Vannes.

En parlant, il dépliait un journal, acheté à Muzillac. Les trois femmes, aussitôt, se rapprochèrent du coin de la table, Denise la première, la mère tout à côté d'elle. Anna demeura dans l'ombre : on ne voyait d'elle, en pleine lumière, que son front blanc et deux épis de cheveux blonds.

— Voilà tout ce que j'ai vu. « Communiqué du 20 décembre 1915 : Un coup de main heureux, exécuté sur un saillant de la ligne allemande, dans la région de Loos... »

— Ah ! mon Dieu, dit une voix, Pol était peut-être là !

Et Denise, devenue toute pâle, s'appuya sur le coin de la table.

— Mais non, mais non, ma fille, dit doucement Maguern : ton mari n'est pas dans la région de Loos ; c'est l'Artois, la région de Loos :... il est devers Verdun.

— On se bat partout ; on ne raconte que peu de chose dans les feuilles...

— Laisse Gildas continuer.

— «... a permis de ramener trente-deux prisonniers et trois mitrailleuses. Le mauvais temps est général sur tout le front. Rien d'autre à signaler. »

Le père leva les yeux vers la fenêtre, que le vent secouait. On entendait la plainte du bois pliant, et le cri de la tempête qui le voulait rompre.

— Le vent d'ici, reprit Guillaume, quand il arrive là-bas, il n'a plus autant de force : il a eu trop de batailles, lui aussi, et alors la pluie tombe. Je crois que c'est Orgebin, qui a écrit, ces jours, à ceux de Trémoir, que les hommes enfoncent jusqu'au genou dans les tranchées.

— Il a écrit « jusqu'à la ceinture », Jean-Guillaume, dit la mère.

— Oui, jusqu'à la ceinture : et il y a même des soldats qui disparaissent dans la terre molle. L'eau ne cesse de tomber ; quand ce n'est pas la pluie, c'est la neige, et toujours les balles vont au travers. Quelle misère il y a là-bas, mes enfants !

Les jeunes le regardaient tous, attendant la suite, comme celle d'une histoire. Ils devinaient la peine sur les visages penchés. Denise, ne pouvant cacher ses larmes, se retirait au fond de la salle, et s'asseyait sur le coffre, au bas de son lit-clos. Le vieux Maguern joignit, sur la table, ses deux mains méritantes, toujours prêtes au geste qu'il fallait. C'était un homme de grande foi ; la douleur le faisait prier tout de suite, comme un commandement. Il voulait achever l'histoire ; il savait ce qui était arrivé à ceux de Trémoir : l'avant-veille, on aurait pu le voir causer, près du hangar de chez lui, avec le cousin du fermier de ce domaine-là, un compagnon d'âge, Trébestan le retraité.

— Même les jeunes, reprit-il, doivent connaître la misère du temps, afin de mieux demander le pardon de Dieu. Ça ne s'obtient pas du premier coup, ni avec des paroles, et c'est les cœurs que Dieu regarde.

Les jeunes et les petits étaient tendus vers Maguern, qui joignait les mains.

— Voilà donc ce que le fils Orgebin a écrit dans sa lettre. Il voyageait dans les chemins percés de trous d'obus, et par un temps pareil à celui qui passe dehors, mais pire encore, puisque la pluie tombait drue, et que les gouttes étaient à tout touche. Il faisait aussi noir qu'à présent, et les compagnons ressemblaient à des arbres de taillis, qui sont tout proches et ne se voient pas. A un moment, un soldat, près du fils Orgebin, tomba les bras en avant, et le fils Orgebin sauta de côté, là où la terre n'était pas creuse. Il cria : « Étienne, où que tu es ? » Et les hommes qui venaient derrière s'arrêtèrent. En se baissant, il crut voir une main qui se tendait en l'air, avec le fusil au bout ; il crut entendre une voix qui appelait « Sauve-moi ! », et il fit un grand moulinet, avec son bras, au-dessus de la boue. Mais Étienne Vandour était déjà dans sa fosse, tout disparu, son corps, ses bras, son fusil, sa bouche ouverte et criant, et ce que purent faire les camarades, ce fut d'avertir ceux de la relève, en arrière, de passer en bordure du tombeau d'Étienne. Il y en eut, vous le pensez bien, qui firent aussi une prière pour le voisin, comme doit le faire tout bon chrétien, et comme nous le ferons tout à l'heure.

Le sanglot de Denise Maguern, auprès du lit, ne fit se retourner personne. Tous les enfants, la mère, la servante, n'étaient attentifs qu'à la figure de Jean-Guillaume, qui avait relevé la tête, et, par-dessus la lampe qui l'éclairait en plein, guettait le battement de la croisée, en face, tourmentée par le vent. Eux, ils considéraient ces lèvres fermées, qui avaient dit la nouvelle, et qui s'abaissaient, aux deux coins, parce que le père n'était pas loin de pleurer. Mais il avait grand commandement de soi-même. Il dénoua ses mains, passa les doigts sur les petites touffes de poils blancs, ses « pattes de lapin », qui étaient le long de ses oreilles, comme s'il eût voulu chasser deux mouches posées là, et il dit :

— Quand mon fils Gildas va partir, j'espère que le temps sera meilleur. J'en ai vu, du mauvais temps, dans ma vie, j'en ai vu ! Ça finissait on ne sait pas pourquoi. Dieu le voulait. Nous allons donc prier, tout à l'heure, pour Étienne, le compagnon du fils Orgebin.

Et il se leva.

Un moment après, ils étaient tous à genoux sur la terre battue, inégale et dure de la chambre, tournés vers le foyer où



les charbons mouraient, ranimés çà et là par les souffles roulant dans la cheminée. Au-dessus de la porte, le crucifix pendait.

Ce fut le père, ce soir-là, qui récita la prière. A la fin, il y avait une litanie, celle des patrons de toute la famille, y compris celui de la cousine-servante. Quand il eut dit les noms coutumiers, Jean-Guillaume Maguern ajouta :

— Saint Étienne...

— Priez pour lui ! dirent les voix répondantes.

Il dit encore, ce qu'il disait quelquefois dans les grands jours :

— Les anciens de chez nous !...

— Priez pour nous !

— Saints de la Grande Guerre...

— Priez pour nous !

— Que Dieu nous garde tous !

— Amen !

Puis on se leva. Les garçons gagnèrent la chambre à droite, celle qui touchait l'étable ; Denise et Anna restèrent dans la salle où chacune avait son lit, fermé de rideaux, élevé au-dessus d'un coffre de bois ciré. Les deux anciens ouvrirent la porte de gauche, et entrèrent dans une chambre étroite, basse, éclairée par une toute petite fenêtre, et qui était la leur depuis que le fils aîné s'était marié. Triste soir ! Ce devait être ainsi dans les fermes, au temps de Jeanne d'Arc, quand les pères parlaient aux enfants de la grande pitié du royaume de France.

A peine Jean-Guillaume avait-il allumé la lanterne qui servait souvent de lampe au père et à la mère, et l'avait-il posée sur une boîte de bois qu'il y avait le long du mur, que la mère Maguern demanda :

— Jean-Guillaume ?

— Qu'y a-t-il ?

— Anna ne t'a rien dit ?

— Non.

— Elle n'ose pas. Elle m'a parlé : son père sera ici demain matin.

— Qu'il n'entre pas chez moi ! A moins qu'il ne vienne me payer les cinq mille francs qu'il me doit, ... qu'il n'entre pas !

— Comment veux-tu ? Il est plus ruiné que jamais, ton



frère : Anna m'a raconté, la pauvre, en pleurant, qu'il avait vendu une de ses vaches noires.

— Alors, il n'en a plus que deux ! Avant un an, il ne sera plus fermier, je t'en préviens. Il a beau habiter un pays où toute la terre à froment pourrait tenir sur le pont d'un bateau, et avoir un maître qui est un brave homme, oui, de supporter un closier pareil, on ne gagne pas sa vie à vivre comme il fait, braconnant et pêchant. Je te répète que je ne veux pas que mon frère entre ici !

— La dernière fois, déjà, il n'est pas entré. Je dirai à Anna que tu ne veux pas.

Jean-Guillaume avait quitté sa veste, déboutonné et enlevé son gilet, qu'il posait sur une chaise ; mais sa femme, devant lui, demeurait immobile, appuyée au mur de la chambre. La mèche de la lanterne, si bien protégée qu'elle fût dans la grosse boule de verre, jetait des éclats, par moments, et fumait. Le cri du vent devenait continu.

— Tempête sur la Bretagne et pluie pour les soldats du loin ! reprit Maguern. Qu'as-tu donc à ne pas te déshabiller, Marie ?

Elle tourna la tête, du côté de la lucarne où le vent sifflait.

— C'est que, mon homme, j'ai laissé une paire de draps de ma laverie, une seule paire, sur la lande. Elle n'était pas toute sèche. J'ai bien attaché les coins ; ce n'est pas le vent qui les dénouera...

— Qui donc alors ? Laisse-les, tes draps, tu iras les chercher demain matin !

Comme la femme restait encore immobile, Jean-Guillaume leva les épaules, et dit rudement :

— Je vois ce que c'est ! Tu as peur que mon frère Corentin ne passe par là avant toi, demain matin ? Laisse donc ! Il est temps de dormir.

Il avait deviné. Elle commença alors de se dévêtir. Peu d'instant après, tous les habitants de la ferme de Penmur en Muzillac, dormaient dans le roulement de la tempête. Celle-ci jetait l'écume de la mer jusqu'à cent mètres des rivages ; elle courbait les pins égaillés sur les hauteurs et dont les racines, étalées en herse, à la surface des terres, s'agrippaient aux cailloux, et, pour ne pas être arrachées, se nouaient au pivot des ajoncs et des genêts.

La femme de Pol Maguern s'éveillait par moments, à cause des mots qu'on avait dits à table. Tout de suite, sa pensée allait loin, dans les pays où les hommes se battaient. Il fallait bien une heure de cauchemar et de prière murmurée, avant que la jeune femme retrouvât le sommeil.

Anna, la cousine-servante, rêvait au lendemain; elle voyait son père, arrivant dans la carriole d'un ami, d'un voyageur charitable rencontré sur les routes; elle le voyait, rôdant avec sa fille autour de la ferme de Penmur où, lui, il ne devait pas entrer. Elle songeait aussi que la fête de Noël était toute proche, et qu'elle avait acheté une surprise pour ce jour-là : un vêtement qui la rendrait plus belle que toutes les filles de Muzillac, d'Ambon ou de Billiers. Personne ne savait la folie qu'elle avait faite, Gildas pas plus que les autres. C'était pour lui, cependant, et pour lui seul, qu'elle avait été chez la marchande, avec toutes ses économies dans sa poche. Le petit paquet était là, dans le coffre du lit-clos, enveloppé encore d'une feuille de papier de soie, que nouait une faveur rose. Elle avait réussi à pénétrer dans la salle, à l'heure où il n'y avait pas de témoin. Quel plaisir de détacher le ruban et de dérouler cette étoffe, si coûteuse que pas une fille de fermiers riches n'avait osé l'acheter. Deux seulement l'avaient marchandée. Mais qu'importait la dépense, si Gildas, avant de partir et la voyant si belle, lui disait un mot d'amour qu'il n'avait pas dit encore? Elle l'aimait bien. C'était un secret aussi, mais un demi-secret. Il ne pouvait ignorer qu'elle ne pensait qu'à lui. Et de tous les habitants de Penmur, cette nuit-là, elle fut la seule qui se rendormit en souriant.

La tempête n'était pas pour elle.

#### CELUI DES ILES

Au jour à peine levé, Jean-Guillaume dit à sa femme :

— Ne va pas quérir les draps ce matin : tu les reprendras quand mon frère aura quitté le pays.

Il passa dans la pièce voisine ; la servante et la femme de Pol Maguern étant déjà au travail et sabotant, et il dit à Anna :

— Prends tout le troupeau avec toi; mène-le dans la lande à côté; tu le garderas, comme quand tu étais toute jeune, et tu reviendras seulement vers le midi.

Elle comprit qu'elle avait ainsi la liberté de voir son père dans la lande, et elle emmena le troupeau, qui était d'une douzaine de bêtes, de race nantaise, bœufs, vaches et élèves, toutes de poil blond et non pas noir et blanc, comme sont les bêtes de sang breton. Ayant pris une gaule près du pailler et s'étant vêtue chaudement, son tablier de bonne laine grise attaché sur sa robe noire, elle ouvrit la porte de l'étable, fit tomber, une à une, les cordes et les chaînes, chanta les noms des bœufs, des vaches et des taures, qu'elle savait comme *Pater*, afin de faire entendre à chacun qu'elle était gardienne du jour, et, bergère d'occasion, suivant la bande sans discipline, montant la cour, atteignant la bordure d'arbres et d'arbustes, elle laissa le troupeau se répandre dans la lande rase qui couvrait le plateau, un des plus hauts points du pays. Une terre pauvre, des touffes distantes et courtes de bruyère et d'ajoncs, de l'herbe verte entre ces petites îles. Il était huit heures du matin. Personne encore ne passait en vue. Le ciel, balayé de tout nuage par le vent de la nuit, était encore traversé de souffles froids, trainards de la tempête qui couraient après elle. Anna s'assit sur une pierre de granit, comme il y en avait plusieurs dans la lande, son chien Rabigo à ses pieds, et se mit à tricoter.

Les hommes, c'est-à-dire Gildas et Ange, avec le père, avaient pris une piste qui tournait la ferme par le bas, suivait la falaise, à deux tiers de pente, pendant une centaine de mètres, et débouchait dans les pièces les meilleures de Penmur, terre profonde, d'un rouge noir, riche de toutes les racines brisées et pourries, de toutes les feuilles devenues fumier, et que leur avaient abandonnées d'anciennes landes défrichées. Là, les hommes avaient commencé de labourer, le père tenant la charrue, Ange cassant les mottes, en arrière, avec une pelle lourde, dont il les frappait, tantôt à plat et tantôt par la tranche. Gildas menait les bœufs, deux seulement, car Jean-Guillaume, ménager de ses bêtes, avait jugé que cela suffisait pour travailler cette terre légère du champ des Quatre Journées. L'attelage devait aller lentement; la voix du teneur d'aiguillon, chantant le nom des bœufs, ne montait que par moments jusqu'à la lande : « Bileux! Major! » On l'entendait surtout quand, au bout des sillons, le harnais devait tourner à droite ou à gauche : « Tru! ho! Bileux!... Hart! ho! Major! » Et

là-haut, dans la lande, la grande et belle fille, à chaque fois, sans même y penser, baisait le vent qui porte la chanson. Elle avait le cœur à demi heureux. Elle attendait son père. Et le père vint.

Il vint sans que le moindre bruit l'eût annoncé. Le chien Rabigo, couché sur l'herbe, le nez sur ses pattes allongées, avait seulement ouvert ses yeux d'albinos, et n'avait pas encore eu le temps de grogner. Corentin Maguern était là, haut sur ses pieds, derrière Anna.

— Bonjour, ma fille!

Elle se leva, d'un mouvement jeune et rapide, sans cesser de tricoter, et n'arrêta ses aiguilles qu'en se détournant, pour embrasser son père. Corentin Maguern la serra dur dans ses bras, la baisant aux deux joues, d'abord parce qu'il aimait son Anna, puis parce qu'il était fier de cette fille, et que, sans définir exactement sa pensée, il la trouvait aussi bretonne et bien taillée que les saintes du Calvaire de la Forest de Fouesnant.

— Bonjour, père! Vous m'aviez écrit que vous arriveriez dans la matinée; mais je ne vous attendais pas si tôt!

L'homme se recula, pour la mieux voir. Le vent continuait de galoper.

— Moi, tu sais, Anna, je n'ai pas d'heure. Il n'y a que l'occasion qui me commande. Je viens quand ça me dit, je m'en vais de même. J'ai trouvé le marchand d'œufs de Surzur, qui m'a emmené dans son auto; il m'a remis à terre, avec ma bicyclette, à un kilomètre d'ici. Et me voilà.

Anna regarda du côté par où le père était venu, et elle vit la machine couchée sur une touffe d'ajoncs.

Alors, pour causer, ils s'assirent, à trois pas l'un de l'autre, sur les roches usées par les siècles, et qui rompaient le sol en cet endroit. Mais, avant de s'asseoir, Corentin Maguern se tourna vers la ferme de son frère, la ferme à demi cachée, où il n'avait plus la permission d'entrer.

— Ils vont bien? dit-il.

— Oui, tous.

— Denise n'a pas encore son enfant?

— Non; elle attend vers la fin de mars.

— C'est long, en temps de guerre, trois mois.

— Pourquoi dites-vous ça, père?

— Pour rien. Et qui l'élèvera, cet enfant-là ? Encore toi ?

— Peut-être.

— Dis donc : sûrement ! La mère n'a pas grand courage ; la femme de mon frère commence à être vieille. Ça retombera encore sur toi, les biberons à préparer, les couches à laver, le berceau à remuer, les mouches à chasser dans le jour, les heures à compter dans la nuit, quand le poupon crie, on ne sait pourquoi. Ils abusent tous de la servante, je te l'ai dit déjà.

Elle posa sur ses genoux le tricot et les aiguilles, à côté du peloton de laine. Puis elle resta immobile. Son mince visage devint si ferme de lignes, que la jeunesse y sembla tout à coup diminuée, et une volonté rude, éveillée tout à coup, parut dans les mots qu'elle répondit, dans l'accent qu'elle y mettait, et dans les yeux clairs et grands ouverts d'Anna Maguern :

— S'il me plaît de travailler, à moi !

Il y avait dans la réponse autre chose encore que l'affirmation d'une volonté : un défi secret et un reproche.

L'homme comprit. Ils demeurèrent là, dans la lande, un long moment, sans plus rien dire, se regardant l'un l'autre, elle bien droite, lui courbé en avant, les deux bras sur ses genoux et tenant son bâton de houx.

C'était un homme d'assez belle mine, aussi grand que son frère cadet, mais décharné, un corps réduit au bâti, recouvert d'une peau brune tirant sur le vert, à la manière de celle des oiseaux d'eau. Lui aussi, il portait le feutre à larges bords et galonné de velours ; lui aussi, la veste courte aux boutons de corne ; le pantalon trop court, et qui laissait voir des brodequins éculés, était d'une étoffe qu'on ne trouve guère qu'en Bretagne, d'un drap à rayures blanches et bleues, tout à fait résistant. Les longs traits du visage donnaient à ce Corentin un air de vieux chouan, pas très sûr, de lignée combative, et les yeux ajoutaient, luisants, inquiets, de jeu rapide, que cet homme était capable de ruse, mais non de peur. Il y avait de l'artiste en lui, du rêveur et du musicien passionné. Cependant personne n'avait entendu Corentin Maguern chanter un couplet de son invention, ou ne l'avait vu poser les doigts sur les touches d'un accordéon. Plusieurs pensées s'offrirent à son esprit, quand il comprit que sa fille l'avait jugé. Il pouvait se défendre, s'expliquer, ou s'emporter. Il préféra ne point paraître blessé, laissa des minutes s'écouler, considéra les

bêtes du troupeau, divisées par la recherche de l'herbe, et il dit, le regard errant :

— Tu aurais moins à travailler chez moi, Anna...

Puis, comme il se souvenait qu'elle était une conscience, il ajouta :

— Et tu ferais peut-être bien ton devoir, en y revenant.

La jeune fille, qui avait repris son travail, répondit non, sans lever les yeux, d'un mouvement de la tête; et comme au même instant l'appel lancé aux bœufs de labour là-bas dans la grande pièce passait avec le vent de la lande « Hart! Ho! Major!... », Anna recommença son geste de refus, plus fortement.

— J'aurais le droit de te commander, reprit Corentin, si tu n'avais pas ton âge, — il voulait dire : « ta majorité », — mais tu n'es plus obligée de m'obéir, tu as la loi pour toi. Cependant, puisque tu as du cœur, tu devrais avoir pitié de ton père. Je vais t'apprendre des nouvelles de la maison où tu as grandi: j'y suis seul à présent.

Anna leva les yeux; ardente comme lui, elle demanda :

— Et mes frères?

De loin, on aurait pu entendre, entre les touffes d'ajoncs, le rire de moquerie de Corentin Maguern.

— Tes frères? Tu ne te rappelles donc plus que l'aîné est de la classe, cette année? Il a été appelé à Brest; il est à l'école des matelots; il va embarquer pour l'État.

— Et le petit?

— Le petit, qui est plus grand que toi, je n'ai pu le retenir. Il a de mon sang, lui; on ne le commande pas aisément : parti aussi!

— Où est-il?

— Dans la marine, donc! Où veux-tu qu'on aille, quand on habite où je suis? La terre ne vous tient pas aux semelles! Un matin, il est venu m'apprendre qu'il avait signé son embarquement; il travaille sur un chalutier, au large quand il peut, vers Bourgneuf. Mais les chalutiers, à présent, ça fait la guerre aussi. Ça relève des mines. Moi, je suis seul!

— Pauvre père!

La physionomie d'Anna s'était attendrie. Sous l'arc des sourcils en repos, ses yeux immobiles guettaient l'expression changeante du visage de son père. Il avait presque ri, d'un

rire d'ironie et de colère, en disant : « Je suis seul ! » Puis, ce regard vif s'était voilé ; des souvenirs d'un temps heureux, on ne sait quelles profondes douleurs, avaient eu raison pour un instant de l'humeur décidée et gouailleuse qu'il affectait. Il éleva le bâton de houx dans son poing droit, et le ficha en terre si rudement que le fer disparut dans le sol de la lande, et plus d'une palme du bois à la suite, et que la hampe vibra toute, comme si la sève s'était remise à courir dans les fibres. Il répéta :

— Seul !

Peut-être songeait-il qu'il était comme ce bâton, sans branche et sans racine. Il eut l'air de revenir de loin, et de s'être égaré en chemin, lorsqu'il reprit, après un silence :

— Quand tu es partie, voilà cinq ans, ta mère encore vivait... J'ai tâché de faire le ménage, en même temps que le travail de la ferme. Mes fils m'aidaient. On suffisait, à peu près, à l'ouvrage. Les voisins se moquaient de nous, qui faisons la cuisine. A présent, une femme de l'île vient faire mon lit et mettre de l'ordre dans la maison...

Le mauvais rire nerveux releva aux deux coins les lèvres de l'homme, et creusa dans ses joues des houles en demi-cercle, qui s'effacèrent promptement.

— Tu comprends bien, Anna, que ce qu'on trouve pour faire des demi-journées, trois heures le matin, deux dans l'après-midi, chez un vieux qui n'a pas d'argent, ça n'est pas du plus joli monde ?

Anna, du bout de son pouce, à l'endroit de son cœur, traça furtivement le signe de la croix, à cause de la peine que lui faisaient ces mots-là. Il avait vu le geste ; il reprit :

— C'est pourquoi tu devrais revenir où je suis.

Mais, sans même un intervalle, la réponse vint :

— Non, père, ma place est ici.

Le chant qui commandait le labour monta de la pièce des Quatre journées.

— Hart ! Ho ! Major !

Alors, les deux mains appuyées sur son bâton, d'un coup de reins, l'homme se mit debout. Et il était grand, étrange et mécontent, sur la lande, à trois pas de sa fille, qui s'était levée aussi.

— Vous partez, père ?



— Pas encore ! N'aie pas cette espérance-là ! Va me chercher l'aumône, à présent, puisque je ne t'emmène pas !

Anna devint toute pâle. La voix de Gildas passa de nouveau dans l'air rapide.

— Je t'attends, dit le père. Tu gagnes assez, dans cette maison...

— Pas tant que vous croyez, et puis j'ai eu des dépenses...

— De toilette, je pense ?

— Voyez comme je suis.

— Et moi, sauf ma culotte, tout ce que j'ai sur le corps, je l'avais voilà dix ans ! Tu me dois une pension. C'est sacré. Tes frères m'envoient bien quelque chose. Allons, va chercher dans ta cache, derrière tes coiffes brodées. Ou bien demandes-en à mon frère. Il t'en doit, et il m'en faut. Ou bien je fais du tapage !

Elle leva les bras, fit le geste de repousser la menace, et, rapidement, fit les cinquante pas qui la séparaient des touffes de chênes et de lande cachant la ferme, descendit par le chemin défoncé, traversa la cour et entra dans la maison.

Quand elle revint dix minutes après, elle vit que la bicyclette n'était plus au même endroit, les roues couchées sur l'herbe. Le père avait mis la machine sans doute en avant, au delà des vaches qui paissaient, appuyée à de gros buissons qui séparaient la lande d'un champ nouvellement ensemencé, sur le plateau. En tout cas, Corentin Maguern était revenu à la même place, où il causait, tout à l'heure, avec sa fille.

Dans sa main droite, Anna portait un paquet de coupures de cinq et de dix francs, de jetons et de sous, enveloppé d'un chiffon de laine grise et serré par une ficelle.

— Il y a cent cinquante et un francs, dit-elle. C'est tout ce que j'avais.

— Pour qui dépenses-tu donc ? demanda l'homme, en tendant la main.

Il mit le paquet dans la poche de sa veste, et il l'y pressa à trois reprises, comme une bourre de fusil à piston.

— Enfin, c'est toujours ça pour le pauvre vieux, je te remercie.

Il avait son bâton de houx pendu au poignet droit. Il regarda un peu de temps sa fille, que la marche et l'inquiétude avaient animée ; il cherchait ainsi à deviner « pour qui »

elle dépensait. Mais Anna, maîtresse d'elle-même, de ses yeux aussi bien que de ses mots, soutenait le regard comme une muraille reçoit le soleil.

— Tru ! Ho ! Bileux !

Les syllabes passèrent encore une fois sur la lande, et, pas plus qu'une pointe de genêt tendu au vent, Anna n'en parut émue. Corentin finit par rire, ce qui lui était une manière fréquente de se tirer d'embarras, et, attirant sa fille, il l'embrassa pour l'adieu.

— Tu es, par ma foi, une belle fille, Anna ! Si le goût te venait d'épouser un capitaine au cabotage, ou même, — ça n'est pas plus difficile à prendre, — un capitaine au long cours, tu n'as qu'à revenir dans l'île. On en trouve toujours quelqu'un qui muse par les chemins. A plus tard ! Quand je n'aurai plus le sou, je repasserai.

Faisant le moulinet avec son bâton, il se mit à suivre, d'un pas rapide, la piste tracée vers le milieu de la lande par le pied des hommes et des bêtes. Il eut vite disparu. Anna revint vers la ferme. A l'endroit où le massif d'arbres et de fourrés se levait en bourrelet, pour protéger la maison, elle remarqua que les deux draps que sa tante avait laissés là étendus toute la nuit, ne couvraient plus les meules rondes des ajoncs, au bord du chemin. Elle pensa que Marie Maguern les avait enlevés. Mais, à peine était-elle entrée dans la cour, qu'elle s'entendit appeler justement par la fermière.

— Tu as plié mes draps, Anna ?

— Non, ma tante.

— Il n'y a pas une demi-heure, Armandine, que j'avais envoyée par là, m'a fait réponse qu'elle les avait encore vus. Où sont-ils, à présent ? J'aurais dû lui dire de les rapporter, au lieu de vouloir tout faire par moi-même. Où sont-ils ?

Elle levait les bras et, ne voulant pas dire ce qu'elle pensait, elle s'éloignait en hâte, du côté du poulailler. Mais deux autres personnes avaient entendu ce qu'elle disait, et compris ce qu'elle ne disait pas. Armandine, la petite de onze ans qu'elle venait de nommer, apparut sur le pas de la porte, et, tournée vers sa mère, mais apercevant aussi Anna qui venait, dit, en tournillant le coin relevé de son tablier :

— Faudrait peut-être pas chercher bien loin, pour savoir où ils sont, les draps...

Ce ne fut pas la mère qui répondit, mais le père, qui revenait du labour et entra dans la cour, en tête du harnais, précédant les bœufs, et Gildas, et Ange. Il leva la tête, et, mécontent, cria, pour que personne ne pût ignorer la leçon :

— C'est mal, ce que tu dis là, Armandine : non, il ne faut pas rechercher, surtout au temps de guerre où nous sommes. Il y a tant de misère ! Si on retrouvait le bien volé, ça ferait grand tort à la réputation du prochain !

Au fond de la cour, la mère Maguern, ouvrant la porte aux volailles, leva l'épaule droite, plus haut qu'il n'eût fallu, parce qu'elle n'était pas aussi accommodante que son mari. Mais celui-ci reprit, de la même forte voix, et parce qu'Armandine marmonnait on ne sait quoi, et parce que les deux grands fils, Gildas et Ange, arrivaient à la porte de l'écurie et qu'ils avaient pu entendre quelque chose des paroles de la petite :

— Écoute encore, Armandine ! Je ne peux pas toujours donner de l'argent : mais si je veux faire aumône de mes draps, personne ici n'a le droit d'y redire.

Et il se mit à dételer les bêtes, à côté de Gildas qui, n'ayant pas tout entendu, demandait :

— Que disait-elle donc ?

— Rien, mon garçon, rien : une fille qui parle trop, ça n'est pas pour surprendre !

Le repas de midi fut triste et donc rapide. Vers la fin seulement, Alexis le chétif ayant dit : « C'est demain la veille de Noël, maman m'a promis que j'irais à la messe de minuit », il y eut beaucoup de paroles en l'air à la fois, car les deux derniers enfants voulaient aller à Muzillac, la nuit, et les parents faisaient semblant de résister, pour que la joie fût pleine et débordante, quand ils auraient dit oui. Il fut convenu que toute la famille irait, en carriole, à la ville, qu'on partirait au premier son des cloches, et que Denise avec Anna garderait la maison.

#### LA CONVERSATION DANS LA LANDE

Le lendemain donc, au premier son des cloches, dans la nuit froide, la carriole était pleine, la lanterne allumée, la jument tenue en bride solidement par Gildas, au milieu de la cour. Gildas avait dit : « Je ferai la route à bicyclette, et je

serai rendu presque en même temps que vous. » Il avait dit « presque », car il savait que la bête, bien avinée, menait grand train la voiture, et que le père avait le fouet vigilant. Tout était prêt. Jean-Guillaume Maguern, voyant que la Roussette commençait à reculer, puisque le solide poing de Gildas la contraignait à n'aller ni en avant, ni à droite, ni à gauche, commanda :

— Lâche la jument !

Elle fut lâchée, et à grands coups de reins, tirant la cariole hors des fondrières de boue et de fumier, la faisant sauter par-dessus les cailloux, ruant dans les brancards, elle monta la pente de la cour, parmi les cris de la mère et des enfants, et disparut entre les buissons de l'avant-lande, puis, au galop régulier de ses jours de belle humeur, entraîna tout le chargement sur le chemin du plateau. Toutes les fois que la ferrure de ses pieds et celle des roues touchaient une pierre de la lande, le bruit du marteau qui frappe et de la meule qui broie courait dans la campagne endormie.

Quelqu'un déjà, de loin et lentement, s'était mis à suivre la voiture. Gildas, à pied, tenant sa bicyclette par le guidon, montait, à son tour, le raidillon qui séparait la ferme de la lande, traversait l'ombre des fourrés, et sortait, parmi les ajoncs ras, dans le vent des hauteurs. Au moment même où il arrivait ainsi, dans ce qu'il nommait « le beau chemin », une ombre, une femme, se détacha des gaulis et vint à lui. Elle et lui, ils s'étaient donné rendez-vous. Elle avait dit : « Gildas, tu vas nous quitter pour la guerre. Je voudrais te parler auparavant ? » Il la laissa se placer à sa gauche, et lui, appuyant la main droite sur la poignée de sa bicyclette, il marchait dans l'herbe courte, en bordure du chemin, sans faire de bruit, écoutant sa cousine Anna, la servante de son père. La lune, qui avait été pleine le 21 décembre, donnait encore tant de lumière que la nuit n'était qu'un jour diminué. Toute feuille avait son ombre. Un air pur et froid passait, sans courber une herbe. Portait-il encore quelques grains de poussière, ou bien étaient-ce d'invisibles cristaux de neige, tombant des hauts espaces, et trainés à la drague, par le vent qui rasait la terre ? Il y avait de menues étincelles tout plein la nuit. Anna, dans son costume de travail, et ne regardant point son compagnon, mais regardant devant elle, vers les champs, disait :

— Tu vas donc à la guerre, Gildas, et je ne pense plus qu'à ça !

— Mais oui ; le 3 janvier, je dois être au recrutement : dans neuf jours. Sans mon bras cassé, je serais en ligne depuis longtemps.

— Je ne sais pas ce que je suis pour toi, Gildas. Tu n'avais pas quinze ans, quand je suis entrée au service, chez ton père. A présent, tu es un homme.

Il se tourna un peu vers elle, et répondit en marchant :

— Tu es ma grande amie.

— Sans doute, et personne, chez toi, ne m'a montré tant d'amitié. Mais mon père me réclame, pour que je retourne chez lui...

Il s'arrêta, lui prit la main :

— N'y va pas ! Ne nous quitte pas, Anna !

— Tu nous quittes bien !

Elle continua de marcher : elle ne l'avait pas regardé ; on eût dit qu'elle lisait, en avant, ce qu'elle devait lui demander. C'était son âme qui était devant.

— Dis-moi, Gildas, si Dieu te garde, et que tu reviennes, est-ce pour te marier avec moi, que tu me dis de rester ? Est-ce pour nous marier, que tu m'aimes ?

— J'y ai pensé.

Elle trembla toute de la réponse. Plus de cinq pas nouveaux, elle et lui, ils se turent. Ils s'entendaient respirer. La lande était longue encore, de la longueur d'un champ, et toute dans la lumière. Anna, pour la première fois, se tourna vers lui, et il vit ce sourire de vierge heureuse.

— Pourtant, dit-elle, quand la guerre sera finie, et que tu seras revenu à Penmur, si je suis encore chez tes parents, tu ne pourras pas leur envoyer le couturier ? Puisque nous serons de la même ferme, tu ne pourras pas ?

Elle faisait allusion à cette coutume des jeunes gens, qui vont chez les parents de la jeune fille, accompagnés d'un ami, le *Kemener*, le couturier de mariage, et leur font visite, sans déclarer d'abord pourquoi ils viennent.

Ils riaient tous deux, tendrement.

— Écoute encore : je suis plus vieille que toi.

— Tu n'en seras que plus sage.

— Mon père est pauvre...

Gildas fit un geste, pour écarter l'idée et l'image sans doute de l'homme d'aventure. Il était de si ancienne et de si bonne race, que l'idée le blessait, qu'on pût croire qu'il avait trompé Anna Maguern. Ses yeux ne mentaient pas plus que ses lèvres. Il ne fit pas d'autre réponse, mais il avait cessé de sourire. La haie qui bordait la lande, et la séparait de la route, n'était plus éloignée. Entre ses buissons d'épines et d'ajoncs, tout menus et à la première sève, les voyageurs qui passaient dans le chemin pouvaient apercevoir les deux jeunes gens, droits et minces sous la lune, et les ombres rapprochées, qui n'en formaient qu'une seule en arrière.

Gildas et Anna s'arrêtèrent, et, d'un même mouvement, se tournèrent vers la ferme d'où ils étaient partis, et qu'on ne devinait plus qu'à une petite brume de pointes d'arbres, au ras des terres inclinées. Ils se parlèrent à voix basse, ayant peur du vent, et parce que leurs mots exprimaient leur secret.

— Que tu me plaises, Anna, je ne l'ai pas assez caché.

— Toujours trop !

— Non : je ne voulais pas te dire ce que je t'ai dit ce soir. Je m'étais promis de te quitter sans ces paroles-là. Je puis mourir, à la guerre.

— Non, tu ne mourras pas, mon Gildas ! Tu ne mourras pas !

— Je puis revenir infirme et incapable de travailler, comme déjà trois de Muzillac !

— Non, tu ne seras pas blessé ! Je prierai tant pour toi ! Tu reviendras comme tu es ce soir, et m'aimant encore mieux.

— Pourquoi dis-tu : « encore mieux » ?

— Parce que je t'aurai manqué.

Ils n'osaient plus se regarder. Ce fut lui, plus fort, qui reprit, presque tout de suite, après un petit temps de délice, en son âme, à quoi il ne consentait point :

— Et puis, Anna...

— Oh ! dit-elle, j'en ai toujours eu peur : il y a autre chose ?

Il se pencha sur le guidon de sa machine, pour cacher son visage.

— C'est que, ... avant de te connaître, Anna, bien avant, j'ai eu une idée.

— Pour une fille de Muzillac ?

— Non.

— Pour une d'Ambon ? de Damgan ?

— Non.

— De Billiers ou d'ailleurs ?

— Non.

— Je te laisserai à elle. Va la trouver, alors, la fille que tu aimes mieux que moi ! Je ne te rappellerai même pas.

Elle jetait ces mots-là, d'une voix de colère, si nette qu'on aurait pu l'entendre du chemin. Mais, dans la nuit, personne ne passait. Gildas Maguern se redressa ; il tourna sa bicyclette et se tourna lui-même vers le chemin, et les mains lui tremblaient, et son visage en pleine lumière, et ses yeux qui regardaient maintenant Anna, disaient l'effort cruel qu'il faisait pour répondre.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois... C'est une idée,... et je sais bien que je ne fais point de mal en t'aimant, Anna, mais bien souvent, elle m'a repris, quand je pensais à toi... Personne ne la connaîtra, mais, tant qu'elle reviendra me tourmenter comme elle fait, je ne t'en dirai pas plus, Anna, pas plus... Elle s'en ira peut-être, comme elle est venue. Je me dis qu'elle est folle. Et si elle s'en va de moi, Anna, Anna,... au revoir !

Il posa le pied sur la pédale de la machine, se mit en selle, et, balancé comme un canot à la lame, franchit, en peu d'instants, le bout de lande qui le séparait de la haie. Il ne se retourna pas ; un instant après qu'il eut passé le talus, Anna vit une ombre qui s'éloignait rapide sur le chemin.

A pas lents, les mains jointes sur sa poitrine, comme si elle faisait sa prière, Anna, dans la nuit lumineuse, à travers la lande, revint vers la ferme de Penmur. Elle était si troublée que ses yeux, pleins de larmes, ne voyaient plus le sentier, et qu'elle heurtait du pied les touffes jeunes d'ajoncs et leurs vieilles racines coupées. Qu'avait-il voulu dire ? Celui qui parlait peu avait enfin parlé : et c'était pour démentir ce dont elle se croyait bien assurée. Depuis cinq années qu'elle vivait près de lui, les signes n'avaient pas manqué, qui prouvaient que ce grand jeune garçon la préférait, et n'était jamais plus heureux que dans sa compagnie. Seulement des signes, il est vrai : un air de contentement dès qu'il l'apercevait, une manière de la saluer du regard et de la main, des petits cadeaux qu'il achetait pour elle aux pardons, et cet empressement à l'aider, toutes les fois qu'il pouvait lui épargner une fatigue.



Elle remuait les lèvres, se plaignant. « Hier encore, lorsque ma tante Marie m'a commandé d'aller quérir trois seillées d'eau, pour les bêtes malades de l'étable, il a pris sa course; il m'a devancée au puits; il a tiré trois fois sur le treuil, qui crie à chaque tour : « Hi ! ha ! hi ! Hi ! ha ! hi ! » Moi, j'écoutais la chanson, les bras ballants, et lui, il riait en me regardant. Cela voulait dire : « Ce que je fais là, je ne le ferais pas pour une autre, Anna Maguern, ma cousine, mon amie. » Et quand on rit comme ça, en cherchant son remerciement dans les yeux d'une fille, et qu'on est droit comme lui, et pas plus coureur qu'un enfant, c'est qu'on aime la fille, et qu'on attend d'avoir l'âge, pour lui dire... ce qu'il n'a pas dit. Oh ! cela lui coûtait de me répondre ! Il est si honnête, il n'a pas voulu me tromper ! Son idée ? ça ne peut être qu'une fille, qui lui a pris le cœur avant moi, à laquelle il s'est engagé, tout petit jeune homme, quand je n'étais pas là, et qu'il ne savait guère ce qu'il faisait. Qu'elle ne soit pas de Muzillac, d'Ambon, de Damgan, de Billiers, il se peut, et même c'est sûr, puisqu'il l'a dit; elle est peut-être de Vannes, ou de Sainte-Anne, dont il ne manque point la fête, le 26 juillet... Pauvre Gildas ! Il a du regret; il voudrait être tout libre, et, s'il était tout libre, c'est à moi qu'il penserait ! Mon cœur n'a pas pu se donner à un homme qui en aime une autre !... Une femme qui le voit tous les jours, et depuis si longtemps, n'a pas pu se tromper. Il m'aime. Il n'a pas encore le droit de me le dire. Il me le dira... Demain, quand nous reviendrons de Muzillac, et que j'aurai mis, pour lui plaire... »

Elle commençait de descendre le raidillon, vers la ferme, entre les arbres. Elle s'arrêta dans l'ombre, aperçut la ligne du toit, les fenêtres, dont une seule était éclairée, celle de la grande salle, où Denise devait déjà dormir. Et elle sourit, pensant au lendemain. Noël ! Que la fête serait belle, si, ce jour-là, au retour de la grand messe, il se plaçait près d'une Anna resplendissante, mieux vêtue qu'elle n'avait jamais été, mieux qu'aucune fille de Muzillac, même que les plus riches ! Ah ! c'est une folie qu'elle avait faite, mais il valait bien qu'on dépensât, pour lui plaire et le rendre fier, tout l'argent gagné dans une année, ou presque tout. Demain ! Demain ! Elle songea encore que « l'idée » de Gildas pouvait ne pas être une fille. Est-ce qu'on sait ? Ne serait-il pas, comme d'autres,

tenté par la ville? ou par la marine? Les Bretons aiment à naviguer et à connaître les îles, bien loin, où va le soleil quand il fait nuit chez nous. Mais, très vite et deux fois, elle tourna la tête, sa jolie tête mince, pour bien marquer qu'elle rejetait de pareilles imaginations. Plusieurs Maguern ont abandonné la terre, — et elle les connaît bien! — mais ce fut à cause de la malchance du père, peut-être aussi par le conseil secret du sang maternel, de cette « ilienne » dont elle est la fille. Gildas est tout terrien, lui. Jamais le goût de l'aventure n'a fait souffrir ce jeune homme des grands labours, ce manieur d'aiguillon, ce chanteur des appels au travail, qu'il lançait à ses bœufs, ce matin même, dans la belle pièce à blé des Quatre Journées, de l'autre côté du toit de la ferme...

... Non : il a peur de mourir à la guerre, et de s'engager trop tôt, et de laisser trop de chagrin à celle qu'au fond du cœur il a choisie... Mais demain, demain, au retour de Muzillac... Pourvu qu'il fasse beau!

Anna est entrée dans la cour déserte. Un chat traverse ce fumier comme un gué, en sautant d'une pierre à l'autre. Elle regarde le ciel, par-dessus l'étang de Penmur, qui est au midi; elle regarde vers l'ouest, d'où viennent les nuées de la mer. Tout est calme; à peine un peu de brume sur les étoiles. Il fait froid, et elle ne s'en était point encore avisée. Avec précaution, elle ouvre la porte de la salle où dort Denise. La lueur de la veilleuse remue, un petit moment, au vent léger qui passe et court à la cheminée. Anna, rapidement, s'est déshabillée. Elle a dit sa prière plus ardemment que de coutume. Elle a fermé les rideaux du lit-clos. Mais les deux pentes de l'étoffe ne sont pas complètement jointes, et, par la fente mince, elle pourra voir les visages, quand vont revenir de la messe de minuit Jean-Guillaume et sa femme, Gildas, Ange, Armandine et Alexis...

Plus d'une heure s'écoula ainsi. La première nouvelle du retour des Maguern, ce fut le chien qui la donna. La route, assurément, n'était pas proche, mais le volage, le souple, le rapide, le bondissant, le cabriolant Rabigo avait l'oreille fine, et probablement reconnaissait-il, entre mille, le son des roues de la carriole de Penmur, et le trot de la grande jument, sa compagne dans la ménagerie de la ferme. Au fond de la cour, puis dans la haute lande, on l'entendit qui aboyait. A

vrai dire, il n'y eut que la jeune fille qui l'entendit, car la femme de Pol Maguern, dans son lit-clos, dormait. Puis il y eut un silence de bien dix minutes. La voiture devait avoir quitté la route et pris la voyette de traverse, où les voitures n'allaient qu'au pas. Des voix s'élevèrent, jeunes, dans la cour :

— C'était beau, dis, Armandine!

— Moi, ce que j'ai le plus aimé, c'est le cantique.

— Lequel?

— « Les anges, dans nos campagnes, ont entonné ce chant joyeux... »

L'enfant chantait le Noël. Vingt notes pures et justes volèrent dans la nuit. « Tais-toi, Armandine! Les femmes dorment! » La grosse voix du père tua, d'un coup, la chanson. Il y eut des rires. On entendit le grillotis de la gourmette, parce que Jean enlevait la bride et mettait le licol à la jument. Une main prudente ouvrit la porte de la grande salle, en même temps qu'une voix rouillée disait un autre refrain, qui n'est pas dans le Noël : « Chut! les enfants, chut! Denise et Anna vont s'éveiller! » Les cinq Maguern, qui avaient assisté à la messe de minuit, furent, un moment, groupés dans la salle. Le père, la mère, les enfants, s'approchèrent de la table, prirent chacun un verre de cidre, coupèrent un morceau de pain, et se retirèrent en mâchonnant, les vieux parents à gauche, les garçons à droite; il ne resta, dans la grande pièce, qu'Armandine qui ne mit pas longtemps à se dévêtir et à se glisser dans le lit. Gildas, avec les autres, avait passé. Les yeux d'Anna, les yeux guetteurs, par la fente des rideaux, le suivaient. Elle était là, encagée dans le lit-clos, le corps plié en avant, immobile, retenant son souffle. Lui, Gildas, il était debout entre son père et ses frères jeunes, Ange et Alexis. Il causait avec le père, et, ayant choqué les verres, avec précaution, pour ne pas manquer à l'usage, ils parlaient de l'emploi du temps, quand la nuit écourtée aurait pris fin.

— Je ferai ce que vous voudrez, père : je garderai la maison, ou bien je mènerai la carriole.

L'ancien réfléchit un moment, et le sang quitta le visage et les mains d'Anna, qui entendait : car, si Gildas n'assistait pas à la grand messe à Muzillac, la « surprise » était manquée, et toute espérance tombait. C'était la coutume de Jean-Guil-

laume Maguern, d'entendre, s'il le pouvait, une seconde messe, les jours où il avait communiqué. Anna le savait. Elle considérait ce visage plein, rouge entre les petits favoris blancs, cet air de juge qu'il avait, chaque fois qu'il devait prendre une décision touchant le bien de la ferme. Et après qu'il aurait jugé, ce serait fini : il ne revenait presque jamais sur un ordre donné. Il eût fallu avouer, expliquer pourquoi elle tenait tant à ce que Gildas ne gardât point la maison. Qui se doutait du rêve que faisait la servante ? Personne : elle le croyait du moins ; personne, si ce n'est ce jeune homme attentif, sérieux, décidé à faire, sans une objection, ce qu'on allait lui commander.

Jean-Guillaume leva son verre une nouvelle fois, but deux gorgées de cidre, et reposa le verre sur la table.

— Je préfère que tu attelles la Roussette, dit-il. C'est plus vif que la Noire, mais j'ai vu que tu as déjà la poigne solide. Ton bras est remis. Va à Muzillac, mon garçon : tu n'auras pas l'occasion d'assister aux fêtes d'ici, quand la guerre l'aura pris, et c'est peut-être la dernière fois que tu verras notre église, avant que tous les hommes reviennent des tranchées.

— Peut-être bien ! Alors, j'attellerai la Roussette, et j'irai.

Les rideaux du lit-clos s'agitèrent un peu. Anna s'était approchée. Si Gildas s'était détourné vers le fond de la pièce, il aurait aperçu dans l'ombre, là-haut, la luisance de deux yeux, inquiets d'abord, puis joyeux, puis ravis, parce que la permission d'aller à Muzillac avait été donnée.

Lui, cependant, il cachait bien sa joie, s'il en éprouvait une. Il devait être déjà, en pensée, parmi les soldats. Son profil fin et fier se dessinait sur le mur à peine éclairé par la flamme de la veilleuse. L'homme n'eût pas changé de physiologie, si on l'avait transporté tout à coup devant les créneaux de guet, au front de Champagne ou de Lorraine. Le père et lui faisaient ce voyage-là, dans le même moment. Et, de l'avoir fait le père et lui, ils avaient perdu la parole. Gildas eut un petit frémissement, comme ceux qui sortent d'un songe, acheva, lui aussi, de boire son verre, et, passant devant les lits-clos, celui de Denise, celui d'Anna ensuite, et celui d'Armandine, il n'eut qu'un regard discret sur les rideaux tombants et presque joints. Les femmes dormaient, il le crut ; il prit, par la main, son frère le plus jeune, et, précédé par

l'autre, ayant salué le père, il entra dans la chambre des garçons. Jean-Guillaume se dirigea vers la porte en face, où s'était préparée, pour la nuit, la petite Armandine, qui arrivait en chemise, pieds nus, les cheveux nattés, pour se mettre au lit, dans le troisième grand lit-clos, le plus ancien, à côté de celui d'Anna.

La nuit de Noël couvrait maintenant les campagnes silencieuses. Un vol d'oiseaux passa très haut, battements d'ailes et cris plaintifs, saluant l'éclat de la lune entre les joncs de Penmur. Ils ne s'arrêtèrent pas. La mer, la puissante, ils la voyaient aussi. On entendit encore, diminué, leur cri d'angoisse ou d'amour. Puis tout sembla inerte. Le chien n'aboyait plus. Le vent, aux fentes de la porte, chantait moins fort et moins souvent qu'un grillon d'été.

#### LE TABLIER DE VELOURS

Ce fut un matin riche de lumière, ce matin du 23 décembre 1915. L'herbe, le buisson, la pointe des bourgeons avaient tous leur goutte d'eau, qui les fleurit un moment. L'ombre, plus rare qu'en été, coupait net la place du soleil sur la terre nue. Plus de vent du tout. La mer ne devait avoir qu'un petit roulis, et les pêcheurs de Billiers auraient plié leurs suroits, et les auraient serrés sous le faux pont d'avant, si, le jour de Noël, ils eussent eu le goût d'aller pêcher.

Quand il eut, avec son frère Ange, donné la nourriture aux bêtes, Gildas rentra dans la maison et commença de s'habiller pour la grand messe. Sur son lit défait, dans la chambre des garçons, il avait étendu son meilleur costume, un complet à la mode d'aujourd'hui, pantalon, gilet, veston, fabriqué, voilà moins de deux ans, par le tailleur qui habillait la jeunesse aisée de Muzillac. Il était près de neuf heures et demie, quand il sortit, coiffé d'un chapeau de feutre, et traversa la salle principale pour aller harnacher la Roussette. Dix minutes plus tard, la mère Maguern était assise dans le fond de la carriole, ayant à sa droite Armandine, qu'elle pressait de sa masse et de ses bouffants jupons; Gildas, tenant les rênes, faisait inutilement claquer son fouet, pour appeler Anna, qui n'avait jamais mis si longtemps à s'habiller. Il tira sa montre de la poche de son gilet, et cria :

— Anna? Tout le monde t'attend! Nous sommes en voiture!

Il fit faire quelques pas à la Roussette, plus impatiente que lui, et amena la carriole juste en face de la porte ouverte de la maison, à deux mètres du seuil. Alors il se courba, pour essayer de voir si Anna était prête enfin.

Presque aussitôt, il se redressa : elle arrivait.

— Oh! dit-il, Anna, tu dois être bien belle aujourd'hui, puisque tu as mis ta cape!

Des rires étouffés lui répondirent, en arrière : Armandine savait la « surprise ». Anna, sur le seuil de la ferme, apparut tout enveloppée dans une cape, comme en portent encore les femmes en deuil, en plusieurs cantons de Bretagne, une cape noire et pesante, que lui avait donnée une parente de Saint-Gildas de Rhuys, et à laquelle elle avait cousu trois agrafes, une en bas, une à la ceinture, l'autre au col, pour que le vêtement de dessous fût parfaitement caché.

— Allons! Monte vite, à présent!

Elle monta, non pas vite, mais faisant le tour de la voiture avec précaution, et elle avait un air de reine, en s'asseyant près de Gildas, et ramenant sa cape en avant.

— Allez, la Roussette!

La jument, bien que fatiguée au service des Maguern, et à celui des voisins mobilisés, tira vivement la carriole hors de la cour, et prit la piste à travers la lande. Il y avait des pierres à éviter, des détours à faire entre les pieds de bruyère et d'ajoncs d'une année. Anna, bien droite, ne disait rien. Elle avait son livre de messe sur les genoux, et les mains jointes pour le retenir. Mais, quand on eut tourné, à la sortie de la lande, et que la Roussette commença de trotter sur le chemin, Gildas regarda sa voisine. Elle avait le petit sourire de celles qui portent un secret, et se réjouissent de le dire bientôt.

— J'ai vu du rouge, pendant que tu boutonnais ta cape; qu'est-ce que c'est? demanda Gildas.

— Tu le verras à la sortie de la messe, mon Gildas!

— Comme tout le monde?

— Comme tout le monde.

— Alors, ce n'est pas pour moi que tu t'es faite si belle?

Elle tourna un peu le visage, elle répondit d'un regard de ses yeux longs et de son sourire avivé, qui disaient mieux que

des mots : « Tu vois bien que c'est pour toi que je me suis faite belle, pour toi que j'ai dépensé, et que j'ai voulu que l'image d'Anna, mieux parée que de coutume, te suivit, toi qui vas t'en aller à la guerre, toi que j'aime uniquement. »

Il comprit très bien, et, d'un geste de la tête, désignant la coiffe de la jeune fille et les cheveux qu'elle avait ondulés :

— N'y a pas que la robe qui soit jolie, à ce que je vois : tu as l'air en fête!

— Rien qu'à moitié, mon pauvre Gildas!

— Pourtant c'est Noël?

— Oui, c'est Noël, et aussi la veille de te quitter!...

Ils ne s'en dirent pas davantage. L'air était doux à boire, le lointain plein de rêves. Les premières maisons de Muzillac bordaient la route.

La Roussette, emmaillotée dans une couverture de laine que serraient deux courroies, fut attachée dans l'écurie d'une auberge, dans la partie basse de Muzillac, celle que traverse la route de Nantes à Vannes. Aussitôt, les Maguern montèrent vers Bourg-Paul, où se trouve tout au faite la vieille église parmi les plus vieilles maisons. Ils longèrent la place du Marché, et mirent bien dix minutes à gagner l'autre place, petite, que couvre tout entière, dans les après-midi, l'ombre des murs et du long toit de l'église. Car Anna marchait moins vite que de coutume, ayant des souliers neufs avec de hauts talons. Pour ne pas manquer la messe, elle se hâtait pourtant. Son manteau cachait son beau costume. Une fille de Muzillac, arrêtée avec deux autres, près du logis de la Rose, ayant vu un bout d'étoffe rouge, quand le vent soulevait le bas du manteau d'Anna, s'était écriée : « En voilà une mijaurée! Elle est tout de neuf habillée, et ne veut pas le laisser voir! Elle doit avoir un bon ami, qu'elle retrouvera dans l'assemblée! » Et les trois petits rires avaient fusé derrière le groupe des marcheuses inégales, la mère Maguern, Anna et Armandine. Gildas, dès le début, s'était séparé d'elles, et montait à grandes enjambées. Ils arrivèrent, lui au commencement, elles vers la fin de l'Évangile. Les femmes entrèrent dans le banc de Penmur, qui était dans la partie gauche de la nef; Gildas trouva une chaise, et prit place en avant des bancs réservés aux hommes, et qui se trouvent dans le transept, à droite.

L'église était toute pleine. Aux deux côtés de la nef, les



coiffes la fleurissaient de blanc. L'autel avait sa parure des grands jours, et l'harmonium, avant que le prédicateur de Noël eût quitté le sanctuaire et gravi l'escalier de la chaire, trouvait le temps et ne manquait pas l'occasion de répéter le cantique des bergers :

« Il est né, le divin Enfant,  
Jouez hautbois, résonnez musettes... »

Les visages d'enfants s'épanouissaient : leurs lèvres murmuraient les paroles. Beaucoup d'autres, jeunes ou vieux, exprimaient un contentement, à la pensée que le Christ était né. Quelques-uns des regards, dirigés vers le tabernacle, disaient le plus vieil amour du monde et le plus grand, et il y avait dans l'église des statues vivantes de saints, qui manqueraient à jamais d'imagiers.

Le prêtre qui montait dans la chaire, et s'y tenait un moment silencieux, était un homme d'une cinquantaine d'années, venu de Vannes, religieux peut-être, dont la physiologie énergique, l'attitude recueillie et l'évident isolement d'esprit, au-dessus de cette foule qu'il allait enseigner, disaient assez qu'il avait couru la France, parlé devant les auditoires les plus différents, connu surtout tant d'âmes, que la misère et la beauté du monde lui étaient présentes continuellement. N'ayant pas d'illusions, habitué aux ingratitude, confident de la multitude des fautes, témoin de la mollesse des repentirs et de la faiblesse des résolutions, il gardait l'espérance, à cause de Celui qu'il servait, et de quelques anges qu'il voyait vivre parmi les hommes. A le voir seulement, on le sentait inattaquable par les petits moyens humains de la peur, de la vénalité, de la fausse éloquence, du mensonge et de la flatterie. On savait déjà qu'il avait l'âme victorieuse. Les cicatrices du combat redoutable et heureux étaient sur son visage. Il parla.

Cefut d'abord, et presque tout le temps, de la fête de la Venue. Rien d'un concert; aucune recherche d'éloquence; mais des phrases courtes, dépouillées d'ornements; il comparait ce que nous appelons nos sacrifices à cette charité du Fils de Dieu, qui quittait le ciel pour devenir chair, souffrir, mourir et sauver des condamnés.

« Supprimer de telles distances, abandonner de tels biens, accepter de tels maux, quand on sait ce qu'on recevra d'outrages en récompense, cela ne s'est vu qu'une fois. Pensez-y.

Chacun de vous a été appelé, ou va l'être, à donner une preuve de son courage. Nous sommes dans le temps de la grande épreuve. Aucune famille n'est plus entière comme hier, ni rassemblée étroitement comme hier. Nous ne pouvons compter les deuils; il y en a beaucoup dont l'état civil ne portera pas la trace complète. On se sépare : que seront les vivants que nous retrouverons ? Ils auront été conservés à la vie; mais conservés à nous, à nos tendresses, à notre estime, qui peut le dire ?

« Tant de prières pour la France, que l'ennemi de tout bien a toujours voulu réduire à la barbarie, parce qu'elle est la nation qui s'est élevée le plus, jusqu'à présent, au-dessus du chaos où il règne et commande. Et alors, contre elle, la chrétienne, la chevalière, la riante et charitable, contre elle qu'il sait capable de guérir de beaucoup de maux, dont elle souffre encore, il excite la fureur des peuples qui sont demeurés trop près de leurs origines, et durs et jaloux. Ou bien encore, chez elle, il corrompt les âmes; il les rend semblables à celles des pires ennemis de la patrie. Nous nous défendons contre le double assaut;... il faut prier... »

Gildas, dans la chapelle de droite, était tourné vers la foule massée dans la nef. Il apercevait parfois, entre les épaules et les coiffes qui se déplaçaient, le visage d'Anna Maguern, attentive et calme. Il l'avait regardée, lorsque l'orateur parlait de ceux qui reviendraient de la guerre, mais qui peut-être ne reviendraient pas tels qu'ils étaient partis, de ceux qui ne seraient plus que des images d'eux-mêmes, et dont l'âme aurait changé. Elle ne dut pas se sentir visée par la menace. Gildas pensa : « Comme elle m'aime ! Quelle confiance elle a en moi ! Elle n'aura de crainte que de ma mort ; elle ne doutera pas ! »

Le prêtre continua, en parlant des hommes de la paroisse tombés pour la France, et du bel exemple que donnaient les femmes, remplaçant le chef et cultivant la ferme. Il exhorta les enfants à aider les mères, et tous à devenir de grands cœurs, capables de tous les sacrifices, prompts à entendre l'appel de Dieu, ou de la pitié qui est encore Dieu nous parlant, et tels qu'en bien des temps d'épreuve, la France en avait eu à son service, pour son salut. Puis il dit : « Pour les lendemains, où il y aura tant de ruines, et de tous genres, à

réparer, il faudrait beaucoup de prêtres à la France. Beaucoup sont tués déjà. Le recrutement du sacerdoce sera difficile. Il commençait de l'être avant la guerre. Ce n'est pas la faute du Grand Semeur ; c'est la faute de la jachère. Avez-vous remarqué à quel point Dieu prodigue les germes ? Dans toute la nature, et pour chaque espèce, animale ou végétale, ils sont multipliés en tel nombre que, pour le figurer, le mot d'infini vient à l'esprit. Toutes sortes d'accidents et toutes sortes de bêtes diminuent cette richesse. Il en est de même pour la vocation au sacerdoce. Elle est commune. Elle meurt dans les âmes inattentives, ou ingrates et déjà pécheresses. Elle est tuée, le plus souvent, par les parents, qui ne l'ont pas vue et pas protégée, ou qui ne l'ont pas voulu voir, ou qui l'ont rudoyée. L'armée des saints manqués se lèvera un jour, contre les paternités et les maternités coupables d'un pareil meurtre. O petits enfants, ô jeunes gens qui m'écoutez, près de vos parents qui sont chrétiens, eux, et qui n'ont pas une semblable faute à se reprocher, si vous avez entendu l'appel de Dieu, je ne sais quand, je ne sais où, vous le savez : ne le laissez pas sans réponse ; même s'il y a longtemps que l'invitation a été faite, la réponse peut n'être pas trop tardive. Vous n'aurez pas à lever vous-mêmes tous les obstacles : vous serez aidés par le Maître de tout, qui a le temps à ses ordres, et des millions de moyens, que nous ne pouvons imaginer. Même si vous êtes sans aucune vocation présente et acceptée, pensez à celle-là : elle est belle, parce qu'elle est dure, et parce qu'il s'agit du salut des âmes et, secondairement, parce que le salut de la France dépend du nombre de ceux qui chercheront Dieu uniquement, pour eux-mêmes et pour les autres, et qui n'auront pas d'autre amour ! »

Anna se tenait toujours droite, à la seconde place, dans le banc des Maguern, et parfois de la main elle écartait un peu la cape, pour que l'étoffe, en-dessous, ne fût pas foulée et gâtée par les plis. Gildas ne la regardait plus. Gildas, les yeux fixés à terre, les sourcils rapprochés et le visage serré par l'émotion, cherchait à se souvenir de la voix qu'il avait entendue, autrefois, vers sa dixième année, et qui lui avait dit, sans prononcer des mots, mais bien nettement : « Tu seras mon prêtre ! » Il se souvenait que c'était dans la grange au foin, un jour de communion ; qu'il tenait dans sa main la fourche d'acier, et qu'il

s'était arrêté tout à coup, tellement heureux, d'âme et de corps, qu'il ne pouvait faire un mouvement de plus, de peur qu'il n'y eût changement en lui. Le père ne s'était douté de rien ; la mère..., on lui avait dit un petit mot, tout bas, au pied du lit, et pour elle seule. Gildas, timide, ne s'était point confié au prêtre qui le confessait. Et les années avaient passé. Était-il donc en faute ? Un petit gars de ferme, au bord de l'étang de Penmur, compagnon du père et déjà toucheur de bœufs, comment eût-il été possible qu'il abandonnât son travail, la maison, la paroisse, pour aller étudier au petit séminaire de Ploërmel, où à celui de Sainte-Anne ? Qui aurait pu payer pour lui ? La famille n'était pas riche, on le savait. En vérité, la voix n'avait point pensé à cela, quand elle avait proposé, à un enfant des campagnes bretonnes : « Sois mon prêtre ! » Il se souvenait encore que, dans l'émoi et dans la joie de cette minute, une pensée lui était venue, impérieuse et immédiate, répondant d'avance à toute tentation qu'il aurait de se croire victime d'une illusion. Car il s'était dit à lui-même cette autre parole : « Jamais je n'ai été plus raisonnable, plus maître de mon âme, ni plus en délice qu'en cette minute où je reçois le message. »

Le prêtre était descendu de la chaire ; les fidèles, soutenus par les accords de l'harmonium, chantaient le *Credo*. Gildas ne chantait pas. Immobile et penché, ne voyant que des images du passé, il interrogeait sa conscience, et le trouble, en lui, grandissait. « Non, je n'ai pas refusé la voix ; je ne l'ai pas méprisée ; j'ai cru seulement qu'elle demandait l'impossible ; je ne me suis pas confié à notre Recteur ; j'ai du mal à me confier, et peut-être ma faute est là. Personne n'a rien connu, si ce n'est maman, comme moi ignorante de tout ce qui n'est pas son devoir habituel. J'ai espéré que la voix parlerait de nouveau. Nous avons attendu. Jamais elle n'est revenue ; jamais non plus je ne l'ai oubliée. A présent que j'ai l'âge d'amour, je sais quelqu'un qui m'aime bien... »

Il se redressa, et regarda vers le banc, où, entre deux coiffes du pays, entre deux toits de mousseline, il aperçut le diadème blanc étoilé, et la figure calme, levée, d'Anna Maguern, qui chantait le *Credo*.

« Moi aussi, je l'aime bien, et je suis sûr que nous nous conviendrions... mais chaque fois que je pense à elle, je me

souviens de la voix et j'ai peur, en m'accordant avec Anna, de faire quelque chose qui m'est défendu. Pourtant, je suis trop vieux pour me mettre aux études, et voici que la guerre m'appelle !...

« Je peux bien ne pas lui répondre encore. Je lui ferai de la peine, mais ça vaut mieux que d'en faire à Dieu. Huit jours seulement, avant de quitter Penmur !... Je partirai... Si je reviens de la bataille, quand j'aurai vu bien du nouveau, loin de ma grange au foin et de la paroisse de Muzillac, il est probable que le souvenir de la voix ne me tourmentera plus comme à présent. Son temps aura passé ; elle me laissera tout libre ; mon père me dira : « Faut t'établir, mon garçon ! » Et je lui répondrai : « Ne cherchez pas loin ; il y a Anna, qui est chez vous déjà ! »

« Et puis je dirai à Anna : « Va acheter une coiffe encore plus belle ! Va acheter le grand mouchoir de soie blanche, et, si le tablier a été bien enveloppé, bien caché dans le coffre, — je suis sûr qu'il le sera ! — tu le mettras, pour tes noces, quoique ce ne soit plus la mode, en pays qui n'est pas tout breton, comme celui où nous vivrons. »

« Pauvre Anna, je devine la surprise qu'elle a voulu me faire ; elle a acheté, pour me plaire, le plus beau tablier de Muzillac, le plus cher, ... et tout à l'heure... »

Un coup de clochette tira Gildas de sa rêverie. Le prêtre élevait l'hostie. Le jeune homme se courba de nouveau, confus, et, tant que la messe ne fut pas achevée, il ne tourna plus la tête, pour voir, presque au bord de l'allée de la nef, la belle fille blonde, au visage pur et priant.

Dès la fin de l'office, par la porte du transept et par celle qui s'ouvre vers le milieu de la nef, les hommes et les femmes sortirent, et se rencontrèrent parmi les tombes du cimetière, qui est là, touchant les murs bénits et en vue de la mer lointaine. Les jardins qui descendent au delà du cimetière, puis quelques maisons du bas de la ville, puis des champs avec leur fourrure verte d'ajoncs, puis, à l'horizon, une futaie seigneuriale, et enfin la découverte des rochers de la côte, vers Billiers, et la luisance de l'Océan : voilà le paysage que dominait la foule en mouvement, autour des croix de bois et des croix de pierre. Quelques fidèles allaient s'agenouiller, auprès de la tombe d'un parent. La plupart, longeant l'église et la tournant,

rejoig  
La m  
Toute  
mouv  
mand  
tablie  
qu'An  
soleil  
reine  
fiers,  
la po  
la lo  
selles  
nèrer  
sans  
allait  
salua  
voix  
chaie  
voir,  
table  
G  
train  
sorti  
place  
enco  
Mag  
son  
mar  
Gild  
terro  
je l'a  
en c  
trou  
rem  
deva  
avai  
com

rejoignaient la petite place, et gagnaient l'auberge ou le logis. La mère Maguern, sa fille et sa nièce, étaient de ceux-ci. Toutes trois, elles s'arrêtèrent, à droite de la porte. Anna, d'un mouvement de ses bras étendus, ouvrit la cape noire, qu'Armandine se hâta de tirer et de rouler en paquet, et l'on vit le tablier neuf, le tablier de velours rouge brodé de fleurs de soie, qu'Anna, pour se faire mieux aimer, avait acheté en secret. Le soleil, qui illuminait tout, illumina la belle fille, sa coiffure de reine, ses cheveux blonds séparés en deux bandeaux, ses yeux fiers, son petit menton de fine race, la croix d'or de son cou, et la pourpre de velours, qui tombait droit sur la laine noire de la longue jupe. Ce fut un événement. Trente femmes et demoiselles de Muzillac, pressées de rentrer chez elles, se détournèrent et revinrent sur leurs pas, et d'autres s'avancèrent vite, sans toutefois barrer le chemin. Armandine, portant la cape, allait devant ; la mère Maguern et Anna la suivaient, et elles saluaient et souriaient, connaissant tout le monde, dès que les voix se levaient, à droite, à gauche, et que des têtes se penchaient pour mieux voir, et disaient : « Est-ce joli ! Mais venez voir, Rosalie ? Venez voir, Eugénie ? C'est du velours véritable ! Et qu'il est bien porté ! »

Gildas n'avait pas été le dernier à courir au velours. Entraîné par deux camarades, plus jeunes que lui, il était là, à la sortie du cimetière, à gauche de la porte qui ouvre sur la place, avant qu'Anna n'y fût rendue. Elle venait, plus belle encore de visage que de vêtements, accompagnée de la mère Maguern, qui ne savait trop si elle devait rire, ou marquer son ennui, à présent, de tant de monde qui l'entourait. Anna marchait du même pas que la vieille tante. Elle avait vu Gildas, elle ne regardait que lui. Son plus beau sourire l'interrogeait : « Ma surprise te plaît-elle ? Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi ! Toute mon année de travail, je te l'offre en ce moment, et tu vois bien que les gens de Muzillac trouvent à leur goût Anna Maguern ? Et toi ? Et toi ? » Mais elle remarquait qu'il avait laissé ses deux compagnons se placer devant lui, et qu'il se tenait en arrière à demi caché, et qu'il avait un air malheureux, et de l'admiration sans doute, mais combattue, et comme désespérée.

— Viens ! dit-elle en passant.

Tout un groupe l'entendit. Elle ne se cachait pas. Les

cloches sonnaient à belles volées. Elle était sûre qu'il allait quitter son coin de mur, en hâte, et venir avec elle, et descendre par les rues, où les compliments ne manqueraient pas, ni les saluts, ni les discours de l'une à l'autre : « Ils sont fiancés ; ils sont jolis. Quelle Anna épanouie ! »

La réponse fut prompte.

— Je ne peux. Je vas détacher la Roussette, et je vous retrouverai en bas.

Il sortait en même temps, passait presque à la toucher, tournait aussitôt, et par le menu chemin en pente, qui longe le mur du cimetière, disparaissait. Anna, devenue toute blanche de visage, et ne répondant plus à tant de mots qu'on lui disait, à tant de curiosité affectueuse ou jalouse, traversa la place de l'église, suivit les petites rues, entra dans la place du Marché. Elle voulait rejoindre Gildas, elle allait droit à l'auberge. La mère Maguern lui disait, essoufflée :

— Comme tu vas vite, ma petite Anna !

— Il faut partir.

— Pourquoi ? Il n'est pas tard.

La servante répondit, sans la regarder, et le visage en avant, et tendu, et cherchant quelqu'un qu'elle ne voyait pas :

— Il est peut-être trop tard, tante Magnern : trop tard pour moi !

La vieille femme ne comprenait pas. Elle allait, toute secouée par la marche, et, habituée au sacrifice, elle faisait celui-là, d'aller ainsi trop vite et sans savoir pourquoi.

Le tablier de velours, et cette fille en costume de fête, et cet air d'inquiétude qu'elle avait, toutes les ménagères rentrant de la messe et se détournant avant d'ouvrir la porte, s'en émerveillaient. D'autres aussi qui d'une main levaient le rideau de la fenêtre. D'autres femmes et filles encore, dépassées dans leur marche tranquille, espérant d'un signe de la main arrêter les Maguern, et dépitées de n'y point réussir. « Qu'ont-elles donc, les femmes de Penmur, à se presser comme elles font ? La mort ou le feu serait chez elles, qu'elles n'iraient point autrement. »

Mais, sur la grande place du Marché, où, déjà, en venant, Anna s'était vue entourée, des jeunes filles, les mêmes sans doute et de nouvelles, ensemble la guettaient. Et c'était justement, comme la première fois, devant la façade de la maison



à la Rose blanche. En deux groupes, se tenant par la main, pour ne point laisser échapper l'arrivante, elles s'avancèrent, elles l'enveloppèrent, la belle endimanchée, qui fut obligée de ralentir le pas, et de sourire un peu. « Laissez-nous; on est tout à fait pressées. » Elles ne la laissèrent pas; elles caressaient l'étoffe, où le soleil se plaisait; elles tiraient le bord, pour juger de la largeur de la pièce; elles relevaient le bas, contentes de sentir, sur leur main, le poids léger de cette soie couleur de cerise, et le moelleux des plis sur leurs doigts allongés.

— Dis, Anna, c'est chez Delien que tu l'as acheté?

— Combien l'as-tu payé? Un velours admirable!

— La bannière de l'église n'a pas des rires pareils!

— Pourquoi l'as-tu étrenné aujourd'hui?

— Tiens, Anna, voici Gildas Maguern! C'est pour lui, je parie!

— Attention! Gare-toi! Garez-vous tous! C'est la Roussette!

La carriole de Penmur, conduite par Gildas, tournait à l'angle de la place; le conducteur avait dû fouetter la jument, et, gêné par la faiblesse de son bras malade, il avait du mal à retenir la bête.

— Garez-vous!

Il s'était mis debout. Les femmes s'écartaient; plusieurs criaient. Lui, cependant, d'un effort violent de son bras valide, il arrêta net la Roussette, à l'endroit où le groupe tout entier se tenait, une seconde plus tôt, et juste devant Anna Maguern, étincelante, qui n'avait pas bougé.

Secrètement, il admirait la crânerie de la fille, que la roue de la voiture avait effleurée. Il s'adressa cependant à la vieille mère, fière de l'audace de son fils, mais apeurée, reculée de trois pas, abritant de ses mains étendues sa petite Armandine et trois autres jeunes aux coiffes de Noël.

— Montez vite, ma mère!

Elle vit qu'il avait le visage de résolution qu'avait le père, dans les grands jours. Habitée à céder, elle cessa de rire, accota Armandine, pour qu'elle ne manquât point le marche-pied, et derrière elle se hissa. Pour être près de Gildas comme à l'aller, Anna était déjà montée de l'autre côté de la voiture. Et, parmi les saluts, les compliments encore des demoiselles de Muzillac, la carriole démarra au grand trot.

Mais, aux dernières maisons de la ville, là où l'on voit

couler, et passer sous un pont, les eaux sortant de l'étang de Penmur, Gildas ralentit l'allure de la Roussette, qui prit son train de fatigue, sautillant, martelant et de petit progrès.

Aussitôt, Anna, serrée contre Gildas, et se penchant pour ne pas être entendue, demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Un mot répondit, prononcé presque sans voix :

— Rien.

— Tu as voulu me faire un affront ?

— Non.

De trois doigts de sa main, comme si elle prenait à témoin le Père, le Fils et l'Esprit, elle toucha le velours couleur de cerise, et elle dit :

— Je l'avais acheté pour toi, pour être belle avant ton départ, pour que tu fusses glorieux de ton Anna.

— Tu es jolie en effet, Anna, très jolie...

Oh ! comme il disait cela ! Sans la regarder, sans un sourire, le visage levé vers les lointains de la Bretagne, d'où venait le vent de Noël, que le soleil n'échauffait pas.

Anna détourna la tête, un peu, et, par-dessus l'épaule :

— Petite, dit-elle, j'ai froid.

Armandine avait gardé la cape, sur son bras, depuis la porte de l'église, en haut de Muzillac. Elle la tendit à la grande cousine. Anna s'en couvrit, mais elle eut soin de ne pas attacher les deux bords du vêtement. Et le tablier, entre les pentes de l'étoffe noire, luisait pour la campagne inhabitée. La jument trottait son petit train.

— Je veux savoir ! dit Anna, penchée de nouveau. Les heures d'à présent comptent double. Vas-tu me laisser avec une peine dans le cœur, qui ne fera que grandir quand tu seras parti ? Je t'ai demandé, sur la lande, si tu me trouvais trop pauvre pour toi ? Tu m'as dit non. Si tu me trouvais trop vieille, parce que tu es le plus jeune ? Tu m'as dit non. Je te demande, à présent : qu'est-ce que tu as, mon Gildas ? Car, si tu avais de l'amitié pour moi, seulement le quart de celle que j'ai pour toi, ce n'est pas les oreilles de la Roussette que tu regarderais, c'est ton Anna, à qui tout le monde a dit qu'elle était bonne à regarder !

Comme il continuait de se taire, et qu'il avait tous les muscles de son visage et de son cou serrés par l'émotion, et

aussi durs, sous la peau, que ceux d'un crucifix de bois, elle le pria deux fois encore :

— Pour l'amour de Dieu, réponds-moi ?

Et il ne répondit rien.

— Pour l'amour de notre mère sainte Anne d'Auray, réponds-moi ?

Alors, les lèvres s'entr'ouvrirent ;

— As-tu entendu, Anna, ce qu'a demandé le prédicateur, à l'église ? Ce qu'il a demandé aux parents ?

— Sans doute : de laisser devenir prêtres ceux de leurs fils qui en auraient le goût... Mais toi, tu n'en as pas le goût !

Il fouetta la Roussette, d'un si grand coup de lanière, que la bête partit au galop, et il murmura :

— Peut-être que si...

Et après une petite seconde :

— J'en ai peur, j'en ai peur, Anna !

— Mais tu n'as plus l'âge, mon Gildas ! Fallait dire ça dans ta petite jeunesse ! On t'aurait donné des leçons de latin. Tu ne sais même pas dire *Dominus vobiscum*. Tu es un homme, ta moustache a poussé, tu vas partir pour la guerre. Tu es fou, mon Gildas ! Et c'était cela ta raison de te taire ?

— Oui.

— Et de ne pas me regarder ?

— Oui.

— Et tu n'avais donc pas d'autre fille, qui t'aurait pris le cœur ?

— Oh ! non ! oh ! non !

— Vive la joie ! vive la joie ! Alors, regarde-moi ! Tu es mon ami, et je suis ton amie ! Oublie le reste ! Il n'y faut plus penser ! Ce n'est qu'une tentation, qui nous faisait perdre des heures ! Ne songe plus qu'à moi, mon Gildas ! Allons ! allons ! Regarde-moi un bon coup !

Elle riait de toute sa jeunesse et de toute la joie retrouvée. Elle parlait, malgré elle, plus fort qu'elle n'aurait dû. La petite, en arrière, aux mots câlins, s'était mise à rire aussi, et la vieille mère grondait, doucement, entre deux secousses de la carriole :

— Voilà des enfants qui ne sont pas pressés d'arriver, à ce que je vois ! Hé ! mon fils, fouette encore la Roussette ! J'ai des crêpes de blé noir à faire, pour votre Noël !

— Tant mieux ! dit Armandine.

— Hé! Gildas, le père doit commencer de bougonner après nous!

La Roussette esquisssa les premières mesures du galop des grands jours. Sans ralentir, elle tourna, quittant la route de Vannes. La voiture faillit verser. Tout le monde rit. Les moindres choses, autour de la carriole, étaient celles dont l'image vit avec nous. Les toits de la maison se devinaient entre les gaulis sans feuilles. Les premiers champs de la ferme commençaient là, et la lande allait apparaître.

— Je suis contente, contente! reprit Anna tout bas. Regarde-moi encore!

Mais déjà le rire de la jeunesse avait diminué. Gildas ne s'était tourné qu'un tout petit moment, du côté d'Anna. Elle guettait les yeux de son ami, et ne les rencontrait pas; elle guettait une réponse, et ne voyait plus remuer les lèvres fines du grand jeune Breton. Alors elle s'écarta de lui, — oh! pas beaucoup! — et, comme si elle avait froid, accrocha la première agrafe de sa cape de laine noire. Tout le bas du tablier de velours fut caché, mais l'étoffe éclatait encore au soleil, depuis la ceinture jusqu'au milieu de la poitrine. Anna espérait-elle que le mouvement de ses mains éveillerait l'attention de Gildas? Il n'y prit pas garde: il rêvait, elle ne savait à quoi; elle était comme une délaissée, comme une vieille femme près d'un jeune homme. La Roussette se mit au pas, d'elle-même, près de la barrière, car, à l'entrée de la lande, la coupure de la haie n'était guère large.

— Eh bien! Armandine, nous revoilà chez nous! dit Gildas.

Elle dit oui, en riant. La grande n'eut rien. Quand elle vit, aux deux côtés de la voiture, qui allait lentement, le sol mou et bossué, et l'herbe où, la veille au soir, elle avait causé avec Gildas, Anna sentit deux grosses larmes mouiller ses yeux. L'une d'elles tomba sur le bord du tablier, tout en haut, près de l'épaule gauche. Du bout de son doigt, la jeune fille l'essuya, puis, fermant les deux autres agrafes de la cape, elle redevint telle qu'elle était au départ, et Jean-Guillaume Maguern, qui, posté au milieu de la cour, le chapeau en arrière, la figure toute réjouie d'apercevoir la carriole des siens, les saluait de loin, en branlant la tête, ne put apercevoir même un petit bout du velours couleur de cerise, qu'il n'avait déjà pas vu le matin.

Ce fut un jour triste, pour plusieurs cœurs, ce Noël de 1913,

à la ferme de Penmur. Les crêpes de blé noir elles-mêmes ne déridèrent ni Gildas, ni Anna, ni la vieille maman, qui avait entendu bien peu de chose cependant de la conversation à voix basse qu'avaient eue, dans le chemin de retour, son fils et sa nièce. Elle commençait à être dure d'oreille. Ayant observé surtout que Gildas ne répondait pas, ou si peu, aux questions d'Anna, elle lui dit, le soir, au moment où les garçons se retiraient dans leur chambre :

— Je vois bien que tu as de la peine de nous quitter, mon petit gars, nous et Anna. Ça te change le caractère. Tu ne la regardais même pas ! Je comprends bien : tu as peur de ne pas la retrouver chez nous, après la guerre. Sois tranquille. Le père se donne bien du mal, et ne gagne pas beaucoup, dans ces temps de grande misère, et peut-être l'idée lui viendrait de se passer de domestique. Mais je suis là. Je m'arrangerai. Tu la reverras, mon soldat ! Je te le promets !

Une demi-heure plus tard, la nuit des choses avait commencé, la nuit des âmes allait venir. Anna, qui avait servi le dîner, lavé la vaisselle, remis les bancs en ligne et les chaises à leur place, s'approcha de Denise, qu'elle embrassait chaque soir, avant de gagner le lit voisin. Elle était si lasse, si lasse, qu'elle tendit la tête en fermant les yeux et sans rien dire. L'autre l'embrassa tendrement, et lui dit :

— Gildas l'a trouvé bien belle, ma mignonne, et tu l'étais.

— Crois-tu ? dit Anna, en se dégageant.

Denise riait de bon cœur, mais silencieusement, comme font les femmes qui causent d'un secret d'amour.

— Il me l'a dit !

— Quand cela ?

— Tout à l'heure. Il m'a même dit qu'il ne voulait pas trop te regarder, parce que cela lui enlèverait du courage. Il pensait, le pauvre garçon, au courage de partir...

Anna embrassa de nouveau Denise, mais, cette fois, « tout à fait dur », comme elle disait.

#### DÉPART

Les derniers jours de l'année furent ensoleillés et froids. Il gelait la nuit, mais dans l'après-midi, presque partout, sauf au creux des fossés, les fines lames de glace allongées sur les

flaques d'eau, la mousse diamantée ourlant la crête des mottes et le bord des feuilles mortes, tout l'immense et pur travail des ténèbres fondait. Les hommes de Penmur ne paraissaient point à la ferme, depuis le soleil levé jusqu'aux heures où les brumes, massées autour des champs et prêtes à déferler, recevaient enfin, de la lumière affaiblie, la permission de s'étendre, de joindre l'une à l'autre leurs franges en mouvement, et, bien avant le temps prédit par l'almanach, de couvrir d'ombre toute la terre. Lorsqu'ils ouvraient la barrière d'un ensemencé ou d'un guéret, Jean-Guillaume et ses deux fils voyaient se lever des bandes de ramiers, qui tournoyaient de plus en plus haut dans le ciel, et se laissaient porter au vent, vers d'autres champs plus sûrs, cachés pour nous par les brouillards. Les trois hommes avaient des pensées différentes. « L'hiver s'annonce dur », pensait le père. « Ils vont du côté où j'irai dans huit jours, dans cinq jours, dans trois jours », songeait le fils aîné, tandis que le petit, râblé, finaud, braconnier dans l'âme, suivait du regard les oiseaux à l'essor, et cherchait à deviner en quel point du pays, derrière quelle haie ou quel buisson de lande, il eût été chanceux de se tenir à l'affût.

D'un pas tranquille et sans arrêt, Jean-Guillaume, Gildas, Ange Maguern, se rendaient au chantier où l'ouvrage commencé les attendait. Dès le lendemain de Noël, le père avait dit :

— Nos amis, qui sont à la guerre, ne peuvent pas, cette année, pas plus que l'an dernier, couper le bois de leurs têtards qui sont d'âge : nous ferons donc ça pour eux ; il ne faut pas que les femmes manquent de feu. Le vie, pour elles, est assez rude déjà.

Et c'était bien loin de l'étang de Penmur, sur la pente d'un coteau, d'où l'on ne pouvait même découvrir leur maison, que les trois Maguern travaillaient pour les femmes sans maris et les enfants sans pères. Gildas et Ange, grimpés sur les têtards, abattaient les branches à la serpe ; le vieux Maguern taillait le bois, et liait les fagots, ou bien, coupant les épines de la baie, il creusait à la pelle le fossé à demi comblé par la terre tombée du talus, par les feuilles tombées des arbres, par tout le limon qu'avaient amoncelé là neuf années de pluie coulant dans la rigole.

Ils mangeaient près du chantier, assis par terre, adossés au

vent. Si cependant la pluie était vive, ils allaient chez le fermier pour lequel ils travaillaient ; ils faisaient de même, pour ne pas manquer de politesse, lorsqu'ils se trouvaient en vue de la maison des voisins. Mais le père n'aimait pas à entrer dans les fermes où ne restaient que des femmes avec leurs enfants. Elles avaient des airs de veuves qui lui faisaient de la peine ; elles se plaignaient de la guerre, et le peu qu'elles en savaient et qu'elles racontaient autour des tables, en servant Jean-Guillaume, le rendait sombre pour la fin du jour. Il pensait à son fils aîné qui était là-bas, et au second qui devait partir. Gildas et Ange aimaient au contraire les histoires, même tristes, que racontaient les femmes ; n'ayant pas vu mourir, ils étaient comme ceux qui feuilletent un livre d'images : triste ou gai, le dessin les amuse.

Le soir, on rentrait lentement, à cause du père que la fatigue tenait aux reins. Jean-Guillaume Maguern disait, essayant de rire : « Comment ferai-je, Gildas, quand tu ne seras plus là, pour la moitié du travail ? » ou bien, au passage des échaliers : « Je me f... par terre, si je n'avais pas ta bonne poigne pour m'aider ! » Ange protestait. Il serait là ! Un petit rire, toujours, de l'un ou de l'autre jeune, sonnait dans l'air et dans les champs déserts. On butait contre des mottes, on se trompait de voyette. Les meilleures nuits étaient brumeuses. Parfois, dans les prairies creuses, entre les collines, on voyait se lever, tout à coup, une vache apeurée, qui commençait un temps de galop en lançant une ruade, car les femmes n'avaient pas toujours un fils assez grand pour ramener les bêtes à l'étable, et, malgré le froid et l'inconnu des nuits, elles laissaient le troupeau dehors. Que deviendrait la ferme, sans le foin de la prairie ? Elles n'y voulaient point penser. On arrivait à Penmur au moment où les ténèbres s'établissaient, souveraines, sur la terre bretonne. Quelqu'un avait laissé la porte de la grande chambre ouverte, phare dans l'ombre, qui faisait une route à travers la cour, et creusait un tunnel de pauvre lumière, où croisaient les chauves-souris. Une femme venait sur le seuil, toutes les cinq minutes, s'y tenait penchée un moment, et son ombre était immense dans la lueur sortie du foyer de la famille Maguern.

— Tu ne les vois pas encore, Anna ?

— Non, tante Marie.



— Tu n'entends rien ?

— Un chien vers Saint-Gourlais, et le vent dans les branches.

— Reviens, alors !

Peu après la réponse, les hommes rentraient cependant. Ils étaient las, quelquefois trempés de pluie, et les paroles n'étaient ni nombreuses, ni joyeuses, qu'ils répondaient aux femmes. Ils avaient faim, ils avaient froid. Anna servait. Oh ! comme elle s'appliquait à ne point paraître inquiète ! Elle disait des petits mots drôles ou braves, voyant que les autres ne parlaient guère. Elle rappelait ce qu'elle avait entendu dire, dans la longueur du jour. Personne ne relevait ses paroles, à moins que ce ne fût un enfant. Mais les enfants ne comptaient plus, à cette heure, où tous les grands ne pensaient qu'à l'avenir. Si elle versait une bolée de cidre à Gildas, si elle lui tendait une assiette, elle laissait sa main couturée de piqûres, mais longue et mince, sous les yeux du jeune homme, un peu plus de temps qu'il n'était nécessaire. Car elle se souvenait qu'autrefois, et voilà bien peu de temps, Gildas regardait cette main, puis relevait un peu la tête, et riait d'apercevoir le visage d'Anna, le visage qui n'avait pas changé cependant. Il demeurait les yeux baissés, occupé de tout, excepté d'elle.

Pendant la prière qui suivait le repas, Anna, le dernier soir, voulut se faire une place à la gauche de Gildas, et, poussant Armandine, s'agenouilla près de lui. Elle le touchait de l'épaule ; quand ils faisaient ensemble le signe de la croix, on eût pu croire qu'ils étaient des mariés, qui tiennent moins de place, dans les rangs d'église, que deux personnes ordinaires, et s'appuient un peu l'un contre l'autre, pour se dire : « On est bien ensemble. » Il ne s'écartait point. Elle entendait la voix de celui qu'elle aimait, la voix nuancée, tendant vers les notes basses, comme celle du père, mais n'y restant point, et remontant avec souplesse, avec jeunesse et pour chanter, parce qu'il avait l'âge où le nid n'est pas bâti. Et quand elle fut finie, la prière de ce soir-là, le père ayant commencé un *Ave Maria* « pour notre fils Gildas qui s'en va à la guerre », Anna sentit que Gildas prenait sa main, à elle, sa main allongée vers la terre, et qu'il la serrait bien fort, et elle l'entendit, après l'ainsi-soit-il, qui disait pour elle seule, très bas, très clair : « Je souffre bien, ma petite Anna ! »

Quelle joie elle en eut ! Elle se releva prestement. Elle aurait voulu lui répondre, l'emmener dans la cour, ou au moins près de la cheminée, pour lui dire des choses qu'elle avait si longuement pensées, des mots dont elle avait le cœur tout plein. Mais déjà les frères et la sœur, Ange, Alexis, Armandine, enveloppaient le frère aîné, qui allait partir au petit matin ; déjà la mère, par-dessus le groupe, étendait le bras, et, tirant le fils par la manche, lui demandait : « Tu es bien las, mon pauvre gars ; viens tout de même, dans la chambre du père, que je te dise au revoir ! »

Il suivit la mère. Le père était dehors, vers ses étables. Ils se retirèrent, la vieille Marie Maguern et son fils, dans la partie de la chambre des parents qui touchait le mur de la cour. Là, il y avait un coffre vermoulu, dont les pieds, rongés par l'humidité, ne tenaient d'aplomb sur aucune surface, et où Marie Maguern serrait ses coiffes repassées, une chaîne de cou en argent, un mouchoir de velours noir, et un petit cheval de bois, qui avait appartenu au garçon qu'elle avait perdu, voilà des années. Ils s'assirent sur le coffre, au-dessous de la lucarne, d'où tombait une lame sans fin de vent glacé, et devant eux, au fond du réduit pas plus grand qu'une cabine de navire, il y avait le lit bas des vieux époux.

Marie Maguern était tournée vers son fils ; elle le regardait de tout près, et, lui aussi, il la regardait, n'ayant rien à cacher de son âme. La lampe de cuivre, pas plus grosse qu'un œuf de cane, était pendue au-dessus d'eux.

— Mon Gildas, dit la mère, voilà que tu vas au régiment pour te battre, et je demanderai, bien sûr, matin et soir et plus d'une fois entre les deux, qu'il ne t'arrive point de mal. Mais tu ne seras pas sans voir le monde et ses exemples, qui ne sont pas beaux.

— Ça se peut, maman.

— Il y aura des hommes, il y aura des femmes dont il faudra te défier : des femmes surtout.

Elle regardait le visage chéri, et elle aperçut un petit sourire, sous les moustaches jeunes.

— Pourquoi souris-tu, quand je te dis de te défier des femmes ?

— Parce que je le sais déjà.

Elle prit un air tout inquiet.

— Oui, sans doute, même ici, dans nos campagnes, un gars comme toi, ça doit se défendre; mais dans les villes, et dans les grands villages, à ce qu'ils disent, le danger est partout pour un chrétien. Va où l'on t'enverra, mais, sans avoir l'air d'un sauvage, mon Gildas, écarte-toi des filles jeunes. Une femme jeune, c'est tout piège.

— Peut-être pas toujours, maman?

Cette fois, il riait tout à fait, et la mère comprit qu'il avait une amitié dans le cœur. Pour voir, elle fit l'entendue, remuant encore la tête et fermant à demi les paupières, et elle demanda :

— Tu causes, peut-être, avec une d'ici?

Elle pensait à Anna. Bien des mots entendus depuis trois ans, bien des regards, lui revenaient à l'esprit. En même temps, lui revenait le souvenir lointain d'un Gildas enfant de chœur, et qui lui avait dit, une fois, tout penché vers elle et dans cette même chambre : « C'est un bel honneur d'être prêtre, maman! » Et elle se demandait ce qu'il allait répondre à une question bien nette sous une forme voilée : « Tu causes, peut-être, avec une d'ici? » Un petit moment, elle attendit la réponse. Il répondit :

— Puisque je m'en vas, maman...

Elle insista, pour bien savoir. Elle dit :

— Ça sera pour ton retour, mon petit Gildas! Dieu sait la précieuse que c'est, notre Anna!

Mais il ne répondit plus rien. De grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières.

— Nous te la garderons bien, dit-elle encore.

Puis elle embrassa Gildas, attirant la tête de l'enfant et la serrant bien fort. Elle dit encore des mots de maman, tendres, pour lui recommander de dire la prière, sans y manquer jamais, et de ne point quitter l'habitude de ce qu'il avait vu faire, à la maison de Penmur, et d'être tout poli, avec les commandants qui mènent les soldats.

À cette parole-là, il se redressa, il se leva, il dit sans remuer les lèvres, avec sa tête inclinée une fois, avec son bel air fier que la maman aimait, qu'il serait poli avec les commandants qui mènent les soldats, et qu'on pouvait être sûr qu'un fils Maguern ferait bien son devoir. Il laissa la mère assise sur le coffre, et ouvrit la porte de la grande salle. Le père venait de

rentrer, et de demander : « Où est Gildas ? » Denise dormait dans le premier lit-clos ; au pied du second, assise, Anna achevait de tricoter un gilet de laine, probablement pour le soldat ; la veilleuse éclairait faiblement la vaste pièce, et le feu était mort. Au moment même où Gildas s'avavançait vers le père, Anna s'était levée et avait jeté l'ouvrage sur le coffre ciré.

— La jument a eu son avoine, dit le père, je te réveillerai, ne t'inquiète de rien ; dors bien ta dernière nuit à Penmur, et c'est moi qui te conduirai. Ange voulait le faire. Mais je n'ai pas permis. A présent que tu n'es plus avec nous, il y a trop de travail pour lui, à la maison.

Gildas se détourna aussitôt du côté d'Anna. Il lui prit la main, et, comme il avait fait après le diner, la serra bien fort. Il se penchait, en même temps, lui plus grand, afin que, dans le lit-clos, on n'entendit pas ce qu'il allait dire.

— Petite Anna, ne te lève pas demain matin, pour me voir partir. Je sortirai par les étables. Je sais que tout le monde pensera à moi, quand je serai là-bas. Mais c'est toi que je charge de prier pour moi, sans y manquer. Si tu y manquais un seul jour, j'ai idée que je serais tué.

— Alors tu vivras ! dit-elle.

— Adieu, Anna !

— Adieu, Gildas !

Elle le suivit du regard, le temps qu'il mit à traverser la chambre, jusqu'à la porte de la chambre des garçons. Et d'avoir entendu la recommandation qu'il venait de lui faire en secret, « C'est toi que je charge... », elle avait sa jolie figure illuminée. Elle était contente d'elle-même, parce qu'elle n'avait pas pleuré. Elle aurait le temps dans le lit-clos, tout à l'heure.

Gildas alluma la bougie posée sur une chaise. Les deux frères dormaient. Il se déshabilla en hâte. Sur une seconde chaise, placée près de celle qui portait le chandelier, sa petite valise de carton était ouverte, bien pleine de linge, de lainage, de provisions. Les courroies intérieures n'avaient que juste la force de maintenir tant de choses comprimées, et qui les soulevaient en arc. Sur le tissu d'un gilet de tricot, une image avait été épinglée. Il reconnaissait la statue de sainte Anne, la patronne de Bretagne, celle qui ne verrait pas Gildas Maguern, en cette année 1916, au pardon du 26 juillet...

Dans la nuit noire, comme il l'avait promis, Jean-Guil-

laume Maguern est venu éveiller son fils. Personne n'a entendu s'ouvrir la porte de l'étable, qui donnait dans la chambre des garçons, personne, excepté la mère qui ne dormait pas. La carriole était attelée, la lanterne allumée, et le père avait eu soin d'attacher la jument à la porte du poulailler, parce qu'elle aurait fait trop de bruit devant la maison, piaffant et grallant la pierraille. Ils sont montés tous deux dans la voiture. La petite mère Marie était là, tout encapuchonnée. Elle a embrassé son fils, qui avait un pied déjà sur le marchepied. Elle l'a embrassé en lui disant : « Au revoir, mon cher petit ! » Elle a regardé le temps, et vu que les nuages couraient vite, à la débandade, sous les étoiles. Elle a dit encore, pendant que le père rassemblait les guides : « Relève le col de ta veste, mon petit, car il y aura grand vent sur la route de Vannes ! » Il s'est mis à rire, et il a répondu : « Maman, je n'aurai personne pour me dire ça, là où je vais ! » Ce furent ses dernières paroles. Elle-même, elle a ri un peu, pour ne pas lui faire de peine. Et il est parti.

Anna n'est pas venue. Elle commençait de lui obéir. Elle était dans le lit-clos, éveillée au dernier moment, on ne sait par quoi, sans doute par le cœur, qui sait l'heure des peines. De sa main gauche, elle écartait le rideau tombant, qui la cachait toute. Elle a vu une lumière, loin, par les vitres de la fenêtre, une lumière comme une étoile, et qui s'est mise courir.

RENÉ BAZIN.

*(La deuxième partie au prochain numéro.)*

---

## LA CRISE BRITANNIQUE

### VUE PAR UN ANGLAIS

*Il est du plus haut intérêt de savoir comment, en Angleterre, la crise, qui sévit actuellement avec tant d'intensité, est envisagée par l'opinion. Nul n'était mieux placé pour nous le dire que l'auteur de cet article, professeur à l'Université de Hull, qui aborde le redoutable problème avec autant de précision que de liberté et de franchise.*

L'Angleterre paraît très malade. Il ne passe pas de semaine que d'éminents praticiens ne se réunissent pour lui tâter le pouls. A part quelques homéopathes impénitents, ils prescrivent avec ensemble un régime maigre, des précautions, et sortent, si l'on peut dire, de la chambre du malade avec des hochements de tête dubitatifs. Mais le plus extraordinaire, c'est que le patient, pour continuer notre métaphore, ne présente nullement la mine d'un homme malade. Au premier abord, il a les joues roses et les yeux brillants. Qu'en penser?

C'est un fait que l'étranger qui débarque en Angleterre ou l'Anglais qui rentre chez lui, l'esprit tout occupé de cette crise dont on parle tant, a peine à en découvrir les symptômes extérieurs. Tout présente, comme jadis, le même caractère de sécurité cosuée; les policemen n'ont pas maigri; la même activité règne dans les villes; les grands magasins ne désespèrent pas; les automobiles de haut luxe ne sont pas rares, et, fait plus significatif encore, la petite auto de grande série pullule; les gens que l'on rencontre dans la rue sont bien nourris et confortablement vêtus; aux portes des cinémas et des théâtres s'allongent, selon l'usage, des files interminables.

Vous dépliez un journal : en première page, une annonce vous convie à passer vos vacances de Noël dans l'Afrique du

Sud... cent livres sterling : c'est pour rien; telle municipalité entreprend à grands frais la lutte contre les taudis; telle autre régale trente mille enfants à l'occasion de Noël; et l'histoire d'un laitier impulsif, qui a embrassé une cliente, tient plus de place que les considérations sur le déficit budgétaire. Certes la « crise » n'est pas oubliée, on en parle si bien que beaucoup de personnes l'apprennent ainsi qui ne s'en apercevraient pas autrement. Au premier, et même au second abord, la vie en Angleterre semble aussi prospère, aussi assurée que jamais.

Pourtant un examen même assez superficiel permet de discerner quelques indices suspects. Du train, le voyageur qui vient de France s'étonne de voir ces fertiles campagnes anglaises s'étendant à l'infini en pâturages verts, avec à peine de-ci de-là un îlot de cultures. A l'entour des villes industrielles cependant la vie renaît, se manifestant surtout par l'éruption des cités ouvrières neuves débordant des faubourgs sur la campagne. Mais nombreuses sont les cheminées d'usine qui n'arborent point leur panache de fumée, nombreux aussi les hauts-fourneaux éteints. Tel port bien outillé, actif jadis, semble à demi désert, et des chantiers de construction dressent sur ses quais leurs mâts inutiles. Dans n'importe quelle grande ville, aux alentours de la poste ou des bureaux de journal, flânent en nombre plus ou moins considérable des hommes de dix-huit à soixante ans; ils attendent les résultats des courses, pour passer le temps.

La crise est donc là, et visiblement ne date pas d'hier. Il est trop facile d'en énumérer les symptômes les plus graves. Le nombre des chômeurs, enflant de jour en jour et de semaine en semaine, est à lui seul un indice éloquent : il dépasse 2 500 000, et n'en restera pas là, à en croire les augures. La balance commerciale est depuis longtemps déficitaire; une crise grave menace l'industrie houillère; une autre se dessine dans l'industrie cotonnière; à part deux exceptions, — automobiles et appareils électriques, — les industries lourdes traversent une période difficile; on nous promet sous peu une crise des chemins de fer.

Perspective assez noire. Pour l'observateur attentif, il y a quelque chose de plus inquiétant encore; c'est l'aveuglement voulu, l'optimisme insouciant, l'aboulie en un mot, des dirigeants. On avait tout d'abord essayé d'expliquer la situation



en rejetant le blâme tour à tour sur l'Allemagne (réparations), sur la France (question des dettes), sur les États-Unis (exigences financières), plus récemment encore sur les États-Unis et la France (accaparement de l'or), enfin, sur l'étranger en général. Des formules frappantes (*slogans*) telles que : « déloyale concurrence étrangère » (*unfair foreign competition, foreign dumping*) servaient à enfoncer dans l'esprit ces idées élémentaires, et dispensaient de chercher d'autres raisons. Toutefois, on admettait l'existence d'une crise particulière à la Grande-Bretagne. Les essais timides qu'avait faits pour la conjurer le gouvernement conservateur n'ayant en somme servi qu'à ralentir son développement, les deux autres partis se faisaient fort de réussir là où M. Baldwin avait échoué. « Nous allons changer tout cela », clamaient les socialistes.

Cette panacée infaillible qui devait être leur don de joyeux avènement s'étant, à l'examen, envolée en fumée, on nous explique à présent qu'il n'y a pas de crise anglaise, mais un malaise mondial, une dépression universelle à laquelle nul pays n'échappe. Cela étant, il n'y a rien à faire qu'à attendre l'éclaircie qui ne peut manquer de se produire, et que les prophètes annoncent infailliblement chaque année pour l'année d'après. On se refuse à voir que la crise mondiale n'a fait que se superposer à la crise existante, que la débâcle de 1929 à Wall Street ne suffit pas à expliquer le mal chronique dont l'Angleterre souffre depuis sept ou huit ans.

Le mal lui-même n'est pas difficile à définir. La Grande-Bretagne est un pays qui a besoin d'exporter pour vivre. Actuellement, beaucoup de ses produits sont trop chers pour les clients étrangers; elle importe chaque mois bien plus qu'elle n'exporte.

Les causes de cette situation sont nombreuses et complexes. Quelques-unes sont communes à la Grande-Bretagne et à d'autres nations; quelques-unes sont relativement récentes; d'autres tiennent au contraire à un passé déjà lointain et semblent, selon les cas, évolution naturelle ou revanche tardive. Enfin, bien que la crise se manifeste en dernière analyse dans la situation commerciale, elle n'est pas due seulement à des causes économiques; elle en a, et non des moins importantes, qui sont d'ordre social et d'ordre moral.

Les causes économiques ont été discutées mainte et mainte

fois; aussi bien, je me bornerai à les passer rapidement en revue. Ce sont en gros :

Le retour à l'étalon or, qui a servi admirablement la finance, mais qui a rendu la concurrence plus difficile contre les pays à monnaie dépréciée.

Les répercussions économiques de la guerre qui ont été à plusieurs points de vue désastreuses pour le commerce anglais. La guerre, en effet, a facilité à des pays nouvellement industrialisés l'accès de marchés qui étaient pour l'Angleterre des monopoles presque séculaires. Sur les marchés d'Extrême-Orient par exemple, le Japon, bénéficiant d'une main-d'œuvre à vil prix et du fruit des longues expériences techniques des filateurs anglais, les concurrence victorieusement. Comme le bon marché des tissus y est plus important que la variété, les Japonais concentrent leurs efforts sur un choix limité de tissus qu'ils produisent par kilomètres, à une fraction du prix anglais.

Sur les marchés européens, la situation est analogue, malgré les quelques années de prospérité trompeuse qui, en Angleterre, suivirent l'armistice. Par un retour des choses, la destruction des métiers en Belgique et dans le nord de la France a obligé les industries de ces deux pays à se réorganiser de fond en comble, et naturellement suivant les dernières conceptions de l'industrie. Cette réorganisation leur permet de concurrencer, en Angleterre même, les produits anglais. L'Angleterre restait au contraire pourvue d'un matériel intact, mais relativement démodé. Cela permet de comprendre cette boutade attribuée à M. Lloyd George, boutade qui parut en France de si mauvais goût : « Plût à Dieu que nous eussions des régions dévastées ! » Il est même arrivé ça et là ce fait paradoxal que des manufacturiers anglais, fermant leurs usines, se soient faits agents pour des maisons continentales. Comment s'en étonner ? Les partisans du libre-échange et de la vie à bon marché s'en réjouissent peut-être, mais le nombre des chômeurs augmente.

Les exportations, en ce qui concerne les objets d'utilité courante, dépendent, en général, de deux facteurs : bon marché de la main-d'œuvre ; mécanisation intensive de l'industrie, c'est-à-dire, production en grande série ; dans l'un et l'autre cas, abaissement du prix de revient.

L'Angleterre, comme pays de grande industrie, ne peut

plus lutter avec le Japon, ou même avec l'Italie, au point de vue de la main-d'œuvre à bon marché. Elle ne peut rivaliser avec les États-Unis sur le terrain de la production en grande série, en partie faute d'un outillage assez puissant et assez moderne, en partie faute d'un vaste marché intérieur protégé.

Depuis quelques années, d'autres déboires sont venus s'ajouter aux tribulations de l'exportateur anglais. Les bouleversements de la Russie, la guerre civile en Chine, le boycottage aux Indes, les troubles de l'Amérique du Sud, ont fait un mal infini au commerce des textiles et des machines.

L'industrie charbonnière elle aussi a subi une éclipse due en partie à ses propres erreurs. Brochant sur le tout, la grève de 1926 lui a fait perdre des marchés qu'il lui semble impossible de recouvrer. En Scandinavie et aussi en France, là où on employait jadis du charbon anglais, il est arrivé parfois que l'on ait modifié les chaudières pour l'emploi du charbon belge ou polonais, ce qui diminue fortement la possibilité d'un retour aux anciens fournisseurs.

Enfin l'Angleterre ploie sous le fardeau d'une dette énorme. Pour l'année 1930-1931, on estime que l'intérêt à payer sur la dette sera de 304 600 000 livres sterling, tandis que le fonds d'amortissement absorbera 534 000 000 livres sterling. Tandis que le budget de 1913-1914 était de 197 493 000 livres sterling, on estime que les dépenses de l'État pour l'exercice 1930-1931 atteindront la somme de 787 209 000 livres. Selon toute apparence, cette somme sera largement dépassée.

#### VERS L'ÉTATISME INTÉGRAL

L'état de guerre a eu d'autres conséquences, moins apparentes, mais peut-être encore plus graves, parce qu'elles affectent l'état social du pays et l'affectent si profondément que l'un des éléments essentiels du caractère national subit une grave éclipse.

L'Anglais s'enorgueillissait jadis du succès de l'initiative privée dans la vie nationale; il répugnait à l'intervention de l'État, que ce fût dans l'éducation, l'assistance publique, le commerce ou l'industrie; il croyait avec Herbert Spencer que cette intervention devait être réduite au minimum. Les divers *Factory Acts* et *Mines Acts* votés entre 1833 et 1867 étaient, il

faut bien le dire, plus que justifiés par les conditions lamentables où vivaient les femmes, les enfants et les jeunes gens employés dans les manufactures et dans les mines. Ces lois constituaient une belle conquête de l'esprit humanitaire sur l'utilitarisme outré. Malheureusement, en matière d'intervention étatiste, l'appétit vient en mangeant. Le système du *laissez faire* a été graduellement abandonné; la législation du temps de guerre lui a donné le coup de grâce. Tout est réglementé, surveillé, vérifié par des légions d'inspecteurs; et, de fil en aiguille, les interventions de l'État, non seulement dans l'industrie mais dans la vie même du particulier, se font chaque jour plus tyranniques. La bureaucratie d'État a pris une extension formidable, les municipalités emboîtent allègrement le pas dans cette voie, et, prise comme entre deux rouleaux l'initiative du particulier ne peut plus trouver de champ libre où s'exercer.

L'exemple le plus frappant de l'intervention étatiste est à coup sûr celui des assurances sociales, et particulièrement de l'allocation de chômage. Les *Labour Exchanges*, — Bourses du Travail, — dont le rôle devrait être analogue à celui des bureaux de placement, emploient une grande partie de leur nombreux personnel à l'examen des demandes d'allocation et au paiement desdites allocations. Tout cela sans préjudice de l'assistance municipale (bureau de bienfaisance) et des innombrables œuvres d'assistance privée dont la plupart voient leur budget, côté dépenses, s'enfler démesurément. Dans certaines villes 30 pour 100 des recettes municipales sont absorbées par la caisse de chômage et le bureau de bienfaisance.

Pour comble, grâce à une mesure législative récente du gouvernement travailliste, l'ouvrier qui veut toucher l'allocation n'est plus tenu de prouver qu'il cherche vraiment du travail. A ce compte il serait vraiment bien bon de s'engager dans l'armée, comme jadis, ou d'aller défricher la prairie canadienne. Il faut dire qu'en ce qui concerne les immigrants, les Dominions, depuis quelques années, font la petite bouche.

Comme exemple de l'effet moral de l'allocation aux chômeurs, on m'a cité le cas d'un jardinier sans travail qui, père de six enfants, touche pour lui et sa famille 38 shillings par semaine. On lui propose un emploi où il gagnera 40 shillings. Mais, expert en arithmétique, notre homme se refuse : « Travailler pour deux shillings par semaine ? Pour qui me prend-on ? »

Si donc l'on considère le montant de l'allocation (1), la facilité qu'il y a à l'obtenir, l'énorme machine bureaucratique qu'elle nécessite, on ne peut s'étonner que le contribuable anglais, — une minorité, — soit plus lourdement frappé que dans n'importe quel pays. Le malheur, c'est que ces charges fiscales ont leur répercussion sur le prix de revient, malgré les dégrèvements qui sont surtout des changements d'épaule, et qu'elles rendent plus ardu que jamais le problème de l'exportation des articles manufacturés.

A l'allocation de chômage s'ajoute l'assurance médicale comme en Allemagne, et plus récemment en France. Jadis, l'ouvrier, le petit employé, s'affiliait à une amicale, une société de secours mutuel. Maintenant, il est un *panel patient*, il paie son assurance, veut en avoir pour son argent et va voir le docteur pour une coupure au doigt. Au jour de consultation, une longue file de malades plus ou moins authentiques attend devant la porte du docteur. Il a à peine le temps de les examiner, et cet état de choses, s'il ouvre une carrière à de nombreux jeunes docteurs, ne tend pas à élever leur niveau professionnel, mais bien à les ravalier au rang de simples officiers de santé. Pour donner une idée de l'ampleur de cette institution, je citerai le cas d'un médecin écossais qui, ayant pour son compte trois mille assurés sur ses listes, ne put faire de meilleur et de plus agréable cadeau de noces à son gendre, médecin comme lui, que de lui en octroyer mille, comme qui dirait : pour lui constituer un fonds.

Pour justifier la création des assurances sociales et en particulier de l'allocation de chômage, ses protagonistes ont déclaré qu'elle avait empêché une révolution. Cela est possible. Il n'y a pas eu de révolution politique, mais il y a eu une révolution morale, plus grave peut-être. De tous les empiètements de l'État dans le domaine du travail, aucun n'a davantage contribué à saper l'esprit d'initiative et la volonté de travail. L'effet est surtout grave sur les jeunes gens qui peuvent en venir à considérer le *dole* comme une carrière, à tout prendre lucrative, assez lucrative en tout cas pour permettre de se marier et de faire souche..., de futurs chômeurs !

(1) Le taux de l'allocation est le suivant : 47 sh. (soit 405 fr.) par semaine pour un homme de plus de 21 ans, 9 sh. pour sa femme, et 2 sh. pour chaque enfant de moins de 14 ans.

La caisse du chômage devait être autonome, en théorie, et l'on proclamait qu'elle vivrait largement de ses seuls revenus. En pratique, il a fallu déchanter. Elle aurait depuis longtemps fait faillite sans les subsides toujours plus élevés que lui vote le Parlement. On a fini par nommer une commission royale pour remettre les choses en ordre. Les Trade Unions ont décidé de boycotter ladite commission, estimant que l'allocation doit être entièrement payée par l'État, c'est-à-dire par le contribuable, — lui, toujours lui, — et qu'elles ne voient pas de raisons pour la mettre à la charge de l'employé ni de l'employeur.

Comment s'étonner de cette apologie du parasitisme, quand un ministre travailliste déclare publiquement, — et les journaux ont reproduit la phrase sans commentaire : — « Le travail manuel est une malédiction » ?

#### L'ILLUSION DE LA PROSPÉRITÉ

Cela est assez révélateur, mais il faut aller plus loin. Dans toutes les classes de la nation, on s'aperçoit d'une sorte de fatigue, aggravée probablement et révélée plutôt que causée par la guerre. L'Angleterre trouve difficile d'admettre qu'on ne lui accorde pas un temps d'arrêt pour souffler et reprendre possession d'elle-même. Malheureusement, les circonstances sont loin de s'y prêter. Elles s'y prêtent d'autant moins que ce moment de fatigue coïncide avec une ère de revendications sociales, rançon tardive de la suprématie industrielle de l'Angleterre au siècle dernier. L'ouvrier anglais, inconsciemment peut-être, prend sa revanche de l'exploitation dont ses aïeux furent les victimes. Ses exigences deviennent de plus en plus grandes, bien qu'il soit, après l'ouvrier américain, l'ouvrier le mieux payé du monde. Grâce à une législation bienveillante, il ne travaille pas plus de huit heures, en attendant la journée de sept heures et demie pour les mineurs. Il possède en fait d'objets manufacturés, — motocyclette, T. S. F., phonographe, — un luxe généralement inconnu à l'ouvrier continental. (Il est bien entendu que nous parlons ici de l'ouvrier, de l'artisan rangés, non de la population misérable qui s'entasse dans les taudis.) Ses enfants reçoivent gratuitement l'enseignement primaire de cinq à quatorze et bientôt de cinq à quinze ans.

De plus, il existe une énorme quantité de bourses dans les collèges, les lycées, les universités. On assure que dans quelques-unes des universités anglaises, 50 pour 100 des étudiants sont des boursiers, fils d'ouvriers.

Avantages légitimes, évidemment, mais enfin exceptionnels. La charge financière incombe en grande partie aux deux millions et demi de contribuables qui paient l'impôt sur le revenu. L'ouvrier qui ne paie pas d'impôt vote naturellement pour celui qui lui promet le plus. Il ne lui importe guère d'où vient l'argent. Les élections sont devenues des mises à l'enchère où les enchérisseurs rivalisent de sentimentalité démagogique.

On ne peut que louer tout ce qui tend à améliorer réellement le sort de l'ouvrier. Ce qui est regrettable, c'est la démagogie qui pousse les gouvernements, — conservateur aussi bien que travailliste, — à faire une véritable orgie d'œuvres sociales, « morphine étatiste destinée à endormir le peuple », comme dit Sir Ernest Benn, « à mettre l'avenir en gage, à vivre sur la postérité en votant des pensions à tour de bras ».

L'Angleterre est, bien plus qu'au temps de sa suprématie économique, en proie à ce qu'on pourrait appeler un *prosperity complex* : mentalité de riche. Il semble que l'État dispose d'une mine inépuisable de trésors. On a oublié la peine qu'il y a à gagner l'argent, on sait surtout le dépenser.

Jusqu'ici, en effet, et malgré le marasme des affaires en Grande-Bretagne, les capitaux anglais placés à l'étranger ont continué à fructifier, et leurs revenus parfois considérables masquaient le déficit dû à la crise anglaise. Les répercussions de la crise mondiale pourraient donner à réfléchir au gouvernement travailliste. Il peut suffire pendant quelque temps de serrer la vis d'un cran lorsqu'on est en difficulté, — en d'autres termes augmenter l'impôt sur le revenu, — mais, tant va la cruche à l'eau... En attendant, le budget avant les élections générales atteignait déjà environ 800 000 000 de livres, soit 99 milliards 200 millions de francs environ. Les travaillistes ont promis qu'ils lui feraient vivement atteindre le milliard, — 124 milliards de francs, — plus du double du budget français de 52 milliards. Et on peut compter qu'ils tiendront parole.

Il y a de quoi décourager les industriels : folles dépenses, impôts écrasants. Certains luttent malgré tout, d'autres se



lassent. Un négociant déplorait devant moi l'état des affaires dans le Lancashire.

— Et les patrons, demandai-je, que font-ils?

— Pour la plupart, ils passent leur temps à jouer au bridge en famille, en attendant que les affaires reprennent.

C'est l'état d'esprit du Micawber de Dickens.

On se demande parfois si les exportateurs ne subissent pas, eux aussi, l'effet du *prosperity complex*. L'âge d'or du commerce britannique, l'ère victorienne, ne reviendra plus. Ils sont loin, ces temps heureux où le commerçant anglais, fort d'un outillage perfectionné et d'une main-d'œuvre à bas prix, pouvait faire la loi à la clientèle étrangère, et daignait lui vendre ses marchandises. Point n'était besoin alors de faire de la propagande, de la publicité intensive, d'étudier les goûts du client.

Le souvenir de cette époque où les affaires étaient si faciles obsède encore les esprits en Angleterre, comme celui d'une situation non pas exceptionnelle, mais normale, et qui ne saurait manquer de se reproduire. Avec cet optimisme qui est, selon les cas, une force ou une faiblesse, l'Anglais, au fond, espère avec confiance le retour des beaux jours d'antan. Maintes tentatives ont été faites pour l'éveiller de cet état d'agréable suffisance qui n'est plus de saison. Un comité gouvernemental sur l'art de la vente (*salesmanship*) a insisté sur la nécessité de renouveler la technique commerciale, afin de conserver les marchés actuels ou d'en conquérir d'autres.

Mais trop de chefs d'industrie et de commerce se montrent rétifs si on leur propose des améliorations de leurs méthodes; ils aiment mieux attribuer le marasme des affaires à une crise universelle qu'à un défaut dans leur organisation ou leur administration. Pour être juste, il faut dire que les capitaux nécessaires leur manquent souvent, malgré l'aide apportée par les banques.

L'attitude de l'employeur ressemble assez à celle de l'ouvrier; celui-ci, en effet, quand les temps sont durs, se console en pensant au « niveau de vie terriblement bas » (*terribly low standard of living*) de l'ouvrier étranger qui l'évince. Encore une de ces formules toutes faites qui dispensent de réflexions. Il arrive ceci, que les exigences du mineur anglais, par exemple, ont décidé le gouvernement travailliste à une politique ressemblant furieusement au *dumping* contre lequel tant d'anathèmes

ont été lancés. Cette politique consiste à élever le prix du charbon en Angleterre, afin de pouvoir subventionner l'exportation. A ce compte, le mineur anglais pourra faire une journée de travail plus courte, à un salaire décidément plus élevé que son confrère, disons polonais.

## LA REVANCHE DE L'OUVRIER

Pourquoi l'ouvrier anglais est-il plus exigeant que l'ouvrier des autres pays européens? Pourquoi aussi le gouvernement se voit-il dans l'obligation, non seulement de céder à ces exigences, mais d'aller au-devant d'elles? Ce sont là des questions fort complexes, impossibles à élucider sans quelques données sur les conditions d'existence de l'ouvrier, sa mentalité, et la situation qu'occupe aujourd'hui dans l'État la classe ouvrière.

Tout d'abord, il faut se rappeler que l'industrialisation n'est pas en Angleterre, comme en Allemagne ou en France, un fait relativement récent. Elle remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par conséquent, à l'heure actuelle, elle a bien plus profondément qu'ailleurs affecté la mentalité nationale; ce qui est vrai de l'ouvrier l'est également, avec les variantes nécessaires, de toutes les classes de la société.

En ce qui concerne plus particulièrement la classe ouvrière, l'évolution industrielle a eu pour premier effet l'agglomération des travailleurs dans les villes. Bien plus que la France ou même que l'Allemagne, l'Angleterre nous présente un type de civilisation urbaine.

La ville anglaise, — la grande ville industrielle s'entend, — est d'autre part beaucoup plus *ville* que la grande ville française, à part peut-être les villes industrielles du nord de la France. Elle est *brick and mortar*, — briques et mortier. Peu d'arbres, des parcs tristes aux pelouses pelées par le football, aux allées macadamisées. La rivière, quand il y en a une, est généralement invisible, masquée par les docks, les entrepôts ou la gare des marchandises. La petite ville même, exception faite pour les *market towns*, les gros bourgs des comtés agricoles, présente à maints égards un reflet de la grande ville. C'est le contraire de ce qui arrive en France, où, dans Paris même, se retrouvent tant de traits provinciaux, pour ne pas dire campagnards.

Dans les villes s'entasse la population ouvrière, population énorme et toujours croissante, car, à l'encontre de la classe bourgeoise chez qui la natalité va diminuant, la classe ouvrière est extrêmement prolifique. C'est un fait dont, par parenthèse, il n'y a pas lieu de se réjouir outre mesure : plusieurs générations de travail à l'usine, de vie dans les taudis ont amené une sensible détérioration de la race et un nombre d'anormaux à juste titre inquiétant.

On a beaucoup fait pour améliorer l'habitat de l'ouvrier. Certaines cités-jardins comme celle des chocolateries Cadbury à Bournville sont dans leur genre de petits paradis. Mais les quartiers ouvriers des grandes villes, — sans même parler des pires taudis, — présentent invariablement un aspect morne et déprimant.

L'activité même y manque de chaleur et d'entrain et ne fait souvent qu'y jeter une note sordide. Excédé par la vie monotone de l'usine, par la laideur triste du milieu, par un travail pénible mais qui ne donne pas la saine et complète fatigue musculaire, la paix d'esprit du travail des champs, l'ouvrier, pour se détendre, demande toujours plus en fait d'amusement, d'*excitement*. Ce mot, difficile à traduire en français, implique un arrachement violent à un état d'esprit morne.

La lecture des journaux populaires avec leur tam-tam quotidien de nouvelles sensationnelles, avec leurs concours, les paris aux courses, les matches de football où assistent des milliers de spectateurs, le cinéma, tels sont les « paradis artificiels » favoris de l'ouvrier. (En revanche, l'ivrognerie est en décroissance.)

La vie de l'ouvrier anglais, dans une communauté où la civilisation mécanique a atteint un remarquable degré de perfectionnement, est d'ailleurs à tous les points de vue beaucoup plus artificielle que celle de son confrère continental. Non seulement le climat rend nécessaires un plus grand confort, un outillage domestique plus compliqué, plus perfectionné, mais la nourriture même de l'ouvrier et de sa famille comprend une proportion de plus en plus considérable d'aliments préparés en grande série, de conserves à bon marché, importées généralement, de lait condensé, de margarine, sans parler de nombreux succédanés chimiques, *ersatz* dont la science moderne le régale sous prétexte de vitamines.

Quelle que soit à ce sujet l'opinion des hygiénistes, il est certain que l'emploi de ce genre d'aliments, en allégeant le pénible labeur de la ménagère anglaise, grève nettement le budget familial. En outre, les loyers, même dans les quartiers ouvriers, sont généralement assez élevés. Il n'est pas rare que l'ouvrier paie de dix à douze shillings par semaine (soit de 3200 francs à 3700 francs environ par an) pour une maison de quatre ou cinq pièces.

Tout cela n'a en soi-même rien de bien extraordinaire. En tout pays, l'ouvrier a plus de besoins que le paysan et dépense davantage. Mais ce fait prend une importance particulière dans un pays comme la Grande-Bretagne, où la classe ouvrière forme un des éléments les plus nombreux et les plus importants de la population; il ne saurait manquer d'influencer fortement l'économie nationale.

Ce qui est moins banal, ce sont les modifications que ce genre de vie a pu, à la longue, apporter dans la mentalité des masses; un élément dont il faut tenir compte à ce point de vue, c'est aussi le développement considérable de l'instruction populaire, — école primaire de cinq à quatorze ans, innombrables cours d'adultes, — et les tendances nettement académiques, littéraires et abstraites de celle-ci. Il est certain qu'un peu partout en Grande-Bretagne, et particulièrement dans le peuple, se précise un type curieux de « mentalité urbaine ». La campagne, pour une bonne majorité, n'est rien de plus que le cadre obligatoire de leur demi-journée ou de leurs quinze jours de congé; on la souhaite ni trop chaude ni trop froide, agrémentée de haies en fleur, de *tea-rooms* à prix modérés, et, si possible, des amusements de la grande ville.

C'est l'état d'esprit du « Parisien », comme dit avec tant de dédain narquois le paysan français, l'état d'esprit de celui qui ne connaît rien à la vie des champs, à ses travaux, à ses besoins. Seulement, en France, la classe paysanne est un élément indispensable à la vie nationale. S'il y a une crise du vin, ou un *dumping* de blés étrangers, elle sait faire agir le gouvernement; et ses intérêts, opposés en somme à ceux de la classe ouvrière, apportent un contrepoids sérieux aux revendications de celle-ci, maintenant tant bien que mal l'équilibre.

Ce n'est pas le cas en Angleterre. La population rurale,

attirée de plus en plus dans l'orbe des grandes villes manufacturières, a cessé d'être un facteur décisif dans la vie nationale. La race des *yeomen*, des francs-tenanciers, qui formait jadis l'élément le plus solide de la population, est en voie de disparition. Peut-être le fait que l'aristocratie avait gardé si longtemps ses immenses domaines, empêchant l'accession de tous à la petite propriété, a-t-il été en définitive un malheur. En tout cas, l'économie nationale étant organisée de plus en plus nettement pour la production d'une quantité considérable d'objets manufacturés que l'on exporte en échange surtout de produits alimentaires (huit neuvièmes environ de la consommation nationale), toute la législation, tous les travaux des économistes se concentrent sur le seul bien-être de la classe ouvrière. Aux fermiers de lutter comme ils peuvent contre le manque de main-d'œuvre, l'absence de protection du marché intérieur. L'intérêt des ouvriers est naturellement d'avoir des aliments à bon marché; on a donc déclaré : « pas de droits sur les aliments », et, ce faisant, on a jeté, métaphoriquement parlant, le fermier par-dessus bord. Le lard vient de Danemark, le blé et la viande d'Argentine, le beurre de Nouvelle-Zélande, les pommes de terre de France et les pommes de Californie. Si le fermier n'est pas content, tant pis pour lui.

Et la bourgeoisie, dira-t-on, que devient-elle dans tout cela? N'est-ce pas elle que représentent conservateurs et libéraux? Ne peut-elle fournir un contrepoids à la place des populations campagnardes?

La bourgeoisie paie. Ce n'est pas elle, pour le moment, qui tient les leviers de commande. Elle n'a pas le pouvoir, ni le désir d'arrêter brusquement la vie du pays pour imposer ses volontés. Quant elle le pourrait, elle ne le ferait pas, parce qu'elle est patriote. Par comparaison avec elle, fortement ancrée, solidaire de toutes les répercussions, la classe ouvrière est une population flottante, sans attache directe avec le bien-être du pays en général, ou plutôt ne se rendant pas compte de cette attache. Tout ce que peut faire la bourgeoisie, c'est de jouer, et bien faiblement, le rôle de régulateur, et elle a beau, pour le moment, peser de toutes ses forces sur les vannes, si elle arrive à arrêter au passage quelques menus millions, le flot de l'argent ne s'en écoule pas moins.

D'ailleurs, elle-même est dépensière, et ses gouvernements ont donné l'exemple, ce qui diminue la portée des objections.

#### POSSIBILITÉS

Dans un monde où la concurrence industrielle et commerciale se fait chaque jour plus âpre, où les barrières douanières se dressent de plus en plus formidables, quel avenir s'ouvre devant un pays qui, ayant laissé s'atrophier son agriculture au profit de son industrie et de son commerce, doit, pour vivre, rester pays exportateur? La Grande-Bretagne, par suite de sa législation sociale très coûteuse, ne se trouve-t-elle pas handicapée au delà de toute raison?

Pour ceux qui attribuent la crise actuelle à des causes économiques surtout extérieures, qui la considèrent en somme comme un accident, le tableau, malgré tous ces nuages, n'apparaît pas trop sombre. Ils peuvent à bon droit considérer que la Grande-Bretagne possède encore dans son jeu de très sérieux atouts. Il lui reste une flotte marchande, la première du monde, qui, même en temps de dépression commerciale, est un facteur de tout premier ordre dans l'équilibre des finances nationales. Il lui reste une organisation commerciale de premier ordre, embrassant le monde entier. Bien que quelques-uns de ses rouages soient un peu rouillés, elle reste un instrument inestimable pour sentir et transmettre la moindre reprise des affaires.

Un élément très important dans les « exportations invisibles », enfin, est le rôle joué par la cité de Londres dans les affaires financières internationales. Grâce à son expérience séculaire des affaires de banque et de haute finance, Londres reste encore le centre international de la finance, malgré la concurrence acharnée de New-York, et celle, plus récente, de Paris.

On pensera aussi, naturellement, aux richesses naturelles, non encore toutes exploitées, des différents pays qui composent l'empire britannique. Mais, comme le malaise mondial n'est pas dû à une disette de matières premières, comme d'autre part il faut compter avec la bonne volonté des Dominions, ce facteur, à l'heure actuelle, n'est pas de nature à modifier sérieusement, et encore moins à résoudre, la situation.

Pour celui au contraire qui considère la crise britannique

comme un moment d'une évolution naturelle commencée il y a plus d'un siècle, pour celui qui voit un signe des temps dans l'accession au pouvoir d'une démocratie ouvrière, inexpérimentée, dogmatique et téméraire, la question apparaît autrement grave et complexe. C'est alors dans la valeur intrinsèque du capital humain, dans les qualités innées de la race britannique, dans ce que l'édifice social a de plus solidement établi qu'il lui faut chercher des indices réconfortants : un capital humain quelque peu entamé, mais imposant et, dans l'ensemble, sain ; un fonds d'habileté professionnelle parfois héréditaire et qui, de toute façon, ne s'acquiert pas en un jour ; un fonds aussi de conscience professionnelle qui a fait la réputation des produits anglais ; enfin une bourgeoisie extrêmement stable, réservoir d'énergie de la nation.

C'est surtout grâce à ces éléments solides entre tous qu'il lui faut espérer que la Grande-Bretagne, proverbiallement lente à se mouvoir comme à s'émouvoir, finira par prendre véritablement conscience de la situation, fût-ce au prix de quelques dures expériences et d'une réduction temporaire de son activité, et par reconquérir, sinon sa suprématie d'antan, du moins un état satisfaisant de prospérité.

Mais, pour l'instant, il doit se borner à souhaiter que le gouvernement qui succédera au gouvernement travailliste ait la sagesse de ne pas trop surmener le patient et d'observer, s'il peut, des vacances en matière de législation. Si l'on pouvait enfin, pour neutraliser les effets d'un suffrage par trop universel, retourner le principe qui fut, au siècle dernier, celui de la réforme électorale : « pas d'impôt sans vote » (*no taxation without representation*) et proclamer « pas de vote sans impôt », ou aurait fait un grand pas vers l'assainissement, non seulement des finances, mais encore de l'esprit public.

Bref, c'est uniquement, à mon sens, par la pratique de vieilles vertus élémentaires et ternes, mais indispensables et que la jeune Angleterre a un peu oubliées, — économie, frugalité, persévérance, — que la Grande-Bretagne pourra sortir de l'impasse actuelle et retrouver cet équilibre, cette sécurité intérieure qui sont pour une nation les avantages les plus précieux.

FREDERICK C. ROE.



## LES SOUVENIRS DE M. POINCARÉ <sup>(1)</sup>

M. Poincaré vient de publier le septième volume de ses *Souvenirs*. Le volume s'arrête au 31 décembre 1913. Ces souvenirs s'étagent sur une période de neuf années, — 1912-1921, — c'est dire que le mémorialiste n'a pas encore atteint le milieu de sa course. Il serait sans doute prématuré de vouloir porter dès aujourd'hui un jugement d'ensemble sur une œuvre d'aussi vastes proportions, et qui est loin d'être achevée. Mais elle est, d'ores et déjà, assez considérable, pour qu'on puisse, en cours de route, en discerner les caractères et en signaler l'intérêt.

La tâche est d'ailleurs assez malaisée. Quand un critique, pour peu qu'il ait quelque conscience, se trouve placé en face d'une œuvre aussi imposante et aussi complexe que celle qui nous occupe, et qui touche à tant de questions, et de si diverses, il se demande avec inquiétude comment en rendre compte en quelques pages, et comment y introduire le lecteur, sans rien négliger d'essentiel. Il envie cet art, qu'ont su pratiquer les maîtres, des aperçus synthétiques, des formules ramassées et suggestives, des raccourcis révélateurs. Au risque de paraître bien superficiel et fort incomplet, on se contentera ici d'indiquer brièvement l'intérêt historique, littéraire et psychologique ou moral que présentent ces sept volumes de *Souvenirs*.

Je passe rapidement sur les trois premiers. Non pas qu'ils soient moins intéressants que les autres. Mais les événements

(1) Raymond Poincaré : *Au service de la France. Neuf années de souvenirs*. Tome I. *Le lendemain d'Agadir*, 1912 ; Tome II. *Les Balkans en feu*, 1912 ; Tome III. *L'Europe sous les armes* ; Tome IV. *L'Union sacrée*, 1914 ; Tome V. *L'invasion*, 1914 ; Tome VI. *Les Tranchées*, 1915 ; Tome VII. *Guerre de siège*, 1915 ; 7 vol. in-8, 1926-1931, Plon.

intérieurs et extérieurs qu'ils relatent ne sont que la préparation lointaine, le prologue du grand drame qui va suivre. Et nous avons hâte d'en venir à l'angoissante tragédie que nous avons tous vécue, et où nous avons tous été engagés du plus intime de notre être.

Pour la raconter, cette tragédie, M. Poincaré a choisi, très heureusement, selon moi, la forme si vivante et si directe du journal. Il avait l'habitude, probablement très ancienne, de prendre des notes, tous les jours, sur les événements et les hommes qui, au cours de la journée, avaient retenu son attention. Ce sont ces notes, souvent abrégées, j'imagine, parfois peut-être réécrites, mais auxquelles l'habile écrivain a su garder l'apparente spontanéité de la « chose vue », de l'improvisation immédiate, ce sont ces notes, dis-je, qui forment le fond substantiel et comme le noyau des *Souvenirs* de l'ancien Président. Naturellement, celui-ci ne s'est point privé d'enrichir ses notes primitives de ce que son expérience ultérieure a pu lui révéler; mais, avec un art consommé, il a toujours maintenu au premier plan la notation présente, l'observation ou la réflexion actuelle, et il a si bien su fondre ensemble les divers moments de ses impressions, qu'il nous faut faire effort pour les distinguer et pour nous dérober à la constante illusion d'un journal intégralement transcrit sans le moindre arrangement. Le travail fort légitime auquel s'est livré M. Poincaré pour transformer son journal manuscrit en un journal imprimé, il me semble qu'il nous l'indique lui-même très nettement quelque part : « Je ne m'attarderai pas, écrit-il, à reproduire ici tous les feuillets auxquels j'ai confié mes tristesses. Je me bornerai à extraire de mes notes quotidiennes et à éclaircir de quelques commentaires les passages indispensables à l'intelligence des principaux événements. » C'est assez nous dire qu'à la base de tous ces *Souvenirs* il y a, non pas, comme dans la plupart des *Mémoires*, des impressions anciennes que l'imagination ou une mémoire capricieuse a pu transformer et défigurer au cours de la vie, mais des impressions contemporaines des faits et notées toutes vives sur l'heure même.

Ce perpétuel recours au témoignage direct, à la chose personnellement vue, lue ou entendue et immédiatement notée, laisse au lecteur une impression de confiance et de sécurité

que p  
D'aut  
tous.  
des d  
ses s  
d'une  
appr  
un t  
ses r  
témo  
dont  
belle  
puis  
pas l  
mêm  
la vé  
const  
contr  
qui  
souvi  
cieux  
*Mém*  
Bulo  
d'err  
d'un  
man  
d'êtr  
P  
de M  
ordr  
note  
gran  
ciell  
gem  
— il  
gouv  
Nou  
nem  
grav  
tion

que peu de mémorialistes nous donnent à un aussi haut degré. D'autre part, cette impression se trouve comme redoublée par tous les multiples emprunts que l'écrivain a cru devoir faire à des documents qu'il ne connaissait pas au moment où il notait ses souvenirs. Assurément, M. Poincaré a pu se tromper plus d'une fois, et l'on discuterait volontiers telle ou telle de ses appréciations sur les hommes ou sur les choses. Mais il a fait un tel et si loyal effort, — dont témoignent ses références et ses notes, — pour contrôler par celui d'autrui son propre témoignage, pour s'entourer de tous les moyens d'information dont il pouvait disposer, pour ajouter, en un mot, suivant la belle parole de Taine, à son propre esprit tout ce que l'on peut puiser dans les autres esprits, que, même lorsqu'il n'entraîne pas la conviction, il l'ébranle et la force à s'éprouver elle-même. Visiblement, il s'efforce d'embrasser et de fixer toute la vérité objective qu'il peut saisir, et cette préoccupation constante donne à son récit une hauteur, une dignité qui contrastent singulièrement avec le ton habituel des relations qui nous viennent d'outre-Rhin. Ne parlons même pas des souvenirs, souvent si lourdement et si puérilement tendancieux, d'un Hindenburg ou d'un Ludendorff. Songeons aux *Mémoires*, que l'on publie en ce moment même, du prince de Bulow, et qui, non contents de fourmiller d'inexactitudes, d'erreurs, ou même d'assez grossiers mensonges, sont empreints d'une si déplaisante personnalité. La comparaison, que ne manquera pas d'établir la critique étrangère, ne risque pas d'être bien favorable au chancelier germanique.

Par la manière même dont ils sont conçus, les *Souvenirs* de M. Poincaré sont un document historique de tout premier ordre. D'abord, ils versent au dossier toute sorte de pièces, notes ou rapports diplomatiques ou militaires, lettres, télégrammes qui, pour la première fois, sortent des archives officielles, et dont tous les historiens de l'avenir devront tenir largement compte. Mais surtout, — chose infiniment précieuse, — ils nous font pénétrer, pour ainsi dire, dans les coulisses du gouvernement français, et même des gouvernements alliés. Nous y saisissons sur le vif les réactions produites par les événements sur ceux qui ont qualité pour prendre des décisions graves et pour commander. Nous assistons à leurs délibérations secrètes, à leurs consultations. Nous les voyons penser,

sentir, parler et agir sous nos yeux, chacun selon son tempérament propre et ses habitudes d'esprit.

Leurs gestes mêmes, les mouvements involontaires de leur sensibilité sont notés au passage par un témoin admirablement placé pour tout, ou presque tout voir, et qui, servant collectionneur de « petits faits vrais », s'entend à les saisir au vol et à les fixer en quelques mots rapides et drus : « L'après-midi, devant un nouveau Conseil des ministres, comparaissent, à leur tour, MM. Dubost et Deschanel. Le premier est aujourd'hui fort maussade et mâche son râtelier en signe d'un mécontentement incoercible... Vers cinq heures du soir, visite d'Antonin Dubost, qui paraît assez détendu et dont le râtelier, guéri de son énervement, a retrouvé son aspect normal. » — Après la déclaration de guerre : « M. Messimy, ministre de la Guerre, a dit au Conseil qu'il avait pleine confiance; puis, tout à coup, étranglé par l'émotion, il s'est arrêté et, la tête dans les mains, s'est pris à sangloter. Il s'est vite dominé et a répété que la victoire était certaine. » Peu après, visite de Clemenceau : « Il s'est assis près de moi, dans une pose familière, et, les mains gantées de gris, à son habitude, l'oreille tendue, le regard direct, il s'est accoudé sur mon bureau... A un moment, comme il prononçait le nom de l'Alsace, les souvenirs de 1870 lui sont remontés au cœur et il s'est troublé jusqu'aux larmes. Je me suis senti moi-même un pleur au coin des yeux. » Quelques mois se passent, pendant lesquels, « sous l'empire d'un patriotisme défiant qui le porte à se croire seul capable de sauver le pays », le Tigre multiplie les injustices, les violences et les coups de bouloir : « Ces jours-ci, paraît-il, à la commission sénatoriale de l'armée, il a tout à coup éclaté en sanglots. » Ah! ces larmes de Clemenceau, comme elles sont émouvantes et significatives! Et comme l'on souscrit à ce mot de M. Poincaré, qui pourtant n'a pas eu à se louer du vieux polémiste : « Pour ces larmes-là, que ne lui pardonnerait-on pas? »

On voit que l'ancien Président de la République sait rendre justice même à ses plus rudes adversaires. Pareillement, il ne nous dissimule pas les fautes qui ont été commises, soit pendant les années qui ont précédé la guerre, soit pendant la guerre même, et qui en ont tant retardé la conclusion victorieuse. Est-ce à dire qu'il nous rapporte, sur les faits et sur les

hommes, tout ce qu'il sait sans doute, et tout ce que nous voudrions peut-être savoir, pour juger les uns et les autres en pleine connaissance de cause? Si franc et si sincère que soit son témoignage, il est trop évident qu'il ne saurait s'affranchir d'un certain nombre de convenances mondaines et diplomatiques. Alceste lui-même, s'il écrivait, ou plutôt s'il publiait ses *Mémoires* de son vivant, ne pourrait *tout dire*. M. Poincaré, qui n'est pas Alceste, et qui, de plus, est un homme d'État, est tenu à une discrétion que personne, je pense, ne sera assez pharisien pour lui reprocher. Il est probable que les historiens du siècle prochain ne se contenteront pas, pour définir la personnalité d'un Léon Bourgeois, d'un René Viviani, d'un Édouard Herriot ou d'un Joseph Caillaux, des pages où M. Poincaré les fait intervenir. De même, on est un peu étonné que l'auteur de ces attachants *Souvenirs*, en retraçant toutes les laborieuses négociations qui, en 1914 et en 1913, ont précédé l'entrée en guerre de l'Italie, ne nous ait rien dit des prétentions exorbitantes qu'émettait le gouvernement italien, et que M. Diamandy nous a révélées récemment ici même : la cession de la Corse et du comté de Nice. Évidemment, M. Poincaré, qui ne pouvait ignorer ces singulières exigences, mais qui, dans les circonstances actuelles, ne croyait pas devoir exciter contre nos voisins l'opinion française, et jeter, comme l'on dit, de l'huile sur le feu, a jugé bon de les passer sous silence.

Il y a une question plus haute que M. Poincaré, par ses réticences mêmes, nous invite à nous poser, et qui, je le crains, engage les responsabilités des gouvernements français qui se sont succédé de la fin de 1912 à l'été de 1914, et, peut-être, celles du régime tout entier. Après nous avoir parlé des réceptions officielles du 1<sup>er</sup> janvier 1914 et des allocutions échangées entre le doyen des ambassadeurs, sir Francis Bertie, et lui-même, l'ancien Président ajoute : « Ni sir Francis, ni moi, nous ne pressentions guère, ce 1<sup>er</sup> janvier 1914, les tristesses et les horreurs que l'année naissante réservait à nos pays et au monde. » Cette trompeuse sécurité, que partageaient évidemment tous les ministres d'alors, nous paraît aujourd'hui bien surprenante. Quoi! malgré tous les avertissements confidentiels qui, de toutes parts, nous étaient prodigués depuis quelques années, et que M. Poincaré lui-même énumère com-

plaisamment au cours de ses trois premiers volumes, nos gouvernants ne sont pas inquiets ! Ils ne voient pas venir la guerre ! Pour conjurer tout péril extérieur, il leur suffit d'avoir rétabli le tutélaire service de trois ans, — que la nouvelle Chambre s'apprête d'ailleurs à répudier, — comme si, dans les conflits prochains, l'armement n'allait pas jouer un rôle plus important encore que les effectifs eux-mêmes. Or, tout notre matériel de guerre est à compléter ou à refaire : aviation, artillerie lourde, mitrailleuses, tenue de campagne, nous manquons cruellement de tout. Et au lieu de mettre à exécution le très sage programme qu'à cet égard M. Millerand allait faire voter et réaliser quand il a quitté le ministère de la Guerre, nos parlementaires s'usent à d'obscures querelles byzantines ; ils entravent tout, bavardent sur tout, accaparent tous les pouvoirs. Serons-nous donc toujours les Gaulois imprévoyants, loquaces et insoucians qui se disputent éternellement, pendant que César veille ?

Ce n'est pas à M. Poincaré qu'il faut faire remonter l'origine de ce fâcheux état de choses. Il semble bien avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour y remédier, pour hâter le dépôt et le vote des projets de loi intéressant la défense nationale. Mais son action est très limitée. Depuis le début de 1913, il n'est plus président du Conseil ; il est président de la République, irresponsable, réduit au rôle — infiniment modeste — de conseiller discret et d'arbitre platonique ; il est passé de l'ordre actif à l'ordre décoratif. Et cette situation nouvelle le fait profondément souffrir. Obligé de refréner sans cesse le besoin d'activité qui le tourmente et qui s'exaspère en lui, il se lamente inlassablement, surtout à partir de la déclaration de guerre, de cette inaction forcée à laquelle il est condamné. « Exécuteur immobile et résigné des décisions gouvernementales », il n'arrive pas à prendre son parti des « petits ennuis d'une magistrature inactive et cloîtrée ». Gardien scrupuleux et prisonnier volontaire d'une Constitution qu'il faudra bien arriver à reviser et à réformer, puisqu'entre autres graves défauts elle paralyse une personnalité comme la sienne, M. Poincaré, tout en rongéant son frein, remplira sa mission jusqu'au bout, mais au prix de quels renoncements intimes ! ses *Souvenirs* nous le disent assez éloquentement. Et comme l'on comprend ses amertumes, ses impatiences et ses regrets !

Jouer les Louis XIII, alors qu'on se sent peut-être l'étoffe d'un Richelieu, cela est dur. Et l'on ne peut s'empêcher de se dire : Qu'allait-il faire dans cette galère, sur laquelle d'autres auraient ramé avec une très suffisante dignité ? N'aurait-il pas rendu plus de services au pays comme président du Conseil entre 1913 et 1917, par exemple ? J'imagine que, dans sa triste prison de l'Élysée, M. Poincaré a dû bien souvent se poser la question.

Une chose est sûre cependant. Ce rôle, utile après tout, de représentation, de conseil et d'arbitrage, M. Poincaré, dans des circonstances souvent difficiles et parfois tragiques, l'a rempli avec une conscience, une autorité, une hauteur de vues auxquelles, en maintes occasions, le sentiment populaire a rendu un juste hommage. Les démocraties pacifiques et parlementaires comme la nôtre ne sont pas préparées à soutenir de longues guerres ; la guerre n'étant pas pour elles, comme pour d'autres peuples, « une industrie nationale », elles se laissent aisément surprendre et elles « réalisent » difficilement les conditions d'une énergique action collective. Cette « union sacrée », dont M. Poincaré, dès le premier jour, s'est fait l'infatigable prédicateur, il faut veiller, dans tous les milieux, à ce qu'elle ne se relâche jamais ; il faut, au Parlement, ou entre ministres, prendre garde que les heurts d'opinion ne dégénèrent jamais en rivalités passionnées ou en oppositions irréductibles ; il faut inspirer partout, au front comme à l'arrière, la confiance, la patience, l'esprit d'endurance et de sacrifice. A cette œuvre de pacification et d'union nationale, M. Poincaré s'est consacré avec un dévouement d'autant plus méritoire qu'il se sentait fait pour une vie d'action plus positive. Ses *Souvenirs*, c'est, pour une large part, l'évocation des difficultés qu'il a rencontrées pour faire triompher le véritable esprit de guerre. Le grand intérêt de son livre, c'est qu'il nous présente une histoire intime de la guerre que lui seul pouvait écrire.

\* \* \*

Et ce livre est l'œuvre d'un remarquable écrivain. Ouvert à toutes les manifestations de la pensée et de l'art contemporains, M. Poincaré semble avoir été créé, par décret nominalif de Dieu, pour nous montrer ce qu'est un classique d'aujourd'hui. Lettré jusqu'au bout des ongles, il n'affiche jamais, — car il est « honnête homme », — mais il ne peut s'empêcher



de laisser percer un fonds très riche et soigneusement entretenu de culture humaniste qui se manifeste par toute sorte de signes. Des réminiscences virgiliennes ou raciniennes se mêlent involontairement à sa prose. La rencontre de ce fils d'Ulysse qu'est M. Venizelos lui remet en mémoire quelques beaux vers d'Homère. Il cite « son vieux maître » Marc-Aurèle; il cite Rabelais et Montaigne, Pascal et Chateaubriand; il cite aussi, car il est éclectique, Dante, Shakespeare et Goethe. Quand il se rend en Russie, il emporte avec lui toute une petite bibliothèque de traductions d'auteurs russes et scandinaves. Son fervent humanisme n'a pas d'œillères.

Mais il a ses préférences. Par son tour d'esprit, ses études, ses lectures, M. Poincaré se rattache tout naturellement à la grande tradition classique de chez nous. La clarté, la lucidité, la simplicité, l'aisance élégante et rapide de l'expression, la composition harmonieuse et sobre, ces qualités maîtresses de notre art classique, il les possède à un degré que peu d'écrivains, de nos jours, ont atteint aussi pleinement. Soit qu'il expose une série de faits ou d'impressions personnelles, soit qu'il démontre une thèse, — celle, par exemple, qui lui tient tant à cœur, de l'entière irresponsabilité de la France dans le conflit qui met aux prises tant de peuples, — sa pensée se déroule avec une ampleur, une netteté, une vigueur logique, une limpidité intellectuelle qui sont une joie pour l'esprit. Notez que sur cette trame souple et robuste d'un style direct et plein d'allant se détachent, aux bons endroits, de vives et saisissantes formules où l'expérience du moraliste politique s'enveloppe tantôt d'ironie spirituelle, tantôt de gravité douloureuse. A propos d'une chute ministérielle : « Les ministres quittent la séance, derrière M. Ribot, avec la dignité funèbre qu'ils mettraient à suivre le convoi d'une illusion mort-née. » A propos des fantaisistes combinaisons diplomatiques de Sazonoff : « Je persiste à trouver que ces ventes à terme de populations orientales et de peaux d'ours vivants ont quelque chose d'aventureux et de puéril. » A propos des reproches contradictoires qui lui sont adressés : « Mon métier est d'attirer la foudre sur ma tête, pour qu'elle ne tombe pas sur trop de gens à la fois. Je ne puis m'empêcher de me dire que le peuple juif était heureusement inspiré lorsque, à la fête des Expiations, il chassait dans le désert le bouc Azazel, chargé de tous les péchés

d'autrui. Cet innocent animal serait très bien à sa place dans la bergerie de Rambouillet, près du château présidentiel. » Et ce mot sur la bourgeoisie : « Elle pardonne volontiers à ceux qui l'ont menacée, lorsqu'elle les croit capables de la défendre ! » Ce sont des traits de ce genre qui classent un écrivain.

J'ai dit que M. Poincaré était un classique. Bien que les vrais classiques ne soient pas du tout les écrivains abstraits et décharnés que l'on se représente quelquefois, ils sont en général plus frappés par le côté intérieur des choses que par les aspects concrets de la réalité. Venu après les romantiques, les réalistes et les naturalistes, M. Poincaré a profité de leurs leçons et de leurs exemples. Il est un écrivain pour lequel le monde extérieur existe : il sait voir et il sait faire voir. Son œil accroche au passage et sa plume rend à merveille de sinistres visions de guerre ou de jolis coins de paysage : « Nous entrons dans les passes de l'archipel que forme, en avant de Stockholm, une multitude d'îles verdoyantes. Les fjords sont découpés en une variété infinie de lignes courbes ou brisées. Les sinuosités des rives sont telles que la mer paraît constamment sans issue et qu'on croirait s'avancer dans une interminable série de petits lacs. Les îles, d'abord rocheuses et plantées de sapins sombres, deviennent de plus en plus riantes ; des chênes et des bouleaux mettent autour de la « France » comme une verte ceinture de flottaison. » Dans une visite à l'armée des Vosges : « De braves territoriaux vosgiens sont constamment occupés à débayer la voie, encaissée entre deux énormes remblais de neige. Nous roulons à bonne allure, devant un paysage boréal. Les pentes des Vosges sont devenues de magnifiques draperies blanches ; les sapins portent de grands manteaux blancs. *Le blanc domine partout.* Les branches ployées sous le poids de la neige se resserrent entre les troncs noirs et les masquent presque entièrement. Le givre met des festons aux roches. La glace décore de stalactites et de stalagmites toutes les aspérités du granit et du grès rouge. Malheureusement, la brume empêche la vue de s'étendre au loin et de découvrir tous les plans de ce tableau grandiose. » Voilà, je pense, quelques lignes descriptives qui n'eussent pas déparé un livre de Flaubert.

Ce don de voir et de peindre se manifeste surtout dans les nombreux portraits dont M. Poincaré a émaillé ses *Souvenirs*.

Il n'est presque pas un des hommes influents qui l'ont abordé dont il n'ait dessiné au passage, d'un trait rapide et sûr, l'aspect physique et surtout la physionomie morale. Français et étrangers, civils et militaires, parlementaires et diplomates, c'est vraiment tout le personnel de la guerre qui défile sous nos yeux. Tandis qu'ils s'entretiennent avec le Président de la République, ils ne se doutent pas apparemment qu'un regard aigu et pénétrant, aisément malicieux, servi par une fidèle mémoire et par une plume subtilement évocatrice s'est posé sur eux, a saisi leur attitude habituelle et les a, si l'on peut dire, percés de part en part.

Détachons quelques-unes de ces vivantes silhouettes : « M. Ribot revient à midi, les traits tirés, la figure allongée, la haute taille penchée comme un grand saule pleureur. » — M. Briand : « Tous les groupes le recherchaient à l'envi. Il leur glissait entre les doigts, mais avec tant de prestesse et d'agilité qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. Il excellait dans la conciliation des contraires et dans l'art des adaptations successives. Il semblait avoir des organes sensoriels secrets pour flairer les occasions, pressentir les événements, sonder la pensée d'un interlocuteur et dégager l'opinion moyenne d'un auditoire. » — « Pendant que Viviani est dans mon cabinet, Marcel Sembat m'amène un de ses jeunes collègues socialistes, Albert Thomas, dont les yeux pétillent d'intelligence derrière le lorgnon, et qui joue de ses longs cheveux bruns comme d'un éventail à plumes. » — « Je reçois, sur sa demande, un des chefs socialistes, M. Jules Guesde, député du Nord, dont j'ai été longtemps le collègue au Parlement, mais avec qui je n'ai guère eu, jusqu'ici, de relations personnelles. C'est un doctrinaire inflexible et loyal, aux idées rigides, à la logique morose, à la parole un peu âpre, à la physionomie d'apôtre, cheveux flottants et barbe longue. D'un ton bref et cordial, il m'adresse, à l'entrée et à la sortie, un « salut ! » de compagnon. Lui que j'ai connu distant, glacial, presque hautain, il se livre aujourd'hui à moi sans arrière-pensée, dans une conversation familière. » Et voici des Alsaciens, l'abbé Wetterlé, « en tenue civile, homme de petite taille, aux yeux vifs, à la physionomie ardente », M. Blumenthal, « petit juif grisonnant, à l'œil vif, à la physionomie intelligente, à la mâchoire énergique. »

D'autres portraits, moins ramassés, se développent par

petits traits successifs, au cours des pages qui mettent les originaux en scène, notent leurs propos ou leurs attitudes. Tel est celui de M. Millerand : « Il reste à cheval sur une chaise, les coudes appuyés au dossier, les sourcils en bataille, les yeux aux aguets derrière le lorgnon, la bouche close et l'esprit comme buté. » Tel est celui de Viviani, « esclave de ses sensations », de ses nerfs, peut-être aussi de son talent oratoire, et qui se lamente, un peu puérilement, après un grand succès de tribune, d'avoir, en improvisant, créé le verbe concréter. Tel est enfin celui de Clemenceau qui, allant voir M. Poincaré, après une minute d'émotion, s'oublie à l'appeler : « Mon cher ami », et puis, sans se reprendre, affecte ensuite « un ton poli et indifférent ». Une autre fois, il se rend à l'Élysée avec la commission sénatoriale de l'armée : « Clemenceau entre, l'air bougon, et, de sa main gantée de gris, serre mollement celle que je lui tends » ; il parlera « d'un ton bourru, avec une netteté tranchante ». Nous aurons, je pense, dans la suite, d'autres « instantanés » du Tigre : nous sommes maintenant préparés à l'entendre rugir.

Et voici les soldats. Joffre, d'abord, « stoicien à la tête froide », toujours « calme et confiant » : il « s'explique avec une bonhomie tranquille, comme un paysan dont l'habileté native garde un air de candeur ». « Il est tel que je l'ai toujours vu, impassible, souriant, et doucement opiniâtre. Voici bien sa taille puissante et massive, son front serein, ses grosses moustaches blanches, ses yeux d'un bleu clair qui brillent sous d'épais sourcils. Tout en lui donne l'impression de l'équilibre et du sang-froid, c'est-à-dire des vertus militaires qui sont peut-être les plus rares et les plus essentielles dans les heures incertaines que nous vivons. » — « Gallieni vient à mon cabinet, avant le Conseil des ministres, et, en présence de Viviani et de Millerand, il m'expose sa pensée, avec une lucidité, une force d'expression, une maîtrise, qui nous font à tous trois une profonde impression. Souple, élancé, de grande taille, la tête haute, les yeux perçants, abrités sous des verres immuables, il s'impose, à ceux qui l'approchent, comme un très bel exemplaire de puissance humaine. » — « Le général Pétain, qui commande le 33<sup>e</sup> corps, est un enfant du Pas-de-Calais. Grand, bien découpé, la tenue élégante, il m'explique avec une lumineuse simplicité ses dispositions de combat,

mais se garde sévèrement de toutes illusions. » — « Le général Franchet d'Esperey est un petit homme robuste, ardent et sanguin, bruni dès son enfance par le soleil d'Afrique, aguerri par des expéditions successives dans le Sud Oranais, le Tonkin, la Chine, le Maroc. » — « Bien qu'agé de soixante-trois ans, le général de Castelnau est animé d'une ardeur toute juvénile. De petite taille, il a l'aspect vigoureux et robuste d'un montagnard des Cévennes. Sa parole, relevée d'un léger accent méridional, est, à la fois, précise et imagée. » Le 28 août, il a signé « cet ordre d'une simplicité grandiose : En avant, partout à fond ! » qui nous valut la victoire de la trouée de Charmes. Et c'est Dubail, « simple, modeste, à la fois doux et résolu » ; Sarraïl dont « l'œil bleu, mobile, qui tantôt vous regarde avec insistance, tantôt se perd dans une contemplation lointaine, trahit un tempérament passionné » ; Gouraud qui, revenu de Rabat, parle avec enthousiasme de la victoire de la Marne ; « mais, à la pensée qu'il n'était pas là, une ombre fugitive passe dans la lumière de ses yeux bleus ». C'est de l'étroite collaboration de tous ces chefs, de leur commune volonté de vaincre qu'a été faite la victoire française.

Et voici quelques figures étrangères. Le roi Albert : « Toujours discret et un peu triste, doux et souriant dans sa mélancolie, supportant avec une héroïque force d'âme la prolongation indéfinie de l'épreuve tragique qu'il a volontairement affrontée par patriotisme et par loyauté, le Roi m'introduit dans son humble demeure. » — Lloyd George : « Il s'est adapté aux événements avec une extraordinaire souplesse d'intelligence. Je suis frappé de sa physionomie mobile et passionnée, qui est d'un artiste plutôt que d'un homme d'État. Les cheveux gris, longs et ondulés, les yeux vifs, le teint frais, il a l'air d'un musicien qui apparaît sur l'estrade pour jouer un morceau de violoncelle. Mais il se contente de parler et de chercher à séduire ses interlocuteurs. Il pétille d'esprit et sa verve paraît inépuisable. Je ne sais si, sous cette brillante surface, il n'y a point quelques vides. Ses adversaires lui reprochent d'être superficiel et versatile. Pour l'instant, je cède sans remords au charme qui se dégage de sa personne. » Tout autre est lord Kitchener : « C'est un homme de haute taille, à la physionomie énergique, yeux vifs et perçants sous des arcades sourcilières bien dessinées, nez un peu court à l'extrémité

légèrement relevée, moustaches fortes et retroussées, menton robuste et soigneusement rasé. Il est vêtu d'un uniforme kaki de général et se présente sans appareil, avec une cordiale simplicité. » Tout autres sont les Italiens : « M. Tittoni, toujours énigmatique et souriant », et le chef des volontaires garibaldiens, « joyeux et pittoresques » : « Je reçois, le lundi 8 février, le général Ricciotti Garibaldi qui s'introduit péniblement dans mon cabinet à l'aide de deux béquilles, et qui m'inonde immédiatement sous les flots de sa barbe grise et de ses paroles dorées. » Après tous ces beaux discours, M. Poincaré ne peut s'empêcher de se demander : « Mais au nom de qui parle-t-il ? »

J'ai longuement insisté sur les dons de portraitiste dont témoignent les *Souvenirs* de l'ancien Président de la République. C'est que, mieux que tout le reste, ils nous font apparaître les éminentes qualités de son art littéraire. Art bien français, fait de mesure et de discrétion, de finesse et de sobriété, qui va droit à l'essentiel, dessine et peint sans surcharge, se contentant du trait décisif et vivant qui restera gravé dans l'esprit du lecteur. Art éminemment classique aussi, qui, s'il se prête à « remplir tous nos besoins », reste avant tout épris de réalité morale. Car si l'auteur de ces *Neuf années de Souvenirs* évoque volontiers la personne physique de ses interlocuteurs, ce n'est pas seulement pour satisfaire notre curiosité, et mettre un peu de variété et de vie concrète dans son récit : c'est pour atteindre plus sûrement la personnalité intime qu'enveloppe et révèle la vivante forme corporelle ; c'est l'âme même qu'il s'efforce de saisir. Cet écrivain, cet artiste est peut-être surtout un psychologue qui nous fait bénéficier de sa large expérience humaine, et ses portraits physiques s'achèvent presque toujours en portraits moraux.

Dans la riche lignée de nos memorialistes, de Retz à Guizot, M. Poincaré, on peut déjà l'affirmer, s'est fait une place singulièrement enviable. Mêlé plus directement qu'aucun d'eux, et de plus près, à des événements plus considérables que ceux dont les autres ont été les témoins ou les acteurs, son témoignage a une valeur historique qu'il est difficile de surfaire, et que rehausse un talent d'écrivain peu commun dans la littérature anachronique d'aujourd'hui. Si l'on en juge par les citations qu'il en fait, M. Poincaré doit être un lecteur assez assidu des

*Mémoires d'outre-tombe.* En dépit de toutes les différences qui sautent aux yeux, la critique dira peut-être un jour que ses *Souvenirs* viennent se classer dans le proche voisinage du grand livre de Chateaubriand.

\* \* \*

Le grand intérêt des *Mémoires*, pour beaucoup de lecteurs, c'est de nous ouvrir quelques vues sur la personnalité de celui qui les a écrits. Les « amateurs d'âmes » y cherchent avec passion ces « cas humains représentés au vif » dont parle le vieil Amyot. Sans vain étalage, avec discrétion, mais avec générosité, M. Poincaré s'est prêté à une curiosité qui, après tout, dans un cas comme le sien, n'a rien que de très légitime. Étant de ceux qui, sous l'auteur, ne se consolent pas de ne pas trouver l'homme, je lui sais, pour ma part, un gré infini d'avoir laissé sa plume le peindre tel qu'il est, et, dans un louable effort d'objectivité, de n'avoir point trop effacé, en les utilisant, le caractère intime des notes qu'il prenait au jour le jour. Avec son sûr instinct d'écrivain, il a senti que le livre et l'auteur gagneraient beaucoup à ne point paraître trop impersonnels. Nous autres, nous y gagnons de pouvoir à notre tour esquisser son propre portrait.

Il y a d'abord en M. Poincaré un homme d'étude et de pensée, ami des livres et des idées, et qui, plus d'une fois, a dû regretter de quitter son cabinet de travail pour l'arène publique. Écoutez-le nous parler, en termes attendris, dignes de Montaigne, de sa « librairie », « sa pièce favorite, la seule où il se sente à peu près chez lui ». C'est là qu'il aime à se recueillir et à méditer, en compagnie de ses auteurs préférés, et de Gris-Gris, prince somnolent de la Cité des livres. Y aurait-il donc, tout au fond de lui-même, dans cet ancien Président de la République, un émule de Sylvestre Bonnard ?

Ce lettré, cet infatigable liseur, s'est fait avocat. Tout en écrivant dans les journaux, il s'est entraîné à la parole publique. Et il a passionnément aimé son métier, pour les vertus duquel il a gardé, ce semble, une certaine faiblesse. Ne dira-t-il pas d'un confrère dont on a fait un ministre des Travaux publics, qu'il « est avocat, et *par conséquent*, prompt à s'adapter » ? Ce qui est plus sûr encore, c'est qu'il a gardé le pli professionnel. Quand on a, comme M. Poincaré, admirablement plaidé pen-



dant toute une partie de sa vie, on ne peut s'abstenir, même en changeant de voie, de plaider encore. Ses *Souvenirs* sont assez souvent un plaidoyer *pro domo* ; ils sont aussi et surtout un plaidoyer pour la France, — plaidoyer lucide, ordonné, précis et fort qui gagnera sans aucun doute la plus noble des causes au tribunal de l'histoire.

Il faut croire que l'habitude du barreau prédispose à une vie plus active, puisque tant d'avocats croient devoir entrer dans la politique. Le cas de M. Poincaré me paraît un peu plus complexe que celui de beaucoup de ses confrères. Il me semble, — et c'est peut-être là ce qui constitue son originalité supérieure, — que, sans cesser d'être constamment et profondément ouvert aux choses de l'esprit, il n'a jamais été, exclusivement, ce qu'Anatole France, parlant de lui-même, appelait « une âme toute spéculative ». Fils des marches de l'Est, ayant connu tout jeune les humiliations douloureuses de l'invasion et de l'occupation étrangère, il a toujours rêvé de se mettre « au service de la France » ; il n'a jamais cessé d'ambitionner une vie d'action. A l'inverse de tant d'« intellectuels » pour lesquels l'obligation militaire est la plus insipide et la plus odieuse des corvées, il a été soldat avec délices, et, — il le laisse souvent entendre, — quelques-uns des meilleurs souvenirs de sa jeunesse datent du temps où il servait comme officier de chasseurs alpins. Aussi quelle joie et quelle émotion il éprouve à retrouver sur le front les régiments où il a successivement servi ! Si, à son très vif regret, j'en suis sûr, il ne se reconnaît pas le droit de revêtir son ancien uniforme, on le voit, au bois d'Ailly, « en vrai diable bleu », dit un témoin, avec une prestesse toute juvénile, grimper par une longue échelle jusqu'aux branches supérieures d'un grand chêne, d'où la vue s'étend sur les tranchées ennemies. Visiblement, dans ses fréquentes visites aux combattants, il se plaît parmi les soldats ; il les envie peut-être ; à leur contact, il se purifie des miasmes délétères que l'on respire dans les écœurantes officines de la vie politique, où l'esprit d'intrigue et d'ambition personnelle ne perd jamais ses droits. L'une des grandes douleurs de sa vie, n'en doutons pas, sera l'obligation où il s'est trouvé, par discipline, au moment de la ruée allemande sur Paris, de partir pour Bordeaux avec le Gouvernement. « J'ai bien fini, puisqu'il le faut, s'écrie-t-il avec une sourde amertume, par avoir moi-

même le courage de paraître lâche. » Mais il souffre profondément de paraître tel. Le courage civique a parfois de ces dures exigences, et il ne le cède en rien à la plus haute bravoure militaire.

Une qualité que ses plus violents adversaires n'ont jamais refusée à M. Poincaré, c'est un ardent patriotisme. Pour exprimer ce sentiment qui, invisible ou présent, anime toutes ses pages, il trouve des accents singulièrement touchants et profonds. D'abord, comme il aime sa petite patrie, « sa pauvre et chère Meuse », où il a tous ses souvenirs de famille, et qui va connaître une fois de plus la souillure des armées étrangères! S'il apprend que les Allemands, avec une joie sauvage, du camp des Romains, bombardent Sampigny, sa pensée se reporte tristement au « paisible village où, dit-il, nous avons passé, mes vieux parents, ma femme et moi, des jours si heureux. Temps disparu, temps béni, dont je n'ai pas le droit aujourd'hui, dans le désastre général, d'évoquer, même silencieusement, le mélancolique souvenir. » Et les Allemands ne s'en tiennent pas là : « Dans le petit village de Nubécourt, ils ont forcé la porte close de notre paisible cimetière familial pour inhumer plusieurs de leurs officiers auprès des tombes où mes parents et mes grands-parents dorment sous les pervenches, là même où ma femme et moi, nous irons rejoindre ceux qui nous ont tant aimés. J'ai quelque peine, malgré tout, à détourner ma pensée de ces horreurs. »

« Qu'importent, écrira lui-même M. Poincaré, ces histoires personnelles dans l'immensité du malheur public ? » Si attaché qu'il soit à sa Lorraine natale, il ne perd pas de vue la grande patrie qu'il a pour mission de représenter dans la terrible crise qu'elle traverse. Il aurait si passionnément souhaité que cette cruelle épreuve lui fût épargnée ! Du moins il s'associera du fond du cœur à toutes ses angoisses, et il fera tout ce qui dépendra de lui pour les diminuer et les abrégier. Non content de remplir avec une infatigable activité et une souple autorité les multiples devoirs de ses fonctions officielles, il se créera généreusement toute sorte d'obligations qui ne relèvent que de la conscience individuelle : visites aux blessés dans les hôpitaux ou sur le front, visites aux populations éprouvées par l'inférieur cataclysme, secours aux victimes de la guerre, un peu partout où il y a quelques paroles de pitié, de réconfort ou d'espérance

à prononcer, il se prodigue sans compter ; et ces paroles, il ne les prononce pas toujours, tout au moins telles qu'il voudrait les prononcer, parce que son émotion le paralyse et qu'il veut maîtriser son trouble. « Un chef d'État, écrit-il, n'a pas le droit, dans l'exercice de ses fonctions, d'avoir les yeux humides. »

Mais l'instinct populaire devine la ferveur de son patriotisme et salue en lui le digne symbole de la France éternelle. Quand il rentre de Russie, le 29 juillet 1914, Paris lui fait un accueil inoubliable : « A ma sortie, je suis accueilli par une manifestation grandiose, qui me remue jusqu'aux moelles. Beaucoup de personnes ont les larmes aux yeux, et j'ai peine à refouler les miennes... Jamais je n'ai rien vu de si poignant. Jamais je ne me suis senti aussi bouleversé. Jamais je n'ai eu plus de mal, moralement et physiquement, à tâcher de demeurer impassible. De la grandeur, de la simplicité, de l'enthousiasme, de la gravité, tout contribue à faire de cet accueil quelque chose d'imprévu, d'inimaginable et d'infiniment beau. Voilà la France unie. » Quand on a été l'objet d'une pareille manifestation, on se sent d'avance récompensé de tous les efforts, même les plus douloureux, qu'imposeront les circonstances pour réaliser et pour maintenir, devant l'ennemi, l'union sacrée des volontés et des cœurs. Entre la France maternelle et celui de ses enfants qu'elle a pris pour chef et pour guide, un lien indissoluble, presque mystique, s'est noué pour toujours. « Pour moi, écrit M. Poincaré dans une page bien émouvante, pour moi, si quelque doute m'effleurait, je demanderais simplement à la France de me soutenir et de me reconforter. *Jour et nuit, je la sens présente. Plus elle souffre, plus elle m'apparaît comme un être concret, comme une personne vivante aux traits familiers. Je la vois debout auprès de moi, portant encore au flanc ses blessures de 1870, mais calme, fière, résolue ; et je l'entends qui me dit, d'un ton qui ne souffre pas de réplique : Puisque je t'ai placé moi-même à ce poste et que tu as accepté de l'occuper, c'est à toi de donner l'exemple. Reste là et tiens bon jusqu'au bout. »*

Comme tous les hommes célèbres, M. Poincaré a sa légende. On le représente volontiers dans les petits journaux comme un pur cérébral, jalousement cantonné dans ses conceptions juridiques, tout bardé de syllogismes, formaliste, très peu sen-

sible, et, pour dire le mot, un peu sec. Et l'on voit fort bien ce qui, en lui, a pu faire naître chez de pauvres psychologues cette idée un peu simpliste : son habituelle réserve, la flamme spirituelle qui brille dans son regard, la belle clarté intellectuelle de ses discours. Mais comme la plupart des légendes, cette légende-là est presque le contraire de la vérité. A plus d'un signe, je crois reconnaître que cette méprise, si fréquente, sur sa vraie nature, l'a fait souffrir. Présidant un jour un diner de Lorrains, il disait : « Un observateur superficiel risquera de s'imaginer que les Lorrains sont renfermés et glacés, qu'ils manquent de flamme et de rayonnement. Mais il oubliera les richesses de leur cœur et les fleurs de leur esprit ; il ne saura pas découvrir l'amande sous l'écorce, et il ne comprendra rien d'une âme *qui a la pudeur de ne pas s'étaler*, mais qui est aussi chaude et aussi vibrante que les plus expansives. *Seulement nous brûlons et nous vibrons en dedans*. C'est notre manière, et elle en vaut bien une autre. » C'est presque la paraphrase du joli mot de Jules Ferry, un Lorrain lui aussi, sur lui-même : « Mes roses fleurissent en dedans. » Mais sentez-vous, sous l'observation générale, l'aveu discret et la blessure intime ? Je ne serais point surpris que l'une des raisons qui ont déterminé M. Poincaré à publier ses *Souvenirs*, ce fût son désir de se montrer enfin, une bonne fois, tel qu'il est, dans la vérité profonde de sa riche et complexe personnalité.

Car, à côté de l'homme d'État, de l'orateur éloquent et disert, du grand lettré, du fervent patriote, nous y voyons vivre aussi l'homme de famille qui peut bien se résigner par devoir aux exigences d'une perpétuelle mise en scène, mais qui déteste la représentation officielle, et qui ne se plaît guère que dans son intérieur, parmi les siens et quelques vieux amis. Voyez-le comme il se désole, pris par le Conseil des ministres, de ne pouvoir assister aux obsèques d'un ami de ses parents, « d'autant, ajoute-t-il, qu'il ne pourra point, avant la fin de la guerre, être transporté là-bas, dans l'étroit cimetière où reposent les siens, au pied de la pauvre église où ma grand-mère a si souvent prié, pendant que mon grand-père chassait le loup et le sanglier. De tous les droits que me refusent mes fonctions, *celui d'être moi-même* est assurément celui que je regrette le plus. »

Et je ne résiste pas au plaisir de transcrire cette page

d'une émotion si pénétrante où le nouveau Président de la République évoque la scène de son départ pour l'Élysée, lors de la transmission des pouvoirs présidentiels : « Au moment où le cortège s'ébranlait au son des trompettes, ma mère, qui était venue passer avec moi le commencement de la journée, mais qui n'avait voulu assister à aucune des cérémonies officielles, souleva, pour mieux me voir, le rideau d'une des fenêtres de ma bibliothèque et me jeta un long et tendre regard, où je crus démêler autant de trouble que de fierté maternelle. Elle était restée, comme moi, inconsolable de la mort de mon père, que nous avions perdu en 1911. Elle ne vivait plus que pour ses enfants ; et moi-même, en ce jour où j'étais arraché à la douceur de la vie intime, je n'avais vraiment d'autre ambition que d'être, dans mon nouveau poste, digne des leçons de droiture et de désintéressement qu'elle et lui, ils m'avaient données. » Ah ! qu'il a bien fait, en récrivant ses *Souvenirs*, de ne pas déchirer cette page !

Cette sensibilité toute cordiale, que M. Poincaré réprime d'ordinaire dans ses fonctions publiques avec quelque excès peut-être de scrupule et d'ombrageuse pudeur, il la manifeste à chaque instant, et avec une spontanéité charmante, dans ses *Souvenirs*. M. Doumergue vient-il à s'effacer devant Delcassé avec une bonne grâce et une abnégation exemplaires, « je ne me retiens pas, dit-il, de l'embrasser ». Apprend-il que le général Maunoury vient d'être atteint d'une balle allemande, « je saute, dit-il, en automobile avec le général Duparge et je pars pour Villers-Cotterets » : il trouve le glorieux blessé sommeillant, et, désireux de ne pas troubler son repos, il dépose simplement sur son drap la médaille militaire. « Magnifiques soldats, s'écrie-t-il à ce propos, qui êtes exposés tous les jours à verser votre sang pour le pays, et qui êtes en outre menacés par tant de fléaux ! Comment la France pourra-t-elle jamais vous remercier de votre patriotisme et de votre dévouement ? » Cette guerre effroyable, qu'on l'a si puérilement accusé d'avoir voulue et préparée, avec quelle passion il eût souhaité que nous en fût épargné le sanglant calice ! En 1912 déjà, présidant un Conseil des ministres, il disait : « Alors même que je saurais qu'une guerre dût certainement finir par la victoire de la France, je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour l'empêcher d'éclater, car personne ne peut prévoir les sacrifices

qu'elle nous imposerait et les deuils qu'elle nous coûterait. » Et quand l'inévitable est arrivé, avec quelle tristesse il en envisage les tragiques conséquences! Sans cesse « il pense aux soldats qui tombent sur le champ de bataille ». En vain l'éveil du printemps le sollicite à « un enchantement qui donne l'oubli ». « Mais là-bas, songe-t-il désolé, le canon gronde, les obus pleuvent, le sang coule, des hommes meurent. Le spectacle que j'ai sous les yeux disparaît devant le spectacle lointain, et *plus rien ne m'est doux dans une nature qui me ment.* »

Et le plus qu'il peut il se mêle à la vie de la France en guerre. Ses visites au front lui sont profondément douloureuses : toujours il a quelque peine à se remettre des émotions que lui inspire la vue des morts et des blessés, de toutes ces souffrances stoïquement supportées, de tout ce sang français qui coule intarissablement. A Bordeaux, il va voir les blessés de l'hôpital militaire : « Jamais, écrit-il, aucune démarche présidentielle ne m'a plus profondément ému. Féliciter ces braves gens au nom de la nation, leur exprimer la reconnaissance publique, comme je me sens inférieur à cette tâche et indigne de cet honneur! Mais ils n'ont besoin ni de réconfort, ni d'encouragements. Ils ont tous un moral admirable et brûlent tous de retourner au front. S'ils s'aperçoivent de mon trouble et de ma maladresse, ils ne m'en laissent rien voir; et chacun d'eux trouve un mot touchant pour me témoigner sa gratitude. » Dans une visite au petit coin d'Alsace reconquise, « le maire de Saint-Amarin, écrit-il, veut me parler, mais il est si troublé qu'il n'y parvient pas. Moi-même, je suis contraint de faire sur moi-même un incroyable effort de volonté pour balbutier deux ou trois mots. Je décore deux autres maires désignés par l'autorité militaire. Je me sens, comme eux, incapable de m'exprimer. Nous allons aux écoles... Il y a là une soixantaine de gentilles frimousses alsaciennes, de minois joyeusement éveillés. C'est un spectacle si impressionnant que je fais les réponses les plus embarrassées et les plus sottes aux compliments qui me sont adressés par ces enfants. » Une autre fois, on lui amène une soixantaine de pauvres gens des régions envahies que l'Allemagne a internés, « effroyablement alimentés », et qu'elle vient brusquement de déverser sur la Suisse, et, de là, sur la France. « Ils sont maigres, blêmes, dépendillés », mais tout heureux de se retrouver sur le sol natal.

Émouvante vision : « Mes visiteurs partent, après s'être un peu réconfortés à un buffet modeste, et, lorsque nous les quittons, M<sup>me</sup> Poincaré et moi, nous nous sentons si émus, que nous remontons en hâte, les yeux en larmes, dans nos appartements privés. »

Et je veux terminer sur cette scène qui en dira long à toutes les sensibilités généreuses. Sur la proposition de M. Poincaré, on a décidé de décerner la médaille militaire au général Gouraud, blessé aux Dardanelles et ramené à Paris. Le Président se rend à la maison de santé de la rue Bizet, où il retrouve M. Millerand : « Le général, toujours impassible, se borne à dire : « Pourvu que je puisse remonter à cheval ! » J'épingle à sa chemise la médaille militaire, en lui adressant les félicitations du gouvernement. Il ne s'attendait à rien ; il est profondément surpris ; et son émotion est telle qu'il s'allonge sur son lit, se raidit, ferme les yeux ; sa poitrine se gonfle et, quand il relève les paupières, j'aperçois une larme qui s'échappe. Ce trouble subit d'un homme qui a toujours une telle maîtrise de lui nous remue nous-mêmes jusqu'aux moelles. *Je ne peux pas dire un mot. J'embrasse silencieusement le général qui me remercie avec effusion. Millerand, qu'on fait volontiers passer pour insensible, verse un pleur à la dérobée. »*

M. Poincaré nous conte quelque part que, recevant un jour la visite du « petit père Combes », celui-ci lui aurait dit : « Au fond, je suis un sentimental. » Je ne sais jusqu'à quel point le mot s'applique au triste politicien qui a proscrit moines et moniales et qui a été le néfaste artisan d'une nouvelle révocation de l'édit de Nantes. Mais je crois qu'il s'applique pleinement à l'ancien Président de la République. Et je suis de ceux qui pensent que ce n'est pas là un mince éloge.

On ne saurait conclure sur un livre qui, fort heureusement, n'est point achevé, et qui nous réserve sans doute encore de très belles pages, des enseignements révélateurs et de fortes émotions. L'homme qui l'a écrit a pu commettre des fautes. Mais, jusque dans ces pages de *Souvenirs*, il a noblement représenté et généreusement servi la France, et, pour tout dire, il a bien mérité de la Patrie.

VICTOR GIRAUD.



---

## DOIT-ON RENDRE LES MARBRES D'ELGIN AU PARTHÉNON?

Après un silence de quarante années, des voix s'élèvent à nouveau, par toute l'Europe, demandant qu'on rende à Athènes les « marbres d'Elgin ». Cent vingt-sept ans ont passé depuis que ces marbres, c'est-à-dire les figures qui restent des frontons et des frises du Parthénon, avec l'une des Cariatides de l'Erechtheion et les quatre bas-reliefs du Temple de la Victoire aptère, ont été arrachés de l'Acropole par lord Elgin et apportés à Londres, cent quinze ans depuis que ces chefs-d'œuvre, entreposés d'abord chez l'illustre ambassadeur dans sa maison de Park-Lane, puis à Burlington-House, ont été acquis par le Gouvernement britannique, quatre-vingt-six ans depuis qu'ils ont pris, au *British Museum*, la place d'honneur qu'ils y occupent aujourd'hui. Bien des générations d'Anglais se sont accoutumées à les considérer comme une aussi incontestable propriété que peut l'être Gibraltar et n'en ont pas tiré une moindre vanité. Et voici qu'on leur demande de les rendre. On accuse l'Angleterre de les détenir injustement. On dit que l'œuvre d'art, surtout celle qui fut conçue pour faire partie intégrante d'un monument, ne peut remplir sa mission, détachée de sa demeure, ni sa beauté être pleinement ressentie loin du ciel où elle est née...

Que valent ces raisons? Que s'est-il passé depuis qu'on les a produites, pour la dernière fois et qu'on y a répondu? Y a-t-il un fait nouveau qui rende le droit de l'Angleterre plus précaire, le retour des marbres à l'Acropole plus facile,

leur séjour là-bas moins périlleux, leur présence parmi les ruines mieux en harmonie avec les vœux des artistes et la conscience des nationalités ? C'est le moment de l'examiner.

## I

Et d'abord, après un si long temps écoulé, n'y a-t-il pas prescription ? — « Non, répondent les partisans du retour à l'Acropole ; dès le jour où les demi-dieux, les héros, les centaures, les cavaliers, les canéphores furent arrachés des lumineuses demeures qu'ils avaient animées pendant deux mille ans, les malédictions n'ont jamais cessé de pleuvoir sur le « lord Ravisseur ». Encore aujourd'hui, nous évoquons avec une sympathie émue le chœur plaintif de ces Athéniens, à qui l'on prenait leur vieille gloire, après qu'ils avaient perdu leur liberté. Nous nous les imaginons debout parmi les ruines de l'Acropole, accompagnant de leurs regards et de leurs lamentations le vaisseau du Verrès moderne, le *Mentor*, qui sort lentement du Pirée, souhaitant peut-être, tout pleins qu'ils sont de souvenirs classiques, que devant lui l'île des Angles fuie sur les mers comme autrefois Délos et qu'il soit contraint de la poursuivre toujours sans y jamais aborder, — vœu qui a bien failli se réaliser...

« Ce ne sont point, là, sentiments de commande. Un Anglais, témoin de l'enlèvement, a raconté quelles plaintives exclamations s'étaient échappées de la poitrine des Grecs, présents au « sacrilège », lorsque, pour parvenir à détacher une des métopes, les ouvriers durent briser une partie de la superstructure du Parthénon. Cette rumeur, d'abord impuissante, a grandi avec le xix<sup>e</sup> siècle. Elle s'est répercutée dans toutes les langues, dans tous les musées, au fond de toutes les bibliothèques. Il est rare de feuilleter quelque traité d'archéologie grecque ou quelque bréviaire d'un dévot de Minerve sans entendre l'écho de cette plainte, adouci. Elle a passé dans les sanglantes apostrophes de *Childe Harold* et nul ne peut dire qu'elle ne gronda pas, durant la guerre de l'indépendance hellénique, au cœur de plus d'un héros tombé à Missolonghi... »

Là, là ! répondent les gens rassis du xx<sup>e</sup> siècle, laissons ce pathos romantique aux byroniens altardés en notre siècle pratique et venons au fait. De nos jours, les réclamations

s'inspirent d'un point de vue moins sentimental. Ce n'est plus les dieux dont on déplore l'exil, ni la Grèce dépouillée dont on plaint le veuvage. C'est tout simplement la convenance ou le confort esthétique des fervents de l'art grec dont on prend souci. Les simples touristes demeurent quinauds lorsqu'à Athènes, devant les moulages en plâtre qui noircissent la frise du temple de la Victoire aptère, un gardien ou un guide leur dit : « L'original est à Londres. » Lorsqu'un instant après, ils voient, sur l'exquise tribune des Cariatides, une statue de plâtre noircie par le temps, intruse entre ses sœurs de marbre pur, on leur répète : « L'original est à Londres. » Lorsqu'enfin, soit au musée de l'Acropole, soit devant les frises quasi vides du Parthénon, le guide les avertit que « l'original est à Londres », ils se demandent s'ils n'auraient pas mieux fait de prendre le paquebot, à Douvres, pour aller voir ce qu'il y eut de plus beau jadis dans Athènes, et pour bien connaître l'Acropole, de monter dans l'omnibus de Bloomsbury.

Tout le monde n'est pas touriste, mais quiconque aime la beauté plastique s'intéresse à la conservation de ces marbres où Phidias, dit-on, a mis son empreinte. Or, s'il faut en croire certains Londoniens eux-mêmes, le climat et l'atmosphère de Londres les minent lentement. La fumée et la suie qui y noircissent tous les monuments n'épargnent pas ceux-là. Elles leur ont d'abord fait perdre cette belle couleur dorée qui est « la fleur des marbres antiques », et nuit et jour elles s'introduisent dans les trous qu'ont laissés les bracelets et autres ornements, arrachés et dans les fissures que des accidents ont creusées, — dans ceux, du moins, qui ne sont pas sous verre comme les Panathénées. Il est vrai qu'on les lave et qu'on les essuie de temps en temps, mais alors l'eau descend jusqu'au fond des crevasses et y demeure. Les bonnes gens frémissent en songeant à ce qui surviendrait si, par une nuit d'hiver, soudainement refroidie, cette eau venait à se congeler.

Un sentiment plus subtil que le confort des amateurs et que la sûreté des marbres vient enfin s'y joindre pour réclamer leur retour à la Grèce. L'idée, d'ailleurs toute moderne, que l'œuvre ne se comprend bien et ne s'éprouve pleinement que dans son milieu s'impose à tous aujourd'hui. On se dit que le Parthénon, sans ses figures de marbre, n'est plus qu'un corps

sans âme et les marbres isolés une âme que plus rien n'explique, ni ne soutient. Tels, les saints des portails d'Amiens, de Reims ou de Chartres, s'ils étaient détachés de leurs niches et échelonnés dans la galerie Denon ou le *Jugement dernier* de la Sixtine, découpé en morceaux, comme on a failli faire le *Radeau de la Méduse* et réparti dans des cadres entre divers musées.

Ce n'est pas qu'il s'agisse de restaurer le Parthénon, — ce qui équivaldrait à presque le rebâtir, — ni de hisser les statues sur les frontons écroulés et les bas-reliefs sur les frises ébréchées, comme on a restauré, en 1836, le temple de la Victoire aptère, soigneusement démolir pierre à pierre par les Turcs, — ce qui permit de le reconstruire en suivant la marche inverse. On ne saurait songer à refaire l'édifice ancien, à mettre ce glorieux mutilé entre les mains des architectes, dont les projets de restitution polychrome font frémir. D'autre part, et quoi qu'en ait dit Beulé sur la propriété du soleil de l'Attique à conserver les marbres, il est certain que le Parthénon, en son état actuel, serait un fort mauvais refuge pour assurer l'intégrité de ses anciens hôtes, en l'état où ils sont. Sans parler des étranges déprédations auxquelles se sont livrés longtemps les gardiens placés là pour les prévenir, nous en trouvons, au *British Museum*, un exemple décisif. Deux moulages ont été pris du petit morceau de frise demeuré sur le Temple. Ces deux moulages exposés parallèlement représentent, le premier ces marbres, tels qu'ils étaient en 1801, quand Elgin prit les autres, le second tels qu'ils étaient devenus en 1872. Hélas ! ces marbres ont fait comme les hommes : ils ont vieilli.

Si l'on ne veut pas exposer à de semblables disgrâces les marbres d'Elgin, que veut-on donc ? Simplement ceci : les transporter au musée de l'Acropole, afin qu'ils y puissent jouir à la fois de la sécurité qu'offre un abri clos et surveillé comme à Londres et de la lumière natale que l'Attique seule peut leur rendre. Ces figures ne peuvent plus jouer leur partie dans une symphonie à jamais brisée, soit. Mais il n'est pas indifférent qu'elles apparaissent à des yeux encore pleins des lignes et des colorations du temple qu'elles ont animé de leur présence. Si elles ne sont plus à leur place, elles seront du moins dans leur cadre. On n'aura plus cet étrange spectacle d'une métope dont les deux moitiés sont séparées par quatre mille milles de mer. Et puis, il y a les jeux d'ombre fine et de lumière chaude

que rien au monde ne peut remplacer. Elle baignera leurs restes mutilés comme elle a présidé, — on peut le dire dans toute la rigueur du terme, — à leur naissance. Les artistes qui passeront là, n'auront pas une joie complète : ils auront du moins une impression plus juste et plus forte et des points de confrontation plus faciles. Et cela suffit pour qu'ils soient partisans de la restitution.

Aussi, de l'Illissus à la Tamise, un parti s'est formé peu à peu, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a souhaité voir le peuple anglais rendre ces trésors à leurs anciens possesseurs. Ce parti aurait couru grand risque de ne jamais se grouper et de s'en tenir aux platoniques invocations de Renan, dans sa prière célèbre à Minerve, si du milieu même du peuple intéressé, des voix pressantes n'avaient retenti : « Les marbres en danger ! » Tel a été le premier cri et le second : « Rendons les marbres ! »

## II

Ceux qui le poussaient alors, c'était d'abord Frédéric Harrison, le philosophe, disciple d'Auguste Comte et célèbre pour son infatigable ardeur à dénoncer le péril du Pangermanisme, puis Shaw-Lefèvre, l'ancien ministre des Postes, connu pour les grands travaux qu'il avait fait exécuter à Londres, et Philip Gilbert Hamerton, le critique d'art. Un grand nombre de journaux, notamment l'organe de lord Salisbury et celui de John Morley, menèrent la campagne et accumulèrent les arguments. Comme l'amour-propre britannique invoquait les titres réguliers de propriété, le firman obtenu, le prix payé par le Gouvernement à lord Elgin, l'indifférence des Grecs d'alors, lesquels « ne regardaient les restes du Parthénon que pour tirer des coups de fusil dessus », les nouveaux Philhellènes ont argué de la diversité des temps. Lord Elgin, disaient-ils, a acquis les marbres, non des Grecs, mais des Turcs leurs oppresseurs. Les Grecs, eux, se sont opposés, autant qu'ils l'ont pu, à l'enlèvement de leurs anciens dieux et ne les ont jamais mutilés. Les agents de l'ambassadeur ont enlevé tout ce qui leur a plu, où il leur a plu, sans aucune considération du monument qu'ils dépouillaient. Voilà pour le firman. Quant au prix, comment ose-t-on en parler ? Il est dérisoire

eu égard à la valeur intrinsèque des œuvres comme par rapport aux dépenses énormes faites de sa poche par l'ambassadeur pour amener les dieux grecs jusqu'en Angleterre, malgré les vents acharnés contre eux, *long-reluctant brine...* selon le mot de Byron. Qu'est-ce que 33 000 livres pour toutes ces richesses, dont Canova estimait, déjà de son temps, qu'elles étaient les œuvres des meilleurs artistes qu'il y eût au monde !

Ce n'est pas, entendons-le bien, qu'en 1890 les Anglais partisans du retour à l'Acropole, flétrissent la mémoire de lord Elgin pour sa raffe magnifique, ni qu'ils contestent le bon droit de cette propriété nationale. Le temps a fait son œuvre et mis sa patine. Loin de rééditer à son égard l'épithète de « lord Verrès » qui lui fut autrefois prodiguée, ils proclament que leur compatriote a rendu un grand service à l'Art en soustrayant ces précieux marbres aux fantaisies ottomanes et aux dangers que leur aurait fait encore courir, depuis lui, la guerre de l'Indépendance. « Mais, disent-ils, que les temps sont changés ! La Grèce est aux Grecs. Elle est pleine de musées. L'ordre y règne. Comme elle ne menace personne, elle ne sera plus menacée. On ne verra plus une flotte de guerre venir s'embosser devant le Pirée ni les canons pointés sur le Parthénon. L'indifférence des Hellènes, si elle a jamais existé, a disparu à jamais. L'Acropole est de nouveau, comme du temps de Périclès, la gloire d'Athènes. M. Tricoupis, qui était naguère à la tête des affaires, ne demandait pas mieux que de voir la restitution s'opérer, bien qu'il ne fondât pas grand espoir sur la campagne entreprise. M. Delyanni est dans les mêmes dispositions. Nul doute que le pays tout entier soit en fête le jour où, sur l'initiative d'un Comité international, l'Angleterre, le Danemark et la France, — qui abandonnerait bien son morceau de frise, sa métope et sa tête de Lapithe et peut-être même sa tête de la Victoire pour le plaisir de voir Albion rendre gorge, — l'Allemagne enfin, viendraient lui restituer ses dépouilles. » Ainsi parlait-on, il y a quarante ans.

Pour fortes que fussent ces raisons, elles ne persuadèrent pas tout le monde. Si le principe de la restitution était admis, où s'arrêterait-on dans cette voie ? Que font, à Munich, les marbres d'Égine ? La France n'a pas tout rendu en 1815... S'il fallait ne garder dans les musées que les richesses acquises légi-

timement, qu'advierait-il des plus belles collections de l'Europe? Aussi, tandis que les enthousiastes, comme Frédéric Harrison, réclamaient hautement le généreux abandon de tous les marbres, d'autres comme George N. Curzon cherchaient un moyen terme, distinguant entre les figures qui pourraient reprendre leur place *in situ ipso antiquo*, et celles qui ne quitteraient un musée de Londres que pour entrer dans un musée d'Athènes. « Les premières, disaient-ils, peuvent être rendues, car à Londres elles perdent beaucoup de leur prestige et de leur raison d'être, qu'elles recouvreraient si on les réintégrait dans leurs architectures natales. Quant aux autres, pourquoi les déplacer, puisqu'on ne veut pas pousser la restauration jusqu'au bout et qu'on les déposera au musée de l'Acropole sans les hisser jusqu'au Parthénon? Le gain esthétique sera nul et pour une paire d'yeux qui pourra les contempler là-bas, mille eussent pu les admirer au *British Museum*. Restituons donc la Cariatide, qu'on ne copie, d'ailleurs, jamais au Musée et qui sera replacée avec ses sœurs dans la tribune des jeunes filles au temple de l'Erechtheion. Restituons les frises de la Victoire aptère qu'on remettra dans la place laissée vide *in situ ipso antiquo*. Ces membres peuvent être rattachés au corps et reprendre vie : opérons ce miracle. Mais gardons les statues colossales des frontons du Parthénon, ses frises et ses métopes. Et même, en échange de l'abandon que nous ferions d'une partie de ces richesses, ne pourrions-nous pas demander au gouvernement hellénique les morceaux de marbre qui nous manquent, çà et là, dans nos frises, et que de récentes fouilles ont fait découvrir? Il y aurait là un petit troc qui tournerait en fin de compte à notre avantage. »

Cette solution pratique du problème sembla sourire un instant, à l'homme de la rue. Il est parfaitement insensible à la beauté des marbres de Phidias, et il vit et il meurt sans les avoir jamais été voir, mais il est bien aise et fier que l'Empire britannique possède quelque chose d'unique au monde. Toutefois, même sous cette forme de troc, le cri : « Rendez les marbres! » irritait trop le chauvinisme des gardiens du trésor et le monde officiel des arts pour qu'on pût en attendre autre chose qu'une belle soutenance de thèse. Et, dès lors, il était évident que le débat durerait longtemps encore entre les tenants de la Reine des Mers et ceux d'Athénés, comme cette dis-



pute entre Neptune et Minerve, à propos de la ville d'Athènes, qui occupait jadis le fronton occidental du Parthénon.

## III

Il dure encore, puisque nous voici revenus au point exact où les Harrison et les John Morley l'avaient laissé. Non seulement les nouveaux protagonistes du retour à l'Acropole, qui cette fois se recrutent hors de la Grande-Bretagne, n'apportent pas d'éléments nouveaux à la question, mais il semble qu'ils aient oublié les anciens.

L'histoire du Parthénon est bien connue. Pourtant l'on raisonne comme si on ne la connaissait pas. On se figure lord Elgin débarquant brusquement au Pirée avec une troupe de corsaires, montant sur l'Acropole et arrachant, au milieu d'une foule éplorée et impuissante, des beautés jusque-là respectées, — quelque chose comme l'enlèvement d'un couvent de nonnes, sur la côte méditerranéenne, par les barbaresques d'Alger... Tout au plus, consent-on que ces beautés fussent exposées au péril qui les menace toutes, la vieillesse, mais une vieillesse heureuse, paisible, le *Tempus edax rerum* faisant lentement son œuvre sur des pierres dont l'épiderme n'a pas été rongé. Hélas ! la vérité est tout autre. Le véritable ennemi des choses créées par l'homme, c'est l'homme même. D'abord, par piété. Les chrétiens ont commencé par consacrer le séjour de Pallas Athéné à la Vierge Marie, et, pour lui donner l'aspect d'une église chrétienne, il a bien fallu la bouleverser un peu. Puis les Turcs en ont fait une mosquée, et ce fut pire. Durant le règne du Prophète, les figures des dieux de l'Olympe tolérés par les chrétiens, encore imbus de l'humanisme hellénique, furent désignées à la haine des vrais croyants. Et les Polyeuctes de l'Islam durèrent bien plus longtemps que ceux du Christ. Encore en plein xvii<sup>e</sup> siècle, dans une dépêche d'Athènes, le 17 décembre 1674, le marquis de Nointel, ambassadeur de Louis XIV auprès de la Porte, suggère que le roi de France devrait bien prendre les marbres du Parthénon et les mettre « dans ses cabinets ou galleries. Ils y seraient à l'abri de l'injure et des affronts qui leur sont faits par les Turcs qui, pour éviter une idolâtrie imaginaire, croient faire œuvre méritoire en leur arrachant le nez ou toute autre partie. » Car le

fanatisme religieux a détruit peut-être autant de chefs-d'œuvre que la foi en a créé.

Ensuite, le sens utilitaire. Les chrétiens, maîtres d'Athènes, ne virent dans l'Acropole que ce qu'elle était, en effet, à l'origine : une citadelle, et y bâtirent cette immense Tour des Francs disparue seulement en 1875 et qui écrasait tout de sa masse. Les Turcs, à leur tour, en firent une forteresse. Quand ils se virent assiégés par les Vénitiens en 1687, et Athènes prise par les troupes de Morosini et de Kœnigsmark, les batteries chrétiennes installées sur le Lycabette, ils se retranchèrent dans le Parthénon, comme dans le « réduit ». Leur poudrière même y était installée jusqu'au jour, — ce fut le 26 septembre 1687, — où une bombe adroitement dirigée par un officier allemand, vint tomber sur ce volcan. L'explosion fut si forte que les débris du temple furent projetés jusque sur le camp des assiégeurs. Le Parthénon fut coupé en deux.

A la vérité, les vainqueurs, lorsqu'ils pénétrèrent sur l'Acropole et eurent le loisir de considérer leur œuvre, ressentirent quelque stupeur à la vue des dieux brisés. Quelque chose comme un remords peut-être... Mais la forme que prit ce remords fut aussi désastreuse que le crime. Trouvant qu'il était bien dommage de laisser aux Turcs de si beaux marbres, ils se mirent en devoir de les emporter à Venise, — notamment les chevaux du fronton ouest attelés au char d'Athéné. Malheureusement, leurs convoyeurs étaient moins adroits que leurs canonniers. Ils laissèrent choir sur les rochers de l'Acropole cette cavalerie céleste, — admirable, si nous en jugeons par le peu qui reste des autres attelages, par exemple, la tête de cheval du char de Séléné, conservée au *British Museum*. Ils furent plus heureux avec les lions de marbre qui ornaient le Pirée : ils purent les amener jusqu'à Venise, et la ville de Carpaccio, de Giorgione et de Titien fit du destructeur du Parthénon un doge et dans la salle du Conseil des Dix, lui dédia cette inscription : FRANCISCO MAUROGENO PELOPONNESIACO ADHUC VIVENTI SENATUS.

Après cela, pourquoi la France n'aurait-elle pas fait valoir ses droits au pillage de l'Acropole, ou, si l'on veut, à la préservation de sa beauté ? Elle n'y manqua pas ; et c'est à quoi nous devons la métope de la Centauromachie et le fragment de frise des Panathénées, aujourd'hui au Louvre. Par eux, nous aper-

cevons, comme par la fente d'un rideau, et noyé dans un brouillard qui efface un peu les lignes, ce que fut cette longue procession de jeunes filles, en l'honneur de leur déesse tutélaire et cette lutte de monstres.

En effet, juste un siècle après l'attentat de Morosini, le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, chargeait son vice-consul à Athènes, Fauvel, de tirer du Parthénon tout ce qu'il pourrait pour le mettre à l'abri, en France. On détacha des frises du Parthénon cette métope et cette plaque et on les descendit. Mais on s'y prit si mal que la poulie cassa et le marbre fut brisé, — ce qui permit plus tard de dire que Fauvel s'était borné à recueillir des débris déjà gisant à terre... On rejoignit les morceaux vaille que vaille sans pouvoir effacer les traces accusatrices du rapt, laissées par le frottement des cordes, et l'on envoya le tout à Marseille. Les péripéties du voyage sont obscures. Pour une raison inconnue, il semble que certaines têtes des Panathénées restèrent en souffrance à Marseille, car douze ou treize ans plus tard, le ministre de l'Intérieur Chaptal dut les y faire chercher. Malgré toutes ces disgrâces, Fauvel demeuré à Athènes pendant la Révolution songeait à de nouvelles mesures de « conservation ». Les succès de Bonaparte en Égypte et le prestige du nom français auprès de la Porte les eussent rendues peut-être plus faciles, lorsque lord Elgin parut.

C'était l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Il arrivait, en 1799, avec une équipe d'architectes, de dessinateurs et de modelleurs, *formatori*, recrutés en Italie, sur les instances de l'architecte anglais Harrison et d'après les indications du célèbre amateur d'art antique, sir William Hamilton, alors en Sicile. Tout ce monde suppliait le « noble lord » de ne pas laisser détruire ce qui restait de l'Acropole sans en conserver au moins quelque souvenir. Il avait tenté d'intéresser à cette œuvre le Gouvernement anglais, mais Pitt serré d'argent refusait les moindres subsides. C'est donc à ses frais qu'il tenta l'entreprise. Songeait-il dès lors à opérer une raffe gigantesque? C'est peu probable. A quoi lui eût-il servi, en ce cas, d'amener de si loin dessinateurs et modelleurs? Ce sont des ingénieurs qu'il eût fallu...

En tout cas, pendant neuf mois, il ne fut pas question d'enlever les marbres du Parthénon, ni d'ailleurs. On n'obtint

même pas de la Porte la permission d'en prendre des moulages. Tout au plus pouvait-on les dessiner, d'en bas, et encore les autorités locales déployaient tant d'ingéniosité à susciter des obstacles, que le simple accès à l'Acropole coûtait aux artistes un baschich de cinq livres sterling par jour. Le chef de la mission, le peintre napolitain don Tito Lusieri, se désespérait, lorsque tout d'un coup, l'influence française ayant baissé en Orient, la Porte s'avisa qu'on pouvait sans danger permettre aux Anglais de dresser des échafaudages tout le long du temple et de mouler les frises. Mais le pacha d'Athènes arguant de ses responsabilités pour mettre de nouvelles entraves, lord Elgin se résolut à venir lui-même, sur place, juger de la situation et, dans son cœur, le sacrilège fut décidé.

En eut-il conscience et prévint-il que son nom, un jour exécré, servirait à désigner un crime nouveau : le crime d'*elginisme* ? Il put croire, au contraire, qu'il serait béni, d'âge en âge, pour avoir sauvé ce qui restait de Phidias. Aujourd'hui, le culte du passé a grandi, le dogme du milieu est né, le respect des beautés infirmes et mutilées a tourné à la hantise. Nous avons vu le plus grand des statuaires contemporains faire des projets de ruines, ou comme disait Anatole France, « collaborer avec la catastrophe ». Et sans doute ces scrupules modernes sont louables. Mais si nous les imaginons répandus dans les siècles qui nous ont précédés, nous ne comprendrons jamais rien aux faits et gestes de qui a aimé l'Art autrefois et a voulu le défendre. L'impiété que nous reprochons aux Choiseul-Gouffier et aux Elgin était celle de tout le monde à leur époque. Et s'ils différaient de tout le monde en un point, c'est précisément sur le point où nous aurions agi comme eux, si nous avions été à leur place. On a fondé, au **xx<sup>e</sup>** siècle, une foule de ligues destinées à protéger l'œuvre du passé, *Amis* de ceci ou *Amis* de cela, et des « Sauvegardes de l'Art »... Eh bien ! qu'auraient fait les « Amis du Parthénon » en 1801 ? Telle est la question que pourrait bien nous poser lord Elgin, s'il était là... Et que répondrions-nous ?

#### IV

Nous sommes en 1801. Le Turc règne. L'Acropole est un fortin et le Parthénon une caserne. Des colonnes des Pro-

pylées on a fait des fascines pour les batteries. Depuis des siècles, la cupidité des conquérants a brisé les poignets, les couds, les mains pour arracher les bracelets, les colliers, les rênes, les mors, les filets de métal précieux qui étaient scellés dans la pierre et l'eau séjourne dans les trous béants. Les morceaux de sculpture qu'on peut détacher à coups de marteau s'en vont, pièce à pièce, sous les bras des visiteurs, en échange d'un baschich. On grignote le Parthénon. Rien de l'aspect ancien ne subsiste : la moitié est enterrée et ce qui reste debout est offusqué par les bâtisses des Chrétiens ou des Musulmans : la Tour des Francs domine le temple et la maison des janissaires obstrue le portique. On raconte que dans les fondations de cette caserne, sont nichés quelques-uns des chefs-d'œuvre descendus des frontons : ils y sont en effet, c'est de là qu'on retirera l'admirable Victoire. Plus loin, au temple de la Victoire aptère, le seul fragment de la frise qui ait échappé aux ravages des Barbares, le combat des Perses et des Athéniens, est maçonné dans le mur d'une poudrière, le plus beau morceau tout à fait au bas du mur.

Dans la cour de la maison du consul anglais, la fontaine est décorée d'un bas-relief représentant des Bacchantes dans la manière étrusque. Plus loin, git un quadrigé et une Victoire voltigeant au-dessus d'un conducteur de chars, sans doute un ex-voto pour quelque victoire aux jeux olympiques. Dans un couvent du nom de Daphné, à moitié chemin entre Athènes et Eleusis, ce sont des fragments d'un temple ionique de Vénus qui se dérobent aux regards indignés des Chrétiens et des Turcs. Cent autres nobles œuvres éparses dans la région sont astreintes à des travaux serviles.

Du moins, celles-là sont sauvées. Toutes n'ont pas eu cette chance. Aux visiteurs, le propriétaire turc montre, avec une jubilation rofonde, que des statues grecques autrefois à cette place ont servi de mortier pour le mur d'enceinte. La destruction se poursuit et même se précipite. Quand une fois le toit manque, les corniches sont ébréchées, l'eau pénétrée dans les crevasses, l'épiderme de la pierre rongé : une année vaut un siècle. Pour en juger, lord Elgin n'a pas besoin d'imaginer ce qui devait être : il le sait. Il possède les dessins relevés à différentes époques par les artistes venus pour admirer le Parthénon. Carrey, peintre flamand, au service du marquis de

Nointel, lui montre, quoique dans le détail son tracé ne soit pas toujours très sûr, ce qu'on voyait encore en 1674. Les artistes anglais Dalton, Stuart et Revett lui montrent ce qui restait encore, en 1749. En les comparant avec les originaux, il s'aperçoit que, depuis un demi-siècle, nombre de figures ont disparu. Que faire pour sauver ce qui reste? — Ce que M. de Nointel sollicitait du grand Roi en 1774, ce que Morosini et Kœnigsmark ont tenté en 1688, ce que M. de Choiseul-Gouffier a fait en 1787 : seulement le faire mieux.

Voilà ce que répètent journellement à lord Elgin le chapelain de l'ambassade, le docteur Philippe Hunt, qui dirige les recherches sur place, avec Tito Lusieri et les artistes qu'il emploie. Il se décide. Il exerce une forte pression sur la Porte, et c'est alors qu'il obtient du sultan le fameux firman tant de fois invoqué pour légitimer l'enlèvement des marbres du Parthénon. Que dit donc, au juste, ce firman? Voici : il donne toute liberté aux travailleurs « d'aller et de venir en dehors et dans la citadelle d'Athènes ou de fixer des échafaudages autour de l'ancien temple des idoles ou de mouler avec du plâtre les ornements et figures visibles qui y sont ou de mesurer les fragments et vestiges des édifices ruinés, ou de creuser, lorsqu'ils le trouvent nécessaire, sous les fondations en recherchant les assises parmi les débris ». Enfin, il est ordonné « qu'ils ne soient pas inquiétés et que nul ne s'immisce dans leurs échafaudages ou outils, ni les empêche de prendre quelques morceaux de pierre (*qualche pezzi di pietra*) contenant inscriptions ou figures ».

Armé de ce texte, le docteur Hunt s'en alla trouver le pacha d'Athènes et, à la lueur de quelques beaux lustres venus de Londres, dont il le pria d'accepter l'hommage avec des fusils de grand prix venus des manufactures anglaises, il lui démontra que le firman l'autorisait à descendre une métope du Parthénon. Le pacha en convint et Hunt, pour la mieux mettre à l'abri, non seulement la fit descendre, mais la fit charger sur un bateau et expédier en Angleterre. « La facilité avec laquelle cela avait été obtenu, dit-il lui-même, engagea lord Elgin à demander la permission de faire descendre d'autres groupes du Parthénon, ce qu'il fit grandement, non seulement pour le Parthénon, mais aussi pour d'autres édifices de l'Acropole. »

« Grandement » est le mot. C'est quinze métopes et cinquante-six plaques de la frise qu'on tira du Parthénon, avec presque toutes les figures des frontons, puis une des Cariatides de l'Erechtheion, quatre plaques de la frise du temple de la Victoire aptère et cent morceaux de pierre avec inscriptions. Trois ou quatre cents hommes, pendant un an, y besognèrent. Cela n'alla point sans dommage. L'arrachage de certaines métopes et l'enlèvement de la statue de l'Erechtheion écornèrent l'architecture des deux temples. A l'embarquement, la tête d'un des Lapithes tomba dans la mer, où elle demeura plus d'un demi-siècle en proie aux sucoirs des éponges perforantes : c'est celle que nous possédons au Louvre. Une longue suite d'avatars, attendait les autres. Le brick anglais où ils étaient chargés, le *Mentor*, ne put dépasser l'île de Cerigo : il se jeta sur un rocher, dès l'entrée du port et coula. Il fallut des plongeurs pour ramener à la surface de l'eau les marbres noyés et deux frégates pour tenter le renflouement du naufragé.

Pendant ce temps, le reste des dépouilles du Parthénon, demeuré en partance à Athènes, était séquestré par les Turcs alors en guerre avec l'Angleterre et saisi par les Français pour être transporté à Paris. Lord Elgin lui-même, en route pour Londres, était fait prisonnier par les Français et emmené à Paris, puis, sur une dénonciation venue d'Athènes, incarcéré à Melun. Comme alors Napoléon triomphait sur tout le continent, la Porte déclara qu'elle n'avait jamais autorisé les Anglais à rien emporter. Mais la Fortune ayant tourné encore une fois, en 1812, elle trouva bon que lord Elgin fit venir les derniers marbres restés sur l'Acropole. L'exode recommença donc en dépit de Fauvel, toujours accroché au terrain avec le courage du désespoir et obstiné à mettre des bâtons dans les roues, au propre comme au figuré, des charrettes chargées de ces trésors. Mais lord Elgin finit par l'emporter et, peu à peu, presque tout son butin aborda aux ports d'Angleterre.

Ses tribulations, toutefois, étaient loin de leur fin. Poseidon était sans doute apaisé et aussi les dieux de la guerre, mais Apollon le poursuivait encore de sa rancune. Alors qu'il rentrait dans ses foyers, après tant de maux comme Ulysse, mais, comme Ulysse aussi, apportant à sa patrie d'innombrables trésors, il s'attendait à une réception enthousiaste. Point du tout. La critique l'accueillit en ricanant. « Vous avez perdu



votre peine, mon lord Elgin », lui cria Payne Knight, devant vingt personnes, au premier dîner où il le rencontra; « vos marbres sont surfaits. Ils ne sont pas grecs : ils sont romains, du temps d'Hadrien. » La Société des *Dilettanti* avait déjà déclaré : « Ce sont simplement des sculptures architecturales exécutées d'après les dessins de Phidias et sous sa direction, probablement par des ouvriers qu'on peut à peine ranger parmi les artistes. Ils sont évidemment l'œuvre de différentes personnes dont quelques-unes n'auraient pas été considérées comme des artistes, même dans un âge beaucoup moins cultivé et difficile. » Aussi le Gouvernement anglais, bien loin de se solidariser avec son ambassadeur, refusait de leur donner un asile. Les dieux errants, comme Ulysse loin de sa patrie, cherchèrent d'abord un refuge chez la duchesse de Portland, puis à Richmond Gardens, puis à Park-Lane, dans un appartement sale et humide appartenant à lord Elgin lui-même, enfin à Burlington-House, sous des hangars, pauvres stropiats culs-de-jatte, manchots ou décapités dédaignés de toute la Grande-Bretagne, poursuivis par le sarcasme des amateurs et la malédiction des poètes.

C'est de l'étranger que vint leur salut. Visconti, directeur du musée Napoléon, le Prince royal Louis de Bavière, pieux gardien des marbres d'Égine à Munich, Canova, le plus fameux élève, alors, de l'Antiquité, accouraient à Londres, dès la paix conclue entre l'Angleterre et la France, et demeuraient pétrifiés d'admiration devant les résultats du sacrilège. « C'est plus beau que l'Apollon du Belvédère ! » s'écriait Canova, — ce qui, à son époque, constituait le suprême éloge, — et il ajoutait, ce qui fait honneur à sa compréhension, qu'il regrettait de n'avoir pas connu et étudié ces marbres dans sa jeunesse. Et Goethe, édifié par les moulages qui commençaient à courir l'Europe, se déclarait heureux d'avoir vécu assez pour voir cet événement s'accomplir. Bien plus, il voulait qu'à l'avenir tout sculpteur allemand pût aller au *British Museum* étudier l'œuvre de Phidias. Pourquoi au *British Museum*? C'est qu'entre temps et après dix-sept années de naufrages et de pérégrinations, de captivités et d'outrages, les marbres d'Elgin avaient enfin trouvé un asile. Le Parlement britannique, cédant à la poussée de l'opinion européenne, consentait, non sans de longs débats, à les acquérir. La somme

donnée au « Ravisseur » ne couvrirait pas la moitié de celle qu'il avait dépensée, si l'on comptait aussi les intérêts. On ne l'en accusa pas moins de cupidité; on le compara aux plus fameux pillards et concussionnaires de l'histoire. On assimila même son agent, Tito Lusieri, au peintre grec qui avait aidé Verrès dans ses déprédations en Sicile. On se répétait les apostrophes de Byron à ce compatriote coupable :

*To rive what Goth, and Turk, and Time hath spared* (1)

et ainsi se formait la légende qui nous représente Elgin comme une sorte d'iconoclaste d'abord, puis de Hudson Lowe, geôlier impitoyable des dieux. Car, d'un bout à l'autre de cette histoire, ce sont les Anglais eux-mêmes qui ont élevé contre l'*elginisme* les protestations les plus passionnées. Et c'est eux encore, il y a quarante ans, qui ont les premiers saisi l'opinion universelle de cette question : restituer à l'Acropole les marbres du *British Museum*.

Depuis lors, quels sont donc les faits et les idées qui ont pu lui donner un aspect inconnu?

## V

Le seul fait nouveau, c'est la guerre. Elle a fait des ruines qu'on n'aurait jamais crues possibles, quand on maudissait lord Elgin d'avoir mis à l'abri celles du Parthénon; elle a jonché le sol de figures qui avaient enchanté nos pères, durant des siècles, au seuil d'un temple chrétien; elle a balayé nos illusions. Car les obus n'ont pas atteint que des pierres. Ce n'est pas seulement le mystérieux sourire, un peu pointu, de l'ange gardien de Saint Nicaise, ni le calme confiant de la Reine de Saba, que les produits de M. Krupp ont effacés de notre horizon : c'est le rêve que dans le monde moderne civilisé, cultivé, instruit du passé, dévot de l'art, le patrimoine esthétique de l'humanité serait à l'abri des attentats de l'homme. « Je ne sais pas lire », répondait l'anarchiste aux mains noires de poudre, devant la bibliothèque qu'il avait brûlée. Et cela paraissait décisif. Hélas! on ferait une bibliothèque entière avec les savantes archéologies compilées

(1) Abîmer ce que le Goth, le Turc et le Temps avait épargné.

par les vandales modernes. C'est au nom de la *Kultur* que le nouveau Parthénon a été bombardé par les nouveaux Kœnigsmark et les nouveaux Morosini. Une menace plane toujours sur la beauté. Un navire de guerre porte le nom de l'auteur de la *Prière sur l'Acropole*, et nul ne peut dire que jamais un de ces oiseaux géants qui devaient, selon Victor Hugo, abolir « la loi de fer, la loi de sang, en passant dans les cieux comme une fanfare », ne laissera pas tomber sur le rocher de Pallas Athéné, une bombe échappée aux mains de l'auteur de quelque *Geschichte der griechischen Plastik*... Durant ce temps-là, les marbres d'Elgin, s'ils demeurent à Londres et s'ils sont profondément enfoncés dans des souterrains, comme ils le furent pendant la guerre, resteront hors de la portée des Barbares.

Le fait nouveau, dans l'ordre matériel, n'est donc pas favorable au retour à l'Acropole. L'état d'esprit contemporain l'est-il davantage? Oui, si l'on considère le goût qu'on a pour « l'Art en place et à sa place », et le désir d'éprouver l'émotion qu'a ressentie et voulu nous transmettre l'artiste là même où elle est née. Depuis les lignes parues, ici même, sur ce sujet (1), le sentiment que l'œuvre d'art est une fleur qui doit se respirer sur sa tige n'a fait que grandir. Pour le satisfaire, le don d'ubiquité que nous apportent les engins de la science moderne n'a fait que se répandre. Mais s'il s'agit des projets de « restitution » historique et de « restauration » artistique proposés pour donner à l'Acropole une jeunesse nouvelle, jamais l'opinion n'y fut plus opposée. Et elle a raison de l'être.

Restituer le Parthénon tel qu'il était, mais à quel moment? Lors des dessins de Carrey, ou lors des dessins de Dalton, ou lors des moulages d'Elgin? A quel point de sa conservation, ou plutôt de sa ruine, s'arrêter pour se livrer aux fantaisies d'un Piranèse ou d'un Hubert Robert? Ruines pour ruines, vaut-il pas mieux garder celles que nous voyons aujourd'hui, ces bouts de temples que René Ménard a interprétés, en de poignantes visions, que M. Frédéric Boissonnas a reproduits en de modestes mais admirables mementos, par la photographie?

Est-ce le Parthénon de Périclès qu'on veut nous rendre, tel qu'il était au beau temps des Panathénées, tout rutilant de

(1) Voir dans la *Revue* du 1<sup>er</sup> novembre 1899: *les Prisons de l'art*.

peintures, de parures et d'or, avec ses centaines de figures colorées en rose, sur fond bleu, les cheveux dorés, les ornements jaunes safran, les vagues de Neptune bleues et le métal des bracelets, des colliers, des insignes de dignité, des rênes, des mors et des filets des chevaux étincelant au soleil de l'Attique? Car voilà ce qu'ont voulu et vu les Grecs, ces parfaits juges de la Beauté, au dire des historiens, et lequel d'entre nous voudrait aujourd'hui effacer le ton des marbres de Phidias, tel que la patine l'a fait, pour « restituer » sur l'Acropole cette gigantesque image d'Épinal?

Veut-on remettre des mains et des pieds au Thésée, des mains à la Cariatide, des têtes et des mains aux Parques, à Demeter, à Perséphone, à Iris messagère des Dieux? Veut-on refaire aux Lapithes et aux Centaures toutes leurs têtes brisées et martelées avec une pieuse sollicitude par les dévots chrétiens ou turcs? Lord Elgin, lui-même, n'y a pas touché. Quoique, de son temps, dans tous les musées du monde, on se livrât au *puzzle* ingénieux de la « restauration », il a suivi le conseil de Canova et arrêté prudemment la main des embellisseurs. Certes, on pourra de nos jours recomposer avec ces débris, si on les replace jamais sur le Parthénon, un concert de formes et de couleurs encore harmonieux, mais ce sera une harmonie toute nouvelle voulue par nous et non pas du tout celle qui fut conçue par les Grecs.

Il faut donc l'avouer : la réunion serait aujourd'hui quelque chose d'aussi artificiel que la séparation. Si la sagesse antique a dit vrai, si « nous ne descendons jamais deux fois dans le même fleuve », est-il possible que l'humanité, après tant de siècles, remonte encore une fois sur la même Acropole? Les dieux sont mutilés, le Temple est en ruines, les foules adoratrices ont disparu. Leur beauté n'a pas moins d'admirateurs que jadis, elle en a peut-être plus encore, mais ils sont répandus sur toute la surface de la terre et les plus fervents ne sont pas là. C'est de partout et même des pays barbares que monte maintenant vers Hélios, Thésée, Minerve, Poseidon, l'encens des serveurs esthétiques et non de la cité jadis à leurs pieds.

Même les types vivants qui ont servi de modèles, où sont-ils? En trouve-t-on plus souvent autour des Propylées qu'en aucun autre lieu de la côte méditerranéenne? Le touriste

qui croise, dans les montagnes du Péloponèse, quelque berger semblable à un cavalier du Parthénon, est tout heureux de pouvoir dire : en voilà un ! Il y a longtemps que Taine l'a vu : les visages qui reflètent quelque chose du calme parfait, de l'équilibre athlétique et de la beauté régulière dite « grecque », sont les visages anglo-saxons. Et c'est aussi les peuples anglo-saxons qui ont le mieux reproduit, dans les temps modernes, le grand trait du Grec antique : le sens de la gloire sportive. S'il est au monde un lieu où les vainqueurs des jeux soient acclamés depuis cent ans comme jamais ils ne l'avaient été depuis l'Antiquité, ce n'est pas Athènes, c'est Londres.

Les glorieux mutilés du *British Museum*, s'ils rentraient à l'Acropole, n'y retrouveraient plus rien de leur jeunesse, pas plus que les êtres blessés par la vie, usés par le temps, ne la retrouvent en retournant dans la maison de leur enfance. Et surtout, ils n'y retrouveraient pas la jeunesse du monde. Tout ce qui reste de la Grèce d'autrefois, c'est le profil de ses montagnes, la clarté de ses horizons, la couleur de sa lumière : — la Nature enfin. Mais la Nature est insensible et indifférente au retour des Dieux comme au retour des hommes. Si, quelque jour, on rend au Parthénon les marbres d'Elgin, n'espérons pas les voir revivre d'une nouvelle vie au toucher du sol natal.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

---

# LETTRES A GRIMM

## ET A MADAME D'ÉPINAY

Nous avons déjà eu l'occasion de dire ici même (1) comment, à la mort de Diderot, sa fille, M<sup>me</sup> de Vandeuil, avait eu soin de conserver par devers elle tous les manuscrits de son père en sa possession, tandis qu'elle n'envoyait à Catherine II qu'une collection de copies plus ou moins déformées. Il ne se trouve donc pas, au moins de cette provenance, de manuscrits de Diderot à la Bibliothèque publique de l'État à Léninegrad.

Le « petit trésor », — M<sup>me</sup> de Vandeuil nommait ainsi les manuscrits de son père conservés par elle, — fut, pieusement, mais jalousement, retenu pendant près d'un siècle et demi par la famille des descendants de Diderot au château, devenu célèbre et mystérieux par là même, d'Orquevaux en Haute-Marne, non loin de la ville natale de l'encyclopédiste. En raison même du secret où étaient gardés ces papiers, les suppositions les plus fantaisistes se donnèrent libre cours, exagérant et diminuant à la fois l'importance desdites archives.

Afin de satisfaire, plus rapidement que ne le permettent les publications toujours longues malgré nous à voir le jour, les vives curiosités que suscita la découverte des manuscrits de Diderot, nous organisâmes à la Bibliothèque de la Chambre des députés, en mai 1929, une exposition des plus importants de ces manuscrits, de ceux que l'on croyait jusqu'ici perdus ou dont on ignorait même l'existence. Une précieuse collaboration nous permit alors de les placer à côté du célèbre manuscrit des *Confessions*, offert à la Convention par Thérèse Le Vasseur, unissant ainsi, dans une réconciliation posthume,

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> mars 1929.

ces deux esprits dont la discorde est inscrite dans le temps, les « inconciliables », Jean-Jacques et Diderot.

Parmi les manuscrits exposés, on put voir celui de l'*Entretien entre d'Alembert et Diderot*, suivi du *Rêve de d'Alembert*, que Diderot s'était vanté d'avoir brûlé pour satisfaire au désir de M<sup>me</sup> de Lespinasse, celui de *la Religieuse*, qui ne fut vraisemblablement jamais publiée d'après l'original, celui de la *Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme* que le savant Maurice Tourneux croyait à jamais perdu, et celui d'*Est-il bon, est-il méchant?* On put voir aussi quelques lettres et billets qui se rattachent à l'abondante correspondance inédite, retenue jusqu'à ce jour dans les archives d'Orquevaux.

Deux volumes entièrement inédits de lettres, émanant de l'encyclopédiste, et dont la publication suivra celle des trois tomes que forment aujourd'hui les *Lettres à Sophie Volland*, présenteront un intérêt de premier ordre, tant pour l'histoire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle que pour l'idée que l'on se fait de Diderot. Tout porte à croire que, dans l'esprit même de Diderot, qui éprouvait pour la postérité le même respect que d'autres pour l'immortalité de l'âme, la plus grande part de cette correspondance rejoignait cette œuvre posthume, où il mit le meilleur de son génie. Elle exprime en outre ce qu'un art dispersé et une pensée souvent hâtive nous dérobent. Enfin elle jette une lumière tardive sur l'une des biographies les plus ignorées encore de notre histoire littéraire.

C'est ainsi que nous pourrions rassembler, dans un premier volume, quatre-vingts lettres inédites de Diderot à Grimm et vingt-deux à M<sup>me</sup> d'Épinay; les premières, de longues épîtres parfois fiévreuses, s'étendent de 1759 à 1780; les secondes, souvent de courts billets intimes, de 1759 à 1774. Elles constituent un bien curieux document sur les dernières années de l'ancien régime, et sur cette vie à trois, sur laquelle plane par instants l'ombre de Rousseau, qui venait en 1759 de céder sa place à Grimm auprès de M<sup>me</sup> d'Épinay, et où chaque personnage évolue, joue son rôle, réagit distinctement.

Rappelons brièvement l'histoire de ces relations.

Durant la détention de Diderot à Vincennes, Rousseau avait fait, en août 1749, la connaissance de Melchior Grimm, dans la demeure du prince de Saxe-Gotha, à Fontenay-aux-Roses.



Grimm, alors dans sa vingt-septième année, venait d'arriver de Leipzig à Paris, en qualité de précepteur des enfants du prince de Schomberg, ministre de Pologne. Une passion semblable pour la musique fit naître entre lui et Rousseau une amitié qui devait, au bout de peu d'années, dégénérer en funeste aversion. Grimm accompagnait Jean-Jacques au clavecin, et c'en était assez pour le jeter dans ses bras. Tous les deux, ils appartenaient aussi à ce *Coin de la Reine*, qui accueillait avec enthousiasme, à l'Opéra, les novateurs italiens. Et c'est Rousseau, alors intime de Diderot, qui les présenta l'un à l'autre.

Les conquêtes de Grimm à Paris s'étendirent rapidement, selon la méthode à laquelle il savait appliquer son subtil génie. Devenu le confident du spirituel et élégant comte de Friese (1), il étonnait tout le monde par sa pittoresque érudition, sa fantaisie outrée et son incisive intelligence. Il n'avait pas alors le ton avantageux que lui donnèrent dans la suite la prospérité et l'habitude des cours. Réservé, il observait surtout, s'exprimait avec une sage lenteur et ces plaisants « germanismes » dont s'est tant moqué Rousseau. Plus tard, personnage devenu autrement gonflé de suffisance, il méritera bien le surnom de *Tyran le Blanc*, tout à la fois à cause de son humeur despotique et de la bizarre habitude qu'il avait de se peindre les joues à la céruse.

Si Rousseau rapprocha Grimm de Diderot, plus tard, lors de ses démêlés avec M<sup>me</sup> d'Épinay, il ne parvint pas à les brouiller. La prudence de Grimm, un goût semblable pour la solitude, et surtout les gigantesques travaux qui les occupèrent l'un et l'autre, furent les liens puissants qui assurèrent les bases de leur amitié.

On sait en effet que, parallèlement à l'immense entreprise de Diderot, Grimm, l'un des premiers, tentait de créer une liaison permanente entre Paris et l'Europe. Mais son *Journal étranger* mourait, aussitôt né, faute de collaborateurs. C'est alors qu'il usa de toute son adresse pour supplanter, auprès de la duchesse Dorothée de Saxe-Gotha, l'abbé Raynal qui depuis 1747 lui adressait régulièrement ses *Nouvelles littéraires*. Il y parvint et étendit à six autres princes d'Europe cette *Corres-*

(1) Auguste-Henri, comte de Friese, neveu du maréchal de Saxe (1728-1785).

*pondance littéraire* (1) manuscrite, où, chaque quinzaine, il rendait compte de tous les livres parus, et qu'il rédigea de 1753 à 1773, date de son départ avec Diderot par la Russie (2). C'est là qu'éclatent toutes ses brillantes qualités.

Dans cette tâche ardue, on conçoit l'aide exceptionnelle qu'il rencontrait en Diderot. Il en abusa. Il se fit exigeant à l'excès, d'autant plus que Diderot ne résista jamais à le combler, ainsi qu'en témoignent les volumineux *Salons*.

Quand Grimm entreprit dans la suite ses longs voyages, nous voyons qu'il n'hésita pas à passer à son ami le « tablier de sa boutique », malgré les tâches multiples qui l'accablaient d'autre part. De cette manière, au dire de Meister, Diderot aurait rédigé au moins deux tomes entiers de la *Correspondance littéraire*.

Si la raideur de Grimm risqua à plusieurs reprises de provoquer des brouilles entre les deux amis, les concessions de Diderot les dissipèrent. Pas un instant, durant ces trente-quatre années que dura leur amitié, depuis 1750 jusqu'à la mort de l'encyclopédiste, Diderot ne perdit confiance dans la discrétion et la loyauté du critique qu'il aimait au point de lui confier tous ses projets et toutes ses peines. Grimm d'autre part ne douta jamais de son affection et de son dévouement. C'est ainsi que dans toute une part de leur vie, — la vie amoureuse, — ils n'eurent point de secret l'un pour l'autre. A peu près à la même époque où Diderot faisait la connaissance de Sophie Volland, Grimm, à travers les mille complications dramatiques que l'on sait, entra en relations avec M<sup>me</sup> d'Epinay.

De bienfaitrice de Rousseau, elle devenait ainsi l'amie de Grimm, et Diderot, malgré ses préventions contre elle, devait fatalement être amené à faire sa connaissance.

Plusieurs années cependant se passèrent avant qu'il consentit à se rendre chez elle. « Sur les rapports de Duclos, nous dit Avezac-Lavigne (3), il la jugeait fausse, tracassière, intri-

(1) Grimm adressait sa *Correspondance littéraire* aux ducs des Deux Ponts, de Saxe-Gotha, aux princes de Hesse-Darmstadt, de Nassau-Sarrebruck, à la reine de Suède, au roi de Pologne, et à l'impératrice de Russie.

(2) Il la confia alors à Meister qui la continuera pendant quarante ans.

(3) C. Avezac-Lavigne, *Diderot et la Société du baron d'Holbach*, Paris, 1875.

gante, quand elle n'était que faible, imprudente et coquette... » A cette époque, elle n'avait pas non plus bonne réputation chez les d'Holbach, et l'on comprend facilement que Diderot ne se souciait pas de voir son amitié pour Grimm troublée par la présence d'une femme, et de se trouver mêlé aux intrigues où s'engageaient alors ses trois adorateurs (1). Grimm eut la prudence de ne pas insister. Mais elle, elle brûlait de rencontrer Diderot, son admiration excitée par celle que lui portaient ses amis. Elle a beau s'intéresser au drame de Diderot, *le Fils naturel*, qui vient de paraître, et en placer plus de cent exemplaires en deux jours, on ne songe même pas à la remercier. Un jour enfin, elle le surprend chez Grimm. Comme il veut sortir, elle l'arrête par le bras : « Ah ! lui dis-je, le hasard ne me servira pas si bien sans que j'en profite. Il rentra, et je puis assurer que je n'ai de ma vie eu deux heures plus agréables » (2). Instantanément, peut-on dire, elle avait gagné sa cause.

C'est qu'il existait, entre elle et Diderot, assez de ces ressemblances dont Rousseau avait été frappé, pour qu'ils pussent faire preuve l'un pour l'autre du plus absolu dévouement. Le même goût à être dominé, la même indécision de caractère qui les poussait vers Grimm, les mêmes faiblesses les rapprochaient. Diderot devint ainsi l'hôte assidu de ses amis. Tantôt dans leurs charmants pied-à-terre qu'ils occupèrent rue Neuve des Petits Champs, puis rue de la Chaussée d'Antin. Tantôt à la Chevette où il s'attarde en de longs séjours. Tantôt dans leur habitation de La Briche, dont la rusticité et l'aspect romantique le charment davantage.

C'est dans ces différents sites que Diderot mettra tout son zèle à consoler Émilie des froissements que Grimm inflige souvent à sa délicate sensibilité. Plus tard aussi, quand les jours tristes survinrent, il sentira lui-même combien Grimm se refroidit pour son amie, et il souffrira de ses négligences à son égard. Devenu baron du Saint-Empire et s'ennuyant au logis, Grimm entreprendra ses interminables voyages dans les cours d'Allemagne, allant même jusqu'à oublier les rendez-vous que M<sup>me</sup> d'Épinay lui fixe à son retour. Diderot cherchera, auprès d'Émilie, tous les moyens pour prolonger ses illusions et prendra à cœur de ranimer son courage. Elle le consolera, à

(1) Francueil, Duclos et Grimm.

(2) *Mémoires de M<sup>me</sup> d'Épinay*, II, 195.

son tour, quand, meurtri parfois de la rudesse du bourreau qui le harcèle, Diderot ira chercher refuge auprès d'elle.

Cependant, en face du plus volontaire de ses amis, il ne songe point à se dérober. Sur le même ton qu'il s'exprime à Sophie Volland, Diderot raconte à Grimm toute sa vie. Le même désir de s'abandonner en une entière sincérité lui fait placer son ami au même rang que sa maîtresse. S'il voit en lui le guide qui dirige sa folle tête, l'inspirateur même, il va jusqu'à se repentir de s'émanciper par instants de tout cet empire qu'il lui accorde de bon gré. Des blessures que ce despotisme lui aura souvent infligées, il faut reconnaître, comme l'un de ses plus frappants traits de caractère, qu'il n'en éprouva jamais nul ressentiment.

ANDRÉ BABELON.

### LETTRES A GRIMM

Nous donnons ici cinq des quinze lettres qui nous restent parmi celles que Diderot adressa à Grimm, alors que ce dernier se trouvait à Genève. Pendant l'automne de 1757, M<sup>me</sup> d'Épinay, dans des circonstances demeurées encore mystérieuses, était partie pour Genève, afin d'y consulter le docteur Tronchin, et on sait comment ce voyage avait déchainé la colère de Rousseau. Ce dernier avait vu une intention perfide dans l'intervention que Diderot avait faite auprès de lui en le priant d'accompagner M<sup>me</sup> d'Épinay chez le célèbre docteur genevois. Appelé brusquement par une aggravation de la maladie, Grimm avait subitement quitté Paris pour Genève le 7 février 1759, et était passé par Langres afin de rendre visite au père de Diderot. Il resta à Genève sept mois et fut de retour à Paris, avec M<sup>me</sup> d'Épinay, le 9 octobre de la même année.

A Paris, ce 1<sup>er</sup> mai 1759 (1).

Je vais donc passer la matinée à causer avec vous; oui, mon ami, la matinée tout entière; j'ai tout plein de choses à vous dire, mais la plus pressée, celle que je sens à chaque instant, c'est qu'il n'y a personne ici depuis que vous n'y êtes plus. Je n'ai personne à qui je puisse parler d'elle (2); qu'elle

*Copyright by André Babelon, 1931.*

(1) Cette date se trouve à la fin de la lettre, de la main de Grimm.

(2) Sophie Volland, que Diderot connaissait alors depuis trois ans.

à qui  
et da  
verra  
sans  
de vo  
vous  
mon  
Vous  
vous  
Il  
vous  
niers  
J'étais  
m'av  
ma n  
ami,  
mom  
terre,  
Le  
mais  
jusqu  
Eum  
R  
Le B  
les L  
jour;  
qu'il  
heur  
le so  
comp  
surp  
Il pe  
(1)  
1759,  
(2)  
(3)  
A la s  
lège a  
les li  
cultes  
(4)  
l'Ency

à qui j'aime à parler de vous; mais je la vois bien rarement, et dans la suite je la verrai bien moins encore, et puis je ne la verrai plus. Je vais vous conter tout cela. Je vous vis partir sans peine. Il y avait si longtemps que je souffrais des délais de votre voyage et que je me les reprochais! Je désirais que vous vissiez le bon vieillard (1), que vous vissiez ma sœur et mon frère. Je désirais que vous arrivassiez bien vite à genoux. Vous vous éloigniez de moi, mais je pensais au motif qui vous entraînait et j'étais content.

Il est bien malade, n'est-ce pas? bien vieux, bien cassé? Je vous l'ai dit et je le pense toujours : vous aurez reçu ses derniers embrassements pour moi. Vous me les rendrez, mon ami. J'étais absent, quand ma mère mourut. Mon père mourra sans m'avoir à côté de lui. Dans dix ans d'ici, je chercherai dans ma mémoire son image, et je ne l'y trouverai plus. Ah! mon ami, que fais-je ici? Il me désire, il touche à ses derniers moments, il m'appelle et je reste. Il y a encore des amis sur la terre, des amants, mais il n'y a plus d'enfants...

Le sort, mon ami, change en un moment le bien en mal; mais non le mal en bien; et le mien est d'être tourmenté, jusqu'à la fin. Celui qui s'est voué aux lettres, s'est dévoué aux Euménides. Elles ne le quitteront qu'au bord du tombeau.

Rappelez-vous que nous avions un diner arrangé chez Le Breton, le baron (2), le chevalier de Jaucourt, d'Alembert, les Libraires associés (3) et moi. D'Alembert en avait fixé le jour; mais par je ne sais quel malentendu, peu s'en fallut qu'il ne s'y trouvât pas. Nous nous mîmes à table à quatre heures du soir. On fut gai. On but, on rit, on mangea; et sur le soir, la grande affaire s'entama. J'expliquai le projet de compléter le manuscrit. Je ne saurais vous dire avec quelle surprise et quelle impatience mon cher collègue (4) m'écouta. Il partit avec l'impétuosité puérile que vous lui connaissez,

(1) Didier Diderot, père de Diderot, qui devait mourir un mois après, le 4 juin 1759, et auquel Grimm était allé rendre visite à Langres.

(2) Le baron d'Holbach.

(3) Les éditeurs de l'*Encyclopédie*, dont les sept premiers tomes avaient paru. A la suite des deux arrêts du 6 février et du 8 mars 1759, — révoquant le privilège accordé en 1746 à l'*Encyclopédie*, — auxquels il est fait allusion plus loin, les libraires associés et Diderot se trouvaient aux prises avec les pires difficultés, et il était nécessaire de prendre des dispositions nouvelles.

(4) D'Alembert qui devait refuser quelques mois plus tard sa collaboration à l'*Encyclopédie*.

traita les libraires comme des valets, la continuation de l'ouvrage comme une folie, et m'adressa, chemin faisant, des choses fâcheuses à entendre, mais que je crus devoir digérer. Plus il se répandit en déraison et en violences, plus je me montrai indulgent et tranquille. Il est sûr que l'*Encyclopédie* n'a point d'ennemi plus décidé que cet homme-là. Il ne s'agissait pas de le rembarquer dans le travail de l'édition. Le point était de l'amener à fournir sa partie en deux ans, et il s'y engagea, mais ce ne fut pas sans peine.

Et notre ami le baron, me direz-vous, quelle contenance faisait-il au milieu de cette discussion-là? Il se tourmentait sur sa chaise. Je tremblais à tout moment que les sots propos de d'Alembert ne le missent hors des gonds et qu'il ne lui rompit en visière. Cependant il se contint, et je fus tout à fait content de sa discrétion. Pour le chevalier, il ne disait mot; il avait la tête baissée et il paraissait abasourdi. D'Alembert, après avoir encore balbutié, sacré, pirouetté, s'en alla, et je n'en ai pas entendu parler depuis.

Quand nous fûmes libres de ce petit fou, nous revînmes sur le projet qui nous rassemblait, nous l'examinâmes par tous ses côtés : on prit des arrangements; on s'encouragea; on jura de voir la fin de l'entreprise; on convint de travailler les volumes suivants avec la liberté des premiers, au hasard, d'imprimer en Hollande, et l'on se sépara.

Le baron fut enchanté des libraires; en effet, ils eurent, dans cette circonstance, bien plus de résolution et de courage qu'on n'en pouvait espérer, après les deux arrêts (1) qu'ils venaient de subir.

Cependant il n'y avait rien de statué sur mes intérêts; les libraires avaient seulement chargé David (2) d'en conférer

(1) Les deux arrêts en question dataient en effet du 6 février et du 8 mars 1759. Dans le premier, la Cour, après avoir condamné huit ouvrages subversifs à être lacérés et brûlés, au premier rang desquels figuraient l'*Esprit* d'Helvétius et l'*Encyclopédie*, avait cependant consenti, en considération des sommes engagées et reconnaissant son évidente utilité, à laisser cette dernière subsister : les sept volumes déjà parus devaient être rigoureusement révisés par une commission de théologiens, avocats et « autres personnes savantes ». Le second arrêt, beaucoup plus grave, venait de priver l'*Encyclopédie* de son existence légale; il avait révoqué le privilège accordé en 1746 et interdit de vendre, débiter ou distribuer les tomes déjà parus et d'en imprimer de nouveaux « à peine de punition exemplaire ».

(2) Laurent David, l'un des libraires associés.

avec moi, s'engageant à ratifier sans restriction ce qui serait convenu entre nous.

David se fit attendre sept à huit jours, au bout desquels il vint un matin, et nous arrêtàmes :

Que le reste de l'ouvrage serait évalué à sept volumes, et chaque volume à deux mille cinq cents livres; mais que le premier de ces sept volumes m'ayant été avancé, il n'en resterait que six à payer;

Que les quinze mille francs que j'aurais à toucher pour ces six volumes seraient partagés en autant de parties qu'il y aurait encore de lettres, à compter depuis la lettre H, c'est-à-dire qu'à chaque lettre parfaite que je fournirais, je toucherais la seizième partie de quinze mille francs;

Que, quant aux dix mille francs, reste des vingt mille, dont la moitié m'était assurée par le traité précédent, on les diviserait en sept parties en livrant les lettres H. I. K.; de la seconde, en livrant les lettres L. M.; de la troisième en livrant les lettres N. O., et ainsi de suite jusqu'à X. Y. Z.

Je vous détaille cela tout au long, afin que vous n'ayez aucune inquiétude, et que vous me voyiez dans la nécessité d'acquérir vingt-cinq mille francs en deux ans, sans compter la rente du capital de dix mille francs qui m'est assurée, et la rente des dix autres que j'acquerrai de septième en septième.

J'espère que vous serez content des libraires et de moi. Ils me continuent pour de la copie manuscrite exactement les mêmes conditions qu'ils me faisaient pour des volumes imprimés. Cela est très honnête.

Mais comme il y avait à craindre que, si cet arrangement venait à transpirer, mes ennemis ne redoublassent de fureur, et que la persécution changeant d'objet ne retombât du livre sur les auteurs, il fut convenu que je ne me montrerais point, et que David veillerait à la rentrée des parties qui manquaient.

Tout cela s'exécutait; le baron feuilletait ses livres; les copistes multipliés gémissaient sous le chevalier; les verrous de ma porte étaient fermés depuis six heures du matin jusqu'à deux heures après-midi, et la besogne avançait, lorsqu'un de ces événements auxquels on ne s'attend point m'a précipité dans les alarmes. Il a fallu tout à coup enlever pendant la nuit les manuscrits, se sauver de chez soi, découcher et cher-



cher un asile, et songer à se pourvoir d'une chaise de poste et à marcher tant que terre me porterait (1).

Imaginez, mon ami, que c'est au milieu de ces trances que j'apprends que vous êtes arrivé à Genève avec la fièvre et les entrailles dérangées, et que je l'apprends par un autre que vous.

Un ami insensé ou un ennemi bien cruel, je ne sais lequel des deux, a publié un malheureux papier sous le titre de *Mémoire pour Abraham Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert* (2). C'est une longue, maussade, ennuyeuse et plate satire. Ni légèreté, ni finesse, ni gaieté, ni goût. Mais en revanche des injures, des sarcasmes, des impiétés : Jésus et sa mère, Abraham Chaumeix, la Cour, la ville, le Parlement, les Jésuites, les Jansénistes, les gens de lettres, la nation, en un mot tout ce qu'il y a d'autorités respectables et de noms sacrés, trainés dans la boue. Voilà l'ouvrage qu'on m'attribue et cela presque d'une voix générale.

Je savais bien que le préjugé ne durerait pas, mais que je pourrais être perdu avant qu'il se dissipât. Il a fallu courir chez le lieutenant de police, chez le procureur et les avocats généraux ; se montrer, aller, venir, écrire, protester. Vous qui me connaissez, jugez combien ces démarches, contraires à mon caractère, ont dû me coûter. J'ai été accablé de tant de chagrin et de fatigues à la fois que je n'en serai pas remis de deux mois. J'ai la poitrine embarrassée d'un rhume de chaleur que je ne saurais déloger de là. J'ai au-dessus du sternum une sensation de la largeur d'un écu qui ressemble à la brûlure d'un fer chaud.

On est à la poursuite des auteurs de ce malheureux papier. On a découvert l'imprimerie ; on a pris deux imprimeurs,

(1) Allusion probable à l'intervention de Malesherbes, directeur de la Librairie, qui aurait, au dire de M<sup>me</sup> de Vandeuil, prévenu d'avance Diderot qu'il allait donner l'ordre de faire enlever le lendemain ses papiers et ses cartons, et les aurait cachés dans son hôtel. A ce point de vue, ce passage serait très intéressant et vérifierait ce fait, qui a été si discuté et qui est une indication des plus curieuses sur le rôle de Malesherbes à l'égard de l'*Encyclopédie*. Cf. à ce sujet : M. Pellisson, *Les hommes de lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1911, ouvrage où le fait est contesté.

(2) Ce mémoire très violent était une réponse aux pamphlets d'Abraham Chaumeix contre l'*Encyclopédie* : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie et Essai de réfutation de ce dictionnaire*, qui ne comprirent pas moins de huit volumes parus en quatre mois.

une femme avec un quidam qu'on ne nomme point. Au reste, on n'a rien épargné pour m'intimider et me mettre en fuite; mais j'ai tenu bon en dépit du Baron, du Malesherbes, du Turgot, du d'Alembert et du Morellet, qui tous prétendaient que dans une affaire criminelle le plus sûr était de plaider de loin; oui, le plus sûr; mais le plus honnête, c'est de ne pas s'accuser quand on est innocent. J'ai dit que je n'avais aucune part, ni directe ni indirecte, au papier en question, que je resterais sur ma chaise et que, quelles que puissent être les suites de cette aventure, on me trouverait chez moi.

L'orage est à présent loin de moi. Il tourne sur d'autres, sans qu'on sache bien encore où il s'arrêtera. Mais je commence à dormir et à me persuader que les ministres ne sollicitent et n'obtiennent pas des lettres de cachet, sans rime ni raison, et que le Parlement a ses formes qui n'embarrassent que les coupables.

Vous croyez peut-être que je touche à la fin de mes peines? Point du tout! O mon ami, je serai bien vieux quand je vous reverrai!

Un soir, j'avais les yeux chargés, la tête accablée, le frisson, la fièvre, en un mot j'étais si malade que Sophie et sa sœur (1), pressées par leur inquiétude, envoyèrent demander, au nom de M. Le Gendre, comment j'avais passé la nuit. L'écriture de la carte fut reconnue. On reconnut aussi le laquais; et il s'ensuivit de là un incendie domestique qui jette encore des étincelles. En vérité, cette femme (2) a l'âme féroce. Voyez quelles circonstances elle choisit pour me tourmenter. Si elle me rend ma maison fâcheuse, où veut-elle que j'aille vivre?

En cherchant quelqu'un qui pût la ramener à des considérations honnêtes, je pensai à son directeur. Je le vis.... Cet homme m'écouta assez tranquillement; et lorsque j'eus cessé de dire, il se leva et me dit : « En vérité, monsieur, vous parlez à ravir. » Ce propos me parut si singulier et si choquant, qu'élevant la voix avec véhémence, comme il m'arrive quelquefois, je lui répondis : « Il s'agit bien de savoir si je parle bien ou mal, ou si, avant qu'il soit vingt-quatre heures, je renverrai à la misère d'où je l'ai tirée une femme que vous dirigez depuis vingt ans et à laquelle vous vous intéressez sans

(1) M<sup>me</sup> Le Gendre.

(2) M<sup>me</sup> Diderot.

doute. » Le moine, sans s'émouvoir, me dit : « Monsieur, voilà nos vêpres qui sonnent. Il faut que j'aille. Votre épouse viendra et nous verrons. » Lisez bien cela, mon ami ; mariez-vous, et puis, quand vous serez mécontent de votre chère moitié, adressez-vous à son directeur.

Autre aventure : il y avait un siècle que je n'avais entrevu mon amie. Des parties de plaisir pour les autres, s'entend des visites, des spectacles, des promenades, des repas donnés et reçus me la dérobaient depuis quinze jours que sa sœur était arrivée. Nous étions bien pressés de nous retrouver. J'y allai un jour, et par le petit escalier. Il y avait environ une heure que nous étions ensemble, lorsque nous entendons frapper. Eh bien ! mon ami, celle qui frappait, c'était elle, oui, elle, sa mère. Je ne vous dirai rien du reste. Je ne sais ce que nous devinmes tous les trois. Nous restâmes debout, Sophie et moi ; sa mère ouvrit un secrétaire, prit un papier, et s'en retourna ; depuis, elle parle d'aller à sa terre (1), et pour cette fois l'enfant est du voyage. On va l'entraîner là pour la faire périr d'ennui. Cruel avenir !

Sa sœur (2) est à Paris. C'est une femme charmante de figure, d'esprit et de caractère. On n'a pas plus de raison et de sensibilité. Un spectacle qui vous toucherait sûrement, c'est celui de la tendresse réciproque de ces deux sœurs, et de l'attention continuelle qu'elles ont pour leur mère. Leurs yeux sont sans cesse attachés sur elle ; et c'est à qui sera la plus intelligente à connaître ses volontés et la plus prompte à les satisfaire. Il ne tiendrait qu'à cette femme d'être adorée ; mais au lieu de nous rapprocher autour d'elle, elle s'éloigne de nous, nous écarte les uns des autres, et ne jouit que d'un culte partagé.

Ma Sophie est jalouse, mon ami. Je viens d'en faire la découverte, et cela me fâche. Je suis sincère ; je suis franc ; et je n'aime point à être soupçonné. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle a souffert et que peut-être elle souffre encore. Elle eut hier une défaillance dans laquelle elle crut elle-même qu'elle allait passer.

Eh bien ! que dites-vous à présent de ma vie ? En éprouvé-je de toute espèce ? Si j'étais à côté de vous, je me plaindrais et vous me consoleriez ; et vous êtes absent, et le travail est le

(1) A Isle-sur-Marne, propriété de M<sup>me</sup> Volland, près de Vitry-le-François.

(2) Encore M<sup>me</sup> Le Gendre.

seul moyen que j'ai de m'étourdir sur ma peine. Je travaille donc beaucoup. J'ai fait plus de la huitième partie de ma besogne en un mois. Si le chagrin dure et que mes collègues me secondent, j'en sortirai beaucoup plus tôt que je ne l'ai promis.

Et vous, mon ami, que faites-vous? Êtes-vous heureux? Si vous l'êtes, dites-le moi, afin que je le sois aussi. Je vous aime et rien ne peut m'empêcher de le sentir.

J'ai reçu la découpure. Elle est belle et très belle. Les deux figures groupées à droite, le berger et la bergère qui dansent au-dessous, les arbres, les animaux, le berger et la bergère qui s'égarent entre les arbres, tout m'en plaît; mais je vois que dans des bagatelles même le génie ne souffre pas qu'on lui commande.

N'oubliez pas de m'obtenir une copie du mémoire et des figures qu'on a envoyées à M. Tronchin sur la manière d'imiter le dessin dans la gravure.

Quelqu'un m'avait offert un article *HYPOTHÈSE*; tâchez de découvrir qui c'est.

Embrassez M. de Voltaire pour moi, et dites-lui que, s'il fait une édition générale de ses ouvrages, l'homme de France, sans exception, qui en sent le mieux le mérite en retient un exemplaire.

Savez-vous que Cahuzac (1) est devenu fou et qu'il est à Charenton?

Nous avons ici un baron de Gleichen que vous connaîtrez, mon ami, car moi, je ne suis pas jaloux.

Ma sœur voulait vous écrire; mais quand elle a pris la plume, elle s'est trouvée si bête, si bête, que, tout bien considéré, elle a mieux aimé que vous la crussiez impolie.

Marmontel vient d'imprimer dans le *Mercur* qu'on avait joué le *Père de famille* (2) à Toulouse avec le plus grand succès.

M. de Chimène (3) a fait jouer *Dom Carlos*, tragédie, sur un théâtre particulier. Quelques beaux vers, point de situations, point de conduite et point de succès.

(1) Cahuzac, auteur dramatique, qui avait fourni quelques articles à l'*Encyclopédie*. Cette nouvelle devait intéresser Grimm qui avait en vain essayé de prendre la place de Cahuzac auprès d'une demoiselle Fel, dont il va être question.

(2) *Le Père de famille*, imprimé en 1758 avec un *Discours sur la poésie dramatique* adressé à Grimm, fut ensuite représenté à Marseille en 1760, avant d'être porté à la scène de la Comédie Française le 18 février 1761.

(3) Marquis de Ximénès.

La Condamine a vu crucifier deux filles le jour du vendredi saint (1). Si je puis obtenir de lui l'histoire qu'il en a écrite, je vous l'enverrai, et même le clou de trois à quatre pouces de long qui perçait un des pieds de la sœur française.

On dit que M. de Chimène avait lu sa pièce à Piron avant que de la jouer; et que de temps en temps celui-ci ôtait son bonnet et faisait une profonde inclination, à mesure que l'autre lisait. On ajoute qu'interrogé par l'auteur sur ces salutations et révérences singulières, il lui avait répondu qu'il en usait ainsi avec ses amis, toutes les fois qu'il les rencontrait. Peut-être est-ce une vieille histoire que la méchanceté renouvelle!

Je ne vous dis rien des opérations de M. de Silhouette (2). Elles consistent selon moi à dire aux fermiers généraux : le Roi juge à propos de vous ôter la moitié de votre revenu et de la vendre. L'abolition de ces privilèges, qui exemptaient le riche des impôts et qui en rejetaient le fardeau sur le pauvre, sera approuvée de vous et de tous les gens de bien.

Grâce à M. de Lauraguais, enfin nous avons quelque chose qui ressemble à un théâtre (3). S'il faut aller là pour vous (4), j'irai.

La folie de Cahuzac est de se chamarrer d'un grand cordon rouge et de se prendre pour un personnage. Le samedi saint il entra dans une loge au concert spirituel, avec son grand cordon rouge, et, s'adressant à ceux qui l'occupaient, il leur dit : « Allons, faquins, hors de ma loge et qu'on se retire. »

On dit que M<sup>lle</sup> Fel (5) est à Lyon.

J'écrirai incessamment à M. Tronchin pour le remercier; se

(1) Durant son expédition au Pérou qui dura près de dix ans (1733-1744).

(2) Silhouette (Etienne de), à cette époque contrôleur général des finances. Ses projets, qui le rendirent impopulaire, consistèrent à essayer d'empêcher les injustices dans la répartition des impôts, et à attaquer de front les fermiers généraux dont la richesse contrastait avec la pénurie de l'Etat. Le 21 novembre suivant, il devait être disgracié.

(3) Allusion au don de 20 000 livres que le comte de Lauraguais venait de faire aux comédiens pour qu'ils supprimassent les banquettes de spectateurs qui garnissaient les deux côtés de l'avant-scène du Théâtre-Français.

(4) Pour les feuilles de la *Correspondance*.

(5) M<sup>lle</sup> Marie Fel ou Fay, actrice à l'Opéra, née en 1706, dont Grimm s'était épris, et protégée par son ami Cahuzac, Grimm fut éconduit et en parut désespéré. C'est de là que datent, malgré la rivalité de Danclos, les relations amoureuses de Grimm et de M<sup>lle</sup> d'Épinay. Ajoutons que M<sup>lle</sup> Fel, qui eut pour amant le peintre La Tour, créa le rôle de Colette dans le *Devin de Village*.

consultation sauverait mon père, si j'étais là pour la faire exécuter; mais, mon ami, je suis un mauvais fils. Je ne saurais m'arracher d'ici. Non, je ne saurais, ni relire certaines lignes de votre première lettre. Elles me déchirent et ne me déterminent pas.

Voudriez-vous que je vous envoyasse une analyse de la fatale brochure qui m'a fait passer de si mauvaises nuits?

Je suis fou de ma petite fille (1). Ah! mon ami, le joli caractère, la jolie âme! Quelle femme on ferait de cet enfant, si la mère le permettait! Imaginez qu'au milieu de la fièvre et de la douleur, cela aime, que cela conserve de la sérénité.

Il y a deux choses qui rapprochent les hommes : le malheur et l'exercice de la vertu. A l'occasion d'une bonne œuvre que nous avons faite en commun, sa mère et moi, nous nous sommes parlé.

Le baron persiste dans ses offres; mais je n'oserais me hasarder avec un homme aussi changeant. Je viens de recevoir une lettre de M. Bertin qui m'appelle chez lui. Je ne devine pas ce qu'il me veut; mais je suis innocent et tranquille.

Croiriez-vous bien une chose, c'est que sans cette brochure maudite qui a ulcéré tous les esprits, le Parlement allait nous absoudre? Non qu'ils s'intéressent à la continuation de l'ouvrage; ils se soucient bien de cela! Mais ils disaient : le chancelier s'est hâté de nous ôter la connaissance de cette affaire par un arrêt qui supprime le privilège; vite, un autre arrêt qui décharge le livre des accusations intentées contre lui et qui montre que le chancelier s'est conduit comme un sot, non en permettant le livre, mais en le défendant. Vous voyez quelles sont les vues sublimes, les grands motifs de nos magistrats!

Mais y aurait-il bien de l'inconvénient à confier à de Voltaire notre projet, et à l'engager à nous seconder? Cela est délicat. Voyez. Il y avait à côté de lui un ecclésiastique (2)

(1) Angélique, fille de Diderot, plus tard M<sup>me</sup> de Vandeuil, était alors âgée de six ans.

(2) Polier de Bottens, l'un des familiers de Voltaire aux Délices, et qui avait accueilli avec empressement l'offre de collaborer à l'*Encyclopédie*. Son érudition en matière théologique pouvait rendre de grands services. Voltaire envoya l'article *Liturgie* à d'Alembert qui ne l'accepta point, le jugeant trop audacieux pour la censure, et qui prit toujours soin d'adoucir les articles du « prêtre de Lausanne ».

qui travaillait pour nous; faudra-t-il perdre cet homme-là?

N'y aurait-il pas moyen d'enrôler, à Genève, un petit nombre d'hommes savants et discrets?

Le Turgot, le d'Alembert, le Morellet et le Bourgelat sont au fond de deux complots odieux dont je vous parlerai quelque jour, s'il m'en souvient. L'un est le déshonneur de la nation par la chute ou la suppression de l'*Encyclopédie*. Ces morveux-là se mettent à côté du roi de Prusse, et ils croiraient avoir gagné une grande bataille, s'ils y réussissaient.

Et qui est-ce qui me fera l'article *Opéra*? Qui est-ce qui osera le faire après Cahuzac? et *Intermède*? et *Lyrique*? Eh bien! mon ami, ai-je assez causé? Adieu, portez-vous bien. Il y a déjà un mois de passé des six que je vous ai accordés. Vous n'avez pas donné à ces bonnes gens, qui vous attendaient, le temps de vous recevoir; j'en ai ressenti du chagrin. Pourquoi n'avoir pas passé la nuit à Langres? On vous aurait donné mon lit.

Présentez mon respect à M<sup>me</sup> d'Épinay et ne m'oubliez pas auprès de M. Tronchin.

Vous m'avez promis une autre découpeure. Je n'aime pas les choses burlesques. Il me faut une ou deux grandes figures athéniennes groupées naturellement, coiffées avec élégance, sveltes et drapées, comme l'auteur le sait; ajoutez à cela de la solitude et de l'ombre, et je serai content.

Adieu, le seul ami que j'aie et que je veuille avoir, et qui est-ce qui serait digne de vous remplacer? Je vous tends les bras d'ici, mais je n'ose vous appeler. Soyez content. Soyez heureux et que je le sache.

Paris, ce mardi 5 juin 1759.

Vous aurez reçu, mon ami, un petit billet de moi. Je venais de le mettre à la boîte, lorsque je reçus votre première lettre et le papier à maître Denis le philosophe, qui m'annonçait la seconde.

Mon père est allé aux eaux de Bourbonne. Ne dites pas un mot de cela à Tronchin. J'attends avec impatience des nouvelles de sœurlette (1). Dieu veuille qu'elles soient bonnes! Consolez-vous, mon ami, je tiens le repos, pourvu qu'il ne

(1) Denise Diderot, sœur de Diderot (1715-1797).



m'échappe pas. Je me suis ennuyé de souffrir les humeurs de la mère (1) ; elle avait autorisé, sans que je le susse, sa fille à me recevoir chez elle ; je suis parti de là pour lui faire l'histoire de notre liaison qu'elle semblait avoir oubliée, justifier ma conduite et celle de sa fille, lui peindre ses torts et ma passion, et prendre congé d'elle. Cette lettre, modérée d'abord, allait toujours en s'échauffant, et comme elle était longue, elle était à la fin d'une violence qui ne se conçoit pas. Ils avaient tous prononcé, — je veux vous dire Sophie, sa sœur, M<sup>lle</sup> Boileau et son ami, — qu'elle ne laissait aucune voie de raccommodement. Ils se sont tous trompés. Elle a gardé cette lettre dans sa poche deux jours sans l'ouvrir ; le troisième, elle se l'est fait lire par M<sup>me</sup> Le Gendre ; le quatrième, elle y a répondu elle-même par un mot très modéré qui m'invite à me rapprocher, et à faire le bonheur de sa fille, le sien et le mien. Je suis venu. Depuis, tout s'est assez bien passé, mais il est impossible que cela dure. C'est un état de contrainte qui passera.

Le baron de Gleichen (2) est un homme charmant qui sait beaucoup, qui a les passions et l'imagination fortes, l'âme tendre et sensible, l'esprit juste et droit, qui parle peu mais bien, mais très bien, que vous verrez et que vous aimerez plus que moi. C'est une justice que vous ne pourrez vous empêcher de lui rendre ; et, si j'étais jaloux, vous ne le verriez pas. Mais je ne suis pas jaloux, moi. Ce moi-là n'est pas de vous à moi, mais, de moi à Sophie. M'entendez-vous actuellement ? Est-ce que vous ne savez pas que nous sommes trois ? Ne vous offensez pas, mon ami, que je la compte avec nous. En vérité, c'est la plus belle âme de femme, comme la vôtre est la plus belle âme d'homme qu'il y ait sous le ciel. Sa conduite dans toute notre affaire est incompréhensible. J'ai cru qu'elle en mourrait de douleur ; et au milieu de cela, jamais mère ne fut plus chérie, plus révéree, plus aimée que la sienne. Elle satisfait à toute sorte de devoirs, comme si elle n'en avait qu'un à remplir ; la vertu qu'elle pratique dans le moment est comme la vertu journalière et dominante. Je crois que je ne l'estimerai ni ne l'aimerai jamais assez. Votre absence la désespère. Elle vous regarde comme ma consolation, mon sou-

(1) M<sup>me</sup> Volland.

(2) Ministre de Danemark en France.

tien. Comme je la vois peu à présent, elle sait que, si vous étiez ici, au moins je vous parlerais d'elle. Que voulez-vous qu'elle vous dise de sa vie ? Le petit escalier est tombé ? Non, mon ami, il ne l'est pas. On y passe encore quelquefois. Pourvu que les circonstances ne nous trahissent plus !

Qu'avez-vous fait aux Délices (1) ? Que disiez-vous en jouant aux échecs ? On a jugé sa prose et ses vers (2), comme vous l'aviez prévu : les vers médiocres, la prose excellente. Cela fera beaucoup de bruit ici, sans effet. Il en eût été de même quand cela serait venu plus tôt.

J'encyclopédise comme un forçat. Au milieu de ce ravage, comme vous l'appellez, le toupet se redresse et le *Commis-saire de Kent* (3) prend contour. Ah ! mon ami, l'étrange et belle besogne ! Le ton est pris ; plusieurs scènes sont dessinées dans ma tête et sur le papier. Cela se fait, sans que je m'en occupe, dans la rue, à la promenade, en fiacre ; je sens tantôt ici, tantôt là, un fil des cordes qui me garrottent se briser, et j'use bien vite de cet instant de liberté. Ne parlons plus de lait. La santé rentre chez moi, aussitôt que le chagrin en est sorti. Plus de chagrin, et il ne faudra point de lait.

J'écirai à M. Vernes, quand je pourrai.

Voici encore un volume pour vous ; pourvu que cela vous serve ! C'est l'analyse de la tragédie de *Don Carlos*, de M. Chimmène : c'est l'analyse de la *Suivante généreuse* (4), qu'on vient de jouer aux Français ; c'est un feuillet volant sur la brochure de Chaumeix. Faites de ce bavardage ce qu'il vous plaira, mais, surtout, supprimez mon nom. Vous aurez une autre fois ce que j'ai griffonné sur les ruines de Grèce. J'avais songé avant vous à demander à La Condamine sa matinée du vendredî saint, et j'avais été refusé (5). Cependant cela viendra. Je ne suis point du tout content du baron. O mon ami, il est impossible que son âme et la mienne se touchent jamais d'une

(1) Chez Voltaire, près de Genève.

(2) De Voltaire. A propos de son drame en prose, *Socrate*, claire transposition des événements parisiens relatifs à l'*Encyclopédie* (Socrate, c'est Diderot), et de sa pièce de vers le *Pauvre diable*, qui ne fut publiée qu'en 1760 et où il met en scène Abraham Chaumeix.

(3) Cette tragédie dont il ne reste pas trace demeura à l'état de projet.

(4) Comédie imitée de Goldoni, représentée en mai 1739 à la Comédie Française.

(5) Pour la *Correspondance*.

certaine intimité. Je ne puis vous expliquer cela; ce n'est rien pour les autres, c'est tout pour nous. Il y a des minuties qui me répugnent plus que des atrocités. Surtout, silence là-dessus. Nous irons incessamment à la campagne. Il faudra voir comment nous vivrons trois ou quatre mois de suite ensemble. En attendant, si vous pouvez m'apprendre de Genève, quand on donnera quelque pièce nouvelle à Paris, et vous contenter de ce que je vous envoie, j'irai pour vous. J'ai dans ma poche des couplets qu'on attribue à M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans, mais je n'ose vous les envoyer. Ils sont sanglants, et il est sûr qu'ils ont paru sourdement le lendemain de sa mort et qu'ils semblent de femme. Ne désirez point la richesse pour moi, mais conservez-moi votre tendresse et votre amitié. Voici ce que vous direz à MM. Crammer (1), et c'est la vérité: que nous travaillons; que je crois tout le bien que vous m'en dites et que j'en avais entendu de M. Cromelin (2); que je ferai tout ce qui dépendra de moi dans le temps; mais qu'il faut attendre. Les libraires n'ont point encore de parti à prendre. Il faut que l'ouvrage soit achevé et prêt, et nous sommes bien loin de là.

Cependant je vais vite, mais je traîne après moi des paralytiques. Et qui diable peut savoir ce que d'Alembert veut et voudra? Il s'était promis un grand bruit de ses dernières productions, et l'on n'en parle seulement pas. Jamais ouvrage n'a paru plus incognito. Peut-être sentira-t-il la vérité de ce que je lui en disais. Voilà qui est bon pour l'*Encyclopédie*, mais non pour autre chose. *Nescis fastidia Romæ*. Voici encore un volume. Je suis bien content de M. Bertin. Je crois qu'il me veut du bien. Il voulait savoir quelle sorte de liaison j'avais avec le comte de Lauraguais; mais cela tenait à d'autres choses qu'au mécontentement de sa famille. O les étranges soupçons qui me passent par la tête! Si, par hasard, ils étaient fondés, j'en rabattrais bien. Lorsque la brochure maudite parut (3), il accourut chez moi et m'offrit tous les secours possibles, si je voulais m'éloigner. Il y avait quatre à cinq mois que je ne l'avais vu. Cependant le Turgot me faisait d'ailleurs intimider. Je n'entends rien à tout cela; mais le point important c'est que je sois tranquille et je le suis. O trois et quatre fois heureux, l'écrivain-

(1) Libraires de Genève.

(2) Résident de Genève à Paris.

(3) Le *Mémoire pour Abraham Chaumeix* dont il a été question.

leur obscur qui fournit sa tâche sans fatigue et sans effort, qui se fait imprimer avec approbation et privilège du roi, qui paraît sans troubler personne, et dont l'édition pourrit en paix dans le fond d'un magasin humide!

Je suis fâché que l'ami des Délices soit une aussi mauvaise tête. [Son] papier fera une peine incroyable à nos ennemis; moins parce qu'il leur dit, que par l'aveu qu'il en fait. Je l'ai lu, mais il faut que je le relise avant de vous en parler. Sachez seulement qu'il fait ici grande fortune. On trouve que c'est une des choses les plus vigoureuses qu'il ait écrites. Je n'ose croire que la considération dont je suis honoré par vos Genevois soit à charge à quelqu'un qui regorge de gloire. Connaissiez-vous deux petits ouvrages de lui? L'un est une paraphrase du *Cantique des Cantiques*; l'autre une paraphrase de plusieurs versets de l'*Ecclésiaste* (1). Je les ai; mais c'est à une condition qui vous en privera, jusqu'à votre retour.

Cependant le Directeur (2) a parlé et cela n'a point mal fait. On s'est rapproché. On parle. Si l'on a de l'humeur, on s'en cache. Je vis à peu près comme je veux. Angélique se porte à merveille. Quand vous viendrez, elle vous récitera quelques chapitres de l'*Ancien Testament*, comme le Passage du Jourdain ou l'histoire de Joseph qu'elle appelle le meilleur de ses contes. Le mot est d'elle et sa mère ne l'aime pas. Encore quinze jours, mon ami, et je serai tout seul ici. Elle (3) s'en va; et qui sait quand elle reviendra? Elle dit qu'elle ne reviendra plus, et il est sûr que son bobo s'augmente, que sa santé s'affaiblit et que si le chagrin s'en mêle, c'en est fait. Je finirais la lettre à sa mère par ces mots: je vous recommande sa vie, vous la lui avez donnée, ne la lui redemandez pas. Puisse-t-elle s'en souvenir! Mais vous êtes un cruel homme de n'avoir pas seulement laissé un feuillet de papier blanc sur votre table. Adieu, mon ami. Je vous écris depuis sept heures du matin; il faudra voir si je ne pourrai pas faire contresigner ce paquet.

Quoique je ne vous aie pas dit un mot de M<sup>me</sup> d'Épinay, j'espère que vous aurez réparé ma faute; que vous lui aurez

(1) *Précis de l'Ecclésiaste et Cantique des Cantiques*, ouvrages en vers de Voltaire qui venaient de paraître.

(2) Allusion à la brouille avec M<sup>me</sup> Diderot, dont il a été question.

(3) Sophie Volland.

présenté mon respect, et que vous lui direz l'intérêt que je prends à sa santé; Rousseau a accepté un logement chez M. de Luxembourg (1), ce qui a fait dire plaisamment qu'il était allé têter M<sup>me</sup> de Luxembourg. pour corriger l'âcreté de son sang. Je suis toujours à merveille avec M<sup>me</sup> Geoffrin. Je la vois chez le baron, et ne la vois que là, ce qui convient à tous les deux. L'âne vient de donner son coup de pied au lion. Je veux dire que la Sorbonne vient de publier la censure de *l'Esprit* (2). Je deviens nouvelliste en votre faveur. Nous sommes tous d'avis que... Mais je ne veux pas achever, à moins que vous ne me l'ordonniez. Je suis un sot de m'être embarqué dans cette phrase. Mais je ne me résoudrai jamais à rayer un mot dans une lettre écrite à mon ami. Adieu encore une fois. N'y aura-t-il pas bientôt trois mois que vous êtes parti?

Le comte de Lauragais a donné son *Iphigénie en Tauride* aux Comédiens. Je ne crois pas qu'on la joue. Si on la joue, je suis sûr qu'elle n'ira pas jusqu'à la fin. On m'attribue déjà cet ouvrage. Cela n'est-il pas bien agréable, qu'en dites-vous?

Mon ami, je suis bien las de cette ville. Dites-moi donc quand vous espérez y reparaitre. Faudra-t-il que je vous attende encore longtemps?

Paris, ce 9 juin 1759.

Voilà le dernier coup qui me restait à recevoir; mon père est mort. Je ne sais ni quand ni comment. Il m'avait promis, la dernière fois que je l'ai vu, de me faire appeler dans ses derniers instants. Je suis sûr qu'il y a pensé, mais qu'il n'a pas eu le temps. Je n'aurai vu mourir ni mon père ni ma mère; je ne vous cacherai point que je regarde cette malédiction comme celle du ciel. Adieu, mon ami. Ce n'était pas là ce que vous me promettiez. Vous lui donnerez des larmes, n'est-ce pas? Versez-en quelques-unes aussi sur votre malheureux ami. Adieu, cher Grimm; vous me connaissez, jugez de mon état. Les autres peines ne préparent point à celle-ci. Adieu. Adieu.

(1) Pendant quelques semaines (mai-août 1759), Rousseau avait accepté l'hospitalité du maréchal et de la maréchale de Luxembourg au petit château de Montmorny.

(2) *L'Esprit* d'Helvétius. Paru en 1758, cet ouvrage dont Diderot fut l'inspirateur, sinon le collaborateur fit scandale, fut condamné en Sorbonne par le Pape et le Parlement, et brûlé par la main du bourreau (1759).

[Paris], 25 juin 1759 (4).

Il (2) partit le lendemain de l'Ascension pour les eaux de Bourbonne. Bourbonne est à six lieues de Langres. Il fit cette route sans beaucoup de fatigue. Il prit les eaux dès le lendemain de son arrivée. Il avait les pieds et les mains enflés, de la colique d'estomac, et de l'asthme. Les eaux dissipèrent la colique, mais elles augmentèrent considérablement la difficulté de respirer, et l'enflure des pieds et des mains s'accrut à un tel point qu'il cessa de les prendre le quatrième jour; il revint à Langres la veille de la Pentecôte. Le retour ne l'incommoda point. Il soupa d'appétit, et sa nuit fut très bonne. Le lendemain, jour de la Pentecôte, il voulut à toute force aller à l'église, et il fallut interposer l'autorité de son directeur, pour l'en détourner. Il resta. Il prit son café; il dina. Il était très bien. Il prit encore le café à l'eau l'après-dîner. Je crois même qu'il goûta sur les quatre heures. Ses amis instruits de son arrivée arrivèrent en foule. Il était levé. Il les reçut à merveille. Il était gai. Il était entre son fils et sa fille (3), et une amie intime de la maison qui était accourue transportée de joie. Le mari de cette femme avait été si content de l'état de mon père, qu'il ne doutait point qu'il ne se tirât d'affaire; c'est ce qu'il avait dit à sa femme, et c'était ce qui l'avait fait accourir avec joie. Il l'accueillit avec sérénité. Il l'embrassa. Il avait le visage excellent, les yeux contents, la voix, le maintien et le discours d'un homme plein de vie. Il causait avec douceur et tranquillité, lorsque sa vue se couvrit. Il leur dit, en se penchant sur le dos de sa chaise: « Je sens un petit éblouissement, mais ne vous inquiétez pas, ce ne sera rien. » En effet, cela ne dura qu'un instant. Il revint et se remit à la conversation; il n'était point changé. Il n'avait aucune inquiétude, ni lui, ni ceux qui l'environnaient, lorsqu'il leur dit: « Voilà encore un petit éblouissement qui me prend »; il se pencha comme la première fois sur le dos de sa chaise: il avait les yeux fermés, les pieds et les mains chauds contre son ordinaire; il ne se

(1) Cette date figure à la fin de la lettre, de la main de Grimm.

(2) Didier Diderot qui était mort le 4 juin.

(3) Diderot avait encore un frère: le chanoine Didier-Pierre Diderot (1722-1787) et une sœur, Denise, dont il a été question. Il avait eu quatre autres frères et sœurs.

passait rien à l'extérieur qui annonçât qu'il finissait ; cependant il n'était plus. Il passa dans ce second éblouissement qui ne dura pas plus que le premier. Sa fille, qui le tenait par la main, le tira et l'appela plusieurs fois : « Mon père, mon père ! » « Mon père » n'était plus. Imaginez ce qu'elle devint, ce que devint mon frère. Il fallut les arracher de dessus son corps. C'est ainsi qu'on m'a écrit cet événement ; car vous savez bien que je n'y étais pas.

On m'a envoyé depuis le détail de ses dernières volontés. Il est écrit de sa main. C'est un papier à arroser de larmes depuis la première ligne jusqu'à la dernière et à faire mourir de douleur. « Je ne dois rien, mais, mes enfants, s'il se présente quelqu'un qui demande, payez : il vaut mieux qu'on ait quelque chose à moi dans ce monde, que moi aux autres dans celui où je vais. Vous assurerez du pain à Hélène (1) qui est dans la maison avant vous. Vous remettrez une pistole à chacun de mes ouvriers ; vous ne presserez le paiement d'aucun de mes fermiers, l'année de mon décès. Vous donnerez mon linge à celui-ci, mes habits de travail à celui-là, mes autres habits à un autre. Une de vos tantes m'avait chargé de mettre en métier quatre orphelins. J'ai mis en métier quatre enfants de nos pauvres parents, mais ils n'étaient pas orphelins. Ce n'était pas là l'intention de votre tante ; vous réparerez cette faute. Je donnais tant par semaine à un aveugle appelé Thomas, vous lui continuerez cette aumône tant qu'il vivra ; j'aurai bien plus besoin de ses prières quand je ne serai plus. Mes enfants, je vous recommande surtout le soulagement des pauvres. N'aliénez pas autant que vous le pourrez les fonds que je vous laisse ; je les ai acquis pour vous, laissez-les à vos héritiers légitimes. Aimez-vous. Vivez dans l'amour, et que la bénédiction du ciel soit avec vous. » Il y a une infinité d'autres petites choses qui marquent toutes combien il avait l'âme juste et la conscience délicate. Il s'est ressouvenu des soins que sœurlette a pris de lui pendant le cours de sa maladie, et il l'a avantagee de quelque chose. Il nous a apparemment laissé celui d'achever sa reconnaissance et je n'y manquerai pas.

(1) Hélène Brulé, l'héroïque servante des Diderot, qui fit à trois reprises le voyage à pied de Langres à Paris pour aller porter, en cachette, de la part de sa mère, quelques subsides épargnés sur ses économies au philosophe, tandis qu'il traînait misère à Paris au sortir de ses études.



Ma petite fille, qui peut rester un jour mineure, — car qui est-ce qui a l'espérance de vivre encore vingt ans? — occasionnera des partages. J'ai chargé mon frère de s'en occuper, et je leur propose, ces partages faits, de laisser le tout en masse, de vivre sur la masse, de diviser le reste en trois portions, et de m'en envoyer une à la fin de l'année. Par cet arrangement, les risques et périls se répandant sur tous les trois, aucun ne serait écrasé, et je m'acquitterais avec mon frère et avec ma sœur de la gestion onéreuse de mon héritage. Ma sœur a une amie indigente. Je lui ai conseillé de la prendre avec elle, et d'entrer pour ma part dans cette action honnête. En un mot, mon ami, je fais et je ferai tout mon possible pour que mon frère et ma sœur soient heureux de m'avoir pour frère. J'ai vu tant de fois la haine des enfants s'élever autour du cercueil de leur père, et j'en étais si indigné! Combien j'ai souffert depuis deux ans de toutes les peines que la vie départ aux hommes! Il n'y en a aucune que je n'aie éprouvée! Cependant je me porte bien. Il faut que je sois de fer. Je ferai un voyage là-bas. Quand? je n'en sais rien.

Le baron est à la campagne. Sophie est toujours à Paris. Un enchainement d'embarras domestiques retient sa mère. L'humeur et la jalousie de cette femme les désolent tous. Imaginez que les deux sœurs n'osent se parler. M<sup>me</sup> Le Gendre en sèche sur pied. Je suis le seul avec qui elle en use assez bien. J'y vais, mais de loin en loin. André m'est une grande ressource. J'apprends là les moments favorables et j'en profite. Vous êtes absent, et il faut que Sophie fasse pour elle et pour vous, et elle fait de son mieux. Je lui dois la santé. Je ne vous parle point d'occupations. Je ne fais rien. J'ai eu un moment lumineux; mais ce moment n'a guère duré, et la nuit qui lui a succédé est bien épaisse. J'avais pressenti cet événement. Le pressentiment de la peine ne trompe guère les hommes. Vous ne mourrez point dans mes bras. Je ne mourrai point dans les vôtres; ne croyez point cela, mon ami. Il viendra quelque secousse qui jettera l'un à mille lieues de l'autre : et pourquoi voulez-vous que l'avenir soit mieux que le passé? Il est minuit. Quelle sera l'affliction de demain? Bonsoir, mon tendre, mon unique ami.

J'en  
la d  
M<sup>me</sup>  
écrit  
cet in  
suis  
J'  
un je  
à Pa  
a été  
le po  
le b  
des  
mêm  
pas e  
le s  
Gran  
l'En  
que  
C'est  
fâch  
bon  
mes  
J  
faut  
M<sup>me</sup>  
  
l'  
la su  
(2)  
publi  
nous  
M<sup>me</sup>  
elle  
(3)  
(4)  
nant  
de la  
sait  
soix

[Paris, 2 septembre 1759.]

J'ai reçu vos trois lettres, l'une qui arrivait à Paris lorsque j'en sortais (1); l'autre qui me suivait de Langres à Paris; la dernière par laquelle vous m'apprenez le courage de M<sup>me</sup> d'Épinay et les succès de Tronchin (2). Je ne vous ai point écrit depuis quinze jours. Il s'est bien passé des choses dans cet intervalle! Je suis bien pressé de vous les dire, mais je ne suis pas assez à mon aise pour cela.

J'ai fait le voyage avec la maman (3) fort bien. J'ai passé un jour et demi dans sa terre qui est très agréable. Nous voilà à Paris quatre où nous serions beaucoup mieux trois. Sophie a été malade à mourir. M<sup>me</sup> Diderot l'est encore. On est sur le point de partir pour Isle. Moi, je vais, par complaisance pour le baron, au Grandval. Quand je sortirai de cette souricière des champs, il n'y aura peut-être plus personne à Paris, pas même vous; car, mon ami, votre dernière lettre ne me laisse pas espérer votre retour aussi voisin que vous le croyez, que je le souhaite et que vous me le promettez. J'irai donc au Grandval vous attendre. Je travaillerai tant que je pourrai, à l'*Encyclopédie* s'entend; car, pour les autres besognes, il faut que votre souffle les anime et ressuscite l'auteur qui est mort. C'est toujours mon avis. J'ai été salué en arrivant ici d'une fâcheuse nouvelle; c'est ce second arrêt du conseil (4). Par bonheur, les libraires n'en sont pas moins résolus à finir et mes affaires sont comme auparavant, sinon meilleures.

Je vous griffonne ces mots à la hâte. Il est dix heures et il faut que je sois là à onze. C'est le moment où sa mère et M<sup>me</sup> Le Gendre vont à la messe. Nous aurons un moment de

(1) Diderot était allé à Langres, après la mort de Didier Diderot, afin de régler la succession paternelle.

(2) Cette lettre est sans doute une réponse à la lettre de Grimm à Diderot, publiée dans les *Mémoires de M<sup>me</sup> d'Épinay* (éd. Boiteau, II, 463) : « Non, vous ne nous trompez pas et c'est en sûreté de conscience que vous pouvez soutenir que M<sup>me</sup> d'Épinay était à la mort en arrivant ici... Je ne serais pas en peine d'elle si elle était aussi forte qu'elle est courageuse! »

(3) M<sup>me</sup> Volland.

(4) Le 21 juillet 1759, le Conseil d'État avait rendu un nouvel arrêt condamnant les libraires à indemniser les souscripteurs de l'*Encyclopédie* d'une partie de la somme versée par eux pour les volumes qu'ils ne devaient pas recevoir. On sait qu'aucun souscripteur ne se présenta pour recevoir le remboursement des soixante-douze livres : le public désirait la continuation de l'*Encyclopédie*.

tête-à-tête. Il y a longtemps que nous ne connaissons plus ce bonheur. Que vous êtes heureux! Combien vous le seriez davantage si vous m'aviez! Car je crois que je vous manque, parce que vous me manquez toujours. Revenez donc, afin que nous soyons bien tous les deux et que nous ayons tout ce qu'il nous faut. C'est de demain lundi 3 du mois à lundi en huit, que je partirai pour aller rejoindre le baron. Présentez mon respect à M<sup>me</sup> d'Epinay et à Tronchin. N'oubliez pas mes commissions.

Avant que de sortir de la ville, j'irai voir le Salon (1). S'il m'inspire quelque chose qui puisse vous servir, vous l'aurez. Cela n'entre-t-il pas dans le plan de vos feuilles? Commandez; je vous obéis assez mal, mais il ne m'en coûte rien. Adieu, mon ami. Nous nous reverrons donc, et bientôt. Dieu le veuille. J'ai beaucoup travaillé depuis mon retour. Si cette ferveur dure, j'en sortirai; mais durera-t-elle? Cela tient à tant de causes! Il ne faut qu'un petit souci pour me faire perdre un jour. Votre âme est comme un pendule armé d'une bonne lentille qui mesure ses oscillations, sans que rien la dérange ou dans son mouvement ou dans son repos; la mienne est un cheveu que le moindre soufile agite et fait voltiger. On a imprimé ici le *Cantique* et l'*Ecclésiaste*, mais mal. Et ce *Socrate*, finirai-je sans vous en parler? Hélas, oui! O mon ami, qu'est-ce que cela? Du Vadé (2) un peu redressé. On ne veut pas croire ici que de Voltaire en soit l'auteur. Ses amis y cherchent des finesses. C'est une satire, disent-ils; moi, je dis: c'est une chose mauvaise, comédie, satire ou tragédie, comme il vous plaira. Je n'aurais jamais fait le *Socrate* (3), sans celui-ci. Adieu, mon tendre ami. Je vous embrasse de toute mon âme.

Ce 2 septembre 1759. Je sais le jour du mois, cela est singulier. Eh bien! quand je disais que vos lettres avaient un air affairé, avais-je tort (4)?

(1) Le Salon de 1759, dont Diderot fit un volumineux compte rendu dans la *Correspondance*.

(2) Vadé (Jean-Joseph), poète burlesque, créateur du genre poissard (1729-1757).

(3) On sait que Grimm pensait que Voltaire avait échoué dans sa *Mort de Socrate*, et qu'il aurait voulu que Diderot écrivit un drame sur le même sujet. Diderot en eut un moment le projet, mais se contenta d'en tracer une esquisse en deux pages insérées dans son *Traité de la Poésie dramatique*.

(4) Cette lettre porte une adresse à Grimm: Secrétaire des Commandements de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, — titre que ce dernier lui avait accordé en 1756 avec des appointements annuels de 2000 livres.

Il nous a paru intéressant de glisser ici cette lettre de Diderot à Grimm, où l'encyclopédiste s'indigne de l'existence frivole que son gendre fait mener à sa fille. Angélique Diderot avait épousé, le 9 septembre 1772, Abel Caroilon de Vandeuil; et on sait le soin que le philosophe s'est toujours vanté d'avoir apporté à l'éducation de sa fille.

[Paris 9 décembre 1772.]

Mon ami, j'ai donné ma fille à un personnage moitié grave et moitié freluquet.

J'avais accoutumé cet enfant à la réflexion, à la lecture, au plaisir de la vie retirée, au mépris de toutes les frivolités qui évaporent la vie entière des femmes, à la modestie dans les vêtements, au goût de la musique et de toutes bonnes choses. Ce petit monsieur veut que dès le matin sa femme soit parée comme une poupée, et qu'elle passe la journée en décoration pour lui plaire. Il souffre avec peine qu'au retour d'une visite, elle se débarrasse de ses incommodes et somptueux harnais. Il n'a de l'harmonie que dans les yeux, c'est son mot. L'enfant, qui tient encore à ses errements paternels, se révolte, se plaint, jette feu et flamme, et ne s'accommode point du tout de toutes les fades et plates leçons de son pédant petit maître. J'assistais à ces scènes-là qui me montraient en ma fille une tête mûre contredite par une tête, entre nous, d'écolier. Je m'en suis lassé, et me suis un peu renfermé. Mon ami, on travaille à faire de mon enfant une sotte, plate, impertinente, qui incessamment ne saura rien, que bien placer un pompon, minauser, médire, et sourire. Cela me désole... Partons, partons vite, mon ami. La vie me pèse. Je ne saurais ni me bannir absolument de cette maison, ni y être à mon aise.

Ce n'est pas tout. On trouve qu'elle n'a pas suffisamment de robes; il en faudrait, je crois, pour toutes les heures du jour, afin de contenter la vanité de mon petit fleuriste qui voudrait pour son passe-temps que sa pauvre tulipe se panachât diversement à chaque minute.

J'y consens; qu'on lui fasse une robe, si celles qu'elle a ne suffisent pas; mais, dites-moi, faut-il que cette robe soit préten-taillée, gazée, fanfreluchée de la tête aux pieds? faut-il jeter un argent infini à ces guenilles-là? Et quand j'y vois employer quinze louis, est-il possible que je ne souffre pas?

Cela est sans jugement, sans délicatesse, sans connaissance de ses vrais intérêts.

Sans jugement : que voulez-vous que pensent et disent les femmes des protecteurs, quand elles voient leur protégée aussi parée qu'elles ?

Sans délicatesse : que voulez-vous que sente un homme qui a abandonné toute sa fortune à la merci des insensés morveux là ?

Sans connaissance des vrais intérêts : car ou la fortune répond aux apparences, et l'on prononce que ces jeunes gens-là sont riches, ou la fortune n'y répond pas, et l'on prononce que ces jeunes gens-là sont fous. Et prend-on bien de l'intérêt ou à des riches qui sollicitent comme s'ils étaient pauvres, ou à des gens qui sont insensés ?

Je ne dis pas ces choses-là au mari, parce qu'il est très suffisant, et que ce serait pour lui un fiéffé radotage ; ou peut-être parce que cela m'attirerait une impertinence que je ne souffrirais pas, et qu'il est d'autant plus sage de ne pas amener.

J'en parle à la femme qui est si sensible à mes remontrances, qu'elle en pleure, qu'elle s'en afflige et que sa santé s'en dérange.

Je ne saurais faire le bien du mari par mes remontrances ; je ne fais que le mal de la femme. Il faut donc jeter le manche après la cognée, et laisser tout aller comme il pourra, mais il ne faut pas être témoin de cela. D'où je conclus derechef : partons, partons vite, et allons oublier bien loin des enfants qui ne valent pas la peine qu'on s'en souviennne.

Je paye à Eckard des leçons fort chères. Le mari s'en f... ; et la femme, qui étudie du matin au soir tous les petits goûts pervers du mari, s'en soucie peut-être fort peu, ou si cela n'est pas encore, cela ne tardera pas, parce qu'il n'y a rien dont la persécution domestique ne vienne à bout.

Le projet, ou arrêté de réflexion, ou exécuté sans qu'on s'en doute, est de transformer mon enfant en une fiéffée petite maîtresse de second ordre, c'est-à-dire dans l'espèce la plus insignifiante et la plus ridicule que nous connaissions.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce jeune homme, avec des qualités très solides d'ailleurs, ne sent pas combien cela touche de très près aux mœurs.

J'aurais voulu que, tandis que le mari serait à ses affaires

la femme fût à son domestique, à ses livres, et à son clavecin. Il n'entend pas cela, lui, il ne sait pas que, quand il lui aura inspiré le goût de la parure, des fadaises et de la dissipation, quand elle aura tout oublié, qu'elle ne saura que faire seule, qu'elle s'ennuiera chez elle, il faudra qu'elle coure et qu'elle aille où elles vont toutes.

J'ai été tenté de lui envoyer cette lettre à lui-même, afin qu'elle le fit un peu réfléchir; mais je la trouve amère. Je la garde, pour la rectifier, en prendre ce qui peut lui servir, et vous la donner ensuite...

### LETTRES A MADAME D'ÉPINAY

Nous donnons ici quatre lettres de Diderot à M<sup>me</sup> d'Épinay. La première, sans date, nous montre un Diderot tout meurtri par l'attitude blessante que Grimm, pour une raison que nous ignorons, a prise envers lui, et qui vient se confier à M<sup>me</sup> d'Épinay. Les trois autres ont été écrites, à la Haye, durant les deux séjours qu'y fit Diderot, avant et après son voyage à Saint-Petersbourg, où il rejoignit Grimm qui avait laissé à Paris M<sup>me</sup> d'Épinay.

Il (1) m'a blessé mortellement. J'ai vu que je n'avais pas dans son esprit le rang que je croyais; car il faut bien que j'en juge par la manière dont il m'a traité. C'est ainsi qu'il parle à son valet, quand il en est mécontent. Dites-moi, ma bonne et tendre amie, vous qui sentez si juste, quelque procédé qu'il eût eu avec moi, en aurait-il jamais entendu les mêmes choses? Jamais ces expressions-là me seraient-elles venues? Au milieu de l'indignation la plus forte, je l'aurais respecté; cela est sûr. J'ai donc pour lui un sentiment dont je n'ai pas obtenu le retour. Il m'a enfoncé un poignard dans le cœur. Tenez, je ne peux pas aller plus loin, je sens que je ne vois goutte. Je suis malade à mourir.

Je vous aimerais toute ma vie et lui aussi; mais j'espère que vous ne me ferez point de mal. Il ne m'estime pas; qu'il y

(1) Cette lettre sans doute nous semble se rattacher au mois de novembre de l'année 1768, car vraisemblablement il s'agit d'une brouille momentanée survenue entre les deux amis, et dont Diderot entretient Sophie Volland dans les lettres des 4, 15 et 22 novembre 1768. Elle fut provoquée par les corvées que Grimm voulut imposer à Diderot au moment de l'arrivée à Paris du prince de Saxe-Gotha.

regarde bien et il le verra; et puis, pour couronner tout cela, il finit par m'écrire qu'il ne m'importunera plus par aucune marque d'intérêt. La froideur de cette injure est pire que tout ce qui a précédé. Il avait peur que la nuit ne fût pas assez mauvaise. Il pouvait s'en reposer sur la sensibilité qu'il me connaît. Il a été témoin de tout ce que m'a fait souffrir le baron qui ne fut jamais fait pour me causer ni les mêmes plaisirs ni les mêmes peines que lui.

Adieu, ma bonne et tendre amie. J'ai besoin de dormir. Je suis dans l'état d'un homme qui a ajouté la plus forte contention de tête à la plus grande peine d'ami. Je n'ai que lui au monde, cela n'est-il pas bien affreux?

[La Haye, 22 juillet 1773] (1).

Madame et bonne amie,

L'heureuse nouvelle que vous m'apprenez; et, puisqu'on peut oser vous le dire, combien inattendue! Conservez-vous bien; point d'impatience; point d'indiscrétion; n'allez pas déranger ce miracle. Vous me défendez de vous parler de ce pays, je m'en garderai bien. Je sais à présent à peu près la confiance qu'il faut avoir dans les récits de voyageurs. Combien je dirais aussi de sottises, si je voulais! Vous me permettrez cependant de vous avouer que les lottes, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qui s'appelle *waterfish*, sont les meilleurs gens du monde et que je m'en accommode bien autant que de nos beaux esprits. Les promenades sont charmantes; la seule chose qui m'en déplaît, c'est de ne voir que de grands chapeaux de paille, des yeux baissés, de grands fichus bien étalés, un air triste et sérieux; tout cela a l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse.

J'ai retrouvé ici un nommé De Pinto (2), juif. Il était fort libertin à Paris, et il n'est pas trop sage à La Haye. Il a une petite maison où il n'aurait tenu qu'à moi de faire connaissance avec le sexe iduméen; mais ces cours de physique n'ont jamais été de mon goût, et ne sont plus de mon âge. Encore un

(1) Rappelons que Diderot quitta Paris le 10 mai 1773 et séjourna à La Haye jusqu'au 17 août, avant de gagner Saint-Petersbourg où il arriva le 8 octobre.

(2) Pinto (Isaac), juif portugais, dont Diderot dans *le Neveu de Rameau* raconte l'aventure à Utrecht avec une courtisane



petit mot sur ce monde-ci et puis plus. Le peuple y est bien possédé du démon républicain. J'ai entendu dire à un bourrelier-bâtier : il faut que je retire ma fille de ce couvent de Bruxelles où l'on me l'infecte de cette bassesse monarchique qui doit régner là. Je veux avoir à vous parler à mon aise du reste, lorsque j'aurai le bonheur de vous retrouver au coin de votre foyer ; car j'espère que la nature et Tronchin finiront heureusement leur ouvrage.

La princesse de Galitzin(1) est revenue depuis que je suis ici. C'est un enfant charmant, d'une figure assez, plus qu'assez aimable ; de la gaieté, des connaissances, de l'esprit, des talents ; et puis des mots ingénus, tant qu'on en veut entendre. Elle disait hier à table que la rencontre des malheureux était si douce qu'elle pardonnerait volontiers à la Providence d'en avoir jeté, par ci par là, quelques-uns dans les rues. Elle est d'une extrême sensibilité ; elle en a même un peu trop pris pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la logique, elle dispute comme un petit lion. Je vis entre elle et son mari, comme entre un bon frère et une bonne sœur. C'est ici qu'on emploie son temps... Mais j'allais oublier de vous dire qu'elle et Grimm se sont croisés en route et embrassés par la portière... Point d'importuns qui viennent vous prendre vos matinées. Le malheur est qu'on ne se lève pas matin, parce qu'on se couche tard. C'est comme à la campagne où l'on se tient encore une heure ou deux heures debout, après qu'on a allumé ses bougeoirs. Notre vie est sobre, tranquille et retirée. C'est le séjour du corps diplomatique, gens qui s'épient, se craignent, se mentent, se traitent poliment et froidement, s'ennuient ensemble, s'ennuient seuls, ont des maîtresses, Dieu sait quelles ! et se voient peu.

J'ai fait connaissance avec deux vieillards qui ont eu la plus grande part aux affaires du gouvernement, et qui sont à présent sous la remise où ils se trouvent mal et avec juste raison. Ce sont les deux Benting. A leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, on se croirait entre Fabius et Regulus. Rien ne rappelle les vieux Romains, comme ces deux respectables vieillards.

Et vous croyez que l'encre s'est durcie dans mon écritoire et que je suis resté les doigts oisifs ! C'est une petite erreur. La

(1) Femme du prince de Galitzin, ministre de Russie à La Haye.

lettre en question est faite; et deux ou trois autres guenilles; mais comment vous faire passer cela par la poste? cela serait ruineux.

On apporte ici l'espérance de trouver des Elzéviros et autres livres précieux; mais on n'en remporte ni espérance ni livres. Il n'y en a plus; il n'y a même qu'un seul libraire qu'on puisse nommer, c'est Rey.

J'ai lu trois fois le posthume d'Helvétius(1). C'est, ma foi, un excellent ouvrage, plein de réflexions fines qu'il n'est pas donné à tout le monde de trouver, et d'inconséquences que tout le monde corrigerait d'un trait de plume. Cet ouvrage fera bien autant de besogne que de bruit; et je vous promets qu'il fera grand bruit; à moins que les intéressés, ne pouvant plus nuire à l'auteur qui leur a sagement échappé, ne rongent leur frein sans mot dire.

J'ai là, sur mon bureau, les recherches philosophiques de M. Paw(2) sur les Chinois et sur les Égyptiens. Je ne puis vous en parler. Ce n'est pas faute d'être pressé de cette lecture.

Jusqu'à présent, je n'avais pas senti mon estomac, la mauvaise pièce de mon sac; je commence à en être mécontent le matin. Cela me fâche; car on perd si vite l'habitude de souffrir, qu'une vieille douleur a toute la grâce de la nouveauté, quand elle revient.

Je présente mon respect à M<sup>me</sup> de Belzunce(3). J'embrasse votre petite fille. Je vous exhorte à continuer vos dialogues(4).

Je fais les vœux les plus sincères pour vous et pour moi; j'ai besoin d'indulgence, et vous en êtes bien pourvue; j'ai tant de plaisir à aimer et à l'être, et je voudrais bien continuer longtemps avec vous.

Agréez mon tendre respect, et ma sincère reconnaissance pour votre billet, pour les seules lignes où l'on ne soit pas occupé à me déchirer l'âme, depuis que je suis ici.

(1) Son livre *De l'Homme*, ouvrage paru en 1772, un an après la mort d'Helvétius, par les soins du prince Galitzin. Diderot, durant ses deux séjours à La Haye avant et après son voyage en Russie, écrivit sa *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*.

(2) Paw (Cornille de), philologue et historien hollandais (1730-1799). *Recherches philosophiques sur les Égyptiens* (1774).

(3) Fille de M<sup>me</sup> d'Épinay.

(4) *Les Conversations d'Emilie*, que M<sup>me</sup> d'Épinay écrivit pour l'éducation de sa fille.

Si ma lettre était assez bien avisée pour vous aller voir, je la recommande à vos bontés.

[La Haye. 1773.] (1)

Madame et bonne amie,

Un moment plus tard, M. Prévôt ne me trouvait plus à La Haye. Mes équipages sont en route pour Pétersbourg. Je me laisse entraîner par les circonstances. C'est un M. de Narischin (2) qui s'en retourne et qui m'offre une place dans sa voiture. C'est le frère du prince de Galitzin qui fait le voyage de France avec sa femme, qui part au commencement de janvier et qui me déposera ici, avant trois mois. Ils me promettent tous des agréments sur la route, soit en allant, soit en revenant; et le prince que j'ai à côté de moi, et qui s'occupe beaucoup mieux de mes intérêts que des siens, gagerait cent contre un que ce voyage deviendra la base de mon bonheur à venir.

J'espérais rencontrer Grimm (3) soit à Berlin, soit à Pétersbourg; mais il me paraît qu'il n'y faut plus compter et que vous le reverrez incessamment. Je m'en réjouis sincèrement. Sa présence vous est nécessaire; je renonce volontiers à un plaisir fort doux, lorsque la privation vous soulagera d'une grande peine et peut-être activera votre convalescence. Vous voyez combien les commissions que vous me donnez deviennent impossibles. Si vous pouvez renvoyer à quatre mois l'édition de vos dialogues, je suis tout à votre service.

Je n'ai pas tout à fait perdu mon temps dans ce pays-ci. J'ai des notes assez intéressantes sur les habitants. J'ai barbouillé toutes les marges du dernier ouvrage d'Helvétius: un certain pamphlet sur l'art de l'acteur est presque devenu un ouvrage (4). Je me suis amusé à écrire une petite satire dont j'avais le projet, lorsque je quittai Paris. Je vous fournirais, je crois, de quoi soutenir la *Correspondance* de Grimm pendant deux ou trois mois au moins; mais la copie de ces papiers-la

(1) Cette lettre, non datée, a été écrite quelques jours avant le départ de Diderot pour Saint-Petersbourg.

(2) M. Narischkin, prince russe, qui en effet accompagna Diderot dans son voyage, et le reçut chez lui à Saint-Petersbourg.

(3) Grimm, qui était parti de Paris avec Diderot, le quitta pour le laisser aller à La Haye, et se rendit lui-même à Darmstadt. Il ne rejoignit Diderot qu'à Saint-Petersbourg après y être arrivé le 17 septembre.

(4) *Le Paradoxe sur le Comédien*.

me prendrait huit ou dix jours, et je n'en ai pas quatre à rester ici ; et ce court intervalle sera employé à écrire à tous mes amis. Recevez mes adieux. Faites des vœux pour moi. J'espère, grâce aux soins de Tronchin et à votre docilité, vous retrouver en pleine santé. N'ayez, je vous en prie, aucun reproche à vous faire. Péchez plutôt par trop de ménagement. Je n'ai jamais joui d'une meilleure santé. Le vin du Rhin trempé de beaucoup d'eau a tout à fait raccommodé mon estomac. Qui sait si la fatigue d'une longue route n'achèvera pas de remédier aux inconvénients d'une vie sédentaire, et si le métier de voyageur n'est pas le véritable antidote du métier de littérateur ?

Je vous recommande mon enfant. Je le lègue à tous mes amis. C'est à eux à suppléer aux bons conseils dont elle a besoin et dont elle est privée par mon absence. Auriez-vous la bonté de l'inviter quelquefois à passer une ou deux heures avec vous ? Vous en serez satisfaite, lorsque votre affabilité l'aura mise à son aise, et coupé ses lacets.

M'inviter à ne pas vous oublier est presque une injure. Je me souviendrai toujours de vous. Notre liaison n'est pas d'hier, et je ne me rappelle pas un instant qui en ait altéré la douceur ; également aimé et estimé de beaucoup d'autres, il n'en est presque pas un dont j'en puisse dire autant. Je n'ai trouvé que des tyrans qui criaient contre la tyrannie. Ne comprenez pas Grimm dans ce nombre. Celui-là s'est si constamment occupé de notre bonheur qu'il a pu faire de nous tout ce qu'il lui a plu, sans nous avoir laissé le droit de nous en plaindre.

Adieu, madame et bonne amie. Soyez sûre que vous aurez sous le pôle le même ami que vous aviez sous le méridien de Cassini. Je vais chercher des jours courts et des nuits longues. S'il vous prenait envie de m'écrire à Pétersbourg que votre santé est tout à fait rétablie, que vous courez les rues et les spectacles, en un mot que vous êtes tout à fait de ce monde, vous adresseriez vos lettres au prince de Galitzin à La Haye d'où elles me parviendraient à Pétersbourg. Comme il ne faut répondre de rien, et que, sans m'en douter, je vais peut-être chercher au loin la fin de ma vie, permettez que j'en use avec vous comme avec tous ceux qui ont eu à souffrir de mes défauts, et que je vous en demande un sincère pardon ; sauf pourtant à

recommencer sur nouveaux frais, si j'en réchappe : c'est la condition générale à laquelle vous ne voulez pas que je fasse une exception. A vous parler vrai, je ne suis pas gai. J'ai l'âme troublée. Je souffre à mettre entre mes amis et moi un demi-diamètre terrestre ; mais le sort en est jeté ; et il est trop tard pour regarder en arrière. Adieu, madame et bonne amie. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Si vous revenez tout à fait à la vie, tâchez de bien arranger votre bonheur. Adieu, adieu.

A La Haye, ce 9 avril 1774 (1).

Madame et bonne amie,

Après une absence de huit mois, et un voyage de quinze cents lieues dont j'ai fait la moitié en vingt et un jours, enfin me voilà presque tout contre ceux dont je me suis séparé avec tant de peine. Je ne vous dirai rien du succès de mon voyage ; Grimm sans doute vous en aura parlé. Mais songez combien il est doux pour deux amis qui se sont quittés, incertains s'ils se reverraient jamais, de se retrouver sous le pôle ; l'un se rendant par une route, l'autre par une autre, à un point du globe aussi éloigné. Aussi je ne pense pas que rien dans ma vie m'ait causé un saisissement aussi ardent et aussi doux que celui que j'éprouvai, lorsque je le vis.

J'ai appris par lui et par M<sup>me</sup> de Maux que vous étiez parfaitement guérie. Vous pensez bien que cette nouvelle ne m'a pas été plus indifférente qu'à eux. Mais comment cela s'est-il fait ? A présent que le péril est passé, on peut vous en parler clairement. Lorsque j'allai vous dire adieu, je ne vous accordais pas huit jours de vie, et quoique je vous eusse promis de vous revoir le lendemain, je ne pus jamais m'y résoudre. Je ne désespérerai plus d'un malade, surtout s'il m'est cher, qu'il n'ait les yeux bien fermés.

J'ai laissé Grimm à Pétersbourg (2), parce que le moment de son départ devenait trop incertain et que nous ne revenions pas par la même route. Il devait passer à Berlin, à Gotha, à Varsovie, à Darmstadt, que sais-je où encore ? Moi, j'étais bien

(1) Le 3 avril 1774, Diderot étoit de retour à La Haye. Il sera à Paris dans les premiers jours d'octobre, après un séjour de cinq mois à La Haye.

(2) Grimm, malade, quitta Saint-Petersbourg en avril, et revint à petites journées. Il fut à la fin de mai à Berlin, puis arriva à Paris en septembre.

résolu d'arriver par le plus court chemin, de ne point m'arrêter, et surtout d'éviter le roi de Prusse qui ne m'aime pas, à qui je le rends bien, dont le bon accueil ne m'aurait pas fait grand plaisir, et dont une froideur marquée m'aurait singulièrement mortifié. Quoi qu'en dise Grimm, après avoir eu le bonheur de ne pas déplaire à Pétersbourg, je crois que j'aurais fait une bonne étourderie d'aller chercher un désagrément à Berlin. Ce roi est certainement un grand homme, mais quinteux comme une perruche, malfaisant comme un singe, et capable en même temps des plus grandes et des plus petites choses. C'est une méchante âme, et, je trancherai le mot, une tête mal faite par quelque coin...

Je l'ai laissé indisposé à Pétersbourg. Il avait gagné de la fièvre à Sarskoécélo (1). Cette fièvre s'était réglée. Je le vis la veille de mon départ. Je le revis le jour même. Je lui proposai de rester. Il s'y opposa, et son médecin m'assura que sa maladie était si peu de chose que si l'accès ne reparaissait pas le soir même, il n'en serait aucunement surpris. Je partis donc. Il attendait, lui, les fils du général de Roumanzoff qui étaient allés voir leur père à l'armée et que la vieille comtesse de ce nom l'avait déterminé à déposer à Leyde. Je viens de recevoir des lettres de Pétersbourg où l'on me dit qu'il n'est point encore parti; ainsi voilà son retour renvoyé jusqu'au mois de mai, par la difficulté des chemins qui ne commencent à être praticables qu'alors.

Sa tournée dans les cours retardera son retour d'un mois; ainsi, si je calcule bien, avril et mai font deux mois, un mois de route et de séjour font deux autres mois, un mois de course en Hollande, somme totale cinq mois. C'est à peu près le temps que me retiendra l'édition française des *Statuts* (2) de tous les établissements que Sa Majesté Impériale a formés pour l'utilité de ses sujets. Ainsi nous pourrions très bien vous revenir tous les deux ensemble.

(1) Tsarskoïé-Selo.

(2) Diderot revenait de Russie chargé de travaux pour Catherine II. En premier lieu, il devait publier le compte-rendu de ce qui avait été fait déjà par ordre de l'Impératrice au point de vue de l'enseignement, et il s'acquitta de cette tâche avant de rentrer à Paris en surveillant l'édition des *Plans et Statuts des différents établissements ordonnés par l'Impératrice Catherine II pour l'éducation de la jeunesse*, écrit en langue russe par le maréchal Betzki, ministre des arts, et traduit en français par M. Clère.

Continuez de vous bien porter. Ménagez-vous de toutes les manières. Je me persuade que cette indifférence que je vous ai vue sur la vie était une des suites naturelles de votre maladie. Dans le vrai, une vie souffrante est un mauvais effet aussitôt qu'on a perdu l'espérance d'être mieux. Il n'en est pas ainsi d'une vie accompagnée par la santé. C'est la source d'une infinité de petites satisfactions qui rompent la continuité des peines de l'âme. Ces peines, à force d'être interrompues, s'affaiblissent. Ou l'on redevient à peu près ce qu'on était ; ou l'on est un être peu pensant, peu sentant, peu soucieux, buvant, mangeant, digérant, dormant bien, un automate presque indifférent à toute sensation morale, ce qui n'est pas le pire de tous les états.

Vous êtes encore bien loin de là. Je n'oserais presque vous dire que ce soit ni tant pis ni tant mieux ; ce que je pense très sérieusement, c'est qu'il y aurait plus à perdre pour les autres que pour vous. Je vous salue, je vous embrasse, et vous présente un attachement et un respect qui seront toujours ce qu'ils ont été, quoi que ce soit que vous deveniez et que je devienne.

DIDEROT.



---

## EN VIEILLE ROUMANIE <sup>(1)</sup>

Venant du Nord, à l'issue des Carpathes, vers les provinces danubiennes, Valachie et Moldavie, quelle que soit la route que vous suiviez, vous apercevrez un monastère, le plus souvent misérable, jadis refuge pour les voyageurs en péril, mais surtout poste avancé de l'Église orientale à la rencontre de ceux de ses fidèles qui chaque année descendaient de la Transylvanie vers le Sud.

### RENCONTRE DANS LA FORÊT VALAQUE

Depuis deux heures, la route n'a pas quitté la forêt. Nous nous arrêtons à l'entrée d'un chemin de cailloux et gravissons à pied la pente qui conduit au petit monastère.

Une grille de bois, fragile et toute simple, peinte en blanc, sert de porte cochère. Par là nous pénétrons sous le porche rustique qui réunit deux corps de bâtiments, l'un où habitent les moines, l'autre où ils travaillent. Le tout est à peine aussi grand qu'une ferme bretonne. La cour, tapissée d'herbes folles, s'ouvre du côté de la montagne : les sapins l'envahissent comme si la forêt avait détaché une patrouille pour contrôler les faits et gestes de cet établissement humain.

Au milieu de la cour, la chapelle, très petite, délabrée, toute peinte à l'extérieur comme à l'intérieur. Un étroit pavé y donne accès. Le moine qui nous conduit est affreusement maigre. Sa barbe et ses cheveux très longs ressemblent à des écheveaux de laine brune. Sa lourde soutane pèse sur son corps sans chair. Mais, à nous montrer le sanctuaire, les icônes,

(1) Voyez la *Revue* des 1<sup>er</sup> janvier et 1<sup>er</sup> février.

les peintures murales, un doux empressement anime ce moine, et son regard salue incessamment notre curiosité.

D'après ses explications, la chapelle n'aurait que trois cents ans. Mais peut-être a-t-elle remplacé une chapelle de bois bien plus ancienne. Ces moines ne font pas profession d'être érudits. Ils n'ont rien de la science de nos Bénédictins. La plupart sont des fils de pauvres paysans qui ont trouvé un état, assez peu nourrissant, dans la vie monastique.

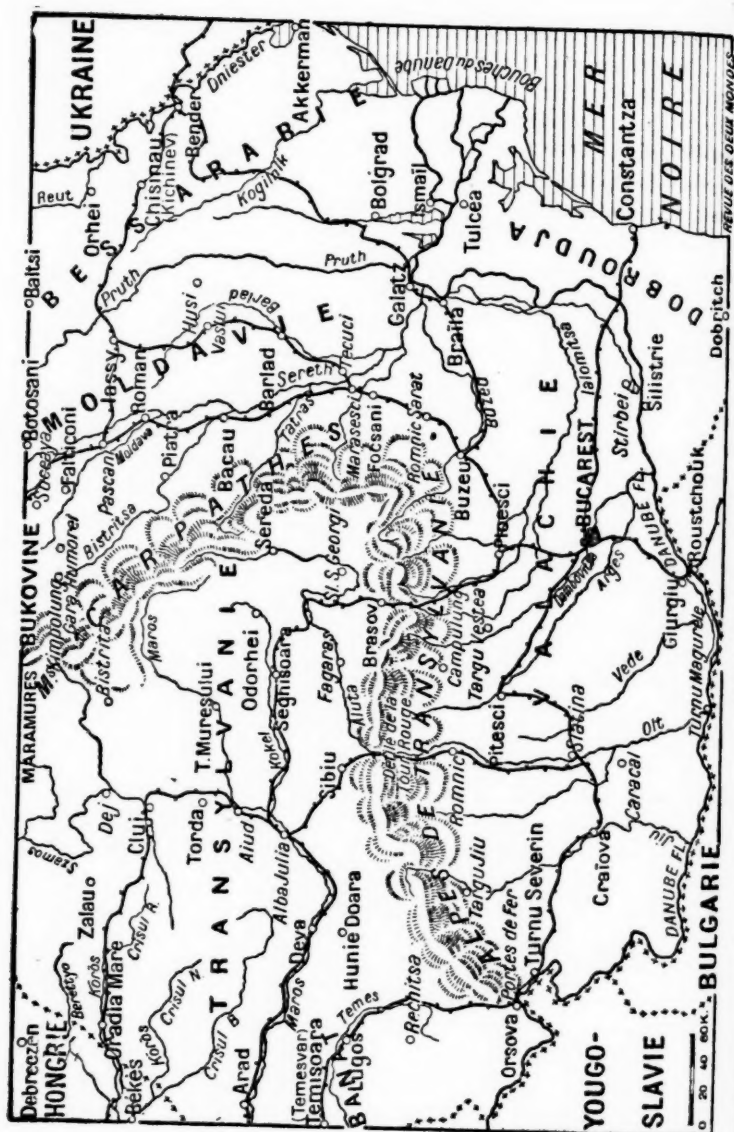
Le moine a-t-il deviné que je suis Français ? Il se penche et me montre le bas de la muraille peinte qui porte des traces de souillure : « Pendant la guerre, me dit-il, les Allemands tirent de cette chapelle une écurie à chevaux. » Sa voix ne trahit ni émotion, ni rancune.

Nous revenons vers le porche d'entrée, et j'y rencontre un autre moine, plus vigoureux, l'air rude, la barbe en brousaille, chaussé de lourdes bôtes sous la soutane, et les mains dans les poches. Nous l'interrogeons sur la vie des moines, leur pauvreté, les privations qu'ils endurent. D'abord il ne répond pas. Nos questions l'agacent. Puis il secoue les épaules, nous montre le cimetière que j'avais pris pour un potager abandonné, et nous jette ces mots : « Seuls sont bien ceux qui sont sous la terre ! »

Un gros orage éclate. La pluie fouette les montagnes. Le premier moine, toujours affable et doux, nous accompagne, les pieds dans l'eau, jusqu'au bas du chemin rocailleux, avec un parapluie de lourde étoffe et bien conditionné...

Il pleut, il pleut sans cesse sur la forêt et sur les monts. Au bord de la route, devant une maison, nous apercevons un tombeau couvert en forme de caisse basse, une sorte de roulotte à cochons, que l'on tire à bras. Un homme et trois petits enfants sont sortis de la caisse ruisselante de boue. Ils vont frapper à la porte de la maison pour mendier.

L'homme, vêtu d'une chemise déchirée et d'un pantalon sordide, doit avoir quarante ans. Les enfants, couverts de loques qui traînent à terre, ont des cheveux jaunes, des faces exsangues, le regard sournois : on dirait de petits animaux, sales et remuants. La physionomie de l'homme retient notre curiosité par un air d'orgueil. Comme nous l'interrogeons, il répond avec facilité, d'abord en hongrois, puis en roumain, enfin en français. C'est un capitaine hongrois que les Russes firent



prisonnier au début de la guerre. Il montre la cicatrice d'une blessure à la tête. Il est resté en Russie quatorze ans. Il s'en est échappé, l'année dernière, a poussé ou tiré sa roulotte à travers la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, espérant atteindre la Hongrie. Il vit d'aumônes, et, visiblement, l'ivrognerie lui sert de consolation.

Je cherche la femme, la mère des petits sauvages qui luttent sur la route comme des chats en colère. Par l'ouverture du tombereau, je distingue un corps en guenilles, dont le visage refuse de se montrer. Je ne saurai pas si cette mère a encore une figure humaine. Et sans doute ne veut-elle pas que je le sache... L'homme prend l'argent que nous lui donnons. Il remercie à peine. Un espoir d'ivrogne se mêle dans ses yeux à une sorte de dignité...

Notre conducteur, trop obligeant, a voulu nous montrer un autre chemin de montagnes. Bien que nous risquions de nous égarer, la haute forêt nous attire. Voici une clairière en terrasse, d'où l'on doit pouvoir descendre, par des sentiers, vers les rivières de la Valachie ou celles de la Transylvanie, de chaque côté de l'ancienne frontière. Un montagnard est là, il coupe des herbes en surveillant ses bœufs qui paissent à la lisière du bois. Nous le dépassons, puis, quelques mètres plus loin, nous nous retournons pour le questionner. Il s'approche, prêt à nous rendre service. Il porte le chaud costume de laine des paysans de la montagne, sans trace de misère. Il a le visage légèrement coloré, les traits et le menton bien dessinés sous la barbe courte, des yeux clairs qui sourient avec plus de bonhomie que de malice. Nous lui posons des questions à bâtons rompus. Il y répond sans ombre de défiance ni d'arrière-pensée, avec une douceur étonnante. Il vit, comme tous les montagnards de l'endroit, de l'élevage du bétail, de la vente du lait et de la coupe des bois. Il achète sa farine. Il ne se plaint donc pas de la baisse du prix du blé. Le gouvernement, la politique ? Il ne prétend pas y rien connaître, lui, pauvre paysan. Cependant, comme je lui parle des dernières élections, son attitude plus réservée ne m'empêchera pas de saisir dans ses yeux l'orgueil de l'homme qui peut voter désormais à sa guise : c'est un plaisir qu'on ne lui reprendrait pas aisément... Il me fait l'éloge du médecin qui, pour dix francs par visite, soigne les malades dans la montagne. En revanche, il dénonce les usuriers et les

banques, qui grugent le paysan quand ce dernier a besoin d'argent pour payer ses impôts. En partant, nous lui demandons son âge. Il sourit, un peu triste : « Soixante-douze ans. » Il a eu dix enfants. Tandis qu'il salue et s'éloigne vers ses bœufs, un de ses petits-fils court à travers le pâturage pour nous indiquer la route...

Nous nous arrêtons quelques minutes près d'un monument de pierre qui doit servir d'ossuaire aux morts inconnus de la guerre, tombés dans la forêt. Ces défilés des Carpathes furent de véritables guillotines à régiments. Le petit cimetière, à peine achevé, forme un étroit enclos sous une voûte de sapins gigantesques. Le gardien solitaire de ce lieu est un soldat, presque un enfant. Des caisses, le long du mur, sont remplies d'ossements. Le soldat ne porte pas attention à nous. Il est tout occupé à trier les restes des morts. Sa figure puérile ne trahit rien de tragique, car le Valaque ne dramatise pas la mort. Il a plutôt l'air en peine de réussir un travail difficile qui consiste à mettre de l'ordre parmi ces pauvres débris. Il construit minutieusement des tas de crânes, de tibias. Quand un tas lui paraît suffisant, il le couvre de feuillage. Tous ces crânes de morts sont des têtes d'adolescents : enfouies dans la forêt depuis quinze ans, elles ont gardé leur physionomie de jeunesse. Seul avec elles, le petit soldat n'a pas peur. Par moments, il murmure quelque chose, se parlant à lui-même. Ce qui l'inquiète, c'est de savoir combien il y a d'os dans le corps humain : il se tâte pour retrouver son compte.

#### A SINAIA, CHEZ LE ROI CAROL

La forêt de Sinai est le décor le mieux aménagé des Carpathes : forêt tantôt de sapins, tantôt de hêtres, couvrant la montagne tout entière, où les verts et les jaunes se marient en couches profondes, et qui moutonne d'un rythme égal sur les hauteurs comme dans les creux, sans trace de cet essoufflement que montre la forêt alpestre à l'approche des cimes. Les attraits de la forêt s'emparent de nous avec une telle puissance que nous dédaignons les grâces du torrent de la Prahova. Nous ne pensons pas même à déplorer l'aspect un peu trop suisse et « sanitaire » de la petite ville de repos qui est venue s'établir à l'entrée du séjour royal.

Sinaïa fut choisi jadis, comme résidence d'été, par le fondateur de la dynastie de Roumanie, Carol I<sup>er</sup>. C'est, à quelques lieues de l'ancienne frontière de Hongrie, et à l'abri des vents du nord, un site sauvage et mondain, de climat assez doux, du romantisme le plus authentique et le plus rassurant. Carol I<sup>er</sup>, Allemand de naissance, appréciait le pittoresque avec méthode, d'après les catégories du Baedeker. A ses yeux, la petite Roumanie possédait deux beautés naturelles, méritant d'être signalées d'un astérisque : le versant sud des Carpathes et le Danube. Dès qu'il avait quelque loisir, il revenait à Sinaïa ou naviguait sur le Danube. Ses sujets valaques avaient une idée contraire du plaisir de vivre. Pour eux, montagnards d'origine, le problème historique de la montagne n'était pas d'y monter, mais d'en descendre sans courir trop de risques. Quant au Danube, ils l'avaient toujours vu amener des Turcs ou des Grecs, deux sortes de gens qui faisaient des princes, mais qui n'engraissaient pas le paysan. Le plaisir du Valaque était donc sur le coteau ensoleillé, où brillaient jadis les petites cours des ses voïvodes, non loin de la montagne qui pouvait servir de refuge, et dans les villes de la plaine, assez proches du Danube pour qu'on y admirât l'éclat des tyrannies de passage, assez distantes du fleuve pour qu'on eût le temps, si besoin était, de regagner les hauteurs. Le plaisir du roi, comme je l'ai dit, était dans la montagne et aux bouches du Danube. Ce parfait désaccord entre les goûts natifs du souverain et la tradition du peuple fit du règne de Carol I<sup>er</sup> un modèle de sagesse. Le roi était incapable de se passionner pour les disputes de ses sujets.

Le château de Pelesch et les pavillons annexes, qui forment la résidence royale de Sinaïa, sont d'un style de Hohenzollern attendri, quelque chose qui eût mis en fureur toutes les vieilles dynasties, y compris les Habsbourgs de la grande tradition, mais qui ferait pleurer d'envie un mécène de ville d'eaux. Vue de près, la décoration est désarmante. De loin, les tours, les clochetons, les flèches, les toits pointus et brisés, les terrasses font l'effet plaisant d'une kermesse forestière. C'est « nouveau riche », de bonne santé et agréable à l'œil.

Il est trois heures de l'après-midi. Je gravis une allée de sapins colossaux. Des cimes de la montagne l'ombre commence à descendre sur l'océan des arbres. L'odeur de la forêt me pénètre. Depuis trois mois à peine, Carol II, naguère le prince

Carol, rentré à l'improviste par la voie des airs, dans ce royaume de Roumanie d'où l'avaient exilé son propre penchant à l'aventure et les intrigues de certains politiciens de cour, règne sur une nation qui doit devenir un grand État. Il veut bien me recevoir à Sinaïa, où il passe ses premières vacances de roi, sans excès de protocole, en compagnie de quelques officiers et sous la garde d'un régiment de chasseurs de montagne.

Carol II me fait introduire dans un petit fumoir qui lui sert de bureau. Presque aussitôt, d'un ton direct qui exclut à la fois le cérémonial, les artifices de langage et la familiarité, il me pose des questions sur la situation économique, la politique agricole, l'assiette des impôts, le rôle des banques, le crédit, le taux d'intérêt, l'usure, l'épargne, les réformes administratives. Je passe une vraie « colle », et je ne suis pas sûr d'y paraître très brillant.

Les chefs d'État de notre temps, quand ils ne sont pas muets, ont un penchant marqué pour la conférence. Je me rappelle l'un d'eux qui, se trompant sur ma véritable curiosité, m'exposa, sans arrêt, pendant une heure et quart, au désespoir du chef des audiences, le principe de la réforme des voies navigables dans son pays. Le jeune roi Carol, du moins, ne cherche à étonner son visiteur ni par l'éloquence ni par la dissertation. Il interroge en termes précis et rapides, réplique de même, discute, confirme, nie ou reste perplexe, le plus naturellement du monde. Il a l'intelligence prompte, sans finasserie ni détour, très portée vers les choses concrètes et les résultats pratiques. Il retient ses jugements, qui seraient plutôt vifs. Mais parfois il marque d'un trait l'image qui passe dans son cerveau. Exemple : nous parlons des classes moyennes qui font si cruellement défaut à la Roumanie, non parce que le peuple est inapte à s'élever, mais parce que le régime de la propriété, des impôts et de l'administration, depuis des siècles, lui ont interdit l'épargne. Je vante, naturellement, la bourgeoisie française. Il approuve. Il connaît bien la bourgeoisie française, « très intéressante, mais un peu serrée ». On ne saurait mieux dire.

Je le regarde. Il paraît trop jeune pour son âge. Il a trente-sept ans, avec une figure et une silhouette de jeune homme. Seule sa démarche indique la maturité. Dans un tel décor de



montagnes et de forêts, ce grand garçon blond, aux cheveux abondants, aux sourcils marqués, au front sans saillie, aux yeux très bleus, tantôt un peu voilés, tantôt provocants, à la lèvre sensuelle, évoque, mieux encore que dans l'apparat d'une cour, le portrait type des dynasties septentrionales. Mais laquelle des dynasties septentrionales?

Il descend des Cobourg d'Angleterre, des Hohenzollern et des Romanov. Je cherche en lui la cellule ancestrale qui dirige le rythme de son tempérament. Des Cobourg il a peut-être, en même temps que l'orgueil, cette fraîcheur ironique de la vie qui semble se moquer des remontrances. Des Hohenzollern lui vient son goût des parades militaires et un certain parti pris dans ses amitiés ou défiances personnelles. Mais ce charme d'adolescence un peu étrange, ce romanesque légèrement brutal, ce paternalisme profond, dévoué, instinctif, à l'égard des paysans, qui le rendit populaire dès son enfance et que je retrouve à chaque tournant de sa conversation, enfin cet élan d'aventure qu'il semble à la fois chérir et comprimer en lui, qu'est-ce donc? A le bien observer, c'est un « jeune tsar »... Je parie que, s'il était libre de choisir un modèle parmi tous ses ancêtres, il choisirait Alexandre II de Russie.

Par là, lui, étranger de sang, devient proche du peuple des Carpathes.

#### DESCENTE VERS LES COTEAUX

Du côté de la Valachie, les défilés coupent le massif montagneux perpendiculairement à la chaîne, par une traversée de trente ou quarante kilomètres, et cessent brusquement avec la forêt, à l'apparition de collines en gradins de théâtre, couvertes de jardins et de vergers, où pullule une population légère, fine, aux costumes d'une élégance riche et presque subtile. Ce sont les beaux pays de la Monténie et de l'Olténie, vieux foyers de la civilisation des Valaques du sud. Par les fentes de la montagne, ces Valaques du sud donnent la main à leurs frères de Transylvanie, et les villages des uns et des autres semblent former une ronde autour de chaque massif.

Du côté de la Moldavie, l'aspect est tout différent. Les vallées, non plus perpendiculaires, mais parallèles à la chaîne, ne s'en détachent qu'après un long parcours, pour s'épanouir entre des

coteaux aux courbes molles, où vivent ceux qui n'ont cessé de descendre de la forêt et des hauts pâturages, les Moldaves rêveurs, teintés d'influences slaves, moins souriants et adroits que les Valaques du sud, mais plus imaginatifs, plus inventeurs et, jadis, plus entreprenants.

Si vous descendez des Carpathes vers la plaine par le train de Bucarest, vous verrez, comme sur toutes les grandes lignes de la vieille Roumanie, des dames fort jolies, habillées à la mode de Paris, accompagnées d'hommes élégants, qui portent une cravate splendide au lieu de gilet, sont toujours munis d'un maroquin de ministre et lisent trois ou quatre journaux à la fois sans jamais regarder leur pays. Le Roumain nait poète, donc enfant de la nature. Mais, dès qu'il a touché à la politique ou au luxe, la nature, pour lui, n'existe plus. C'est pourquoi la Roumanie ressemble peu à Bucarest, et Bucarest peu à la Roumanie.

En revanche, si vous suivez une vallée que ne fréquentent pas encore les express internationaux et les habitués de la *Calea Victoriei*, vous aborderez la Valachie ou la Moldavie par la connaissance charmante et colorée de l'authentique Roumanie, la Roumanie des coteaux.

Sur le versant des Valaques, la vallée de l'Olt, qui vient du défilé de la Tour rouge, est une des plus pittoresques et d'ailleurs remplie de souvenirs d'histoire. Mais je préfère l'exquise vallée du Jiu, aux roches chaudes, aux contours nuancés et aux forêts presque diaphanes, qui vous amène, en deux heures de voiture, du farouche pays de Hunyad au cœur des gais villages de l'Olténie. L'Olténien est, sans doute, le plus sûr héritier des Latins dans les provinces danubiennes. Il ressemble étonnamment à certains types d'hommes des collines de la Toscane ou du Languedoc. Il cultive la plantureuse vie, les gaudrioles, la liberté chez soi et la confiance en soi, la discussion précise, l'art d'arriver et les bonnes affaires. Un sang généreux et la fertilité de son sol l'éloignent de la mélancolie. Il a le sens décoratif : ses costumes, comme ses tapis, sont les plus riches de couleur et de fantaisie. Il est le cousin du montagnard, maigre et indocile, de la région de Petrosani ou de Hats'g, mais réjoui par la fortune des coteaux. Il donne à son pays des avocats de style soigné, comme M. Titulesco et M. Junian.

Du côté des Moldaves, — hors de l'ancienne Bukovine, — la plus belle descente est celle de la Bistritza. Passé Vatra Dornei, ville d'eaux réputée, qui marquait jadis la frontière, la Bistritza coule, sur un parcours d'une centaine de kilomètres, entre des montagnes aux formes innombrables, toutes couvertes de forêts. C'est le pays par excellence des bûcherons et des laiteries. Les hommes portent presque tous la hache, avec laquelle ils coupent le bois et manœuvrent les radeaux. La rivière aux eaux rapides et claires emporte sans cesse des trains de radeaux, chaque radeau formé de troncs de sapins que l'on attache en éventail. Un homme gouverne le radeau avant, un autre le radeau arrière, avec une adresse de mouvement et une sûreté de coup d'œil étonnantes. On dirait une entente complice de la rivière, des bûcherons et de la forêt pour glisser ensemble au plus vite vers les clartés du sud.

Des montagnes de la Bistritza et de la Bukovine est venu presque tout le bois qui servit, depuis la guerre, à construire des baraquements pour abriter les armées et les foules de réfugiés de l'Orient méditerranéen. Avec le bois des Carpathes, on a bâti notamment l'Athènes provisoire où des centaines de milliers de Grecs de l'Asie-Mineure, chassés par les Turcs, durent transporter leurs foyers. Cette exportation de bois se fait par le port de la Moldavie sur le Bas-Danube, qui est Galatz. Ainsi les monts Carpathes semblent voués à secourir la chrétienté! Après avoir arrêté l'avance des janissaires, puis servi de refuge à des populations qui voulaient échapper aux abus du régime turc, ils ont livré le bois de leurs grands arbres pour loger la Grèce vaincue par Moustapha Kemal.

A vrai dire, la forêt moldave, quelles que soient ses ressources, a souffert d'un dépècement intensif et désordonné : faute de méthode, de capitaux ou de contrôle, on en a ravagé les parties les plus accessibles, en laissant pourrir les parties difficiles à atteindre. La forêt, le *codru*, dont le nom reparait si souvent dans l'histoire et la toponymie roumaines, s'étendait, il y a quelques siècles, bien au delà du versant des montagnes, jusque dans la plaine. Les invasions, les appels d'argent des églises et des monastères, la cupidité des courtiers phanariotes, l'imprévoyance des boyards, des communes ou des paysans, les incendies allumés par les bergers, enfin et surtout les exigences des Turcs, qui obtenaient jadis la livraison

gratuite, chaque année, d'une énorme quantité de bois pour les besoins de Constantinople et de l'empire, ont rétréci peu à peu l'étendue de la vieille forêt protectrice. Il est grand temps qu'une autorité vigilante et sans faiblesse en assure la défense aussi bien que l'exploitation régulière.

Au confluent du torrent de la Neagra et de la rivière de la Bistritza, dans un site qui nous rappelle certains aspects de la Grande-Chartreuse, nous passons quelques heures au pavillon de chasse du prince Nicolas de Roumanie. Une dépendance de ce pavillon a été aménagée, aux frais du prince, en maison de vacances pour des écrivains ou des savants pauvres. D'ici, les amateurs de pittoresque peuvent aisément descendre la rivière en radeau. Au-dessous de Brosteni, jusqu'à Piatra, la vallée reste sinueuse et resserrée, mais elle devient de plus en plus peuplée. Bientôt les grosses bourgades succèdent aux villages, avec des entrepôts de bois et des scieries. Puis apparaît la ville de Piatra, adossée aux collines. Nous atteignons la zone des coteaux moldaves.

Piatra Neamt, aujourd'hui centre de villégiature, conserve une des plus anciennes églises de la Moldavie. Des demeures charmantes et de bon goût ornent son quartier neuf. C'est un séjour renommé. Comment oublierais-je l'hospitalité que m'y offrit, dans sa maison tranquille et couronnée de roses, le député-maire M. Macaresco, Moldave au cœur parisien ?

#### MOLDAVIE ET VALACHIE

Le nom de Valachie, que n'emploient guère les habitants eux-mêmes, désigne le territoire compris à peu près entre la haute chaîne des Carpathes du sud et le Danube, face au Midi. Le nom de Moldavie, formé sur le nom d'une rivière de montagne, la Moldova, évoque traditionnellement le pays situé entre les Carpathes de l'est, le Dniester et la Mer-Noire, face à l'Orient. L'ancienne principauté de Valachie et une partie de l'ancienne principauté de Moldavie constituaient, avant la dernière guerre, le royaume de Roumanie, — ce que l'on appelle, aujourd'hui, le « vieux royaume ». On perçoit, d'un versant à l'autre des Carpathes, une ressemblance évidente des langages, des traditions sociales ou familiales, des coutumes originelles comme des types humains. En même temps, appa-

raît une différence accusée d'esprit et de tempérament. La Transylvanie et les provinces danubiennes ont un fonds de communauté à la fois carpathique et latin. Mais ce fonds commun a subi postérieurement la pénétration d'apports qui ne furent jamais de la même intensité, ni souvent de la même provenance, d'un côté et de l'autre des Carpathes...

Les provinces qui constituaient le vieux royaume de Roumanie, tiennent leur unité d'esprit et de mœurs du fait qu'elles restèrent constamment soumises, depuis le moyen âge jusqu'au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, à la prédominance d'influences orientales. Ce furent successivement l'influence de la première invasion slave qui couvrit la plaine, l'influence de l'empire byzantin, l'influence turque, l'influence des Grecs du Phanar, l'influence russe, et surtout l'influence permanente et incontestée de l'Église orthodoxe.

Mais, si la prédominance à peu près exclusive des influences orientales que subirent pareillement, pendant des siècles, le Valaque et le Moldave du vieux royaume, suffit à les distinguer du Transylvain, le Valaque et le Moldave n'en présentent pas moins, chacun, sa physionomie propre.

Quiconque a vécu ou voyagé parmi les peuples de la Méditerranée orientale reconnaît aisément la marque de leurs habitudes sur les manières d'être, de penser ou de se conduire des gens de la Valachie. C'est le même goût de la critique, du raisonnement agile, la même aptitude à plaider dans un sens ou dans l'autre, et à fournir une justification logique aux passions, le même amour des théories et du jeu, le même désir de paraître et de se pousser individuellement, le même esprit de clientèle qui favorise la politique de personnes, la même courtoisie empressée, à quoi se mêle un peu d'ironie et parfois de cynisme. Tout cela, sur le vieux fonds de douceur ou d'insouciance du paysan des Carpathes habitué à vivre de peu, donne souvent du brillant dans les desseins et de l'apathie dans les actes.

A l'ouest, la persistance latine, très sensible, et l'infiltration incessante d'éléments venus de la Macédoine ou des Balkans, ont mis dans la race plus de sens pratique. A l'est, vers le Bas-Danube, la finesse sceptique et l'ingéniosité des Grecs ont laissé leur marque, ainsi d'ailleurs que la nonchalance turque. Entre les deux, la Monténie conserve l'humeur riante

de ses petites cours princières d'autrefois, dont elle protège le souvenir contre les prétentions de la plaine et le prestige mondain de Bucarest.

Ce qui manque à l'âme de la Valachie, c'est la conscience d'une grande histoire, aussi bien que des obligations d'effort qu'impose la confiance en soi. Quand il le veut, le Valaque est l'homme le plus séduisant du monde; mais sa séduction même semble un don gratuit et éphémère, déprécié d'avance par la certitude que les hommes ne sauraient prévoir le lendemain. La critique méditerranéenne, mêlée au fatalisme oriental et aux déceptions causées par une longue suite de régimes d'abus, a donné aux Valaques l'instinct de vivre au jour le jour, de peur d'être trompés à l'échéance...

Le Moldave, surtout le Moldave du nord, est un personnage plus riche d'élans profonds, plus étoffé et qui aspire, non seulement à se pousser, mais à créer quelque chose qu'il laissera derrière lui. C'est le signe d'une histoire plus large et plus forte en Moldavie qu'en Valachie.

D'après l'aspect actuel des choses, on imagine difficilement le degré de civilisation auquel atteignirent les Moldaves, dans les derniers siècles du moyen âge, avant la conquête des Turcs et l'apparition des Russes. La Moldavie a subi tous les malheurs, souffert de toutes les infortunes à l'époque moderne. Elle fut coupée en trois tronçons. Les Autrichiens lui prirent la Bukovine, les villes et les vallées, précisément, qui étaient le berceau des traditions moldaves. Puis, en 1812, les Russes lui enlevèrent plus de la moitié du territoire restant. Sa constitution organique fut ainsi non seulement troublée, mais brisée. Elle ne respira plus que par le port de Galatz sur le Danube, et, au lieu qu'autrefois elle avait réalisé en elle un riche accord d'influences complémentaires, venues de l'Occident, de la Pologne, de la Russie, de l'Asie et de la Méditerranée, elle fut livrée sans contrepoids à la tyrannie démoralisante des Turcs, à la cupidité cynique de leurs agents, Phanariotes chargés de faire suer la glèbe, ou boïards prenant à ferme la mise au pillage de leur propre patrie. Il y a cent ans, si l'on en juge par les récits des consuls et des voyageurs étrangers, le sort de cette malheureuse province était d'un complet avilissement. Les guerres de jadis contre les Turcs, les Polonais, les Hongrois, avaient probablement détruit ou appauvri son ancienne noblesse. Le

grand courant de commerce, de l'Europe du nord vers la Mer Noire, qui avait porté la fortune moldave, était arrêté. Et, pour finir, quand advint l'union des principautés roumaines, le choix de Bucarest comme capitale mit la Moldavie dans une dépendance de fait à l'égard de la Valachie.

Mais on ne peut s'y tromper. La Moldavie contient les restes, et d'abord ses monastères, d'une activité d'esprit qui fut la seule vraiment créatrice dans l'histoire roumaine. Ses enfants portent en eux une imagination et **un** penchant à la recherche, survivances du siècle lointain qu'illustra l'épopée d'Étienne le Grand. Certains Moldaves représentent un type plus fortement charpenté que le type danubien : la race fut enrichie par le mélange répété des populations qu'amènèrent les invasions, les guerres et le commerce au carrefour des Carpathes septentrionales. Dans l'attitude du Moldave de nos jours, l'influence slave paraîtrait plus sensible que l'influence byzantine, si le Moldave ne différait profondément du Slave par son défaut de mysticisme.

#### INFLUENCES DE LA RELIGION

Absence de mysticisme ! C'est bien l'esprit de leur tradition religieuse qui a marqué le plus fortement le caractère commun du Moldave et du Valaque de la vieille Roumanie, après l'empreinte latine.

Les Roumains présentent à l'observateur deux traits négatifs, qui les distinguent moralement, d'une part des Russes orthodoxes, et d'autre part des Grecs également orthodoxes ! C'est, en premier lieu, l'aversion pour le mysticisme et, en second lieu, l'inaptitude aux affaires pratiques. A quoi il faut ajouter un trait positif : le sens très développé de la poésie religieuse. Pour le vrai Roumain, la religion est beaucoup moins une manifestation de foi et un contrat de morale qu'une idéalisation traditionnelle de la vie sociale ou, plus précisément, de la communauté rurale. Le souvenir de la communauté rurale prédomine à tel point dans l'attachement du Roumain à sa religion, **que l'on peut dire que ce même Roumain serait de tous les hommes le plus exempt de sentiment religieux s'il n'était d'origine paysanne.**

Le fait que le peuple ne connaît sa religion que par la



communauté rurale, et non sous l'aspect d'un mysticisme ni d'un lien personnels, explique l'étonnante altération qui se produit parfois dans les réflexes moraux de l'individu, quand il a quitté son milieu d'origine. Mais l'individu, replacé dans ce milieu d'origine, en éprouve de nouveau la poésie intense, sans qu'aucune contrainte retrouvée y heurte sa personnalité. La vitalité et la force d'une telle religion se confondent avec l'amour du village et n'empruntent rien à la hiérarchie ecclésiastique, laquelle est purement administrative. L'anticléricalisme ne peut pas naître dans cette société où la religion n'existe que par la définition poétique que le peuple s'en donne à lui-même, suivant des coutumes traditionnelles.

Position bien différente des attitudes religieuses ou antireligieuses auxquelles nous sommes accoutumés! Le catholique vit sous le poids de la discipline et du dogme imposés d'en haut. Le protestant est toujours en proie à un débat de morale personnelle. L'orthodoxe slave ou byzantin s'adonne à l'exaltation mystique ou à la recherche des hérétiques. Le Méditerranéen fait de toute divinité une statue et de toute croyance un décor. Le Juif transporte sa religion comme un manuel d'hygiène... Le Roumain ignore tout cela. Sa religion, c'est la tradition poétique de son village en tant que milieu isolé et permanent : loin du village, il n'y a plus de religion, sinon dans les monastères. Mais qui entre encore au monastère?

On ne sait guère comment les Valaques et les Moldaves passèrent du rite latin au rite oriental. Il semble que ce fut sous l'influence des envahisseurs slaves et, en particulier, sous la pression des Bulgares. L'Église roumaine vécut successivement dans la dépendance des évêchés balkaniques, du patriarche de Constantinople et des foyers de l'orthodoxie russe. Mais, auparavant, les Roumains avaient été christianisés par des Latins, et leur langue religieuse, comme leur langue populaire, était latine. Les influences orientales ne furent pas assez profondes pour changer la langue populaire. Elles changèrent seulement le rite de l'église et la langue sacrée qui devint le slavon. Il y eut donc une scission entre l'âme populaire et la littérature ou l'enseignement ecclésiastiques, de sorte que le peuple ne vit plus que la personne du prêtre et l'extérieur de la religion ; le langage et l'esprit de l'Église lui restèrent fermés. Comme, d'autre part, les Valaques et les Moldaves furent longtemps

privés d'évêques, et qu'ainsi leurs liens avec les hiérarchies orientales restaient très lâches, leur religion évolua dans le sens d'une adoption de l'imagerie orthodoxe par le culte villageois, sans communication avec le mysticisme slave ni avec le dogmatisme byzantin. Cette évolution rurale de la religion roumaine fut encore accentuée par l'asservissement matériel ou politique du peuple à des immigrants sans lien moral avec lui et qui le méprisaient.

La religion roumaine est donc la religion du village, comme l'église roumaine est l'église du village. Tout élément religieux ou moral qui ne vient pas du village, vient de l'étranger. Hors du village, le Roumain n'a plus de vie morale que par imitation précaire. Mais, dans son village, il exprime le lyrisme religieux sous sa forme la plus spontanée et la plus émouvante.

Au long des vallées de la chaîne des Carpathes et sur les coteaux qui bordent la plaine, dans chaque village, les paysans vous présentent l'église comme leur chose, qu'ils ont seuls bâtie, décorée, ennoblie, animée, sans relation consciente avec une hiérarchie lointaine ni avec des dogmes dont la notion leur a toujours échappé. Le pape lui-même est leur homme, l'interprète de leur âme bien plus que celui d'une doctrine... Et que de fois, dans les villes, m'entretenant avec des Roumains instruits ou mondains, d'esprit non pas cynique, mais tout à fait indifférent à la morale, je les ai vus s'attendrir soudain en évoquant l'église, le pape, la communauté religieuse de leur village natal !

N'ayant jamais souffert de sa propre religion, qu'il a modelée à sa guise, trop dédaigné de ses maîtres de passage pour avoir subi de leur part une contrainte spirituelle qui l'eût froissé, le paysan valaque ou moldave est, en matière religieuse et morale, l'homme le plus tolérant de l'Europe. D'où ce fait paradoxal qu'en Roumanie les classes instruites semblent moins tolérantes que le peuple. La défiance à l'égard des catholiques n'apparaît que dans la bourgeoisie des grandes villes de Valachie, et l'antisémitisme est un produit des Universités.

#### INEXPÉRIENCE ÉCONOMIQUE

L'histoire des Roumains, comme celle de tous les peuples, enregistre l'influence des anciennes voies de commerce et

l'attrait des courants d'échange. Les vieilles bourgades de la Monténie et Bucarest même étaient jadis des étapes ou relais, au pied des Carpathes, sur la route de Leipzig à Constantinople. En Olténie se rencontraient les marchands du Danube, les courtiers des Balkans et les commissionnaires des villes saxonnes de Transylvanie. L'épanouissement de la Moldavie, au *xv<sup>e</sup>* siècle, fut favorisé par l'importance que prit, à cette époque, le trafic entre la Pologne et la Mer-Noire.

Mais il est remarquable que les Valaques et les Moldaves ne furent jamais les maîtres ou les agents du commerce qui empruntait les voies de leur pays. Sur le Danube, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, le trafic est resté entre les mains des Grecs. Les Arméniens rivalisèrent avec les Grecs dans les villes du Bas-Danube et du Dniester. En Transylvanie même, berceau des Roumains, les Saxons avaient le monopole du commerce. Enfin, hors de la zone danubienne et à l'écart des ports, là où ni les Grecs ni les Arméniens ne s'aventuraient, les Juifs tenaient toute la vie économique.

Aujourd'hui encore, le Roumain de race authentique s'intéresse peu au commerce; il n'en a pas le goût, il en discerne mal les éléments et les règles, il s'y sent malhabile. Les fautes ou les négligences qu'on lui reproche dans ses affaires, proviennent le plus souvent, non de la mauvaise foi, mais de l'inexpérience. Au lendemain de la dernière guerre, il n'est pas de nation, sauf la Russie, dont les dirigeants se soient plus gravement trompés sur les données économiques de l'État qu'ils avaient à faire prospérer et le sens des mesures à prendre à cette fin. Inexpérience dont s'impatiente ce peuple, d'ailleurs très intelligent, porté aux théories abstraites et prompt à imiter ou à emprunter les solutions d'autrui. L'initiative économique des Roumains des villes oscille entre l'esprit de combinaison, suivant le modèle fourni de tout temps par les courtiers méditerranéens, et l'enthousiasme pour les formules d'école, chères aux sociologues allemands. On ne trouve de véritable tradition des choses du commerce que chez les Roumains dont les familles habitent depuis longtemps les ports du Danube ou de la Mer-Noire. C'est Galatz qui a donné à la Roumanie, dans ces dernières années, son ministre le plus entreprenant, M. Madgearu.

L'inexpérience économique du Valaque ou du Moldave paraît, au premier abord, d'autant plus surprenante qu'il possède une agilité d'esprit égale à celle du Méditerranéen. Mais cette agilité d'esprit, qui écarte le mysticisme en développant la critique, n'a pas réussi à corriger l'apathie résultant de l'absorption ancienne d'une forte dose de sang slave. Comme le Slave, le Roumain est prodigue : il aime l'argent pour le dépenser, non pour le gagner. Il ne connaît ni l'avarice, ni les longs calculs. Il croit volontiers que la fortune vient par une belle rencontre ou par la munificence des puissants... A vrai dire, plus encore que du tempérament ethnique, il faut tenir compte de l'histoire de ce peuple. Peuple de tradition pastorale, habitué à se nourrir et à se vêtir lui-même, comme à se satisfaire de choses tellement simples qu'elles n'exigeaient pas d'échange, isolé, depuis les Latins, par sa langue de tous les peuples environnants, et par la peur des envahisseurs qui le faisait périodiquement se réfugier dans ses montagnes, enfin asservi à des maîtres qui, en le privant de tout moyen d'épargner, de s'élever et d'entrer en rapport avec le reste du monde, le dispensaient en même temps de toute ambition de progresser, il n'eut, pendant de longs siècles, aucune vie de relation et, par conséquent, aucune notion du commerce. Peuple essentiellement rural et montagnard, il ne pénétra dans les villes qu'à une époque récente. Il n'y a pas de grande ville roumaine à proprement parler. Toute ville importante, en Roumanie, a grandi par le commerce qu'y faisaient les étrangers ou par le luxe des boyards qui se mettaient dans la dépendance et à l'école de ces étrangers. Ajoutons que le paysan roumain, exclu, en pratique, jusqu'à nos jours, de la possession de la terre, ignore l'apreté et la ruse séculaires du petit propriétaire de chez nous qui veut arrondir son champ.

Ainsi l'esprit du Roumain des villages, — le seul vrai Roumain, — nous présente un mélange de dons et de tendances qui d'ordinaire s'excluent. Il est critique sans réalisme, lyrique sans mysticisme, ambitieux sans machiavélisme, religieux sans fanatisme, amoureux des plaisirs, désireux d'argent et dépendier sans cynisme. Peu soucieux de principes, mais humain et sensible, il viole la morale sans brutalité. C'est un caractère très apte à la littérature, et qui s'en remet volontiers, pour les choses pratiques, à la providence des clientèles.

*M. MIHALACHE, CHEF DES PAYSANS*

On pense bien que le partage des terres, effectué depuis dix ans, en modifiant radicalement le statut civil et le cadre économique de la paysannerie roumaine, a changé aussi l'orientation de son esprit. De passif qu'il était, cet esprit cherche à devenir actif. Une telle transformation suppose des tâtonnements et de longs délais. Mais ses conséquences psychologiques sont inéluctables, comme est définitive la rupture entre le passé social de la vieille Roumanie et l'avenir de la Grande Roumanie.

De la réforme agraire beaucoup de mal a été dit par les Roumains eux-mêmes et par les voyageurs étrangers. La plupart des critiques qu'on en a faites traduisent une vue superficielle des choses. Seule cette réforme pouvait, non seulement sauver la Roumanie du communisme, mais lui permettre d'élever sa conscience collective au niveau d'un rôle qui dépasserait l'horizon des anciennes principautés pour servir désormais l'intérêt et les ambitions d'un État majeur. Le partage des terres était inévitable, contre le risque d'une révolution, ou sinon, au profit d'une révolution. Elle fut décidée par les dirigeants de la Roumanie avec un sens de l'opportunité où l'on reconnaît leur clairvoyance manœuvrière, mais aussi bien appliquée avec une inexpérience, traditionnelle chez eux, des données générales de l'économie publique.

En Occident, la constitution de la paysannerie familiale ou individuelle s'est faite, à travers les siècles, par une progression libre et complète de la société rurale, dans laquelle le paysan acquérait la terre à mesure qu'il possédait les moyens de la cultiver. La division de la propriété occidentale est le résultat de l'élévation du sort des paysans, non sa cause. Aussi, en Occident, la vie rurale reflète-t-elle un ensemble de fonctions économiques qui se soutiennent par le jeu réciproque d'utilités séculaires. Le village français n'est simple qu'en apparence : il représente, à vrai dire, un accord complexe d'éléments ajustés les uns aux autres avec souplesse, selon des coutumes plus anciennes que les lois ..

En Roumanie, la division de la propriété est intervenue, non comme le résultat de l'élévation paysanne, mais comme la

condition préalable de cette élévation. On a donné la propriété au paysan sans lui assurer les moyens, qu'il n'avait pu acquérir auparavant, de vivre en propriétaire, sans le préparer à son rôle de cultivateur libre dans un pays où il avait été asservi jusqu'alors, à la monoculture spéculative, et sans l'entourer d'institutions locales assez tutélaires pour remédier aux inconvénients de son inexpérience.

Depuis lors, le paysan roumain a fait effort pour se mettre dans l'état de propriétaire indépendant, dont il avait le titre, mais dont il n'avait pas les moyens. Son travail a évolué d'instinct vers un essai de substitution de la polyculture à la monoculture, vers le type de l'exploitation à produits divers et complémentaires, condition de l'indépendance paysanne, remplaçant le type de l'exploitation à produit unique, caractéristique de la grande propriété. L'évolution vers la polyculture, plus que le partage des terres, a fait diminuer la production des céréales. Mais cet effort du paysan pour réaliser son indépendance de propriétaire a presque échoué jusqu'à présent. Faute d'épargne antérieure, il a dû emprunter aux usuriers de quoi outiller son exploitation. L'étendue trop étroite du champ qu'il a reçu lui interdit d'en tirer de quoi rembourser ce prêt usuraire. Enfin l'organisation des marchés et des transports, conçue jadis pour le service de la grande propriété, ne permet pas au petit exploitant d'atteindre un débouché rémunérateur. Le paysan oscille donc entre un sentiment de révolte contre les obstacles qui l'empêchent de réaliser son indépendance, et la résignation à ne travailler que pour sa nourriture, en attendant qu'elque miracle.

Tôt ou tard, l'effort du paysan aboutira. Mais, pour le moment, son état d'esprit est pathétique. L'angoisse paysanne a trouvé son interprète en la personne de M. Mihalache, naguère ministre de l'Agriculture, aujourd'hui ministre de l'Intérieur. Ce fils d'une famille d'instituteurs de la douce Monténie, qui porte encore avec fierté le costume pittoresque de ses ancêtres, traduit, par son éloquence comme par ses actes, l'élan nouveau vers le progrès de l'alerte et fine race des collines. Je goûtai, dans son village, parmi les siens, des heures de la plus prenante hospitalité. Il en voudrait à un ami de faire son éloge.

*L'HISTOIRE ROUMAINE : M. JORGA*

J'arrive à un vieux bourg des coteaux, Valeni de Munte, où le célèbre historien, M. Jorga, recteur de l'Université de Bucarest, passe les mois de chaleur. Se donnant avec passion et sans ménagement à de nombreuses tâches, et même à la politique, M. Jorga n'est pas de ces érudits qui échappent par la solitude aux heurts de la vie collective. S'il réside, l'été, à Valeni de Munte, il ne s'y repose guère. Il enseigne l'histoire à tout un charmant collège, assemblé par lui-même, de jeunes institutrices en vacances, et, comme un boïard des temps très anciens, veille sur la société villageoise qui l'entoure.

Je pousse une porte à claire-voie, m'attarde un peu à regarder la cour fleurie, monte les degrés de bois d'un petit escalier, et rencontre, pour m'accueillir, une ravissante jeune fille, dont j'admirerai ensuite les dons de peintre, et qui m'introduit dans le bureau agreste de l'historien, son père. M. Jorga présente la haute stature des Moldaves d'autrefois; il porte la barbe à la mode ancienne, très brune; il a la tête forte, le front large et découvert, ce qui est rare chez les Roumains. Sa physionomie trahit l'imagination, l'ardeur incessante de la recherche et de la découverte, la promptitude à matérialiser sa pensée par l'écrit ou par l'acte, et cette sorte de susceptibilité impérieuse qui est le propre des fondateurs d'école. Il ressemblerait à un personnage de la Renaissance italienne, si l'extrême rapidité de ses réflexes intellectuels, qui jouent dans la fougue de son imagination, n'excluait la suite trop formelle du raisonnement latin. En son esprit, on aperçoit une curieuse association de l'héritage grec et de l'impétuosité thrace ou slave. C'est sans doute un des hommes les moins sceptiques et les moins apathiques parmi les Roumains de sa génération. Son tempérament déconcerte, chez ses compatriotes, à la fois une vieille tradition de complaisance désabusée et le goût des jeunes pour la critique objective. Mais, au Parlement, son éloquence réveille d'un coup le lyrisme profond de la race.

J'ai trop aimé l'histoire pour ne pas m'incliner avec respect devant cet évocateur puissant de toutes les images du passé dans l'Europe du sud-est. A vrai dire, M. Jorga représente plus qu'une œuvre d'évocation ou de recherche érudite: il



incarne lui-même une phase émouvante de l'histoire morale de son peuple, la phase où les intellectuels roumains, essayant d'échapper à la servitude d'esprit dans laquelle ils avaient vécu depuis des siècles sous des influences étrangères, se mirent en quête, avec passion, de la personnalité de leur race. Après l'historien Xénopol, plus agressif dans sa vision systématique de la légitimité roumaine, et avant l'érudit Vasile Pârvan, plus minutieux dans le recensement des sources d'origine, Jorga traduit l'élan d'une libération qui s'accomplit, entraînant avec elle les débris de ses chaînes. Ce qui m'émeut dans cette personnalité, en apparence si dissemblable du milieu conventionnel où elle agit, c'est qu'elle exprime, sans hypocrisie et dans une confusion avouée de directions, de traditions ou de symboles, l'inquiétude profonde, la seule inquiétude de l'âme roumaine : celle de sa définition authentique par rapport au passé et à l'avenir.

#### LE PÉTROLE ET LA PLAINE

Étendues jaunes du Texas, amples collines de la Californie qui fuient avec leurs richesses sous les eaux du Pacifique, plages brûlantes du Mexique, coupe-gorges de Tampico, rides du Vénézuëla, jaillissements dans le désert de Mésopotamie, installations de Bakou : le paysage du pétrole comporte partout les mêmes accessoires, la même tristesse d'une terre martyrisée, que les hommes piquent incessamment avec leurs sondes et qui leur renvoie, de ses profondeurs, la fièvre de la spéculation, de la dispute, de l'enrichissement brutal et de la ruine!... Entre le décor forestier de Sinaïa et les faubourgs plats de Bucarest, voici ce qu'on appelle la richesse roumaine : les champs de pétrole, puis la plaine lourde de céréales, qui, par le Baragan, rejoint l'infini de la steppe.

Le pétrole roumain, certes, est une grande richesse, une richesse rare en Europe! Mais tout le monde s'est jeté sur cette richesse, États et particuliers, Roumains et étrangers, avec le souci du profit isolé et immédiat, sans prendre garde que le marché du pétrole dépend de puissances et de calculs qui dépassent singulièrement la portée de combinaisons locales. Aujourd'hui il faut remettre de l'ordre dans une exploitation anarchique et qui ne paie plus, la débarrasser des servitudes

parasitaires, l'adapter aux données de la concurrence universelle, plus particulièrement de la concurrence russe et proche-orientale. Ce n'est pas facile.

La plaine à céréales... Quelle incertitude nous trouble confusément devant cette plaine, fameuse chez les agronomes, qui était jadis un désert, terre de parcours, et que les grands propriétaires mirent en valeur au *xix<sup>e</sup>* siècle, non pour nourrir le peuple, mais pour faire de l'exportation ! Elle a été partagée, comme toutes les terres. On aperçoit penchées sur elle des familles de paysans maigres, qui essaient de prendre racine. Fertile terroir, sans doute, mais comme il est moins humain que le sol varié des coteaux ou les libres vallées de la montagne ! C'est une Beauce sans âme et sans clochers, une campagne géométrique et abstraite, que rien ne défend contre les raids des conquérants ou les calculs des marchands de blé. On éprouve un soulagement, quand parfois on y découvre une vieille ruine qui atteste du moins qu'à un moment donné des hommes s'y attachèrent. Il faudra voir, dans vingt ans, si la patience paysanne aura réussi à rendre souriante cette fécondité désertique, où le maïs et le blé deviennent une obsession...

#### BUCAREST

Quand vous n'attendez plus rien de la plaine, Bucarest surgit, comme par hasard. Aucune ville ne semble avoir moins de raison d'être là où elle se trouve. En vérité, c'est une très ancienne étape sur la route de la Dambovitza, que fréquenterent, dès l'origine de l'histoire, les Méditerranéens chercheurs d'or, les négociants balkaniques et les vendeurs de bestiaux de la montagne. Son âme est restée levantine et grecque, avec un vernis solide d'élégance parisienne. Elle vit dans le présent, se croyant née de la veille, malgré les grands hommes de bronze qui font des gestes d'orateurs à tous ses carrefours.

On peut aimer Bucarest pour ses privilèges consacrés : la courtoisie exquise de son monde et la beauté légendaire, mais réelle, de ses femmes. On peut l'aimer comme assemblage toujours renouvelé de caractères politiques, y apprécier l'intelligence nerveuse de M. Duca, le jeu pratique et changeant de M. Argetojano, la mélancolie révoltée, mais séduisante, du doc-

teur  
cela,  
Brati  
de pa  
rapp  
Tolec  
seuls  
vard  
vive  
paru  
et co  
d'un  
Et s  
son  
rust  
triqu  
mar  
syn  
élon  
lon

Ca  
l'u  
et  
ag  
se  
M  
pe  
no  
de  
lo  
pl  
de  
d  
g

teur Lupu, le savoir-faire bon enfant de M. Mironesco, — tout cela, bien entendu, sans froisser la mémoire ombrageuse des Bratiano. On peut aimer le mouvement de Bucarest, son art de paraître, de plaire et de parler, cette *Calea Victoriei*, qui rappelle avec plus de douceur l'ancien *Corso* de Rome ou la *via Toledo* de Naples. On peut aimer ses cafés et ses journaux, qui, seuls en Europe, gardent encore le souvenir de notre Boulevard. On peut aimer, dans des maisons tranquilles, la sagesse vive ou désabusée de ses vieux maîtres d'Université... La vraie parure de Bucarest, à mon goût, ce sont ses délicieux jardins et cette végétation légère, dorée à l'automne, qui enveloppe d'une grâce de langueur les restes de la ville aristocratique. Et son originalité sociale est dans la prodigieuse souplesse de son esprit, devant quoi l'on a toujours peur de faire figure de rustaud ou d'imbécile.

Malheureusement, Bucarest, déjà naguère capitale excentrique de la vieille Roumanie, est aujourd'hui presque en marge de la Grande Roumanie. Elle ne pourra jamais faire la synthèse des intérêts d'un peuple que son agrandissement a éloigné d'elle, et désormais trop divers. Ce sera la cause, à la longue, de profonds tiraillements.

#### LA VILLE SACRIFIÉE, JASSY

Braila, port des blés du Danube, et Galatz, port des bois des Carpathes, sont des villes de trafic international, très proches l'une de l'autre, séparées jadis par la frontière entre la Valachie et la Moldavie. Le Grec, le Juif et l'Arménien, sans parler des agents du commerce occidental, y ont établi une tradition de sens pratique qui se rattache à celle des ports méditerranéens.

Mais en remontant la vallée du Siret, nous retrouvons la Moldavie des coteaux et des plaines onduleuses, le pays des pensées ou des rêves nostalgiques. Entre Piatra et Roman, nous apercevons encore des bois de hêtres. Déjà les villages deviennent espacés, et l'horizon peu à peu s'allonge vers la lointaine steppe. Les églises, couvertes de toits rouges, ont l'air plus seigneurial. A Roman, l'influence slave commence à devenir perceptible. Puis des vallonnements affaiblis, couverts de terre noire ou de chaumes dorés, sur lesquels paissent de grands troupeaux, nous entraînent vers l'est. De temps en

temps, un monticule porte une tour blanche qui servait au guet. Les hommes, sous le bonnet de peau de mouton, ont la physionomie plus triste. Les chariots passent par files. Enfin Jassy apparait en relief sur une longue colline, avec ses collèges et ses églises.

Sans l'affreuse bâtisse de style gothique et Renaissance, que l'on a construite pour loger les administrations et qui déshonore la vieille cité, Jassy nous présenterait le reste le mieux conservé de la civilisation des boyards. C'est la ville sacrifiée, celle qui dut jadis abandonner son titre de capitale à Bucarest, celle dont l'aristocratie a été le plus irrémédiablement ruinée par le partage des terres, celle qui cède chaque jour un peu de son activité à la bessarabienne Chisinau. On en a fait une ville de grande Université, de collèges, de science. Mais n'étaient les quarante ou cinquante mille Juifs qui s'y réfugièrent de Russie ou de Galicie, son commerce mourrait.

Quel charme a le vieux Jassy, avec ses églises abandonnées, ses vestiges de faste princier, ses ruines de murs ou de portes, et, sur les coteaux qui lui font face, les silhouettes blanches des monastères fortifiés, gardant les routes d'autrefois ! L'âme de ce Jassy émouvant, comme celle de la Moldavie des princes, revit dans l'œuvre du grand romancier Mihail Sadoveanu, qui m'accueille ici. En sa compagnie, je franchis le seuil des souvenirs, déchiffre la leçon des images effacées, flâne dans les rues oubliées. Et l'écoutant, je regarde le contraste que fait son masque d'énergie avec des yeux d'un bleu de rêve.

Le soir, une sorte de volupté, la volupté des vieux jours de fête, de luxe et d'amour, remonte dans les coins obscurs de la ville. Quelque chose d'oriental revient à la surface des choses, dans la physionomie des hommes, dans l'attitude des femmes. La brise tiède caresse les jardins de Copou. Un ami nous emmène dîner à sa vigne sur un coteau hors de la ville. Tandis que nous buvons le vin fort de ses ceps, les gardes de nuit, dans la campagne, chassent les maraudeurs à coups de fusil. Un chien aboie aux fantômes. Devant nous, la ville illuminée, entre les routes de l'Orient et de l'Occident, semble reprendre au passé les bijoux de sa richesse perdue.

LUCIEN ROMIER.

---

## QUESTIONS UNIVERSITAIRES

---

# L'ESSAI DE " SIXIÈME " GRATUITE

« La journée du mercredi 12 mars 1930 sera une journée historique », déclara M. Édouard Herriot lorsque fut votée la gratuité pour l'externat dans la classe de sixième des lycées et collèges.

Cette mesure a-t-elle la portée que lui attribuait son auteur ? Cela, jusqu'ici, ne semble pas résulter des faits. Heureusement, ils ne confirment pas davantage les pessimistes qui, déjà, voyaient les lycées « ouverts à tout venant » désertés par leur clientèle traditionnelle. Ainsi qu'il arrive souvent, ni le docteur Tant-Mieux, ni le docteur Tant-Pis n'ont été justifiés par les événements.

Tout d'abord, on n'a pas vu se produire à la porte de nos établissements d'enseignement secondaire cet afflux que les uns craignaient et les autres espéraient. Sans doute, un peu partout, les chefs d'établissements ont dû écarter doucement des parents qui, — sous prétexte que maintenant, « c'était gratuit », — venaient leur présenter des adolescents de quatorze ans et plus pour les faire entrer en sixième.

— A quoi destinez-vous votre fils ?

— Je ne sais pas. Mais puisque ça ne coûte rien, nous venons voir.

— Votre fils ne pourra pas être bachelier avant vingt et un ans.

— Et une fois bachelier, qu'est-ce qu'il aura ?

— Rien. Sinon la possibilité de poursuivre ses études de nombreuses années encore.

La plupart des familles ainsi fourvoyées se sont retirées sans grandes difficultés. Certaines ont remercié les provideurs d'explications qui leur épargnaient de futurs déboires.

Conséquence. L'augmentation d'effectifs n'a nulle part revêtu le caractère torrentiel que les promoteurs de la gratuité escomptaient.

Voici trois lycées parisiens : Henri IV, Charlemagne, Montaigne. A Henri IV, l'effectif en sixième est passé de 124 élèves à 174 ; à Charlemagne, de 139 à 187 ; à Montaigne, de 235 à 280. Il y a donc eu, pour 1930-1931, une augmentation dans ces trois établissements d'une cinquantaine d'entrées sur 1929-1930.

Cette augmentation est-elle due uniquement à la gratuité ? On ne saurait l'affirmer. En effet, les enfants actuellement en sixième sont nés pour la plupart en 1919 et 1920. Or, ces années ont été marquées par un relèvement très rapide de la natalité, tombée à moins de moitié de la normale de 1915 à 1918. En 1916, il n'y avait eu que 315 087 naissances : en 1917, 340 310. En 1920, le chiffre monte à 834 311. En 1921, il s'est maintenu à 813 396, et ce fait influera sans aucun doute sur les effectifs de 1931, puisque, normalement, les enfants entrent en sixième à dix ans.

De l'avis unanime des chefs d'établissements que nous avons interrogés, le changement apporté par la mesure est peu notable. *La plupart des élèves admis en sixième, cette année, y seraient venus sans la gratuité.* Une remarque générale, en effet, est que la clientèle ne s'est en rien modifiée.

Deux exemples précis vont, au surplus, le montrer.

Voici la liste des professions exercées par les parents des vingt-six élèves d'une classe de sixième dans un grand lycée de province avant la gratuité (les enfants sont rangés par ordre alphabétique) : comptable, valet de chambre, employé, négociant, employé, menuisier, cultivateur, maréchal-ferrant, garde-sémaphore, instituteur, bijoutier, teinturier, avocat, employé, conseiller à la Cour d'appel, banquier, banquier, contrôleur des Postes, débitant, cafetier, industriel, capitaine d'artillerie, industriel, chef de chantier, chef de chantier, sans profession (rentier).

Lisez, maintenant, la même liste de professions des parents

dans une classe de sixième d'un grand lycée parisien en 1930-1931 (il y a vingt-six élèves également, rangés par ordre alphabétique) : contrôleur des Postes, négociant, négociant, épicier, ingénieur, peintre en voiture, fabricant de thermomètres, industriel, ingénieur-chimiste, livreur, caissier, ingénieur, journalier, commerçant, chef-comptable, sous-chef dans une compagnie de chemins de fer, employé de chemins de fer, chef du mouvement aux Wagons-Lits, officier-aviateur, médecin, conservateur des titres à la Banque de France, employé de bureau, directeur aux Assurances sociales, représentant de commerce, employé de chemins de fer, employé de banque.

De toute évidence, le milieu auquel appartiennent les enfants de ces deux classes de sixième, avant et après la réforme, est le même. Petits et moyens bourgeois, fonctionnaires, officiers, employés, ouvriers sérieux, voilà ce que sont les parents.

Arrêtons-nous un instant à la seconde liste, celle de 1930-1931. Parmi ces vingt-six enfants, il y a quatre boursiers, le fils du journalier, un fils de commerçant, un fils de fonctionnaire, un fils d'employé de chemins de fer. Ce sont, d'ailleurs, tous de bons sujets, — voire même excellents, — et le fils du journalier est, sans conteste, le premier de sa classe.

Des vingt-deux autres, quatorze, — c'est-à-dire la majorité, — sortent soit de la classe de 7<sup>e</sup> du lycée même, soit d'autres lycées; c'est dire qu'ils seraient venus sans la gratuité.

Restent huit enfants. Ont-ils été attirés par la gratuité? A notre connaissance, *aucun* ne se trouve dans ce cas.

— Et le fils du livreur?

Ce livreur est un ancien lieutenant de vaisseau de la marine impériale russe qui tient à ce que son fils fasse des études, — et à juste titre, car l'enfant est fort bien doué et d'excellentes manières.

Ainsi, dans le cas étudié, l'innovation de la gratuité n'a apporté aucun changement à la composition de la classe. Pour l'ensemble des quatre sixièmes du lycée étudié (suivant l'opinion d'un haut fonctionnaire qualifié), il n'y aurait que *six* élèves attirés par la gratuité.

Et cela se conçoit. Le recrutement de notre enseignement secondaire d'État a toujours été très démocratique. Il semblerait superflu de le proclamer, alors que l'on a vu le fils d'un



tonnelier, Joffre, devenir le maréchal de France vainqueur de la Marne. Les fils des plus pauvres ont toujours pu, grâce aux bourses ou même à la modicité de la rétribution de l'externat, faire des études lorsqu'ils le *voulaient*, et qu'ils en avaient les capacités. Ils n'ont pas attendu, pour cela, la « journée » du 12 mars 1930. L'enfant du journalier dont nous parlions plus haut pourra faire ses études et devenir aussi maréchal de France, s'il plaît à Dieu (il se destine à Saint-Cyr et il a tout pour réussir), non parce que l'on a établi la gratuité de l'externat secondaire, mais parce qu'il a réussi au vieux concours des bourses.

Au surplus, nous avons toujours eu, parmi nos élèves, des fils de très humbles familles et qui *n'étaient pas boursiers*. Nous avons eu, en particulier, à Janson-de-Sailly comme à Henri IV, des fils de gardiens de la paix, la mère étant couturière. L'externat simple en effet, pour les classes du premier cycle, coûte à Paris, 702 francs par an; et dans les classes de baccalauréat 972. En province, les chiffres, suivant l'importance des villes, sont respectivement de : 540 francs et 720 francs (à Lyon, Marseille, Lille, etc.); 486 francs et 594 (Amiens, Brest, Montpellier, Saint-Étienne, etc.); 432 francs et 540 (Agen, Aurillac, Lorient, Saint-Brieuc, Tarbes, etc.); 324 francs et 432 (Annecy, Avignon, le Puy, Mâcon, Vesoul, etc.). Ce ne sont point là sommes faites pour arrêter aujourd'hui un ménage d'ouvriers sérieux, peu chargés de famille, et qui tiennent à ce que leurs enfants fassent des études.

Aussi bien ne sont-ce point ces frais qui détournent le monde ouvrier du lycée et du collège. On me permettra de dire que j'en suis un bon garant, appartenant précisément à ce milieu social. Mon père n'était aucunement ravi de se voir offrir une bourse pour son fils. Il ne songeait pas du tout à faire de ce fils un « monsieur », s'estimant lui-même, ouvrier qualifié et compétent, un « monsieur », — en quoi, d'ailleurs, il avait parfaitement raison. Il hésita beaucoup avant d'accepter; d'abord, à cause de la longueur des études entreprises, et ensuite parce que, disait-il en parlant de moi : *Il n'aura pas un métier*.

C'était là ce qui l'inquiétait.

Et quiconque connaît les vieilles traditions de l'artisanat français ne s'en étonnera point. Un « sans-métier » ! Quelle

honte, dans une vieille famille française, où, de génération en génération, l'on a été « compagnon du Tour de France », et « compagnon » estimé pour sa connaissance du métier et sa sérieuse conduite, qu'avoir pour fils un « sans-métier », voué à tous les aléas des « sans-métiers », au chômage, à l'absence de considération, à la misère souvent.

Voilà pourquoi, dans les deux listes, — avant et après la gratuité, — que nous avons étudiées, il y a si peu de fils d'artisans.

Voilà aussi pourquoi, souvent, l'on a vu, dans tel ou tel département, de nombreuses bourses pour les lycées et collèges ne point trouver preneurs.

Commentant dans le *Manuel général*, en 1928 (1), le refus de deux cent cinquante bourses, M. Ferdinand Buisson, — qui n'est pas suspect d'idées rétrogrades, — écrivait : « Pourquoi ces refus ? Parce que les familles ont tenu à tourner leurs enfants vers les écoles pratiques et techniques. *Le peuple y voit plus clair que ses bienfaiteurs* : il manifeste ainsi sa volonté que ses enfants soient au premier rang des ouvriers techniciens dont le pays a un si puissant besoin : il préfère à toute autre étude celles qu'ils feront dans ces écoles, d'où ils sont sûrs de sortir capables de se suffire et de faire honneur à la France. »

« Capables de se suffire et de faire honneur à la France... » On ne saurait mieux dire. Ce sont les deux préoccupations dont nous avons toujours vu les esprits hantés autour de nous, dans ce milieu d'artisans du Marais où nous sommes né et où nous avons grandi. Elles nous paraissent infiniment plus sérieuses que les buts idéologiques poursuivis par les instigateurs de la gratuité.

Qu'ont-ils voulu ? Ils ont entendu substituer, dans les lycées et collèges, une classe sociale à une autre ; remplacer les fils de la bourgeoisie « en pleine décadence », suivant eux, par les « fils du prolétariat ».

Une sélection appropriée doit accomplir ce travail.

Écoutez M. Hippolyte Ducos, dans son rapport sur le budget de l'Instruction publique de 1930 : « Nous assistons, dit-il, à la fin d'un monde, d'une culture, d'une civilisation... »

(1) *Manuel général* du 7 juillet 1928.

Mais si les enfants de prolétaires ne veulent pas prendre le chemin du lycée ou du collège?

On les y contraindra. « Qui pourrait protester, déclare encore M. Hippolyte Ducos, si l'État disait à un candidat : « J'ai besoin, pour maintenir le niveau de mes établissements secondaires, d'y faire entrer un nombre déterminé d'élèves pauvres ayant des aptitudes spéciales. Vous avez des aptitudes spéciales. Il est donc de mon intérêt, — ainsi d'ailleurs que du vôtre, — que vous les développiez. Et c'est uniquement pour que vous trouviez l'enseignement susceptible de développer ces aptitudes, c'est-à-dire l'enseignement secondaire, que je vous donne une bourse. »

Qui pourrait protester? Mais tout le monde : la famille, dont les désirs légitimes seraient méconnus, l'enfant auquel vous feriez violence, les contribuables qui n'ont point à payer de bourse à qui n'en veut point.

Comment? Vous irez dire à un adolescent pauvre : « Vous allez faire sept à huit années d'études secondaires pénibles, absorbantes, *sans rien gagner*, pour avoir seulement la possibilité de faire encore cinq ou six années (parfois plus) d'études supérieures, *toujours sans rien gagner*, qui vous ouvriront les plus aléatoires des carrières, les carrières dites libérales? » Vous irez dire cela à un pauvre enfant, n'ayant ni écus ni relations? Vous trouvez que les carrières d'ingénieur, de médecin, d'avocat, de professeur, où l'enseignement secondaire, — après un stage sérieux d'enseignement supérieur, — mènera votre protégé, à supposer qu'il réussisse, ne sont pas assez encombrées? Est-ce vous qui lui ferez les avances nécessaires pour attendre la clientèle s'il se tourne vers la médecine ou le barreau, qui le ferez recevoir à l'agrégation s'il veut être professeur?

Mais M. Ducos estime répondre à toutes les objections en indemnisant, — avec l'argent de l'État, — le « secondaire » par force. « Il serait injuste, déclare-t-il, d'obliger les familles à opter pour la catégorie la plus chère de l'enseignement, si on ne les défrayait largement des frais supplémentaires qui seraient ainsi occasionnés. » Le budget sera donc mis à contribution. Aux bourses ordinaires d'externat surveillé, un décret de 1926 prévoit que peuvent s'ajouter des *bourses d'entretien*; et à celles de demi-pension et de pension, des bourses de complé-

ment d'entretien. « Nous ne donnerons jamais assez pour les bourses de l'enseignement secondaire. C'est une discipline de luxe à cause de sa durée, et à cause des études supérieures qui la consacrent. »

« Nous ne donnerons jamais assez » est un propos quelque peu inquiétant pour le contribuable. « Jusqu'où ira-t-on dans la voie des libéralités ? demandait M. André Balz dans le *Manuel général*. Après les bourses d'enseignement supérieur, accordera-t-on aux médecins et aux avocats, par exemple, des subventions jusqu'à ce qu'ils aient des clients ? Ce serait, en effet, le terme logique de la bourse forcée et de l'orientation obligatoire. »

Et si, une fois sortis des écoles, l'avocat, le médecin ou l'ingénieur, obtenus de cette manière, ne se montrent pas aptes ? Car, enfin, c'est l'expérience de la vie qui, seule, est véritablement révélatrice en pareil cas. L'« orienteur » n'aura-t-il aucun remords d'avoir fait des malheureux, qui, restés dans le métier ou à la ferme paternelle, seraient devenus des citoyens « capables de se suffire » et d'honorer leur pays ?

En vérité, nous sommes stupéfaits, et effrayés, de la légèreté avec laquelle les faiseurs de systèmes se jouent des existences.

Nous sommes d'autant plus à l'aise dans cette discussion, qu'en principe, nous ne sommes aucunement hostile à la gratuité de l'externat secondaire. Pourquoi les autres enseignements du second degré, primaire supérieur et technique, seraient-ils gratuits et non l'enseignement secondaire ? Au surplus, nous avons pour assuré que cette réforme, si elle était établie avec libéralisme comme elle le devrait, ne changerait que fort peu l'état de choses existant. C'est la manière dont elle a été établie qui nous émeut et aussi qui nous irrite.

Elle nous émeut, parce que la gratuité de l'enseignement secondaire nous a été présentée comme une mesure politique, comme une arme de parti. Pour ceux qui l'ont instaurée, elle est un instrument de lutte de classes. L'idée n'est pas d'ouvrir les lycées et collèges à tous plus largement qu'ils ne le sont déjà, mais d'en chasser les clients traditionnels, comme appartenant à une catégorie sociale estimée indésirable, pour leur en substituer d'autres, n'ayant pas cette tare originelle.

Nous sommes inquiet de voir M. l'inspecteur général

Parodi, dans son rapport sur les travaux de la Commission du surmenage (rapport fort remarquable d'ailleurs), demander des examens de passage *sérieux* et même *sévères*. Des examens de passage « sérieux », voilà de longues années que les professeurs les réclament sans pouvoir les obtenir. « Sévères » ? Nous sommes inquiets. Nous ne pouvons manquer de rapprocher cette suggestion de la campagne menée dans certains organes de presse en faveur de la *sélection* dès le collège. Va-t-on entreprendre de discerner les membres de la future élite parmi les bambins de dix à treize ans ? *On risquera d'écarter autant de bons sujets qu'on en admettra*. Pasteur fut élève médiocre jusqu'à seize ans. M. Émile Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, nous disait récemment avoir été un élève des plus ordinaires jusqu'en seconde (c'est-à-dire jusque vers la quinzième année), « fort capable d'être refusé à un examen de passage *sévère* ». « Les mathématiques ne m'intéressaient pas. C'est à peine si j'écoutais le professeur. » Évidemment, il s'est rattrapé depuis.

Cette gratuité, établie de manière agressive, nous émeut donc. En même temps, elle nous irrite. Car elle écarte le public, aussi bien que les Chambres et le Ministère, de la réalisation des vraies réformes utiles.

La première de ces vraies réformes consisterait à *construire de nouveaux lycées* dans l'agglomération parisienne. Celle-ci a plus que doublé de population en trente ans. Elle est passée de deux millions et demi d'habitants à cinq millions. Or, elle reste avec ses quinze lycées de garçons (1). On n'en a pas construit *un* nouveau. C'est une gageure, à moins que ce ne soit un système.

Quelle bonne raison pour ne pas pourvoir de son lycée Boulogne-sur-Seine, qui a 68 000 habitants ? et Clichy qui en a 50 000 ? Et Asnières qui en compte 53 000 ? Et Levallois-Perret avec ses 75 000 âmes, ou encore Saint-Denis avec ses 80 000 ? Dans la banlieue est, pas un établissement secondaire. Or, Vincennes a 45 000 âmes et St-Maur-les-Fossés, — pour ne parler que de ces deux villes, — en a 50 000. Vitry, au sud de Paris, comptait, en 1926, 47 000 habitants. Les autres cités avoisinantes, Villejuif, Thiais, Choisy, sont en pleine crois-

(1) Et seulement six lycées de filles. La pléthore dans les lycées de filles est **inimaginable**.

sance. Où les familles qui désirent pour leurs enfants une culture secondaire peuvent-elles les envoyer?

Et non seulement ces populeuses agglomérations n'ont pas de lycées, mais on ne parle même pas de leur en construire.

— L'enseignement secondaire n'a besoin de rien! aurait-on déclaré en haut lieu.

Or, la plupart des lycées de Paris sont pléthoriques. Tel établissement, aménagé pour sept cents élèves, en contient plus de quinze cents. Tel autre construit pour cinq cents bambins (il ne va que jusqu'à la quatrième) en abrite plus de treize cents! Des classes ne sont jamais balayées, parce que la surpopulation du lycée est telle que ces classes servent également d'études. A aucun moment, on ne peut les nettoyer; et cinquante enfants y respirent! Nous osons écrire que ce sont là pratiques néfastes pour la race.

Et au lieu de consacrer tout l'argent disponible à la construction de nouveaux locaux, on a préféré établir à la hâte la gratuité de l'externat! Franchement, elle pouvait attendre.

L'on parle, pour remédier au surmenage, de dédoubler les classes. Mesure excellente, mais comment procédera-t-on? où trouvera-t-on la place? Nous pourrions citer de grands lycées parisiens où il n'y a pas de salle spéciale pour l'histoire naturelle; où, sur sept professeurs d'histoire, un seul a la possibilité de faire des projections, — cependant indispensables si l'on veut expliquer aux élèves un paysage, une œuvre d'art...

Les livres que l'on met entre les mains des boursiers ou des internes auxquels ils sont fournis sont d'innombrables loques. Certains manuels de *géographie* datent d'avant-guerre! Et l'on dépense des millions pour établir la gratuité! N'aurait-on pas dû commencer par ces humbles achats?

Le mieux, dans l'enseignement comme en toutes choses humaines, est le fruit non d'ambitieux bouleversements mais de modestes améliorations. Le jour où nous verrons l'Université s'engager dans la voie de ces réformes pratiques, ce jour-là nous paraîtra vraiment une « journée historique ».

CHARLES DELVERT.

## NOTES ET IMPRESSIONS

### L'ENVERS D'UN OPÉRA-COMIQUE

Jules Lemaitre avait coutume, à certaines dates, de commencer ainsi son feuilleton : « Je ne feindrai pas d'ignorer que le théâtre du Vaudeville, — ou l'Odéon, ou la Comédie-Française, — joue en ce moment une pièce dont je suis l'auteur... »

Il m'est difficile d'ignorer que l'Opéra-Comique représente en ce moment *Cantegril*... Ce qui me met bien à l'aise pour en dire quelques mots, c'est que, comme il s'agit d'une comédie lyrique, le véritable auteur, c'est le musicien, c'est Roger-Ducasse. Celui-là appartient à Louis Laloy. Quant au romancier de *Cantegril*, il n'entend parler aujourd'hui que des grandeurs, misères et vicissitudes de son héros, déraciné de son Ariège natale et transplanté sur les tréteaux de la salle Favart.

Le principal coupable, en l'occurrence, et cela ne surprendra personne, a nom Jean de Pierrefeu. Lors de l'apparition de *Cantegril*, en 1921, voici ce qu'on pouvait lire, en effet, sous sa signature, dans les *Débats* : « Quel merveilleux livret de théâtre fournirait *Cantegril*, comédie ou opéra ! Bizet eût aimé ce pays qui a toute la chaude ardeur de l'Espagne sans en avoir la brûlante âpreté, et Rossini, ce Figaro français, non plus barbier, mais aubergiste, non plus laquais, mais homme libre qui, comme son émule de *tra los montes*, a un robuste bon sens et plus d'une malice dans son sac. Cantegril, le padre carliste, mama Belou, le voiturier Capoulade, l'accorte Terezia, le jaloux Fine-Oreille, tous ces types du terroir français, si vivants, si nuancés, valent bien, à mon sens, les Pantalou, les Clitandre et les docteurs bolonais de la comédie italienne. »

C'en fut assez pour mettre le feu aux poudres. De bonnes âmes, Gabriel Fauré, qui se souvenait d'avoir polissonné, tout



comme le petit Cantegril, dans les *breils*, le long des rives verdoyantes de l'Ariège et de l'Hers, M. Henry Malherbe, alors secrétaire général de l'Opéra-Comique, M<sup>me</sup> Marguerite Long, virtuose dont on fait ici bien souvent l'éloge, s'employèrent à dénicher le musicien réclamé par le critique des *Débats*. Ce fut ainsi que je connus M. Roger-Ducasse.

Ensuite, ensuite, cela dura six ans... Six ans, au cours desquels, dans sa jolie vieille maison du Taillan, parmi les pampres du Médoc, Roger-Ducasse mûrit son œuvre, passant, comme il convient à tout vrai créateur, par toutes les transes de l'enfantement.

Cette longue patience impatientait bien quelquefois l'auteur du poème qui avait fort à faire pour répondre aux amicales bourrades de l'un des directeurs de l'Opéra-Comique, le terrible M. Georges Ricou. Mettons-nous à la place de ce directeur qui, pendant tant d'années, afficha au programme de sa saison *Cantegril*, sans voir poindre le bout de son nez. Dès ce moment me fut révélé le véritable rôle du librettiste qui, à l'Opéra-Comique comme à l'Opéra, doit, avant tout, servir d'État-tampon.

Pourtant, le jour inespéré finit par luire. Voici la partition gravée : 452 pages la partition de piano, 1 500 celle d'orchestre !... Quelle éclatante justification pour le musicien, vers qui son collaborateur lance un regard émerveillé !

Pour les décors, pour les costumes, il nous faut un peintre dont la couleur chante joyeusement. Par le temps qui court, ce n'est point aisé à découvrir. Je me rappelle alors certaine représentation de *Fantasio* au théâtre des Arts, au temps où M. Rouché, faisant appel aux meilleurs artistes, y renouvelait la décoration théâtrale. Ces décors pittoresques et spirituels, de *Fantasio*, si accordés avec le texte, étaient signés : Georges d'Espagnat.

Pressenti, d'Espagnat accepte, et nous y gagnons toute une suite de jolies maquettes claires, allègres, pimpantes : les couverts de Saint-Gauderic, la chapelle de Notre-Dame de Roquefeuille, la salle des noces de Boucabel et la chambre Louis-Philippe, d'un bleu si province, où Cantegril se fait porter l'aillade destinée aux nouveaux époux ; enfin le rideau où l'on peut voir la diligence de Saint-Gauderic.

Pour les costumes traditionnels, si charmants et si ignorés,

de la Haute-Ariège, non seulement nous avons les vives aquarelles de Georges d'Espagnat, mais encore M. Adrien Cazals, secrétaire général des Ariégeois de Paris, s'emploie, avec un zèle infini, à dénicher dans le Saint-Gironnais les précieux accessoires indispensables, la *liadoure* des filles de Massat, les sabots à la poulaine des Bethmalaises; une autre Ariégeoise, M<sup>me</sup> Galy-Briulat, le seconde et fait venir de Massat le costume exquis qu'on n'aura qu'à copier pour en parer notre petite héroïne.

Reste à distribuer les rôles, et ici les drames commencent. Je ne les dirai pas tous. Pour le personnage principal, celui de Cantegril, nulle intrigue. En vain voulut-on me convaincre que ce garçon mince, alerte, déluré, bondissant, comme le sont, entre Catalogne et Navarre, tous nos jeunes porteurs d'espadrilles, devait apparaître aux Parisiens sous les aspects d'un cent kilos; mon siège était fait, et pour cause; celui de Roger-Ducasse également, et nous n'eûmes aucune peine à obtenir cet artiste merveilleux, Cantegril en chair et en os, qu'est M. Roger Bourdin, musicien, chanteur, comédien d'une sûreté et d'une fantaisie incomparables.

Mais pour Francézine, la petite amie de Cantegril, que de compétitions! Je songe à certain après-midi de l'été dernier où nous nous retrouvâmes tous quatre, MM. Louis Masson, Georges Ricou, Roger-Ducasse et moi, dans le cabinet directorial, avec chacun une candidate. La diplomatie et la musique ne réalisant pas toujours entre elles l'accord complet, j'entendis mon collaborateur, fort peu désireux, en somme, d'être jamais *représenté*, tant il place haut son art et dédaigne le succès, parler très sincèrement de retirer sa partition.

Du coup, l'on résolut de partir en vacances, ce qui calma tout le monde et nous amena un mois plus tard à fixer notre choix sur une cinquième Francézine (ce ne devait pas être la dernière), laquelle, n'ayant rien fait pour avoir ce rôle, l'eut sans doute à cause de cela. Toute jeune, M<sup>lle</sup> Rolland avait le grand avantage d'être de Toulouse; mais six semaines avant la générale, elle tomba malade, et M<sup>lle</sup> Gauley, — autre rossignol, — créera ce rôle juvénile.

1<sup>er</sup> octobre, première répétition. Car, et cela prouve la rare conscience du chef d'orchestre exigeant qu'est Louis Masson, on aura répété *Cantegril* tous les jours pendant plus de quatre mois!

Chaque jour, MM. Louis Masson et Roger-Ducasse dirigent les études musicales au *studio*, sous les combles. Ici les artistes ; dans cette salle de classe, avec ses bancs scolaires, les choristes s'époumonnent à chanter en languedocien ; jamais on ne saura combien de fois il a fallu seriner à ces excellentes gens, surtout aux dames, ces mots bien simples : à l'esclaire, à la clarté ; ces *Franchimands* disaient toujours : à l'esclaire ; au surplus, on n'a pas mis encore en application salle Favart l'enseignement mixte ; les dames choristes ont leur classe à elles, tout comme ces messieurs des chœurs.

La salle de danse est située juste au-dessus du foyer du public. M. Robert Quinault y règne, avec bonne grâce. Le chorégraphe délicat et sensible de la *Boîte à joujoux*, est un maître de ballet d'un goût très sûr, d'une érudition imprévue. On a plaisir et profit à causer avec ce garçon modeste et plein d'idées.

Un soir, M. Adrien Cazals lui amène toute une troupe de Bethmalais, de Bethmalaises, de Massatois et Massatoises en costumes éclatants, où dominent le rouge et le jaune, le sang et l'or, couleurs du comté de Foix. Ce soir-là, durant l'entracte, les spectateurs qui allaient se reposer au foyer entendirent au-dessus de leurs têtes un beau vacarme. C'étaient ceux et celles de la Haute-Ariège qui dansaient, devant Robert Quinault, les vieilles danses de là-bas. Ces figures, le maître de ballet les notait au passage, pour les adapter à ses danses du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup> acte. Car, disait avec raison cet homme avisé, danser sous les quinquets d'une place publique et danser aux feux de la rampe, sont deux choses fort dissemblables.

Aux premiers jours de décembre, la situation se corse, on répète sur le plateau. Ici intervient M. Gabriel Dubois, directeur de la scène ; ici également l'auteur de *Cantegril* reparait. La musique passe un mauvais quart d'heure. Louis Masson cède, pour un temps, le bâton à son lieutenant le patient M. Cohen. Avec un inlassable dévouement M<sup>lle</sup> Hélène Léon, qui, chaque matin, fait répéter M. Bourdin, accompagne au piano la voix hésitante des artistes tout à fait désarmés par l'action scénique.

Il faut voir M. Gabriel Dubois, nouveau Fregoli, se multiplier entre cour et jardin. Ici, transformé en paysanne, là s'agenouillant devant la Vierge noire, ailleurs refusant d'embrasser

Leprin, désopilant Jeanpoulet, ensuite jouant du flûteau devant la noce en gaieté et rêvant avec Francézine dans la nuit de mai où monte « le parfum de la vigne en fleur ».

Peu de jours avant Noël, ce petit homme vif et brun, en qui l'on sent bouillonner tout le sang du Midi, se penche vers moi et d'un ton mystérieux me fait ses adieux : « Je pars pour quelques jours. Je vais passer les fêtes, là-bas, tout près de l'Espagne... »

« Bon! me dis-je! la fugue du réveillon. Après tant d'artistes qui s'égrènent, quand reverrons-nous le directeur de la scène? »

Je ne savais pas, mais depuis j'ai appris... Philistins que nous sommes, comme nous jugeons mal le monde du théâtre, et que de drames poignants sous ces histoires comiques. Si la mise en scène de *Cantegril* fut retardée de quelques jours, c'est qu'un pauvre enfant se mourait là-bas à Hendaye et que son père était allé recueillir son dernier sourire.

Comment dire ces choses? Le tact, la gentillesse de chacun, la douleur discrète de tous nos artistes, cette pudeur dans la commisération, quand une seconde fois, rappelé là-bas, le directeur de la scène en revint, vêtu de noir, cravaté de noir. Et le courage de cet homme qui, venant de perdre un fils unique qu'il adorait, me dit simplement : « Il n'y a que le travail pour me tirer de là! »

La vie de famille, on la retrouve sans cesse dans les coulisses et il n'y a que les badauds pour s'en étonner. Des danseuses, jambes au vent, font paisiblement du tricot..., du tricot tout comme les bonnes dames des chœurs qui, lorsqu'elles n'ont pas à chanter, manient leurs aiguilles en scène, chaque fois qu'on répète à l'italienne, c'est-à-dire avec l'orchestre, artistes et choristes assis en ligne sur le plateau.

Rien de touchant comme ce tricot provincial. Il me rappelle la petite patrie lointaine, la petite ville, la petite rue paisible où de bonnes femmes tricotent devant leur porte. Comme on conçoit que de bons mariages tranquilles et *pot-au-feu* se mijotent à l'Opéra-Comique!

A mesure qu'on se rapproche de la générale, les choses d'ailleurs se compliquent. Choristes, danseuses, artistes font sur le plateau et dans les coulisses un tel vacarme, couvrent si bien la musique, que Roger-Ducasse arpente les travées des

fauteuils comme un fauve en cage et que Louis Masson a tout à fait la mine de vouloir se faire *harakiri* avec son bâton de chef d'orchestre : la mauvaise humeur est unanime. On ne sera jamais prêt!...

Heureusement, les choses ne vont pas toujours si mal. Le lendemain tout s'arrange. On en profite pour régler les éclairages, question délicate entre toutes et qu'on résout de la salle en téléphonant aux cintres : « Envoyez-moi de l'orangé; chargez de bleu le jardin... » Le décor n'est plus qu'un prisme éblouissant. Comme nous sommes dans le Midi, il faut réveiller les tons, raviver les accents, sans aller jusqu'aux couleurs éclatantes que mirent en honneur les Montenard et les Gagliardini. Ici, ce qui donnera l'impression de la chaleur, ce seront les contrastes.

Passons aux accessoires : là on découvre avec stupeur que le panier de *pommes d'amour* est un panier d'oranges, que les *rougets*, ces jolis champignons rosés, sont devenus des poissons, des rougets de Marseille!...

Georges Ricou vient critiquer la mise en scène. Comme il a l'œil neuf, ses observations sont justes. Et l'on supprime une fausse sortie, et l'on règle à nouveau la dernière scène du dernier acte, fort délicate à réaliser, car le public doit entrer dans la confidence du bon tour que Cantegril prépare à son rival Jeanpoulet..., sans que les personnes présentes s'en doutent le moins du monde. Robert Quinault recommande : « Surtout, les danseuses, n'ayez pas l'air d'être des danseuses... Ce n'est pas un ballet... Vous êtes des paysannes, dansant sur une place publique... »

On allège le deuxième acte. En avant les coupures! Qui-conque tâte du théâtre doit apprendre l'art des sacrifices... Mais les tapissiers interviennent. Les bandeaux des rideaux de perse ne donnent pas satisfaction. Faire du Louis-Philippe n'est pas si aisé qu'on peut le croire.

Enfin, les répétitions en costumes, — un enchantement, — les habilleuses, les *couturières*, les grincements des jeunes artistes, jamais contentes de leur toilette... Cette fois, c'est au tour du peintre d'être tirailé en tous sens... Le baromètre ne fut jamais plus au variable et l'aiguille affolée annonce la pluie. Puis soudain tout s'apaise, tout se tasse, tout rentre dans l'ordre. Est-ce un miracle ou ce calme terrible qui présage

les grands orages? Trois coups sont frappés qui vous rentrent dans l'estomac... La générale!

### PALAIS-ROYAL, PLACE ROYALE

« On essaierait difficilement de peindre cette promenade, lorsque le soleil, baissant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir respirer le frais et jouir dans ce jardin du plaisir de voir et surtout du plaisir d'être vues. Des doubles et triples rangs de chaises placées le long d'allées spacieuses suffisent à peine pour recevoir cette foule de femmes, presque toutes jolies. On croit être transporté à Athènes, à ces jours de fête où la beauté, parée plutôt que couverte par les plis ondulants de ses vêtements, n'empruntait son éclat qu'aux fleurs qui couronnaient la tête... »

Ce tableau du Palais-Royal, en 1784, dont je ne cite que l'essentiel et dont la *Correspondance* de Grimm garde les vives couleurs, presque aussi fraîches que celles de l'estampe fameuse de Debucourt, comme il est loin du Palais-Royal d'aujourd'hui! Les grilles ont tué la vie de ce beau lieu, telle est la simple vérité. Grandes grilles de la façade sur la place du Palais-Royal, fermées à huit heures en été, tandis qu'avant la guerre on pouvait rêver jusqu'à minuit, sous les ombrages, au bruit du jet d'eau qui se brisait si joliment, entre les arcades vénitiennes. Au reste, pour guérir les Parisiens de l'envie qui pourrait les prendre de traverser ce beau jardin, un architecte ingénieux a substitué au bon gravier d'antan des tombereaux de sable où l'on ne peut marcher par temps sec, et qui, les jours de pluie, se transforme en cloaque. Depuis cinquante ans, l'État, qui a la garde de cet admirable ensemble, a tout fait pour en dégoûter les Parisiens, et il y a merveilleusement réussi. Il n'est pas jusqu'à la façon, — indigne d'un grand pays comme le nôtre, — dont il a installé galerie d'Orléans son Office des Colonies, qui n'ait achevé de jeter le discredit sur l'ancien Palais-Égalité.

Aujourd'hui, c'est le coup mortel. Un récent vote du Conseil municipal vient de décider que le Palais-Royal sera éventré, à la hauteur précisément de cette galerie d'Orléans dont l'État fait un si mauvais usage, pour livrer passage à la voie nouvelle qui doit relier la Bourse de commerce à l'avenue de l'Opéra.

Bien entendu, il suffirait de construire en sous-sol, entre la rue de Valois et la rue de Montpensier, pour que le Palais-Royal fût sauvé; mais qui y songe?

Eh bien! il faut obliger les pouvoirs publics à y songer; il faut décidément que tous les Parisiens épris de leur ville, — ils sont plus nombreux qu'on ne pense, — se liguent pour faire respecter les rares trésors monumentaux qui nous restent. Souvenons-nous de l'opposition de l'Institut qui sauva le Palais Mazarin menacé par le prolongement de la rue de Rennes. Résultat: on continuera cette rue, d'ailleurs fort banale, en sous-sol. Que tous ceux qui ont souci de garder, au milieu du tumulte actuel, quelques coins faits à souhait pour la promenade et la rêverie, résistent, et le Palais-Royal sera sauvé, comme l'a été l'Institut.

De même pour la place Royale, que je ne puis me résigner à appeler place des Vosges, et dont seuls, par malheur, les combles ont fait l'objet d'un classement.

Ce magnifique décor architectural, d'une si noble harmonie, que le Bureau de ville, — c'était au grand siècle, — tenait à montrer, non sans orgueil, aux personnes royales qui faisaient leur entrée à Paris, par la porte Saint-Antoine, cette place rose, bâtie par le Béarnais, où naquit la marquise de Sévigné, où vécurent Bossuet et Victor Hugo, cette place si longtemps respectée, voici qu'on attente aujourd'hui à sa beauté unique. Malgré les assurances formelles et répétées, verbales et écrites, que m'avait données notre préfet de Police, M. Chiappe, voici qu'on y installe un garage pour automobiles. C'est le premier coup de pic, porté à cet ensemble incomparable, et je conçois l'émoi de la Commission du vieux Paris qui se réunit d'urgence pour en discuter.

Mais faut-il encore discuter? Pour ces deux oasis merveilleuses, si nécessaires au repos des Parisiens, le seul remède est le classement. Après avoir classé monuments historiques les faîtes de la place des Vosges, classons l'ensemble, et pour le Palais-Royal, prenons la même mesure. Ce sera chose aisée, en ce qui concerne ce dernier, puisque précisément les bâtiments menacés appartiennent à l'État. Ne souffrons pas qu'on *américanise* notre cher Paris. Ce jour-là, d'ailleurs, soyez assurés que les Américains n'y mettraient plus les pieds.



## UN CLOWN RETOURNE AU CIRQUE

Vingt-cinq ans d'absence. Depuis un quart de siècle, Grock, clown de génie, avait déserté la piste pour les tréteaux du music-hall. Maintenant, au soir de sa longue carrière le voici qui revient à ce cirque Medrano, cher à ma jeunesse, et où je revois toujours la bonne figure de l'honnête Boum-Boum, mon ami.

Temps heureux où le cirque avait encore ses écuyères, ces jolies filles étincelantes, aux jupes de danseuses, juchées sur de beaux chevaux fougueux, sautant si légèrement dans les cerceaux de papier, tendus par Mossieu Auguste. Aujourd'hui, on se contente d'une simple présentation. Sous les coups de chambrrière d'un monsieur avantageux ou d'une dame opulente, anglo-arabes, australiens et poneys d'Irlande font trois petits tours et puis s'en vont. Ce n'est pas assez et l'on sent le public déçu.

Heureusement, chez Medrano, il y a Grock et celui-là fait recette. Tandis que les théâtres se vident et que les cinémas se dépeuplent, au cirque, quand Grock daigne y revenir, la salle est comble.

Dès qu'il paraît, c'est un retour vers le temps perdu, vers le temps passé. Cette silhouette veule, cette face chauve, ce complet quadrillé, ces chaussures à la Baggessen, quel Toulouse-Lautrec ! Mieux encore, la dignité de ce clown, — j'allais dire : la majesté, — la bonhomie pincée et un peu dédaigneuse de son sourire, voilà qui évoque un autre monde que celui dont Lautrec fut le douloureux témoin. Ce large pantalon écossais, je l'ai vu souvent porter, il y a près de trente ans, par Édouard Detaille, dont les élégances visaient à rappeler celles du prince de Galles, le futur Édouard VII. Quant au visage lui-même, glabre, net, d'un humour anglo-saxon, c'est un beau visage sarcastique de parlementaire britannique : Gladstone, Rosebery, ou cet inquiétant lord Curzon.

Pourtant, — et c'est là ce qui déjà le distingue de ses devanciers et de ses émules, — Grock n'a pas, n'imité point l'accent anglais. Ce qui le caractérise comme tous les vrais artistes, c'est la finesse, la simplicité, le bon sens, un don de satire spirituelle et nuancée.

LE PARTENAIRE. — Vous parlez l'anglais?

GROCK. — Pourquoi?

LE PARTENAIRE. — Dites-moi quelque chose en anglais.

GROCK. — Lloyd George.

LE PARTENAIRE. — C'est tout ce que vous savez dire?

GROCK. — C'est bien assez!...

Tout d'ailleurs est de ce ton comiquement acerbe :

— Est-ce que je vous ai fait mal? demande poliment notre homme.

— Non, répond l'autre.

— C'est dommage! riposte Grock avec son sourire incurvé.

Une autre fois :

— J'ai une idée...

GROCK. — Où ça?

— Dans la tête.

GROCK. — Ça ne vous fait pas mal?

Et encore ce bout de petit dialogue :

— Est-ce que vous me prenez pour un imbécile? questionne le compère.

Et Grock de répliquer doucement, non sans une ironie bienveillante :

— Non, mais je peux me tromper.

Tel est le prestige de Grock qu'aucune de ses finesses ne passe inaperçue. Mais quelle serait la joie du public, s'il pouvait deviner la scène qui se joue, ce soir-là, dans la salle!

— Qui vous a dit de venir? demande-t-on encore à Grock.

Et celui-ci répond avec une joie contenue :

— C'est mon vieil ami, Clément Vautel.

Les gradins exultent. Tout le monde a lu ces lignes où Vautel félicitait Grock de n'avoir rien changé à ses farces depuis vingt-cinq ans et de n'en avoir pas moins gardé son auréole. « Je sais, ajoutait l'auteur de *Mon film*, bien des clowns égarés dans le monde des lettres ou de la politique, et qui, pour avoir tenté de renouveler sans cesse leur programme, n'en ont pas moins perdu leur public. »

Le plus joli, et ce que tous ignorent, sauf Grock, sournoisement alerté, c'est que M. Clément Vautel est dans la salle, Clément Vautel littéralement médusé par la réponse du clown...

Grock, maintenant, joue de la clarinette et multiplie les couacs, puis jongle merveilleusement avec ses gants roulés en

boule, imite les carillons au piano, fait un tour de piste en maniant son accordéon avec la dignité d'un vieux tabellion de province. Quelle fantasmagorie ! L'homme qui fait rire les foules, comme d'autres jadis faisaient rire les rois, est maintenant vêtu de noir, son visage est rose, et noir son accordéon dont il fait aussi bien un tambour et un orgue. L'électricité a clos ses yeux aveuglants. La foule n'est plus que ténèbres grouillantes. Soudain trois faisceaux lumineux trouent la piste, accrochent une silhouette vacillante d'homme de loi, en habit et en tube. Trois ombres alors s'allongent sur le plancher, trois ombres qui dansent la gigue. Dernier tour de piste. Grock et ses ombres défilent dans une allégresse dionysiaque. Nous n'avons plus affaire à un tabellion de campagne, mais à une bacchante.

La salle croule, une rumeur immense secoue les gradins. Grock reparait :

— Alors, vous en voulez encore ?

Un oui innombrable l'assiège, le secoue, le met en joie, et la fête recommence. A la fin, lassé, l'homme à la lèvre retroussée sort vivement ; mais on le rappelle. C'est du délire :

— Vous en voulez encore ?

— Oui.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut pour votre argent ?

Et ce manège durerait toute la soirée, si, à la fin, Grock ne reparait au naturel, démaquillé, démasqué, le visage encore étonnamment jeune sous les cheveux grisonnants et avec la mine d'un parfait gentleman.

Je m'étais, jusqu'ici, assez mal expliqué les bouffons de Shakespeare, par exemple ce fou du roi Lear, qui profère des paroles étranges dans la tempête. Depuis que j'ai vu Grock, à Medrano, tout ce brouillard se dissipe. Grock est bien mieux qu'un sosie dérisoire de M. Gladstone et de lord Curzon. Il évoque un personnage de Shakespeare.

RAYMOND ESCHOLIER.

---

# REVUE LITTÉRAIRE

---

## UN NOUVEL EXOTISME

---

Dans un petit livre fort intéressant, qu'il a intitulé *le Roman Français*, M. Pierre Mille écrit avec modestie qu'au milieu du formidable encombrement de la production contemporaine il lui est très difficile de distinguer ce qu'est devenue la littérature (1). Tout au plus, ajoute-t-il, peut-on discerner certaines tendances, signaler en s'aidant de quelques exemples certaines modifications, sinon dans le fond, du moins dans l'aspect extérieur. C'est une méthode discrète qui suffit à conduire l'auteur jusqu'à des conclusions importantes.

Un des caractères communs à beaucoup de livres, c'est le goût que manifestent les auteurs pour ce qui est extraordinaire. Recherche des aventures, voyages, peintures des pays lointains, études des monstres, préférences pour les cas singuliers et anormaux, essais pour trouver des ivresses inédites et recours aux drogues, tout révèle une société où la principale préoccupation des auteurs, sinon des lecteurs, est de se fuir. Le phénomène d'ailleurs n'est pas propre à la France. On trouve les mêmes signes dans la littérature anglaise et dans la littérature allemande. Il y a dans le monde entier une disposition qui peut être expliquée par la secousse nerveuse de la guerre et de ses suites.

De là une forme du roman qui n'a presque plus rien de commun avec la forme traditionnelle. Il y a parfois encore une histoire et un récit, mais il n'y a en a pas toujours. Le plus souvent, ce sont des

(1) Voyez M. Pierre Mille, *le Roman Français*, 1 vol. in-16, Firmin-Didot; M. Emmanuel Berl, *Mort de la pensée bourgeoise*, 1 vol., Grasset; M. Henri Fauconnier, *Malaisie*, 1 vol. in-16, Stock; M. André Malraux, *la Voie Royale et les Conquérants*, 2 vol. in-16, Grasset; M. Paul Nizan, *Aden, Arabie*, 1 vol. in-16, Rieder.

séries de tableaux, des impressions entre lesquelles il n'y a pas de lien logique, qui sont associées par les images ou par des états de sensibilité qui se transforment. Non seulement le style oratoire a disparu, ce qui n'est pas un mal, mais la manière analytique elle-même, si conforme cependant à la discipline française, est abandonnée. Il convient aujourd'hui d'aller vite, de proposer au lecteur des visions qui se succèdent, des émotions, des sortes de fulgurations qui déchirent la nuit du subconscient. Et si le fond du roman est toujours composé par des apparitions d'hommes et de femmes, et par conséquent par quelque chose qui ressemble, parfois de loin, à l'amour, ces êtres vivants ne se meuvent plus dans une société, parce que la société n'existe plus ou qu'elle semble aux auteurs trop chancelante, provisoire et périssable.

M. Pierre Mille remarque avec raison que la littérature d'aujourd'hui n'est pas sociale. Il reconnaît, sur ce point du moins, que M. Berl, auteur d'un véhément pamphlet politique et littéraire sur la *Mort de la Pensée bourgeoise*, a pu légitimement écrire ces lignes : « On serait étonné si l'on prenait la peine d'imaginer qu'on est un lecteur de l'an 2000 et qu'on tâche alors de se représenter au moyen des meilleurs ouvrages la France de 1928 : on n'y verrait même pas la crise du logement ; la crise financière des cinq dernières années serait à peine perceptible. » Les explications que donne M. Berl sont contestables. Ce qui est évident c'est que, dans la littérature contemporaine, il n'y a pas de conception d'ensemble ni de notre époque, ni de l'époque qui a précédé. Les écrivains sont attentifs à l'individu, lequel est en perdition dans un temps chaotique, examinent minutieusement des réactions et font des tentatives désespérées pour s'évader. De là vient que les livres font souvent l'effet d'être des calendriers incohérents de sensations.

A la remarque de M. Berl, M. Pierre Mille en ajoute une qui lui est personnelle et qui vaut la peine d'être signalée. Il est très peu de livres où un auteur ait cherché à se rendre compte de ce que fut la société française entre 1870 et 1914. « Comment, dit M. Pierre Mille, cette période a-t-elle pu enfanter la France d'aujourd'hui qui en sort avec ses qualités et ses défauts, ses possibilités et ses inquiétudes ? Cela eût tenté un Balzac ressuscité. Il nous aurait montré des fossiles plus ou moins sympathiques, de hardis aventuriers, de braves gens faisant d'assez vilaines choses, de médiocres, même de corrompus, j'imagine, en accomplissant de grandes. » C'est ce que Balzac a fait pour l'époque où la France sortait de formidables

guerres, d'une formidable révolution. On ne peut pas dire que le sujet n'ait pas été touché : il y en a quelque chose dans l'œuvre de Proust ; il y en a aussi quelque chose dans les *Thibault* de M. Roger Martin du Gard. Mais, dans sa généralité, l'observation de M. Pierre Mille reste exacte.

Je sais bien que la grande entreprise, dont rêve M. Pierre Mille, suppose d'abord un Balzac. Elle suppose aussi une sorte de continuité dans les idées, et de confiance dans la suite des temps. On imagine un écrivain étudiant une époque qu'il considère comme différente de la sienne, comme déjà close, et devenue matière d'histoire. Et s'il n'a pas la prétention de saisir dans son ensemble son époque à lui, celle qui se forme et n'a pas sa figure, il travaille et il pense comme si les années où il vit devaient constituer à leur tour quelque chose de consistant et de net qui aura son caractère et sa couleur. Il y a aujourd'hui un sentiment curieux au sujet du passé et du présent. On ne voit pas, et on ne cherche pas la liaison avec le passé. On vit comme s'il y avait une coupure absolue avec ce qui a précédé. On regarde le présent comme particulièrement instable. On admet qu'on aille vers un avenir tout à fait inconnu et redoutable, qui ignorera toutes les idées, les usages et les traditions dont la civilisation a été composée. Supposez qu'il y ait eu sur l'arche de Noé plusieurs romanciers, qu'ils se soient complètement désintéressés de ce qu'était la terre avant le déluge, qu'ils aient eu peu de goût pour les prophéties, qu'ils aient cherché à décrire jour par jour leurs émotions, ou de temps en temps à s'oublier en rêvant à des récits fantastiques, que leur plus fort sentiment ait été celui de leur impuissance à organiser leur vie et à s'adapter à des circonstances assurément exceptionnelles ; cette disposition d'esprit n'est pas très éloignée de celle qui se découvre dans la littérature nouvelle. On en trouve l'expression la plus audacieuse dans *la Vaine équipée*, parue en Angleterre, et dans *les Nuits d'un vieil enfant*, parues en Allemagne, deux livres qui ont été traduits en France, l'un et l'autre dominés par l'idée de l'impossibilité de vivre, la recherche de l'excès et finalement le désir de la mort.

C'est une des manifestations de ce trouble général que la curiosité des pays jadis lointains et devenus plus facilement accessibles. Ce n'est pas la seule. Il y a bien des façons de quitter sa maison, sa terre, et sa propre personne. Mais le voyage est la première qui se présente à l'esprit. Il est parfois décevant. Un philosophe latin a résumé toute la question en assurant que si l'on change de paysages,

on ne change pas d'âme. Et M. Paul Morand nous a révélé les limites de l'investigation humaine en donnant à son livre célèbre ce titre symbolique *Rien que la terre*. Mais toute petite qu'elle est, la planète offre encore quelques régions isolées et pittoresques, où l'on peut s'égarer, sinon se plaire.

Le livre de M. Henri Fauconnier qui a pour titre *Malaisie* a obtenu le prix Goncourt, et il le méritait par des qualités de style, la liberté d'allure, on ne sait quoi de précis et de violent qui lui donne une saveur particulière. Ce n'est pas un roman. Ce n'est pas ou c'est à peine un récit, bien qu'il y ait des épisodes dramatiques. C'est plutôt une confession, si l'on admet que les confidences y soient faites par fragments, communiquées par l'intermédiaire de petits faits, jamais expliqués. L'auteur a réussi à créer, comme on aime à dire aujourd'hui, une « atmosphère ». D'un côté les Malais, de l'autre deux anciens combattants qui se sont connus dans les tranchées et qui se retrouvent. L'intérêt constant du livre est de nous montrer comment ces deux blancs considèrent le pays et ses habitants, comment ils se détachent de leur terre à eux, comment ils admettent, moins par amour que par opposition à ce qu'ils ont connu, leur vie nouvelle, comment ils finissent par la préférer.

Voici qui donne tout de suite le ton : « On s'habitue aussi facilement à la nudité qu'aux accoutrements les plus ridicules, car au fond rien n'est ridicule, si ce n'est la peur de l'être, notre simiesque attachement à la mode. En Europe, le vêtement s'est substitué à la peau, les sensations n'arrivent qu'à travers des couches de laine, on a des sens de mouton. Ici le moindre souffle, le moindre rayon sont reçus par tous les sens à la fois. Cela caresse un épiderme chatouilleux comme celui d'un cheval de race. Par la nudité, on appartient aux éléments. » Gardons-nous de croire qu'il y ait dans cette profession de foi la moindre littérature. Ce retour à une nature un peu rude, cet affranchissement des idées reçues, cette réaction contre la civilisation, c'est l'essentiel du livre. Les sensations dont l'auteur parle avec franchise, il les a éprouvées. Les jugements par lesquels il les prolonge et les rassemble, il les a prononcés sincèrement. Il s'est fait ou refait une philosophie, qui est éparse dans l'ouvrage entier, qui va s'approfondissant de page en page, et dont les lignes que j'ai citées sont le point de départ.

On la peut suivre à toutes les étapes de son développement. Sans esprit de système et sans peut-être en avoir eu l'intention, l'auteur a une méthode. Il passe de l'image au commentaire, de la sensation



au raisonnement. Toute impression reçue est l'objet d'une brève analyse. Quand elle est pleinement consciente, elle est suivie bientôt d'une réflexion plus générale, qui n'est pas logiquement amenée par le discours, et qui se trouve souvent plus loin dans le texte, mais qui est comme la résonnance intellectuelle de ce qui a été d'abord choc de la sensibilité. Cette vie au soleil, cet envahissement de la chaleur et de la lumière produit un bienfaisant accablement, d'où l'on sort pour vivre une vie multipliée. « La tristesse de l'Europe, dit le personnage principal, n'est pas apparente pour qui ne l'a jamais quittée, ou pour qui n'y est pas revenu après un long voyage. C'est une contrée où je ne pourrai plus vivre, une contrée inhumaine, car on n'y voit pas d'êtres humains, seulement des marionnettes. Cela manque de grâce. Il n'y a de beau là-bas que les paysages vides. Alors on peut être ému, comme devant la jungle ou le désert. Mais qu'un homme passe, et on n'a plus qu'à s'enfuir. »

Ce n'est pas au hasard qu'un écrivain aussi net que M. Henri Fauconnier insiste sur ce qu'on pourrait appeler la théorie du vêtement. Ces hardes accumulées, ces costumes épais, tout ce linge, toutes ces lanières, toutes ces sangles lui inspirent un sentiment de misère : c'est l'enveloppe de l'homme, laquelle s'est substituée à la peau. C'est le symbole moderne de tout ce qui a caché et déformé la nature. Voltaire disait à Rousseau qu'après l'avoir lu il avait envie de marcher à quatre pattes. L'auteur de *Malaisie* se garde d'inspirer un désir aussi élémentaire. Il a beaucoup d'adresse dans son audace, et même il met parfois une certaine grâce subtile à nous ramener à la littérature. En voyant deux indigènes lutter nus sur le rivage, sans aucun désir d'étonner, pour le seul plaisir du jeu, il se rappelle Théocrite et Virgile. Car si le rêve oriente la vie, dit-il, la littérature suscite le rêve. « Je me disais : il ne faut pas renier la littérature, notre première nourrice. Même chez les primitifs, elle ouvre les yeux et le cœur de l'homme à ce qu'il y aura de meilleur dans sa vie. Redevenir des enfants, avait dit Rolain (le compagnon de l'auteur). Mais un enfant qui a toutes les plages de la terre dans les allées de son jardin, que ferait-il de celle-ci?... Pour jouir de la magie du monde, il faut une âme plus complexe, des sens moins innocents. » N'est pas enfant qui veut. Ce retour à la nature est plus compliqué qu'il n'en a l'air : c'est la recherche par des hommes civilisés et fatigués du pôle contraire, la nostalgie du simple, le désir de ce que Renan appelait avec un peu de vague et beaucoup de poésie, l'éternelle source où Dieu se mire.

Le héros de *Malaisie* subit l'attrait de ce qui est mystérieux. Un des Français dit de l'autre ce qu'il pourrait dire de lui-même : « On croirait qu'il est venu habiter ici pour s'amuser à se faire peur. » Ce n'est qu'une première impression. Le goût des émotions est vif chez les hommes qui passent dans *Malaisie*. Mais il y a surtout en eux un grand désarroi, un besoin profond de fuir le pays trop rangé qui est le leur. « Les hommes croient toujours, dit un personnage, que leur civilisation est la vraie, la définitive, celle qui ne s'orientera plus. Certains admettent que des cataclysmes peuvent la contrarier. Personne ne remarque que toutes les civilisations finissent par périr d'ennui parce que l'idéal humain est changeant. Nous sommes dans l'âge de la mécanique. C'est très amusant. Mais ça n'intéressera pas longtemps. On s'appliquera à des sciences plus subtiles. Il faut bien que les enfants grandissent... Cette jungle verra d'autres folies. »

Lorsque les deux Français délaissent les réflexions et les commentaires, quel repos ils trouvent dans ces paysages magnifiques et presque déserts ! On goûtera dans *Malaisie* des pages faites de rien, des pages où sont décrites les diverses impressions d'un jour, par touches légères. Série d'images, série de sons. Voici l'aube. C'est l'heure la plus silencieuse. Les fauves fatigués vont boire aux sources. Le peuple des bêtes qui vivent au soleil ne bouge pas encore. Une petite brise frôle les feuilles avec le bruit d'un rideau qui se lève. L'oiseau du crépuscule bientôt lance dans l'air ses trois notes claires : il n'a droit matin et soir qu'à quelques moments de chant, entre l'obscurité vide d'insectes et la lumière qui lui brûle les yeux, et il est si heureux qu'il chante toutes ses captures. Puis viennent des voix plus sonores. Un chœur nombreux s'organise. A mesure que croît la lumière et que les brouillards du matin s'évaporent. « un long crescendo d'interrogations de plus en plus hautes, rapides, passionnées, s'élève. Et quand le soleil jaillit enfin des montagnes, cela s'épanouit en une longue acclamation... Bientôt le soleil règne sur le silence. Mais alors on distingue un murmure plus discret, l'accent d'une délectation plus fine. On dirait la résonnance même des ondes lumineuses. La gloire n'a plus besoin de louanges, elle est dans le cœur des choses. Tout le jour la jungle vibrera des trilles lents des cigales. »

C'est parmi tant de splendeurs que M. Henri Fauconnier a placé le personnage principal de *Malaisie*, ce singulier Rolain, Français déraciné qui aime son dépaysement, qui a peu à peu revisé

toutes les valeurs accoutumées, qui abonde en maximes étonnantes, vraies d'une sorte de vérité émancipée et théorique, qui n'est plus d'aucun temps ni d'aucun continent... L'auteur a donné lui-même une idée de l'étrangeté de Rolain en se servant d'une image heureuse et amusante. Avec Rolain, dit-il, je restais constamment interloqué, comme si lui ayant servi une balle dans une partie de tennis, il m'eût renvoyé une hirondelle : « C'est ainsi en effet que m'apparaissait la pensée de Rolain. Une chose vivante qui ressemblait à un éclat d'obus, qui ne tiendrait pas compte des lois physiques, indifférente, insaisissable. Je la vois venir droit vers moi, elle est noire. Un coup d'aile, elle est blanche. S'il arrive qu'elle se pose sur un fil sagement, au bord d'une route bien frayée, pendant que je suivais encore le fil, elle a plongé dans des tourbillons chimériques où il faut pourtant bien admettre qu'elle poursuivait quelque chose. »

Rien n'est plus pittoresque dans le livre de M. Fauconnier que l'arrivée d'un fonctionnaire anglais, plein d'humour et de certitudes administratives. C'est l'avènement dans l'Éden malais de Rolain d'un personnage de Kipling qui, par sa seule apparition, apporte la loi de l'homme blanc, tout ce que les héros de *Malaisie* veulent oublier. « C'est vous, dit Rolain à l'Anglais, le serpent qui vient nous parler de morale : mais nous ne goûterons plus à ce fruit de l'Arbre. » Rolain tient à son Éden : « Toute contrée, dit-il, où l'homme ne peut pas vivre nu en toutes saisons est condamnée au travail, à la guerre, à la morale. » Et l'Anglais tranquillement réplique : « Je note cela pour servir quand je rentrerai en Europe; c'est une gentille formule. » Il remarque avec flegme qu'il y a maintenant beaucoup d'Européens sous les tropiques et que l'humanité retourne à son herceau. Mais, pour lui, la jungle même à sa loi. Il est avant tout pour la société et ses rites : « Vous cherchez la solitude, jeune homme, vous ne savez pas ce que c'est... Le solitaire est un être dangereux. J'ai beaucoup chassé par ici et je sais de quoi je parle. L'éléphant, le sanglier, quand ce sont des solitaires, ha! il faut se méfier. Ils ruminent leur haine. Tout à coup ils chargent. »

On retrouve le même désir de fuir l'Europe dans la *Voie Royale* de M. André Malraux, qui manifeste les mêmes dons que dans *les Conquérants*. Son livre est à la fois puissant et incomplet. Il y a de la flamme, et aussi de la confusion, des dons incontestables d'écrivain tourmenté par l'aventure. Avec *Aden*, *Arabie* de M. Paul Nizan, on va tout de suite à l'extrême pointe de l'expérience. Le

voyage lointain est entrepris par dégoût de tout ce que l'auteur, universitaire et cultivé, a vu et appris, dégoût de la politique, de la science, et de toute l'organisation sociale. Le départ est une évasion, mais une évasion manquée. L'auteur n'éprouve aucune espèce de satisfaction, et il le dit avec une brutale franchise. « Aden, dit-il, était une image fortement concentrée de notre mère l'Europe, c'était un comprimé d'Europe. Quelques centaines d'Européens, ramassés dans un espace raccourci comme un bain, cinq mille de long, trois mille de large, reproduisaient avec une extraordinaire précision les dessins qui composaient, à une plus large échelle, les lignes et les rapports de la vie dans les terres occidentales. Le levant reproduit et commente le ponant. » Le voyageur revient fanatique, plein de haine et d'horreur pour son temps et pour l'univers. Il fait penser à ce que disent les héros révolutionnaires d'Anatole France, à la fin de *Sur la Pierre blanche* et de *l'Île des Pingouins*. Avec lui l'exotisme n'est plus ni une tentation, ni une consolation, ni un oubli : c'est une déception qui va jusqu'à la révolte. Et puisqu'il s'agit de condamner et d'attaquer, le voyageur préfère s'en prendre à l'Europe même, institutrice du monde et réceptacle de tous les maux. Ici se trouve donc le terme de l'exotisme réfractaire. M. Paul Nizan résume sa pensée en quelques phrases après et nihilistes. L'Europe avec son maigre compte de terre, d'hommes et de pétrole, sa misère d'événements paraissait vieille entre deux héros : l'Asie, héros de la Sagesse, l'Amérique, héros de la Puissance. Or tout cela, d'après l'auteur, marquait simplement la paresse et l'incapacité des gens d'Europe à faire quelque chose pour eux-mêmes. « Les autres continents fournissaient quelques-uns des mondes imaginaires que tous les hommes inventaient dans la nuit pour oublier les vérités de leur purgatoire et décorer d'illusions leur indigence et leur écrasement. »

Il faut noter tout de suite que ce goût de l'évasion, satisfait ou non chez certains écrivains par le voyage et la description des peuples lointains, invite d'autres auteurs à l'imagination, à l'étude des cas extraordinaires, aux aventures les plus compliquées et les plus singulières. Ce n'est plus le déplacement dans l'espace, c'est le voyage de l'esprit parmi les combinaisons, les bizarreries, les anomalies et même les crimes. Là aussi se découvre un étrange besoin de sortir de la société telle qu'elle est, d'échapper à toute discipline, ou de ne revenir à la conception d'un ordre qu'après une longue considération des phénomènes du désordre. Il ne s'agit plus

d'exotisme, mais d'alibi psychologique. Ce serait là l'objet d'une autre étude. Je ne puis indiquer aujourd'hui que quelques-uns des livres qui seraient à examiner et dont plusieurs sont de qualité remarquable, *Cécile de la Folie*, de M. Chadourne, *Ce qui était perdu*, de M. François Mauriac, *les Frères Bouquiquant*, de M. Jean Prévoist, le curieux livre de M<sup>me</sup> Couillet-Tessier, *Toche parmi les femmes*, cette rare et étonnante *Eva*, de M. Jacques Chardonne, et les deux volumes de Claude Aveline, *Madame Maillart* et *la Fin de Madame Maillart*.

D'où vient, se demande M. Pierre Mille, cette tristesse qu'on sent si vivement dans la littérature contemporaine? De ce que les romans sont devenus des laboratoires de micrographie psychologique, de ce que chaque écrivain est surtout occupé d'introspection personnelle et de faire des découvertes, et de ce que l'objet de la littérature est le sensible, non le sentiment. Les romantiques se sont livrés à des débauches de sentiment et ils ont découragé la génération qui a suivi. Par méthode, par rigueur scientifique, par raffinement d'analyse, les écrivains ont dissocié de plus en plus la sensibilité du sentiment. Mais le sensible pur, c'est la série des réactions de l'individu, et le sentiment c'était l'inclination, accordée à l'idée, c'était la personnalité. S'il n'y a plus de héros dans les romans, exception faite de quelques personnages de Marcel Proust, de *la Bonifas* de M. de Lacretelle et de plusieurs autres, c'est qu'un héros suppose un caractère, un ensemble de désirs, accompagnés de réflexion, une vie intérieure qui pourrait être observée et pensée, une âme. Le sensible pur ne fournit qu'une suite de notations. C'est pourquoi la littérature contemporaine a créé un style, ce qui est bien déjà quelque chose, mais qu'elle n'a pas créé un roman nouveau. Style à facettes, style à ellipses, style à images, où il y a des souvenirs de Rimbaud et de Guillaume Apollinaire, style bigarré et déconcertant, où il y a des cocasseries et de la mélancolie, style moiré et parfois d'une pureté classique. M. Pierre Mille insiste sur deux exemples, qui sont en effet pleins d'enseignements, le *Siegfried*, de M. Jean Giraudoux, et *les Enfants terribles*, de M. Jean Cocteau.

Et il est tout à fait naturel que la littérature ainsi conçue et le style de cette littérature invitent à l'exotisme, puisque l'univers n'est qu'une occasion à sensation. On peut même dire sans paradoxe qu'il n'est pas absolument nécessaire que le voyage ait été accompli pour servir de sujet. Peut-être le plus exotique des romans a été

inspiré par un voyage imaginaire, et c'est *Suzanne et le Pacifique* de M. Jean Giraudoux. Jamais on ne vit tant d'oiseaux, de coquillages et de bêtes, jamais tant d'arbres et tant de rivages que dans l'île où échoua par hypothèse une jeune fille du Limousin qui avait eu le désir de voir du pays. Et du moment que le voyage n'a pas pour objet la connaissance du site visité, mais exclusivement la réaction du voyageur, la cause n'a plus qu'une importance secondaire. J'avoue pour ma part avoir beaucoup apprécié le fond solide de vérité et d'observation qu'il y a dans *Malaisie*. Mais je me rends bien compte que cette attention donnée à la réalité est quelque chose de secondaire, non, je crois, pour M. Henri Fauconnier lui-même qui a écrit un livre sincère, du moins pour quelques auteurs d'aujourd'hui.

Il suit de là que l'exotisme a pris un caractère assez nouveau dans notre littérature en ces derniers temps. On pourrait écrire un petit ouvrage divertissant sur les variations de l'Orient dans l'imagination française. On y verrait d'abord l'Orient infidèle, qui n'inspirait pas grande curiosité, qui ne donnait aucune idée de civilisation somptueuse et qui était surtout l'objet de la grande entreprise des croisades. On y verrait l'Orient décor, qui a diverti le *xviii<sup>e</sup>* siècle, qui a fourni le sujet des « turqueries », tragique pour Racine dans *Bajazet*, comique pour Molière dans *le Bourgeois gentilhomme*. On y verrait ensuite l'Orient du *xviii<sup>e</sup>* siècle, l'Orient propagande, l'Orient allégorique ou satirique, qui fournit les Persans de Montesquieu, les brahmanes de Voltaire, les cœurs purs de *la Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre. On y verrait enfin et dans le même siècle l'Orient magnifique du romantisme et l'Orient sérieux des philologues et des archéologues. Mais on n'y verrait jamais un Orient considéré comme représentant une culture assimilable. Quand Voltaire dit que les philosophes ont découvert en Asie un nouvel univers en morale et en physique, il ne prend pas cette déclaration à la lettre; il songe surtout à dire quelque chose de malicieux à ses contemporains.

Après la guerre, entre 1920 et 1926, il y a eu un mouvement inattendu et curieux. Les écrivains ont volontiers opposé l'Orient et l'Occident. C'est l'époque où M. Henri Massis a écrit sa remarquable *Défense de l'Occident*. Quelques écrivains attentifs à la révolution russe, aux événements qui secouaient l'Asie et l'Islam, se sont demandé si quelque chose de nouveau ne se préparait pas dans le monde. La barrière entre l'Orient et l'Occident semblait abaissée.

L'Orient participait à la civilisation matérielle. Une intimité inconnue dans le passé semblait possible. L'Europe, un peu fatiguée, doutait d'elle-même, et manifestait une immense bonne volonté à l'Orient, qui, de son côté, commençait à prendre sans indulgence la mesure de l'Europe. Les historiens étudieront un jour avec surprise cette époque où quelques-uns parmi les héritiers de la civilisation chrétienne et du monde blanc, ont douté de l'œuvre accomplie. Le progrès mécanique, l'excès scientifique, économique et commercial, la guerre et ses suites ont inspiré une sorte de découragement. L'Orient a évoqué alors une autre philosophie de l'univers, une doctrine qui condamne l'action parce qu'elle implique le mal, une théorie d'abstention et de repos. L'Occident s'est résigné à se trouver vieux, à attendre, non sans un goût morbide, l'achèvement de son destin, à croire à un bouleversement révolutionnaire d'où sortirait quelque chose de neuf.

En réalité, c'était là une entreprise, consciente ou non, contre la civilisation gréco-romaine, contre la tradition chrétienne, contre tout ce qui a formé lentement au cours des siècles la société où nous vivons. Depuis cinq ans, ces ardeurs sont quelque peu calmées. Quelques prophètes ont trop laissé voir que cette campagne pour l'Orient était aussi une campagne contre tout ce qui est sagesse latine et culture classique. L'Europe ne s'est pas condamnée à un pessimisme absolu, à une pensée nihiliste, destructive, en tout cas essentiellement négative. Il ne semble plus aujourd'hui que l'exotisme soit résolu à nous proposer des modèles. Mais il est vrai qu'il reste une ressource précieuse pour ceux qui fuient l'Europe contemporaine, même quand ils ont le déplaisir de la retrouver sous d'autres cieux. L'exotisme est devenu une forme de désenchantement. Peut-être un jour, un écrivain ingénu et robuste, et espérons-le pourvu de génie, recomposera l'image d'un monde qui ne suppose pas l'optimisme, mais qui existe, et qui, même à travers les souffrances, a été supporté plusieurs siècles par les hommes qui ont allié le courage au sens de la beauté.

ANDRÉ CHAUMEIX.



---

# REVUE DRAMATIQUE

---

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Maître de son Cœur*, comédie en trois actes de M. Paul Raynal. — VIEUX-COLOMBIER : *Noé*, pièce en cinq actes de M. André Obey. — ATHÉNÉE : *Mad*, comédie en quatre actes de M. Romain Coolus. — L'ŒUVRE : *La Folle du logis*, pièce en trois actes, de M. F. Vosper, adaptée par MM. Nozière et Galland. — ODÉON : *Le Sacrifice du soir*, pièce en trois actes de M. Édouard Schneider.

On se souvient du succès qu'obtint auprès des lettrés *le Maître de son Cœur*, représenté à l'Odéon il y a déjà dix ans. Le voici à la Comédie-Française. Dans ce cadre solennel, qui consacre les œuvres ou qui les étouffe, retrouverions-nous nos impressions de jadis ? Je m'empresse de dire que l'épreuve a été des plus favorables : la comédie de M. Paul Raynal est désormais classée parmi les meilleures du théâtre d'analyse.

Imaginez *les Caprices de Marianne* sans l'affreux Claudio et le sinistre Tibia, sans le ciel et sans l'habit napolitain, sans la gaminerie et sans la poésie, une pièce dépouillée, une conversation sous un lustre, de l'analyse et encore de l'analyse, pas un fait, pas une péripétie, rien que du dialogue, le fin du fin, un marivaudage intarissable et forcené : cela pendant trois actes, pendant toute une soirée, sans que le public se fâche, sans que son attention se lasse, voilà, — je le disais naguère et je le répète, — le tour de force.

Pièce à deux personnages, car le troisième, l'amoureux sentimental, le Cœlio de l'aventure, qui s'appelle Simon de Péran, victime désignée pour le sacrifice, n'est là que pour amener la rencontre des deux joueurs, dont la savante escrime sera toute la pièce.

Elle, Aline de Rège, est une jeune veuve, comme Célimène,

coquette comme elle et même grande coquette. Et c'est, comme la Camille d'*On ne badine pas avec l'amour*, une orgueilleuse. Une victoire facile est pour elle sans attrait. L'amour passionné, dont Simon vient de lui faire l'aveu, a semblé d'abord la toucher : déjà, il ne l'intéresse plus. Or ce naïf Simon est de ces êtres prédestinés, qu'un sûr instinct pousse à faire en toute circonstance et dire à toute occasion ce qu'ils avaient le plus d'intérêt à ne pas faire et à ne pas dire. Il fait donc, à l'instant précis où pour elle et pour lui il ne doit y avoir que deux êtres au monde, surgir entre eux un troisième personnage. Il parle, avec chaleur, de l'amitié qui le lie à Henry Guize, et fait naître ainsi dans le cœur d'Aline un sentiment de jalousie à l'adresse de cette amitié, en qui elle flaire une rivale. Surtout il fait, avec quel enthousiasme ! l'éloge de cet Henry, qu'Aline a eu pour ami d'enfance, qu'elle a revu depuis, et en qui onques ne s'était-elle avisée de découvrir tant de belles qualités. Et ce portrait qu'il trace de son incomparable ami, Simon ne manque pas d'y souligner tout ce qui peut piquer la curiosité de cette prétentieuse personne, et exciter sa vanité. La conquête d'un Simon n'a rien de bien flatteur et Aline en dirait volontiers : « Je vaud mieux que cela. » Mais ce beau dédaigneux, dont aucune femme encore n'a pu vaincre l'indifférence, voilà un adversaire digne d'elle. Aussitôt, et dès la première rencontre, la lutte s'engage.

Lui est l'homme que n'atteignent pas les communes faiblesses. Il est jeune, il est élégant, il est riche, oisif et persilieur, il a tout pour plaire, il plaît. Il a été aimé, il n'a jamais aimé. Nulle au monde ne peut se vanter de l'avoir troublé. Il plane. Il est sûr de lui, il est maître de son cœur... Il le croit du moins, il le donne à croire, et c'est de toutes ses séductions la plus irrésistible. Au surplus, rien en lui de romantique : il ne souffre pas de cette sorte d'impuissance à aimer. Il en est plutôt assez fier. Et voilà les deux partenaires : vanité chez l'une et chez l'autre fatuité.

Le deuxième acte, à deux personnages, est celui où éclate la virtuosité de l'auteur. Il se divise en deux moments qui s'opposent. Une première partie, où Aline, déployant toute sa coquetterie et faisant à Henry les honneurs du grand jeu, se croit à l'instant de vaincre. Mais alors celui-ci se redresse, brandit son amitié pour Simon, rudoie l'infidèle. Encore une fois, il a déjoué la ruse, détourné l'attaque et remporté ce qu'il croit être la victoire.

Le démenti ne se fait pas attendre, et il est terrible. A peine Aline, par lassitude et pour faire plaisir à Henry, a-t-elle accepté

que Simon devienne son amant, elle se jette dans les bras de l'autre en lui criant : « C'est vous que j'aime et je n'aimerai que vous. » Un coup de pistolet. Simon s'est tué. Cependant, penché sur lui, son ami gémit désespérément : « Je ne t'ai pas trahi. »

Cri sincère, qui pourtant jaillit d'un remords. Soudaine révélation de l'inexprimé. Certes, Henry n'a jamais consenti à trahir son ami et n'en a jamais admis même la possibilité. Or, à son insu, il le trahissait dès le début, dès la longue, l'intime causerie du premier acte, dans l'ombre troublante du crépuscule. Il l'a trahi tout au long du second acte et jusque dans cette scène de reproches, dont la violence n'était pas d'un indifférent. Il n'a pas assez médité ce mot d'un qui s'y connaissait en stratégie : que la seule victoire en amour, c'est la fuite. Mais un sentiment inavoué, ignoré de lui-même, le faisait se complaire à cette dangereuse intimité... Ainsi, dans cette pièce où les personnages parlent si abondamment, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est ce qu'ils ne disent pas. Et tandis qu'ils s'analysent avec une si subtile minutie, quelque chose échappe à leur clairvoyance et c'est ce qu'il y a en eux de plus humain.

*Le Maître de son cœur* avait été joué à l'Odéon avec une remarquable intelligence par M<sup>lle</sup> Briey (Aline), et l'excellent Vargas (Henry) qui vient de mourir. Il a trouvé à la Comédie-Française deux protagonistes de belle allure. M<sup>me</sup> Mary Marquet, à qui vont merveilleusement les rôles de grande coquette, comme elle l'a prouvé dans *le Carrosse du Saint Sacrement*, a déployé dans celui d'Aline de Rège tout un art de cruelle séduction. Et M. Yonnella dessiné avec beaucoup d'élégance la fine silhouette d'Henry, le maître — si peu maître — de son cœur.

Nous sommes retournés à ce théâtre du Vieux-Colombier, où naguère M. Jacques Copeau nous a donné de si ingénieux spectacles, une *Nuit des Rois*, un *Carrosse du Saint Sacrement*, que nul n'a oubliés. Depuis le jour où il a quitté Paris pour abriter dans le calme d'un village de Bourgogne une école de futurs comédiens, il a fait bien des rêves et bien des essais, passé par beaucoup d'aventures et de déboires, dont il a donné l'émouvant récit dans une conférence parue à la *Revue hebdomadaire*. J'en retiens que les jeunes élèves de M. Copeau, — les *Copiaux*, — ont joué surtout devant des publics populaires et improvisé pour eux des divertissements de circonstance. Un écrivain de théâtre, jeune

comme eux, M. André Obey, s'est intéressé à leurs jeux. « De la rencontre d'un poète, à peu près leur contemporain, avec mes Copiaus, une amitié naquit, d'où devait sortir la *Compagnie des Quinze* ». Le but, si je comprends bien, est de rajeunir le théâtre en le retremant, — œuvres et interprétation, — à la source populaire. En fait, le *Noé* de M. André Obey, joué par la *Compagnie des Quinze*, semble moins une pièce de théâtre, au sens, si large soit-il, où nous l'entendons encore aujourd'hui, qu'un divertissement populaire, un « jeu » à la manière naïve et cordiale du moyen âge. Noé converse familièrement avec le Seigneur. Les bêtes paraissent en scène, un loup, un lion, un éléphant et quelques autres, et prennent part au dialogue par leurs grognements. On vit en famille dans l'arche, bêtes et gens. Cham est la mauvaise tête, méfiant et querelleur. On se dispute, on se raccommode. Surtout on se donne du mouvement, on crie, on danse, on s'agite. Tout cela bruyant, mouvant, un peu incohérent, voisin de la parade ou de la farce d'atelier : des écoliers qui s'amuse.

Le public, où se retrouvaient tous les fidèles de l'ancien Vieux-Colombier, a fait fête à cette jeunesse qui ne craint pas d'être gaie. Il faut dire que l'aimable troupe s'est adjoint un incomparable « maître du jeu ». M. Fresnay, qui, dans le rôle de Noé, a été superbe de fantaisie, de rondeur et de bonhomie.

Dans la famille nouvelle, à supposer du moins que le théâtre en soit un fidèle miroir, ce sont maintenant les enfants qui élèvent les parents, et beaucoup plus sévèrement que les parents d'autrefois. Comme l'*Étienne* de M. Jacques Deval, Madeleine Sarbel, dans la *Mad* de M. Romain Coolus, à l'Athénée, ramène dans le droit chemin un père volage. Cette jeune fille, d'une piété filiale très à la page, est, depuis *Petite peste*, un des personnages préférés de M. Romain Coolus. La scène capitale est celle où Mad vient réclamer son père à la belle M<sup>me</sup> Fernande Segrais, transposition savoureuse de la visite du père Duval à la Dame aux Camélias.

M<sup>mes</sup> Madeleine Soria, une charmante Mad, Marcelle Praise, imposante coquette, MM. Lucien Rozenberg, père prodigue, et Pierre Stephen, amoureux timide, ont été chaleureusement applaudis.

*La Folle du Logis* est une pièce d'un jeune auteur anglais, M. Franck Vosper, interdite en Angleterre et que MM. Nozière et Galland ont habilement adaptée pour notre scène. L'héroïne, Ethel,

est douée d'une si redoutable imagination qu'elle ne parvient pas à faire la différence entre ce qui est et ce qu'elle invente. Si elle imagine beaucoup, elle ment davantage. Tartarin avait le mensonge gai. Ethel, qui a le mensonge triste, fait plutôt songer à une héroïne de Pirandello. Nous sommes en pleine pathologie.

Cette démence intéresse le flegmatique Harold Carter, qui se passe la fantaisie d'épouser Ethel. Aux deuxième et troisième actes nous assistons à un duel violent, sauvage, cynique, qui met aux prises les deux époux : la mégère est non pas apprivoisée, mais domptée. Seulement avec les fous on n'est jamais tranquille. Ethel a un amant ; cet amant, suggestionné par elle, lui tue son mari ; condamnée, elle ira à la mort dans une suprême exaltation de son cabotinage congénital.

Cette pièce, qui réjouira les amateurs de psychologie morbide, a trouvé en M<sup>me</sup> Germaine Dermoz une interprète remarquable.

M. Édouard Schneider, l'auteur de *l'Exaltation*, est un fervent du théâtre social. Il pense, comme Dumas fils, que l'auteur dramatique a charge d'âmes. Pour une fois, il semble que, dans *le Sacrifice du soir*, il ait songé seulement à nous émouvoir. La seule leçon qu'on pourrait, à la rigueur, tirer de sa nouvelle pièce, c'est qu'il est dangereux pour une femme de quarante ans, d'avoir toujours auprès d'elle une amie trop séduisante et trop jeune. Andrée de Loines en fait la douloureuse expérience quand elle surprend son amant, le commandant Drouet, dans les bras de sa jeune amie, Camille. Brouille, désespoir universel : le sacrifice tourne à l'hécatombe...

M<sup>mes</sup> Annie Ducaux et Jeanne Briey ont été très applaudies, ainsi que leurs partenaires, MM. Dumesnil et Raymond Girard. La pièce se déroule dans un décor de M. Claude Franc-Nohain, qui est une joie pour les yeux.

RENÉ DOUMIC.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

Les affaires publiques ont repris le cours que le vote de la moitié des sénateurs avait fâcheusement interrompu durant quarante jours. Il existe, dans la Chambre de 1928, une majorité de gouvernement; il n'y en a pas deux : c'est elle qui a soutenu M. Poincaré et M. Tardieu; elle n'est ni de droite ni de gauche, mais de centre; elle a la bonne volonté de travailler avec ses chefs à la gestion des affaires du pays et à la consolidation de ses finances. Cette majorité, il n'a pas tenu à M. Pierre Laval, pas plus qu'à M. Tardieu, ni aux groupes qui les soutiennent avec abnégation, qu'elle ne s'étendit plus à gauche et n'englobât une partie des radicaux-socialistes et même tout leur groupe; mais M. Laval, comme M. Tardieu, a échoué dans sa tentative pour réaliser un gouvernement de concentration. Pourquoi?

La plupart des journaux, après la chute de M. Steeg, préconisaient un ministère de concentration; il semblait qu'en face du péril extérieur et de la crise financière il fût logique et nécessaire de rallier toutes les bonnes volontés autour d'un programme économique de salut et de prospérité. On peut même affirmer que la plupart des chefs du parti radical-socialiste le souhaitaient; ils n'ignorent pas que « la cure d'opposition » n'est pas favorable à leur santé électorale et qu'ils ont besoin, pour garder leur influence, d'exercer le pouvoir et de distribuer les faveurs. Les offres de M. Laval, — cinq ministères et quatre sous-secrétariats, — leur assuraient une large part dans la répartition des portefeuilles. On pense bien que le prétexte de laïcité insuffisamment garantie n'est pas sérieux ou n'est qu'un trompe-l'œil à l'usage des comités électoraux. Personne n' imagine M. Laval laissant mettre en conteste le caractère laïque de l'Etat français; et chacun sait que la présence d'un ou deux membres du groupe de l'Union républicaine démo-

cratique (souvent appelé groupe Marin) dans un cabinet tel que celui de M. Laval n'en change pas le caractère. Pour trouver la clef de l'abstention des radicaux-socialistes, il faut se reporter à leur congrès annuel. C'est le congrès d'Angers qui a mis fin à la concentration réalisée par M. Poincaré, et c'est le congrès de Grenoble qui a empêché la concentration cherchée par M. Tardieu, par M. Laval, et souhaitée par la plupart des chefs du parti.

Que les décisions de congrès vieux de plusieurs mois viennent paralyser l'indépendance du député ou du sénateur, entraver le libre choix du Président de la République et gêner l'action du Gouvernement, c'est la pire forme de ce mandat impératif qu'interdit la Constitution, c'est la négation du régime représentatif. Chaque député représente ses électeurs, c'est-à-dire une fraction du peuple souverain, et non pas cette assemblée factice et truquée qu'est un congrès de parti. Les besoins généraux du pays, les questions de politique extérieure, tout cela, c'est-à-dire tout ce qui est vital, est fort éloigné des préoccupations d'un congrès de parti; aucun souffle généreux ne l'anime, aucun courant large ne le traverse; on n'y entend guère que l'écho des passions de clocher et l'instinctif désir de ceux qui ne comptent point parmi les dirigeants de brimer les chefs et de leur rappeler qu'ils ne sont que poussière. Les congrès du parti radical-socialiste se recrutent parmi les représentants des états-majors de sous-préfecture ou de canton, parmi ceux que l'on nomme les « militants » et qui, pour la plupart, mériteraient plutôt d'être appelés les profitants; ces gens-là constituent l'armature locale qui donne au parti sa vie et sa force électorale, mais qui, en revanche, le paralysent et le confinent dans ces vieilles luttes périmées et stériles qui ne correspondent plus ni aux réalités ni aux besoins de notre temps. C'est la raison profonde pour laquelle le groupe parlementaire radical-socialiste n'est pas libre de participer à un ministère de concentration qui répondrait, à l'heure actuelle, aux préférences du pays.

Les conséquences de cette abstention sont graves. Les radicaux-socialistes sont dupes de ce qu'ils appellent « la mystique du parti », comme si un parti devait se laisser emporter par une « mystique » au lieu de se conduire par la raison éclairée par le patriotisme. Leurs journaux, leurs orateurs, ne disent-ils pas, souvent, en parlant d'eux-mêmes, « le parti républicain », comme s'ils étaient, à eux seuls, toute la République. Cet esprit d'exclusivisme, cette prétention à on ne sait quelle orthodoxie, sont intolé-



rables. Ce fut peut-être, au temps des luttes pour l'établissement de la République, la force du radicalisme; c'en est aujourd'hui la faiblesse. *La Volonté* conseillait au moment de la formation du cabinet Laval, d'éviter de revenir « aux deux blocs »; par la faute des radicaux-socialistes et de l'étroitesse d'esprit qui les enchaîne au service du parti et les éloigne du service du pays, nous y voilà revenus, pour longtemps peut-être, à moins qu'une partie au moins du groupe qui suit les directions de MM. Herriot, Daladier et Sarraut ne se décide à soutenir un ministère qui lui apporte beaucoup de garanties et à qui incombe la charge d'une œuvre nationale importante et difficile.

M. Pierre Laval est un homme heureux et un habile homme. Auvergnat, il connaît et pratique l'art de se concilier les hommes et de s'adapter aux circonstances quand il ne peut pas les accommoder à ses désirs. Parti des confins du socialisme révolutionnaire, l'ancien député-maire d'Aubervilliers a mené sa carrière suivant une courbe sensiblement parallèle à celle qui nous a donné des hommes de gouvernement tels que M. Millerand et M. Briand. Il possède des sympathies dans tous les camps, même parmi ses amis de la première heure qui évitent de l'accuser de trahison. Sa parole a plus de force que d'éclat, plus de précision que d'élégance; elle vise plus à convaincre qu'à entraîner. Il s'annonce comme un réalisateur pratique. Le Parlement et le pays l'attendent à l'œuvre avec une curiosité sympathique.

Le ministère Laval, constitué rapidement, était prêt dans la confesse. Il groupe des compétences éprouvées. M. Briand est inamovible au quai d'Orsay. M. Maginot revient à la Guerre; M. Charles Dumont prend la Marine; M. J.-L. Dumesnil l'Air. M. Léon Bérard, à la Justice, est vice-président du Conseil et apporte au ministère les sympathies qui vont naturellement à son caractère et à son talent. M. Mario Roustau, universitaire, sénateur, devient grand-maître de l'Université. Les ministères économiques sont en bonnes mains. M. André Tardieu s'attelle à la plus lourde difficulté en apportant à l'Agriculture ses merveilleuses facultés d'organisation. M. Paul Reynaud s'établit au poste si important des Colonies. Les Finances sont confiées à M. P.-E. Flandin et le Budget à M. Pietri, deux compétences. M. Rollin va au Commerce, M. Deligne aux Travaux publics; M. Champetier de Ribes retrouve les Pensions où il a fait ses preuves; M. Guernier, organisateur méthodique, reçoit la charge des P. T. T. M. André-François Poncet reprend, comme sous-

secrétaire d'État à la présidence du Conseil, son œuvre, qui pourrait devenir si utile, de coordination de l'économie nationale.

Le ministère a comparu le 30 janvier devant les Chambres. La déclaration ministérielle ne comporte pas de nouveauté sensationnelle. La partie consacrée à la politique extérieure, fermement rédigée, parle de l'organisation de la paix « avec la collaboration de toutes les nations sincèrement animées de la même volonté et de tous les gouvernements respectueux de la foi des traités ». Le chapitre qui concerne la crise mondiale et la politique économique est particulièrement développé. Avec raison, le plan d'outillage national, retardé, au temps du cabinet Tardieu, par l'obstruction systématique des radicaux et des socialistes, est indiqué comme l'un des remèdes préventifs contre les conséquences du malaise général. « Le problème n'est pas seulement de surmonter la crise elle-même, mais de se trouver en état de profiter, sur les marchés du monde, de la reprise générale, lorsqu'elle se produira. » L'effort devra être double, l'un national, l'autre international. Il est assez original de relever, dans un document de ce genre, cette constatation que « la crise qui sévit aujourd'hui n'a pas seulement un aspect matériel, mais aussi un aspect moral ». Transition sans doute pour en venir aux recherches de la Commission d'enquête, mais aussi affirmation justifiée et intéressante.

Après un débat prolongé et confus, dans lequel se détache en relief un discours où M. Pierre Forgeot, en regrettant que la concentration n'ait pu être réalisée, n'indique pas comment il eût été possible d'y incliner le groupe radical-socialiste, le ministère l'a emporté par 312 voix contre 258, soit 54 voix de majorité. Ainsi se retrouve, derrière M. Laval, avec des chiffres sensiblement égaux, la majorité qui soutint M. Poincaré et M. Tardieu. Reste à savoir si, cette fois, des adhésions nouvelles ne viendront pas renforcer une majorité indispensable pour assurer la stabilité nécessaire du Gouvernement. Le jeu de massacre des ministères a assez duré : il ferait douter de la capacité politique du peuple français à se gouverner lui-même et il provoquerait inévitablement une dissolution que personne ne souhaite, si ce n'est les partis de désordre. L'expérience finira peut-être par éclairer les radicaux-socialistes sur le danger auquel ils s'exposent : ils viennent encore de perdre, au profit des socialistes, un siège dans les Pyrénées-Orientales. Malgré cela, trompés et contents, ils n'ont de sourires et d'amabilités que pour les socialistes. Quelques-uns, cependant, ouvrent les yeux.

M. Louis Proust, dans *l'Ère nouvelle* du 2 février, met en garde ses amis contre le danger de suivre les socialistes qui, « contrairement au parti radical, sont un parti de révolution... Ne réagissons-nous pas, demande-t-il, pendant qu'il en est encore temps ? »

Le Président de la République, avec l'autorité qui appartient à sa fonction, à son caractère et à son expérience, a fait entendre le 1<sup>er</sup> février, dans un discours au dîner des Journalistes républicains, une haute leçon d'abnégation et de concorde nationale et il a adressé à la presse un éloquent appel pour qu'elle la redit aux quatre vents de cette opinion qui, « dans certains moments, réalise des miracles ». « C'est une conviction raisonnée chez moi, a-t-il dit, qui s'appuie sur une connaissance assez précise de beaucoup de choses, que l'union des Français est indispensable. Je crois qu'elle est nécessaire à l'époque où nous nous trouvons. Et je suis convaincu que c'est par elle, et par elle seule, que notre pays, notre cher pays, pourra garder dans le monde sa place éminente, poursuivre son œuvre de civilisation, avoir sa pleine sécurité et, en même temps, travailler avec efficacité et avec succès à cette grande œuvre d'organisation de la paix durable qui est, je l'atteste ici devant le monde, le vœu de l'unanimité des Français. »

C'est encore une leçon d'union et d'efficiencia nationale que nous donna, dans *l'Illustration*, à la veille de rentrer au Gouvernement, M. Tardieu, avec son accent si personnel d'optimisme raisonné et renseigné. « Nos querelles intérieures sont un monument d'incompréhension nationale ». La France a gagné la victoire militaire et, grâce à M. Poincaré, la victoire financière, mais elle paraît supporter mieux les lendemains de défaites que les lendemains de victoires. Nous avons l'empire, mais il nous manque la conscience de l'empire : « La conscience, c'est-à-dire la vue nette et la fierté de voir, avec la compréhension des moyens de réaliser. » Il nous manque une politique navale, une politique bancaire, une politique scolaire. « Nous pourrions, pour nous épanouir, nous concevoir 100 millions, que nous sommes ; nous préférons rester 40 millions à nous entre-dévorer. Cela se paie... Depuis trente ans, la France n'a connu que deux ministères forts : Clemenceau, en 1917, parce qu'on avait peur de la défaite ; Poincaré, en 1926, parce qu'on avait peur de la faillite. Les autres ont manqué de force parce qu'ils n'avaient pas le désespoir à la base. » Puis M. Tardieu, après avoir tracé une esquisse de ce que lui-même a essayé de faire et de ce qu'il n'a pu réaliser, conclut : « Deux notions sont à créer ou à restaurer : la

notion de l'empire et la notion de l'État. » Ces fortes paroles sont d'un homme d'État conscient de la place qu'occupe, dans la chaîne de l'histoire, le chaînon d'aujourd'hui, et convaincu de cette solidarité nécessaire des générations dont le clair sentiment donne à la nation sa réalité morale et sa valeur humaine. Puisse la génération des épigones, enfants des héros de la grande guerre, s'arracher à son goût trop exclusif pour les besognes lucratives et les occupations sans idéal et, méditant cette belle leçon d'un chef s'élever enfin à l'intelligence de son rôle et à la noble fierté de l'héritage dont elle est responsable!

Au moment où l'Angleterre, déchirée par la lutte des classes, vidée de sa substance matérielle et morale par le gouffre sans fond du chômage, atteinte dans les sources mêmes de sa vitalité, aurait le plus urgent besoin de remèdes énergiques et de réformes profondes, c'est à des manœuvres de politiciens qu'elle assiste. M. Lloyd George excelle à cet exercice. Le ministère travailliste, qui n'a jamais disposé que d'une majorité de coalition, cherche à retarder l'heure des élections générales par des concessions à ses alliés libéraux: il semble y avoir réussi; mais ce n'est pas sans dommage pour l'Angleterre.

Aussi bien aucun des trois grands partis ne semble très pressé d'affronter le jugement du pays; tous sont divisés, tous sont en porte-à-faux, aucun ne paraît assuré de sa doctrine. Dans le camp conservateur, bien que la discipline ait été rétablie en faveur de M. Stanley Baldwin, l'accord est loin de régner. Qu'il s'agisse de l'Inde ou de la conception du protectionnisme impérial, M. Winston Churchill, avec son talent souple et brillant, prend une attitude plus hardie et plus intransigeante que son chef. Les jeunes conservateurs, de leur côté, cherchent à se rapprocher des jeunes travaillistes. Parmi les libéraux, M. Lloyd George, qui se cramponne à l'alliance socialiste, n'a pas avec lui la masse du parti. Sir John Simon est en schisme déclaré, mais il n'a entraîné, lui compris, que huit députés; en revanche, il semble qu'il représente mieux que M. Lloyd George les tendances de la majorité des électeurs libéraux. Enfin, le ministère MacDonald, par les concessions de doctrine qu'il est chaque jour obligé d'accorder aux libéraux, désoriente ses troupes et exaspère le groupe intransigeant qui suit M. Maxton, non moins que les impatients qu'inspire sir Oswald Mosley. C'est en vain que les chefs cherchent à rameuter leurs fidèles; l'incertitude et la division décèlent la désagrégation des partis historiques.

La session parlementaire s'est ouverte le 20 janvier. On se demandait si le ministère travailliste ne serait pas aussitôt mis en minorité; au contraire, à la suite d'un entretien entre M. Lloyd George et M. Ramsay MacDonald, un accord a été conclu entre le cabinet et les libéraux. A quel prix? M. Lloyd George presse le ministère d'accepter un programme de lutte contre le chômage comportant d'abord des économies, puis un emprunt destiné à renouveler l'outillage national et à financer toute une série de travaux: amendement du sol, retour à la terre, emploi de nombreux travailleurs tant dans l'agriculture que dans l'industrie pour la réalisation de diverses améliorations dans les transports, l'urbanisme, l'assainissement des logements, etc. L'Angleterre se transformerait en une sorte de vaste atelier national avec tous les inconvénients inhérents à de telles pratiques. Mais M. Snowden est opposé à tout emprunt, et M. Snowden est obstiné! Sur d'autres points plus précis s'est manifesté l'accord entre le gouvernement et les libéraux. Le cabinet MacDonald, obligé de compter avec ses propres troupes et de leur apporter quelques satisfactions, a entrepris une révision de la loi de 1927 qui limite le droit de grève et l'activité politique des trade-unions et qui rend impossible ou tout au moins illégale une grève générale comme celle qui a été essayée en 1926. Bien que cette révision dans un sens socialiste soit à l'antipode de leurs principes, comme l'a montré sir John Simon dans un discours qui a produit une très grande impression, les libéraux l'ont acceptée, tout en se réservant d'y apporter des amendements. Le 28 janvier, le projet a été voté en seconde lecture par 277 voix contre 250, grâce à l'abstention de la plupart des libéraux. M. Lloyd George a déclaré qu'entre deux maux il choisit le moindre et que le pire, à ses yeux, serait le retour des conservateurs au pouvoir. Il serait, en effet, lui, Lloyd George, privé de toute influence! C'est à ces considérations d'intérêt étroit que M. Lloyd George sacrifie les principes de son parti et la sécurité intérieure de l'Angleterre. Au surplus, ce vote, s'il sauve pour quelque temps le ministère, ne détruit pas irrémédiablement la loi de 1927; c'est maintenant seulement que va commencer la véritable discussion et qu'apparaîtront les amendements que les libéraux obligeront les travaillistes à accepter. Mais qu'arrivera-t-il si M. MacDonald, talonné par ses propres troupes, refuse d'accepter des amendements qui détruiraient l'économie de sa réforme?

En échange de son concours onéreux, M. Lloyd George exige le vote d'une réforme électorale qui, espère-t-il, aurait pour effet

d'assurer à son parti une plus équitable représentation parlementaire. Il est certain, en effet, que, par le jeu des élections « triangulaires » sans ballottage, les libéraux n'ont pas obtenu, aux dernières élections, un nombre de sièges en proportion des suffrages recueillis et de leur influence dans le pays. Le système actuel favorise les deux partis principaux, travailliste et unioniste, aux dépens des libéraux; aussi comprend-on que conservateurs et socialistes ne soient pas pressés de le voter et qu'au contraire M. Lloyd George profite des circonstances qui mettent le ministère à sa discrétion pour faire du succès de cette loi la condition de son concours. Il s'agirait de supprimer la pluralité du vote dans les rares cas où elle subsiste, de retrancher les représentants des universités, ce qui ne satisferait réellement qu'un petit nombre de démagogues, de limiter les dépenses électorales de chaque parti, enfin et surtout d'établir le vote alternatif.

Qu'est-ce à dire? Les Anglais tiennent, non sans raison, à éviter les inconvénients d'un second tour de scrutin où se nouent les alliances les plus paradoxales; la loi nouvelle accorderait donc à l'électeur le droit, après avoir voté pour le candidat qui a ses préférences, d'émettre un second vote subsidiaire en faveur de celui des autres candidats dont les opinions s'éloignent le moins des siennes, en sorte que, si le candidat de son choix n'obtient qu'un nombre de suffrages ne lui permettant pas d'espérer le succès, sa voix du moins favoriserait le candidat le moins éloigné de ses propres tendances. Supposons, par exemple, — le cas est assez fréquent, — une circonscription où le candidat conservateur obtient 10 000 voix, le libéral 8 000 et le travailliste 7 000. Avec le système actuel, le conservateur est élu, bien qu'il n'ait pas la majorité; avec le système proposé, ce serait le libéral, pourvu qu'il bénéficie du suffrage alternatif des travaillistes. Mais que de complications et peut-être de surprises! Le projet a été voté en seconde lecture par 295 voix contre 230; mais avant qu'il devienne une loi constitutionnelle il passera beaucoup d'eau sous les ponts de la Tamise et, sans doute, les électeurs seront consultés. Or, l'électeur anglais aime ce qui est simple et clair.

Tels sont les marchandages auxquels le cabinet travailliste est descendu pour conserver une vie précaire qui ne lui permet même pas d'appliquer ses doctrines. Le rythme historique d'alternance au pouvoir des deux grands partis qui se complétaient en s'opposant est rompu et l'Angleterre ne parvient pas à retrouver son assiette

politique. La rupture de son équilibre économique par la suprématie excessive d'une industrie mal préparée aux âpres luttes d'aujourd'hui a entraîné la rupture de son équilibre financier. L'action jadis utile, aujourd'hui trop prépondérante, du trade-unionisme a faussé, en les exagérant jusqu'à l'absurde, les principes sociaux sur lesquels sont fondées les sociétés humaines et dont le premier est la vertu du travail et la justification du salaire par l'effort. Sans doute, à l'ouvrier qui ne peut pas travailler malgré sa bonne volonté active, la société ne doit pas refuser la subsistance, mais aujourd'hui, en de nombreux cas, l'ouvrier britannique ne veut pas travailler. Il a perdu l'habitude, le goût et le sens du travail. La loi de 1911, étendue en 1920, a assuré dans tous les cas, sans limite de temps et sans conditions, aux chômeurs et à leurs familles des allocations qui souvent égalent le salaire d'un ouvrier laborieux. Actuellement, 2 600 000 chômeurs, non compris les femmes et les enfants, coûtent à l'État plus de six milliards et demi de francs. Si l'on y joint toutes les dépenses d'assistance sociale, on arrive à un total effarant qui dépasse 42 milliards de francs. Les abus sont criants, intolérables, tels que le chômage devient une profession enviable, un canonicat héréditaire; cependant la puissance des trade-unions impose au gouvernement d'élargir encore ces avantages, de renforcer ces privilèges. En face du fléau montant, le cabinet travailliste s'agite, impuissant ou nuisible, incapable de trouver et d'imposer les remèdes énergiques que tous ceux qui pensent et prévoient jugent indispensables. Moralement et matériellement, l'Angleterre se dissout. Mais déjà les nouvelles générations réagissent; une vague de fond de l'opinion ramène la masse, à la suite des élites, vers ce conservatisme rajeuni et réformateur qui, dans chacune de ses grandes maladies historiques, a toujours sauvé la fortune de la Grande-Bretagne. Il est temps que l'Angleterre se ressaisisse; nous le souhaitons pour elle-même et nous le souhaitons pour l'Europe.

Les affaires de l'Inde sont, entre les partis anglais et au sein même des partis, un motif de discorde et, pour l'opinion publique, une raison d'inquiétude. La Conférence de la Table ronde a pris fin le 19 janvier après un discours de M. MacDonald. Les représentants des partis conservateur et libéral, lord Peel et lord Reading, ont fait, eux aussi, des déclarations. Le Premier travailliste a résumé les travaux de la Conférence et indiqué les suites que le Gouvernement se propose de lui donner: unité de l'Inde sous la forme fédérative, liberté pour les Hindous d'administrer leurs propres affaires, main-



tien des prérogatives essentielles du représentant de la Couronne britannique. Ces prérogatives sont : garantir le fonctionnement de la constitution nouvelle et, en cas de carence, y suppléer ; faire respecter les droits des minorités, assumer certains pouvoirs et certaines responsabilités en matière financière, militaire et pour les relations extérieures. L'Inde sera gouvernée par une législature centrale et des législatures provinciales. Le gouvernement central fédéral, embrassant les États indépendants aussi bien que les provinces britanniques, appartiendra à deux Chambres dans des conditions qui seront précisées ultérieurement.

Le Gouvernement a jugé nécessaire de suspendre les travaux de la Conférence afin de se rendre compte de l'accueil qui sera fait par l'opinion, aux Indes, à ses propositions. Le 25 janvier, lord Irwin, vice-roi des Indes, décidait, d'accord sans doute avec le Gouvernement, la libération de Gandhi et d'une trentaine des principaux membres du parti nationaliste hindou. Il est trop tôt pour savoir quel sera le résultat de ces mesures. Aux dernières nouvelles, Gandhi et ses amis accepteraient, à certaines conditions qui ne paraissent pas irréalisables, de mettre fin à la campagne de désobéissance civile qui ruine l'Inde en même temps que l'Angleterre et de tenter de réaliser la constitution préparée par la Conférence de la Table ronde et annoncée par M. MacDonald. L'opinion publique, en Angleterre, accueille avec satisfaction les résultats de la Conférence et la modération relative des solutions préconisées par le ministère. Seuls fulminent les organes de la presse *Rothermere* par la plume de M. Winston Churchill et de lord Lloyd. L'Angleterre, à les entendre, abandonne son empire et ruine son influence en Asie. M. Churchill dénonce une fois de plus ce qu'il appelle « la tendance défaitiste et invertébrée de notre politique actuelle ». Il ne semble pas que, même parmi les conservateurs, son pessimisme, désavoué par M. Baldwin, trouve beaucoup d'approbations. A peine est-il besoin de souligner que l'avenir de l'Inde n'intéresse pas seulement la Grande-Bretagne, mais toutes les puissances qui ont la responsabilité de gouverner des populations asiatiques.

RENÉ PINON.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## PREMIER VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

### Livraison du 1<sup>er</sup> janvier

	PAGES.
LA RECHUTE, deuxième partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . .	5
QUELQUES MAÎTRES DU DESTIN. — LE ROI ALEXANDRE DE YOUGO-SLAVIE, par VERAX . . . . .	43
LETtres à ANNA LINDSAY. — II. JALOUSIE MUTUELLE ET RUPTURE, par BENJAMIN CONSTANT. . . . .	64
LES CAHIERS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE. — II. LE LIN, par M. LOUIS NICOLLE. . . . .	98
QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE? par M. VICTOR GIRAUD . . . . .	119
VUES DE LA BESSARABIE. — I, par M. LUCIEN ROMIER. . . . .	139
POÉSIES. — L'ÉCOLIER D'AVIGNON, par M. PIERRE DE NOLHAC, de l'Académie française. . . . .	179
LES DERNIERS TERRORISTES. — IV. LES VAGABONDS DE LA MER, par M. G. LENOTRE . . . . .	184
L'AMÉNAGEMENT DE LA RÉGION PARISIENNE, par M. ANDRÉ COLLIEZ . . . . .	210
REVUE MUSICALE. — M. VINCENT D'INDY. — CONCERTS COLONNE, par M. LOUIS LALOY . . . . .	221
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . .	230

### Livraison du 15 janvier

LA RECHUTE, dernière partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . .	241
LE CARDINAL MERRY DEL VAL, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française . . . . .	288
LES CAHIERS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE. — III. LE COTON, par M. A. DE LA BEAUMELLE. . . . .	340
MES CAHIERS. — Mai 1902-Novembre 1904, par MAURICE BARRÈS . . . . .	329
EN U. R. S. S. — L'ÉCHEC DU PLAN QUINQUENNAL, par M. le comte KOKOV-TZOFF . . . . .	463
LETtres à ANNA LINDSAY. — III. DE L'AMOUR À L'AMITIÉ, par BENJAMIN CONSTANT. . . . .	373

	Page
LES ÉCOLES D'OFFICIERS DE RÉSERVE, par M. le général NIESSEL . . . . .	405
LES DERNIERS TERRORISTES. — V. <i>ULTIMES PÉRIPÉTIES</i> , par M. G. LENOTRE. . .	420
LE MARÉCHAL JOFFRE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . . . .	451
NOTES ET IMPRESSIONS, par M. RAYMOND ESCHOLIER . . . . .	454
REVUE DRAMATIQUE. — <i>LE JOUR</i> , par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française.	465
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON . . .	474

Livraison du 1<sup>er</sup> février

L'ÉVADÉ, par M. PIERRE MILLE. . . . .	481
HOMMAGE AU MARÉCHAL JOFFRE, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. . . . .	522
LE ROI ET MOI. — 1831-1837, par JACQUES LAFFITTE. . . . .	538
AUX VALLÉES DE LA TRANSYLVANIE. — II. par M. LUCIEN ROMIER. . . . .	572
LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS A LA VEILLE DE LA GUERRE, par M. JOSEPH NOULENS. . . . .	608
VISITES A LA PRESSE DE PROVINCE. — <i>L'ALSACE</i> , par M. ANDRÉ DEMAISON . .	622
LETTRIS AU COMTE MOLÉ, PUBLIÉES PAR LE MARQUIS DE NOAILLES, par CHATEAUBRIAND . . . . .	646
LES SOCIÉTÉS DE PLACEMENT, par M. CHRISTIAN LAZARD . . . . .	650
L'EXPOSITION D'ART PERSAN A LONDRES, par M. MAURICE PERNOT . . . . .	675
LA CRISE DE NATALITÉ DES NAVIRES, par M. RENÉ LA BRUYÈRE . . . . .	686
REVUE MUSICALE. — <i>VIRGINIE A L'OPÉRA</i> . — <i>MOZART</i> , par M. LOUIS LALOY. .	695
RÉCEPTION DU MARÉCHAL PÉTAIN À L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. LOUIS GILLET.	706
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON. . .	710

## Livraison du 15 février

LA SECONDE BATAILLE DE LA MARNE, par le Maréchal FOCH. . . . .	721
MAGNIFICAT, première partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française. .	746
LA CRISE BRITANNIQUE VUE PAR UN ANGLAIS, par M. FREDERICK C. ROE. . . .	795
LES SOUVENIRS DE M. POINCARÉ, par M. VICTOR GIRAUD . . . . .	811
DOIT-ON RENDRE LES MARBRES D'ELGIN AU PARTHENON? par M. ROBERT de LA SIZERANNE . . . . .	832
LETTRIS A GRIMM ET A M <sup>me</sup> D'ÉPINAY, PUBLIÉS PAR M. ANDRÉ BABELON, par DIDEROT . . . . .	851
EN VIEILLE ROUMANIE. — III. par M. LUCIEN ROMIER. . . . .	885
QUESTIONS UNIVERSITAIRES. — L'ESSAI DE « SIXIÈME » GRATUITE, par M. CHARLES DELVERT. . . . .	913
NOTES ET IMPRESSIONS, par M. RAYMOND ESCHOLIER . . . . .	922
REVUE LITTÉRAIRE. — <i>UN NOUVEL EXOTISME</i> , par M. ANDRÉ CHAUMEIX, de l'Académie française . . . . .	933
REVUE DRAMATIQUE. — <i>LE MAÎTRE DE SON CŒUR</i> à la Comédie-Française, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. . . . .	944
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — <i>HISTOIRE POLITIQUE</i> , par M. RENÉ PINON . . .	949

page  
405  
420  
451  
454  
465  
474

481

522  
538  
572

608  
622

646  
650  
675  
686  
695  
706  
710

721  
746  
795  
811

833

851  
85

113  
22

33

44  
49